
M I



CONTINUATION

DES ESSAIS

DE MORALE.

TOME DOUZIEME.

AVIS DU LIBRAIRE.

CEtte nouvelle Edition que l'on donne au Public, eſt la plus complete, la plus correcte & la plus exacte qui ait encore parue : les autres Editions imprimées dans les pays étrangers, ou contrefaites dans le Royaume, ſont tronquées en pluſieurs endroits, & même aſſez conſidérablement ; puiſqu'il ſe trouve cent pages d'erreur dans un ſeul endroit : outre cela, pluſieurs moitiés de Chapitres & nombre de Paſſages omis, ſans les phraſes entieres que les Libraires qui les ont imprimées, ont retranchées pour épargner les frais, & pouvoir donner leurs Editions à meilleur marché. Ainſi l'on ne peut avoir d'Editions bien exactes, que celles imprimées à Paris in-douze & in-dix-huit.

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

TOME DOUZIEME.

Contenant des Réflexions morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le cinqueme Dimanche d'après Pâques jusqu'au quatorzieme Dimanche d'après la Pentecôte.

Nouvelle Edition, augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.

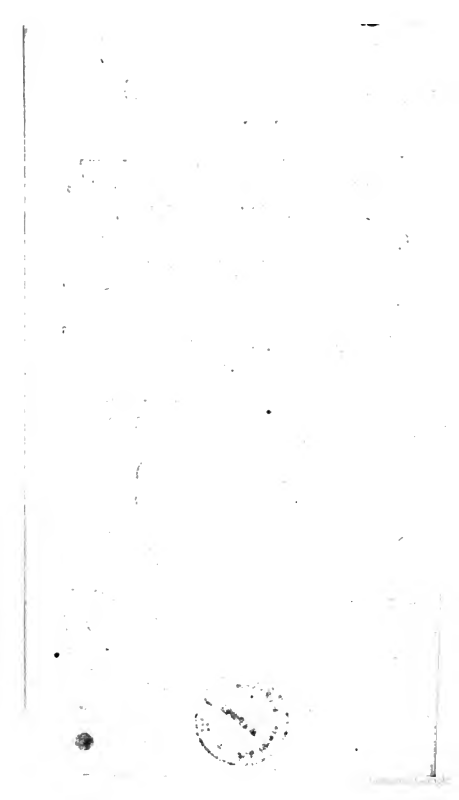


A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbations & Privilege du Roi.





SUR L'ÉPÎTRE
DU V DIMANCHE
D'APRÈS
PÂQUES.

ÉPÎTRE. *Jac. 1, 22.*



ES très-chers Freres, *ayez soin d'observer la parole, & ne vous contentez pas de l'écouter en vous séduisant vous-mêmes; car celui qui n'est qu'auditeur, & non observateur de la parole, est semblable à un homme qui jette les yeux sur son visage naturel qu'il voit dans un miroir, & qui, après y avoir jetté les yeux, s'en va, & oublie à l'heure même quel il étoit. Mais celui qui considere* exactement *la loi parfaite* qui est celle *de la liberté, & qui s'y rend attentif, celui-là n'écoutant pas seulement pour oublier aussitôt, mais faisant ce qu'il écoute, trouvera son bonheur dans son action. Si quelqu'un d'entre vous se croit être religieux, & ne retient pas sa langue comme avec un frein,*

mais séduit lui-même son cœur, sa religion est vaine & infructueuse. La religion & la piété pure & sans tache aux yeux de Dieu notre *Pere, consiste à visiter les orphelins & les veuves dans leur affliction, & à se conserver pur* de la corruption *du siecle présent.*

EXPLICATION.

IL semble que l'instruction que l'Apôtre saint Jacques nous donne par ces paroles, soit si commune, qu'il y ait peu de personnes qui en aient besoin; parce que tout le monde en est pleinement persuadé. Car qu'est-ce que la connoissance des choses qu'il faut faire, séparée des actions, sinon la condamnation de ceux qui ne les font pas? Or quelle peut être l'utilité d'une vérité qui ne fait que nous condamner? Cependant la connoissance du cœur de l'homme nous oblige d'avouer que cette instruction est très-importante. Il est si porté à se séduire lui-même, qu'il prend la connoissance de la vérité pour son accomplissement. Il confond les idées des vertus avec les vertus effectives, & il s'imagine facilement qu'il est dans les dispositions où il conçoit qu'il devroit être. C'est pour nous détromper de cette illusion, que cet Apôtre a cru devoir nous

avertir, qu'il faut être observateur de la parole de Dieu, & ne pas se contenter de l'écouter. Toute vertu connue & non pratiquée ne nous rend qu'auditeurs. On s'imagine qu'on la possede, parce qu'on sent pour elle quelque léger attrait. Mais il s'en faut bien qu'on l'aime effectivement. Ces attraits qu'on peut ressentir pour des vertus qu'on n'a jamais exercées, ne sont que des impressions superficielles qui disparoissent, quand il s'agit d'en faire les actions; parce que la concupiscence, qui ne s'oppose pas à la simple connoissance du bien dont on se flatte, s'oppose fortement à la pratique qui nous est pénible.

Il n'y a proprement que l'exercice des vertus, qui soit capable de les enraciner dans le cœur. Sans cela, ce ne sont que des idées qui servent plus souvent à nourrir la vanité, qu'à édifier la charité.

II. *En vous séduisant vous-mêmes.* ℣. 22.

Ceux qui ne font qu'écouter simplement la vérité, sans avoir soin de la mettre en pratique, se trompent eux-mêmes en plusieurs manieres.

Ils s'imaginent souvent avoir les vertus, parce qu'ils en ont l'idée. Ainsi sans être en effet plus vertueux, ils n'en deviennent que plus orgueilleux.

Ils se persuadent d'être plus disposés

à les pratiquer, à cause de la connoissance qu'ils en ont; cependant ils y sont souvent moins disposés que les autres; car ces connoissances stériles émoussent la pointe des vérités, & les empêchent de pénétrer dans le cœur. Une vérité qu'on n'a jamais entendue, cause d'abord à l'ame une certaine surprise qui la touche assez vivement; mais quand elle s'est accoutumée à l'entendre, elle y devient insensible.

Ils croient être plus riches par l'amas de ces vérités qu'ils ont dans l'esprit, & elles ne font au contraire qu'augmenter leur pauvreté. Car le lieu de la vérité n'est pas l'esprit, mais le cœur. Elle ne nous est donnée que pour être adorée, aimée & pratiquée par le cœur. Quiconque donc la retient dans son esprit, sans la réduire en pratique & sans l'aimer, la retient dans un lieu indigne d'elle; & il est du nombre de ceux dont saint Paul dit : *Qu'ils retiennent la vérité dans l'injustice.* QUI *veritatem in injustitia detinent.* Enfin il en est non un possesseur légitime, mais un injuste usurpateur. La vérité est dans son esprit comme un arrêt qui le condamne, & qui rend témoignage contre lui. Ainsi le soin qu'il a de faire amas de vérités, est semblable à la folie d'un homme, qui pour

Rom. 1, 18.

s'honorer, feroit un amas de ſentences & d'arrêts qui le condamneroient au fouet & à la potence.

III. L'Apôtre ſaint Jacques, pour nous imprimer plus vivement l'inutilité d'une vérité conçue & non pratiquée, ſe ſert d'une comparaiſon qu'il eſt bon de développer. Il dit que *celui qui ſe contente de l'écouter, & qui ne la réduit point en pratique, eſt ſemblable à un homme qui regarde pour un moment ſon viſage dans un miroir, & qui, s'en ſéparant auſſi-tôt, oublie incontinent l'idée qu'il en avoit priſe.* La parole de Dieu eſt ce miroir. Elle eſt ſeule capable de nous repréſenter à nous-mêmes tels que nous ſommes. Elle nous avertit de nos défauts, & elle nous donne lieu de nous connoître. Mais afin de rendre cette connoiſſance durable, & d'empêcher qu'elle ne s'efface, il faut réduire la vérité en pratique, & que le cœur en ſoit pénétré. Autrement elle ſe perd & ſe diſſipe, & on ne la connoît pas mieux que ſi on n'y avoit jamais fait de réflexion.

Il n'eſt pas même néceſſaire pour cela de ceſſer de l'écouter. Il faut quitter un miroir pour ceſſer de s'y voir; mais on peut continuer de s'appliquer à la conſidération des vérités, & ceſſer en même-temps de s'y voir ſoi-même, parce qu'on

les rapporte à d'autres objets. Il y en a qui n'y voient que les défauts des autres. On pourroit, disent-ils, se servir de ce passage de l'Ecriture contre tels & tels. Un prédicateur n'y voit que l'usage qu'il en peut faire dans ses sermons. Cette pensée, dira-t-il, sera bien placée dans tels & tels discours, & j'en puis faire une fort belle application. Il se conçoit prêchant cette vérité; mais il ne se prêche point lui-même. Un savant y verra le moyen de s'acquérir la réputation d'homme exact & pénétrant. Ainsi par l'application de ces vérités à ces usages qui ne regardent que les autres, on s'accoutume à ne se les appliquer jamais à soi-même; & tant s'en faut qu'on y apprenne à se connoître, que c'est un moyen de ne se connoître jamais, & de ne point faire réflexion sur soi, pendant qu'il semble qu'on est tout occupé des principales vertus du Christianisme.

L'usage que l'Apôtre veut donc que nous fassions de la vérité, est de nous en servir pour faire des réflexions sérieuses sur notre conduite & sur notre vie, & de réduire ces connoissances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de notre vie. C'est là l'unique moyen de l'imprimer dans le cœur, & d'empêcher qu'elle ne

ſoit un vain ornement de notre mémoire, en la rendant une diſpoſition effective de notre ame. C'eſt par-là que la vérité habite en nous, que nous lui devenons conformes, & que ſon regne s'établit en nous. C'eſt enfin en cela que conſiſte le vrai bonheur des hommes, ſelon ſaint Jacques : *hic beatus in facto ſuo erit.* Car la vérité ne manque jamais de récompenſer ceux qui la ſuivent & qui la pratiquent. Ils ſe font par ces actions un tréſor éternel. Ils deviennent riches & abondans, au lieu que ceux qui ſe contentent de l'avoir dans la mémoire, & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuſe pauvreté, & que leur ame eſt affamée parmi ces vérités mêmes, parce qu'elle ne s'en nourrit qu'en les pratiquant.

IV. *Si quelqu'un d'entre vous ſe croit être religieux, & qu'il ne retienne pas ſa langue comme avec un frein, mais que lui-même ſéduiſe ſon cœur, ſa religion eſt vaine.* ℣. 26.

Il y a une telle communication entre le cœur & la langue, que c'eſt preſque la même choſe de régler la langue que de régler le cœur. Il eſt difficile que le cœur ſoit déréglé, ſans que la langue le ſoit : mais il eſt impoſſible que la langue ſoit déréglée, ſans que le cœur le ſoit.

Toutes les fautes qu'on fait dans les paroles sont en même-temps des fautes du cœur. Ainsi ne point vouloir réprimer sa langue, c'est ne vouloir point corriger la corruption de son cœur, puisque c'est le cœur qui fait parler la langue, selon l'Évangile. Tous les déréglemens de nos pensées ne paroissent pas dans nos paroles; mais tous les déréglemens de nos paroles sont conçus dans nos pensées. Et il y a même quelque chose de pire dans les paroles que dans les pensées. Car il y a bien des pensées qui ne sont pas volontaires, & qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, sans qu'il les approuve, ni les autorise : mais les paroles sont des pensées toutes volontaires, puisqu'on ne parle que parce qu'on veut parler.

Matth. 12, 34.

V. On ne doit donc pas s'étonner que l'Apôtre nous exhorte ici plutôt à corriger nos paroles que nos pensées. Car, quoique la source du déréglement des paroles vienne de celui des pensées, c'est néanmoins en corrigeant ses paroles, qu'on arrive à corriger ses pensées, & à n'en avoir que de justes & de raisonnables. En s'accoutumant à rejetter toutes les paroles que la raison condamne, & à se tenir dans les bornes d'une exacte vérité, l'esprit se regle peu à peu, & s'accoutume à ne plus fournir à la langue

des paroles qu'il ait besoin de rejetter. S'il est donc dit dans l'Ecriture, *qu'il faut garder son cœur avec toute sorte de soin, parce que c'est la source de la vie :* OMNI *custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit ;* on peut dire par une suite nécessaire qu'il faut garder sa langue avec toute sorte de vigilance, parce qu'on ne sauroit garder le cœur, sans la garde de la langue. Et c'est aussi ce que le Sage nous recommande en une infinité d'endroits, en nous avertissant même que *la mort & la vie sont au pouvoir de la langue :* MORS *& vita in manu linguæ ;* ce qui est confirmé par l'Évangile, qui nous déclare que *nous serons justifiés ou condamnés par nos paroles.*

Prov. 4. 23.

Prov. 18. 21.

Matth. 12. 37.

VI. Qui veut s'appliquer avec le soin nécessaire à corriger les défauts de ses paroles, doit avoir en vue d'y en éviter trois principaux ; la malignité, la témérité & la présomption. Il faut éviter la malignité, parce que la langue est l'instrument le plus prompt de toutes les passions malignes. C'est le canal que prennent ordinairement la colere, la haine, l'envie, la joie du mal d'autrui, & toutes les autres passions qui tendent à nuire au prochain. C'est par la langue que l'on produit au-dehors les calomnies, les médisances, les soupçons injustes, les inju-

res & généralement tout ce qui peut blesser la charité. C'est la porte par où sortent les blasphêmes & les emportemens contre Dieu, & toutes les saillies d'un esprit déréglé & furieux. Enfin toutes les passions qui ôtent à l'esprit sa tranquillité, alterent d'ordinaire le ton de nos paroles, & portent dans l'esprit des autres de semblables mouvemens. Il faut retrancher tout cela de nos paroles; parce que c'est le moyen de le retrancher de notre cœur, & parce que le mal devient infiniment plus grand en se communiquant aux autres par la parole. On ne sauroit concevoir les maux que les paroles causent dans l'esprit des autres, en y éteignant la charité, & en y excitant des passions déréglées. Une médisance, selon saint Bernard, peut causer la mort à une infinité d'ames. C'est une maladie contagieuse qui infecte quelquefois toute une Ville; & tous ces effets funestes sont imputés à ceux qui se laissent aller à ces paroles malignes & déréglées.

Serm. 17. de diver. n. 4.

VII. Le monde connoît assez la malignité des paroles, & l'on peut dire que c'est un des défauts sur lequel on fait d'ordinaire le plus de réflexion. Mais on n'en fait presque point sur la témérité avec laquelle on avance une infinité de

choses, ou fausses, ou incertaines. Chacun prend des sentimens & se fait des maximes avec une légéreté prodigieuse. On les ramasse dans les discours des gens sans lumiere; on les reçoit sans examen; on les produit sans discernement. Il suffit à la plupart du monde, pour les avancer, qu'ils les aient dites plusieurs fois. Ce qu'on a reçu sans examen, devient certain à notre égard, en le répétant. C'est ainsi que le monde se remplit de jugemens faux & d'opinions téméraires. Chacun croit qu'il est honteux de reconnoître qu'il ne sait pas tout, & l'on aime mieux parler au hasard, que de faire paroître qu'on ignore quelque chose.

Cette témérité est encore beaucoup plus dangereuse quand on l'emploie à l'égard des cas de conscience. Car une décision téméraire peut être souvent la cause d'une infinité de mauvaises actions. On engage par-là les gens à des charges & à des emplois qui ne leur conviennent point. On leur ôte le scrupule sur plusieurs choses dont ils en devroient avoir. Enfin on leur procure une fausse paix dans des états où le trouble leur seroit infiniment plus avantageux. Personne ne pense à observer cette regle du Sage : *Si est tibi intellectus, responde proximo; sin autem, sit manus tua super os* Eccli. 5. 14.

tuum, ne capiaris in verbo indisciplinato, & confundaris. Si *vous avez de l'intelligence, répondez à votre prochain ; sinon, que votre main soit sur votre bouche, de peur que vous ne soyez surpris dans une parole indiscrete, & que vous ne tombiez dans la confusion.*

VIII. Ce défaut est ordinairement joint à un autre, qui est la présomption, qui donnant aux gens trop de confiance en leur lumiere, les porte à proposer leurs sentimens d'une maniere fiere & décisive. C'est ce qui arrive d'ordinaire aux personnes qui sont peu contredites, parce que leur qualité, leurs charges, leurs richesses, leurs talens les mettent au-dessus des autres ; & leur faisant trouver une complaisance aveugle dans ceux qui sont au-dessous d'eux, ils s'attachent à leurs sentimens & à leurs pensées, & attribuent à leur lumiere ce qui n'est qu'un effet de l'impression qu'ils font sur l'esprit des autres par des qualités qui n'ont rien de commun avec la vérité. Ainsi ils prennent d'ordinaire un air de hardiesse & de fierté. Ils ne doutent de rien, & ils parlent décisivement de tout.

IX. Mais comme il est clair que l'Apôtre saint Jacques a particuliérement dessein dans son Epître d'instruire ceux qui ne sont pas chargés du soin d'autrui,

& qui menent une vie particuliere; ce qui paroît, parce qu'il leur recommande d'être prompts à écouter & lens à parler, & de n'aspirer pas à devenir maîtres des autres; c'est particuliérement à ces personnes que s'adresse cet avis qu'il donne, que *la religion pure & sans tache devant Dieu notre Pere, est de visiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions, & de se conserver pur* de la corruption *du siecle.* C'est-à-dire, que cet Apôtre fait consister en deux choses la piété solide du commun des Chrétiens. L'une, à éviter la corruption du monde, qui ne s'évite qu'en ne l'aimant point, parce qu'elle consiste à l'aimer. L'autre, à pratiquer les œuvres extérieures de charité envers les personnes affligées & qui ont besoin de secours. Il prescrit généralement ces œuvres de charité à tous les Chrétiens, parce qu'ils doivent les regarder comme une vocation générale à laquelle ils sont suffisamment appellés. Il faut une vocation particuliere pour instruire & pour enseigner; mais il n'en faut point pour secourir le prochain, & pour pratiquer les œuvres extérieures de charité qui nous sont proportionnées. Il est vrai qu'il y a des personnes qui par un attrait particulier pour la priere & la contemplation, s'abstiennent même de ces œuvres, pour

demeurer dans la retraite & dans le repos de la solitude. Mais on peut dire que ce n'est pas là la vocation ordinaire des simples Chrétiens. Il y a peu de personnes qui puissent se soutenir dans une entiere retraite, & qui n'aient besoin de s'occuper saintement aux œuvres extérieures de charité. Elles divertissent saintement l'esprit qu'une entiere solitude rendroit languissant; & étant bien réglées, elles servent à le préserver de la corruption du monde, n'y ayant rien qui puisse plus contribuer à faire mépriser l'éclat & les plaisirs de la vie, que la vue continuelle des misérables. Et c'est pourquoi aussi ceux qui en aiment les aises, évitent autant qu'ils peuvent ces objets qui leur sont désagréables, parce qu'ils les avertissent des miseres de ce monde, dont il est impossible qu'ils ne voient qu'ils sont menacés.



SUR L'ÉVANGILE DU V DIMANCHE D'APRÈS PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Jean, 16, 23.*

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Oui, je vous le dis & je vous en assure, si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez & vous recevrez, afin que votre joie soit pleine & parfaite. Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient à laquelle je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement de mon Pere. En ce jour-là vous demanderez en mon nom ; & je ne vous dis point que je prierai mon Pere pour vous ; car mon Pere vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, & que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon *Pere, & je suis venu dans le monde ; maintenant je laisse le monde, & je m'en retourne à mon Pere. Ses Disciples lui dirent : Vous parlez dès maintenant tout ouvertement, & vous n'usez d'aucunes paraboles. Nous voyons*

bien à présent que vous savez toutes choses, & que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge ; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ, après avoir assuré ses Apôtres dans cet Evangile, que son Pere leur accorderoit tout ce qu'ils lui demanderoient *en son nom*, leur reproche ensuite de ne lui avoir jamais rien demandé en cette maniere : *Usque modò non petistis quidquam in nomine meo.* Il nous découvre par-là la cause de l'imperfection des Apôtres pendant sa vie mortelle. Ils étoient sujets à beaucoup de défauts, mais tous ces défauts avoient pour cause commune & générale l'imperfection de leurs prieres. Il leur marque même en particulier l'une de ces imperfections, qui est qu'ils ne demandoient rien au nom de Jesus-Christ, quoique ce soit le moyen d'obtenir l'effet des prieres. Chacun peut tirer la même conséquence de tous ces défauts. Car s'il se trouve sujet à quantité de foiblesses, s'il est peu ferme dans la vertu, s'il se sent dépourvu des graces de Dieu, il faut qu'il y ait de l'imperfection dans ses prieres ; qu'il ne prie pas assez, ou qu'il ne prie pas comme il faut. Si un Roi

puissant, & qui auroit des trésors inépuisables, s'étoit obligé d'enrichir tous ceux qui s'adresseroient à lui, & qui lui demanderoient dequoi soulager leur pauvreté, on pourroit conclure surement, quand on verroit quelqu'un dans l'indigence, qu'il ne s'est donc pas adressé au Roi, & qu'il n'a pas eu recours à sa bonté. L'Évangile de ce jour nous donne lieu de tirer la même conséquence à notre égard. Car, puisque Jesus-Christ nous y promet que son Pere nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom; ne s'ensuit-il pas que si nous sommes pauvres, imparfaits & dépourvus des biens de la grace, c'est que nous ne les demandons pas comme il faut. Ainsi tous nos défauts & toutes nos imperfections nous avertissent du défaut & de l'imperfection de nos prieres. *Vous ne recevez pas*, dit l'Apôtre saint Jacques, *parce que vous demandez mal.* Et c'est la premiere réflexion que toutes nos miseres doivent nous porter à faire. Nous devons donc toujours en chercher la cause dans notre peu d'ardeur à la priere, & le remede en purifiant nos prieres des défauts que nous y mêlons, & qui en empêchent l'effet. *Jac. 4. 8.*

II. Jesus-Christ nous marque un de ces défauts dans cet Evangile, qui est

qu'on ne prie pas en ſon nom. Ce qui empêchoit les Apôtres de le faire, eſt qu'ils n'étoient pas encore parfaitement inſtruits de ce qui étoit renfermé dans la foi du Médiateur, & de la néceſſité de s'appuyer uniquement ſur lui, & non ſur ſoi-même. C'étoit une connoiſſance que Jeſus-Chriſt avoit différé de leur donner juſqu'après ſa réſurrection. Mais ce n'eſt pas cette connoiſſance ſpéculative qui nous manque, c'eſt la pratique de cette connoiſſance. Car ce n'eſt pas la pratiquer que de dire à Dieu ſimplement de bouche, qu'on lui demande quelque grace au nom de Jeſus-Chriſt. Il faut que ces paroles ſoient accompagnées d'une diſpoſition effective & intérieure, qui conſiſte à être pleinement dépouillé de toute confiance en ſoi-même; à être profondément convaincu de ſon indignité & à avoir en même-temps une grande confiance en Jeſus-Chriſt, qui nous porte à nous adreſſer à Dieu en ſon nom avec une ferme eſpérance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux diſpoſitions manquent ſouvent aux Chrétiens. Ils ne ſont point aſſez humiliés devant Dieu, aſſez convaincus de leur néant, & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi aſſez vive de l'infinité des

mérites de Jesus-Christ, par lesquels ils peuvent les obtenir de Dieu, nonobstant toute leur indignité; & ils ne conçoivent point assez la bonté de Dieu & l'inclination qu'il a à donner ses graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de son fils : ce sont des vues qu'il ne faut jamais séparer dans son esprit. L'homme n'a rien en lui qui mérite les graces de Dieu ; mais Dieu a en lui une bonté infinie pour les lui accorder par les mérites de son Fils.

III. Ce ne seroit pas s'appuyer sur Jesus-Christ dans ses prieres, que de demander à Dieu au nom de Jesus-Christ des choses qui sont indignes d'être demandées en son nom, comme sont toutes celles qu'on desire par cupidité : car Jesus-Christ ne peut autoriser, ni appuyer que les prieres dignes de lui. Or il est indigne de lui de se rendre ministre de nos cupidités & de nos caprices ; & comme il n'a jamais eu en vue que la volonté de Dieu, il ne peut pas intercéder pour nous, afin que nous fassions la nôtre. Il faut donc que toutes nos prieres tendent uniquement à l'exécution des volontés de Dieu, & à nous y rendre conformes. Jesus-Christ de même ne sauroit offrir à Dieu des prieres lâches & tiedes, des prieres chancelantes & pleines de dé-

fiance, des prieres désavouées par les autres actions, & par le fond de notre cœur. Il faut donc s'appliquer à retrancher tous ces défauts, afin de rendre nos prieres efficaces; & ne pas s'étonner si elles ne le sont pas, quand on n'a pas le soin de s'y appliquer.

IV. Mais il y a sur ce point une vérité importante qui doit nous empêcher de nous décourager dans la priere, & doit nous fortifier à prier toujours, quoique nous n'en voyions point de succès. C'est que si nos imperfections sont des marques que nous ne prions pas parfaitement, on n'en sauroit néanmoins conclure que nous prions inutilement, & que nous ne soyons exaucés en rien. Car nous sommes toujours exaucés, en ce que Dieu nous préserve de toutes les fautes que nous ne commettons pas, ce qui peut être regardé comme un effet de nos prieres. Que savons-nous de plus s'il ne nous est point utile d'être sujets à beaucoup d'imperfections, & de ne voir rien en nous qui soit capable de nous flatter? Que savons-nous si notre orgueil n'a point besoin de ce contrepoids, & si nous avons assez d'humilité pour voir en nous des vertus sans nous en élever & en tirer vanité?

Il y a des personnes que Dieu exauce

en ne les exauçant point en apparence: car en ne les exauçant point à l'égard de leurs imperfections particulieres, dont ils demandent d'être délivrés, il les exauce en les conservant dans l'humilité qui est le fond de la vie chrétienne & le but principal de nos prieres. Ainsi il n'y a qu'à prier sans relâche & sans découragement jusqu'à la mort, en tâchant de corriger fidélement les défauts que l'on remarque dans ses prieres; mais en laissant à Dieu le discernement de la maniere dont il lui plaira de nous exaucer, soit en nous corrigeant de nos défauts, soit en nous humiliant par nos défauts.

V. Rien n'est plus difficile dans la vie chrétienne, que l'alliance qu'il faut y faire de la patience dans ses propres défauts, avec le desir sincere de s'en corriger : car il semble que l'un soit contraire à l'autre, & que l'on ne haïsse pas assez ce que l'on souffre si tranquillement. Cependant il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas au contraire bien haïr ses défauts que de s'en impatienter : car c'est supposer que nous avons beaucoup de force, & qu'il y a lieu de s'étonner de ce que nous sommes tombés dans ces foiblesses. Or c'est l'orgueil qui produit cet étonnement. Il n'est pas étrange que

la foibleſſe ſuccombe, & qu'une racine corrompue produiſe des fruits corrompus. Nous devons même reconnoître que nous pouvions aller beaucoup plus avant; que c'eſt la grace de Dieu qui nous en a préſervés, & que nous devons l'en remercier. Mais comment haïr le péché avec cette diſpoſition tranquille? Il faut le haïr, parce que nous ne laiſſons pas d'être coupables. Il faut le haïr, parce que cette foibleſſe & cette corruption étant volontaires, elles ne nous excuſent point. Il faut le haïr, parce que le péché eſt contraire à la juſtice de Dieu & à ſa ſainteté, & qu'il renferme une injuſtice & une ingratitude infinie. Et avec cela néanmoins il faut ſe réſoudre à le combattre tout de nouveau, ſans jamais ſe décourager, & être réſolu d'avoir toujours recours à Dieu avec la même confiance, & de ne ceſſer jamais d'eſpérer qu'il nous en délivrera.

VI. Le ſolide fondement de l'eſpérance du ſalut doit être toujours à l'égard de chaque ame, l'amour éternel qu'elle doit croire que Dieu lui porte, qui eſt ce que Jeſus-Chriſt marque dans cet Evangile, par ces paroles : *Ipſe enim Pater amat vos:* CAR *mon Pere vous aime.* C'eſt par cet amour qu'il nous réveille de notre aſſoupiſſement; qu'il nous ſoutient dans nos

foibleſſes ; qu'il nous releve dans nos chutes ; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille pieges, ſans même que nous nous en appercevions. Sans cet amour nos aſſoupiſſemens deviendroient éternels, & nos chutes ſans remede. Il faut à la vérité ſeconder cet amour par ſes ſoins, ſes efforts, ſa vigilance, ſes prieres ; mais c'eſt cet amour même qui excite ces ſoins, ces efforts, cette vigilance, ces prieres, & qui ſupplée aux défauts infinis que nous y mêlons. Sans cela tout ſeroit bientôt diſſipé. *Si le Seigneur n'édifie la maiſon, c'eſt en vain que travaillent ceux qui veulent la bâtir.* Pſ. 126. 1. Mettons donc notre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous : *Ipſe enim Pater amat vos ;* & dans les preuves que nous en avons par les ſéparations qu'il a faites de nous du nombre des méchans, en nous donnant le deſir de le ſervir, & de l'horreur pour les vices.

Voilà ce qui peut nous affermir, quand nous ſommes agités d'inquiétudes. Si nous regardions uniquement nos foibleſſes, nos lâchetés, nos imperfections, nous aurions en quelque ſorte ſujet de déſeſpérer ; mais en regardant cet amour éternel & tout-puiſſant, nous avons au contraire ſujet de tout eſpérer. Et plus notre eſpérance ſera forte & pleine de

confiance, plus elle sera efficace pour nous affermir dans la voie de Dieu, & pour nous faire arriver surement au terme de notre course, qui est le salut. *Car*
Ps. 24. *de tous ceux qui esperent en lui & qui atten-*
3. *dent son secours, aucun ne sera confondu.* ETENIM *universi qui sustinent te, non confundentur*, dit le Roi Prophete.

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI

DES ROGATIONS.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 11, 5.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un d'entre vous avoit un ami, & qu'il allât le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Mon ami, prêtez-moi trois pains ; parce qu'un de mes amis qui est en voyage vient d'arriver chez moi, & je n'ai rien à lui donner ; & que cet homme lui répondît de dedans sa maison : Ne m'importunez point, je vous prie, *ma porte est déja fermée, & mes enfans sont couchés aussi-bien que moi, je ne puis me lever pour vous en donner : n'est-il pas vrai que, quand il ne se leveroit pas pour lui en donner à cause qu'il est son ami, si néanmoins il persévéroit à frapper, il se leveroit à cause de son importunité, & lui en donneroit*

neroit autant qu'il en auroit besoin? Je vous dis de même : Demandez, & on vous donnera ; cherchez, & vous trouverez ; frappez à la porte, *& l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit ; & qui cherche, trouve ; & on ouvrira à celui qui frappe* à la porte. *Mais qui est le pere d'entre vous qui donnât à son fils une pierre, lorsqu'il lui demanderoit du pain ; ou qui lui donnât un serpent, lorsqu'il lui demanderoit un poisson ; ou qui lui donnât un scorpion, lorsqu'il lui demanderoit un œuf? Si donc étant méchans comme vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfans ; à combien plus forte raison votre Pere qui est dans le ciel, donnera-t-il le bon Esprit à ceux qui le lui demandent?*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ, pour instruire ses Apôtres de la nécessité non-seulement de prier, mais de prier avec persévérance, se sert de la parabole d'un ami, qui, n'ayant point de pain chez lui pour donner à une personne qui y étoit arrivée fort tard, en obtient par son importunité & par sa persévérance, d'un de ses amis qui n'avoit guere envie de lui en donner, & qui l'avoit refusé d'abord. Ce qui paroît dissemblable dans cette com-

paraiſon, eſt ce qui la rend plus forte. Cet ami qui prête ces pains, & qui n'avoit guere envie de les prêter, eſt fort différent de Dieu, qui a une grande inclination à nous accorder ſes graces. La mauvaiſe humeur de cet ami n'a point de rapport avec la bonté de Dieu, qui ne s'importune jamais de nos prieres. Mais la concluſion que Jeſus-Chriſt en tire, n'en eſt que plus vive par ces différences mêmes. Car, ſi cet ami, ſi facile à importuner & ſi peu diſpoſé à faire plaiſir, ſe laiſſe fléchir par des prieres perſévérantes; que ne devons-nous point attendre de Dieu, qui eſt dans une diſpoſition toute oppoſée? Ce qui empêche donc que nous n'éprouvions le même ſuccès dans les prieres que nous lui faiſons pour les biens ſpirituels, eſt que nous ne les lui faiſons pas avec la perſévérance que les hommes ont à demander & à rechercher les biens temporels. Que ne font point les pauvres pour obtenir des aumônes? Que ne font point ceux qui paſſent leur vie à la Cour pour obtenir des graces du Prince? Quel courage n'ont-il point pour *ſe ſoutenir*,
Rom. 4, 18. comme parle l'Écriture, *par l'eſpérance contre l'eſpérance?* Car y ayant un beaucoup plus grand nombre de perſonnes qui recherchent les graces des Princes,

qu'il n'y a de ces graces qu'ils peuvent faire, il faut toujours que, pour contenter les uns, ils mécontentent les autres. La Cour est pleine de gens qui y vieillissent, sans rien obtenir; qui se montrent, qui s'empressent, qui ne manquent à rien, & ne parviennent jamais à ce qu'ils prétendent. Cependant ils ne se lassent point, & ils esperent toujours. Mais il n'en est pas de même de Dieu que des Princes : il ne s'appauvrit point en donnant, il n'épuise point ses trésors. Celui qui obtient ses graces, ne nuit point à d'autres qui les desirent. On ne manque donc jamais d'obtenir ce qu'on lui demande, pourvu qu'on persévere à le demander; & si on ne l'obtient pas, c'est toujours par la faute de celui qui prie, & non par celle de Dieu.

II. Dieu est rempli de miséricorde & de bonté, pour nous combler de graces; mais il en fait le prix, & il ne veut pas que nous l'ignorions, ni que nous les méprisions. Il vouloit nous faire comprendre cette vérité, quand il dit à la Samaritaine : *Si vous connoissiez le don de Dieu : Si scires donum Dei.* Notre mépris & notre indifférence pour ses graces en arrêtent le cours; & ne pas persévérer à lui demander ses graces, est un mépris effectif que l'on fait de ses graces, & *Joan. 4, 10.*

une infidélité contre sa bonté. Il faut qu'on croie, ou qu'elles ne valent pas la peine d'être demandées avec tant d'empressement; ou que Dieu n'est pas assez bon pour nous les donner. Les prieres de ceux qui ne persévèrent pas à prier, ne méritoient donc point d'être exaucées dès le commencement; parce que Dieu voyoit qu'elles partoient d'un cœur peu persuadé de l'excellence de ses dons, ou qui avoit peu de confiance en sa bonté. Ainsi il rejette ses prieres, parce qu'elles sont défectueuses dans leur principe. Quiconque prie au contraire avec résolution de ne se lasser jamais, reconnoît bientôt que sa priere n'est pas sans effet. Il voit que ce lui est un grand bien de vivre dans cette dépendance de Dieu, & de veiller à sa
Prov. 8, 34. porte comme dit l'Ecriture : *Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidiè ;* & que c'est beaucoup obtenir de lui, que d'en obtenir la persévérance dans cet état de mendiant, qui doit être l'état de tous les hommes pendant cette vie; que c'est beaucoup obtenir, que d'obtenir de Dieu de sentir ses miseres & sa pauvreté, & de pouvoir lui dire avec vérité comme
Ps. 39, 18. le Prophete : *Pour moi je suis pauvre & abandonné.* Ego *autem mendicus sum & pauper.* Car on ne périt que parce qu'on ne les sent pas.

III. Les refus & les retardemens de Dieu ne ſignifient donc autre choſe, ſinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus de ſoumiſſion, plus d'humilité, plus de perſévérance. C'eſt une voix de Dieu qui nous dit : Corrigez votre lâcheté; animez votre froideur; ſoumettez-vous à mes ordres; humiliez-vous ſous ma main toute-puiſſante; perſévérez à prier. Ces refus & ces retardemens ſont des inſtructions ſalutaires, pourvû que nous en uſions comme il faut; que nous ne prétendions point deviner témérairement les intentions de Dieu; & que nous ſondions notre cœur avec ſincérité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppoſe à l'effet de nos prieres. Peut-être même qu'une plus grande proſpérité ſpirituelle nous nuiroit, & que nous ne ſommes pas capables de la porter. Dieu ne veut pas nous confier ſes dons, parce qu'il nous voit diſpoſés à en abuſer. Il connoît nos foibleſſes, & nous ne les connoiſſons pas. Il voit nos ténebres, & nous ne les voyons pas. Que pouvons-nous donc mieux faire que de nous abandonner à ſa conduite, & de nous régler par la déclaration qu'il nous a faite de ſa volonté, qui eſt que nous devons toujours prier ſans nous laſſer, ni nous décourager jamais? *Oportet ſem-* *Luc.* 18, 1.

per orare, & non deficere. Voilà la voie qu'il nous marque par son Evangile. Qui y marche constamment jusqu'à la fin, a sujet de croire qu'il y trouvera la vie : mais quiconque se lasse & se décourage, doit être assuré qu'il ne sauroit la trouver dans cette voie de défiance, & que son découragement ne peut le conduire qu'à la mort.

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI
DES ROGATIONS.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 11, 1.

EN ce temps-là, Jesus étant en prieres en un certain lieu, après qu'il eut cessé de prier, l'un de ses Disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier, ainsi que Jean l'a appris à ses Disciples. Et il leur dit : Lorsque vous prierez, dites : Pere, que votre nom soit sanctifié ; que votre regne arrive. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Et remettez-nous nos offenses, puisque nous les remettons à tous ceux qui nous sont redevables. Et ne nous abandonnez point à la tentation.

Explication.

I. LA priere qu'un des Disciples fait à Jesus-Christ dans l'Evangile de ce jour, en lui demandant *qu'il leur apprît à prier :* Domine, *doce nos orare*, nous fait voir que la nature & la raison ne suffisent pas pour bien prier, & que ce n'est pas une science naturelle. Il ne faut point d'instruction aux pauvres pour savoir demander leur pain. Le seul sentiment de leur besoin les en instruit suffisamment. Il en est de même de toutes les autres nécessités temporelles. Il ne faut point de maître pour enseigner la science de les demander ; mais il en faut pour nous apprendre à prier Dieu. Saint Jean-Baptiste en avoit instruit ses Disciples, comme il est marqué dans cet Evangile ; & c'est avec raison que ce Disciple de Jesus-Christ demande la même grace. Car non-seulement nous n'avons pas le sentiment de nos vrais besoins & de ce qui nous est vraiment nécessaire ; mais nous avons des sentimens & des desirs de faux besoins & de fausses nécessités qu'il ne faut pas demander. Nous ne savons pas ce que nous devons principalement demander ; sur quoi nous devons nous appuyer dans nos demandes pour en obtenir l'effet ; comment &

avec quelle disposition nous devons le faire.

Non-seulement nous devons demander à Dieu au commencement de notre conversion, qu'il nous apprenne à prier; mais nous devons le demander toute notre vie. Ce doit être l'objet d'une priere continuelle, parce que nous en avons un besoin continuel. Sans cela, ou nous ne prierions point du tout, parce que nous ne sentirions point nos besoins; ou nous ne manquerions point de substituer les desirs de la nature aux desirs de l'esprit, à moins que l'onction de la grace ne nous les fit discerner. Ainsi celui des Disciples qui demandoit à Jesus-Christ au nom de tous, qu'il les instruisît touchant la priere, étoit déja lui-même instruit d'une vérité très-importante sur cette matiere, qui est celle dont saint Paul instruisît depuis les Romains, en leur
Rom. 8, 26. disant: *Quid oremus sicut oportet, nescimus*. Nous *ne savons ce que nous devons demander à Dieu*. Ce Disciple nous en instruit donc par cette demande; parce qu'il nous avertit de notre ignorance, & que c'est une grande science de la bien connoître.

II. Jesus-Christ ne rebute point la demande de ce Disciple; & ce fut l'occasion qu'il prit pour instruire toute son

Eglise de cette Oraison divine, qui est la regle & le modele de toutes les autres. Elle nous apprend non-seulement à prier, mais à vivre; c'est l'abrégé de tout l'Evangile, & elle comprend non-seulement tout ce qu'il faut faire pour être sauvé, mais aussi le moyen d'obtenir de Dieu la grace de l'accomplir. Les plus grandes œuvres de Dieu, & les instructions les plus nécessaires à son Eglise, semblent être des suites d'occasions imprévues & particulieres, plutôt que d'un dessein de Jesus-Christ. Mais c'est que Dieu est maître des occasions aussi-bien que des suites. Il les procure & les fait naître. Il n'avoit pas seulement prévu le desir de ce Disciple, mais il le lui avoit inspiré, afin d'avoir lieu de donner à son Eglise cette instruction incomparable. C'est ainsi qu'il a soin de cacher les desseins de sa Providence sous des événemens qui paroissent tout humains: & lorsqu'il nous développera toute sa conduite sur nous, nous verrons que tout a contribué à notre salut; que les moindres événemens de notre vie y étoient essentiels, & que d'autres succès y auroient été tout-à fait contraires. Nous verrons qu'il falloit que celui-là passât par ce chemin, & celui-ci par cet autre, & que Dieu rompît une infinité de des-

seins, bons en apparence, mais qui les en auroient détournés. Et cela nous apprend à desirer peu de choses en particulier; à desirer peu fortement celles que nous desirons; & à n'avoir qu'un desir invariable, qui est de nous tenir soumis à Dieu, & de nous abandonner à sa conduite.

III. Il est remarquable que, quoique Jesus-Christ eût instruit ses Apôtres touchant la priere, ils demeurerent néanmoins très-imparfaits jusqu'à sa résurrection, aussi-bien à l'égard de la priere que des autres vertus; ce qui fit qu'il leur reprocha peu de temps avant sa mort,
Joan. 16, *qu'ils n'avoient encore rien demandé en son*
24. *nom.* C'est que l'instruction ne suffit pas pour bien prier. Nous ne sommes pas seulement ignorans à l'égard de ce qu'il faut demander; mais nous sommes de plus, foibles & impuissans pour le demander, quand nous le savons. Car demander, c'est aimer & desirer ce que l'on demande; & l'on ne desire point les biens du ciel, tant que l'on desire ardemment ceux de la terre. C'est pourquoi c'est particuliérement à l'égard de la
Rom. 8, priere, que saint Paul dit, *que l'Esprit*
26. *aide notre infirmité : Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* A quoi il ajoute que l'Esprit prie pour nous par des gé-

missemens ineffables. Il faut donc demander à Dieu non-seulement qu'il regle nos desirs & nos prieres, mais qu'il répande sur nous l'*Esprit de prieres*, SPIRITUM *precum*; & en un mot, qu'il nous fasse prier selon son Esprit & par son Esprit. Zach. 12, 10.

SUR L'ÉPÎTRE DU JOUR DE L'ASCENSION.

ÉPÎTRE. *Actes* 1, 1.

J'Ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de tout ce que Jesus a fait & enseigné depuis le commencement jusqu'au jour qu'il fut élevé dans le ciel, *après avoir instruit, par le Saint-Esprit, les Apôtres qu'il avoit choisis. Il s'étoit aussi montré à eux depuis sa passion, & leur avoit fait voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, leur apparoissant durant quarante jours, & leur parlant du Royaume de Dieu. Et mangeant avec eux, il leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Pere, que vous avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours, vous serez bapti-*

sés dans le Saint-Esprit. Alors ceux qui se trouverent présens, lui demanderent : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le Royaume d'Israël? Et il leur répondit : Ce n'est pas à vous de savoir les temps & les momens que le Pere a réservés à son souverain *pouvoir : mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous ; & vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, & dans toute la Judée & la Samarie, & jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il leur eut dit ces paroles, ils le virent s'élever en haut, & il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. Et comme ils étoient attentifs à le regarder monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présenterent soudain à eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jesus, qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même maniere que vous l'y avez vu monter.*

EXPLICATION.

I. L'Eglise nous propose, pour l'Epître de cette Fête, le commencement des Actes des Apôtres, qui est proprement la conclusion de l'Évangile : puisque l'Evangile étant l'histoire de la demeure de Jesus-Christ dans le monde,

ſon Aſcenſion décrite dans les Actes, en eſt la fin. Il y avoit déja quarante jours qu'il étoit reſſuſcité, & qu'il apparoiſſoit à ſes Apôtres, mais ſeulement en certains temps, pour leur donner des preuves de ſa Réſurrection, & les inſtructions dont ils avoient beſoin ſelon leur état. Mais ces quarante jours étant finis, il quitta ſes Apôtres, & monta viſiblement au ciel en leur préſence, de la maniere qui eſt décrite par ſaint Luc. Jamais hiſtoire n'eut une ſi belle fin. Jamais les hommes n'ont rien imaginé de plus grand & de plus illuſtre : mais jamais rien ne reſſentit moins l'homme que toute la conduite de Jeſus-Chriſt, & principalement depuis ſa Réſurrection juſqu'à ſon Aſcenſion. Qu'on y prenne garde, & qu'on ſe conſulte ſoi-même, & l'on trouvera que Jeſus-Chriſt n'a preſque rien dit, ni rien fait de ce que l'eſprit humain auroit dit ou fait ; & que cependant la conduite de Jeſus-Chriſt durant ces quarante jours, a une grandeur & une dignité qui ravit l'eſprit de ceux qui la conſiderent. Si l'eſprit humain avoit réglé en particulier la maniere dont Jeſus-Chriſt devoit quitter le monde, il auroit voulu, ou que Jeſus-Chriſt montât au ciel à la vue même de ſes ennemis pour les confondre, ou qu'il

les négligeât absolument, & ne leur fit point annoncer ensuite qu'il y étoit monté, mais qu'il les laissât dans leurs ténebres pour les punir. Jesus-Christ ne fit ni l'un ni l'autre. Il priva par justice le commun des Juifs de la vue de son Ascension, & il voulut qu'elle leur fût annoncée, & qu'ils la crussent sur la foi de ses Disciples pour lesquelles ils avoient un souverain mépris. Il donna à ses Disciples toutes les qualités nécessaires pour rendre un témoignage sincere & capable de persuader les gens sinceres & non prévenus; mais il ne leur en donna aucune de celles qui attirent l'estime & la considération des gens possédés de l'esprit du monde, afin d'humilier l'orgueil des hommes, & de ne donner entrée à la foi que par l'humilité & la droiture du cœur. Dieu suit ainsi dans la plupart des choses, des routes fort différentes de nos pensées; & ce n'est qu'après l'événement que nous pouvons concevoir qu'elles sont plus propres pour produire l'effet que Dieu a prétendu, que toutes celles que nous aurions pu imaginer. Mais si nous ne pouvons les comprendre par avance, nous pouvons les adorer par avance, & les préférer à toutes les vues de l'esprit humain.

II. Il est remarquable qu'une des der-

nieres instructions que Jesus-Christ donna à ses Apôtres avant que de les quitter, eut pour but de réprimer leur curiosité, & de les tenir dans l'attente paisible de l'exécution des desseins de Dieu. *Ce n'est pas à vous*, leur dit-il, *de savoir les temps & les momens que le Pere a mis en sa puissance.* NON *est vestrûm nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate.* Et c'est ce qui fait voir que cet avertissement est d'une importance particuliere. *Act.* 1, 7.

En effet, rien n'est plus contraire à l'esprit d'un véritable Chrétien, que cette curiosité de connoître les temps de l'exécution des volontés de Dieu.

L'esprit Chrétien est un esprit d'une profonde humiliation sous la puissance de Dieu. Il se contente de savoir où il doit marcher. Il ne prétend rien davantage. Il croit qu'il a assez à faire de penser à obéir à Dieu, & il s'en occupe uniquement. Il est donc bien éloigné de vouloir pénétrer dans les conseils de Dieu, & de se repaître inutilement de ce qu'il n'a pas besoin de savoir. Il est bien aise de pouvoir contempler & adorer la science infinie que Dieu a de tous les événemens futurs; & son ignorance lui sert de degré pour mieux la comprendre. Il est bien aise de se préparer géné-

ralement à l'exécution de tous les ordres de Dieu ſans exception. Or moins il les connoît, plus ſa préparation eſt générale & ſa ſoumiſſion entiere. Enfin, ſentant en ſoi une ſource de curioſité qui ſe répand naturellement en penſées & en diſcours inutiles, & ſouvent téméraires, il s'efforce de la réprimer, & non pas de la nourrir ; & c'eſt cet eſprit que Jeſus-Chriſt a inſpiré à ſes Apôtres par cet avertiſſement : *Ce n'eſt pas à vous de ſavoir les temps & les momens que le Pere a mis en ſa puiſſance.*

III. Nous avons l'eſprit ſi étroit, que nous ne ſaurions lui donner le moindre eſſor, ſans faire tort à l'attention qu'il doit avoir à accomplir l'œuvre que Dieu nous impoſe. Nous l'avons ſi téméraire, que s'il avoit la moindre ouverture de ſe jetter daus l'avenir, il bâtiroit une infinité de chimères ; & c'eſt pourquoi Dieu a voulu laiſſer tout le futur dans une profonde obſcurité, afin de rappeller les hommes à ce qu'il leur fait connoître de ſa volonté pour le temps préſent. S'il leur découvre donc quelque choſe de l'avenir, c'eſt lorſqu'ils ont quelque choſe à faire pour s'y préparer. Ce fut par cette raiſon qu'il prédit à ſes Diſciples la deſcente prochaine du Saint-Eſprit, parce qu'il vouloit qu'ils l'attendiſſent enſem-

ble dans Jéruſalem. Et comme il falloit encore que ce fût par ſes ordres qu'ils entrepriſſent la prédication de l'Evangile par toute la terre, il leur renouvelle encore cet ordre, lorſqu'il eſt ſur le point de monter au ciel; & ce fut par-là qu'il termina ſa préſence viſible ſur la terre.

IV. Une ſeule vue de Jeſus-Chriſt montant aux cieux, a ſuffi aux Apôtres pour les perſuader qu'il y étoit effectivement monté. Mais Jeſus-Chriſt ſe montra pluſieurs fois à eux depuis ſa Réſurrection pour leur en imprimer la foi. C'eſt qu'il eſt aiſé de croire qu'un corps reſſuſcité eſt monté au ciel: mais il eſt bien plus difficile de ſe perſuader qu'un mort crucifié & enſeveli ſoit reſſuſcité. On pouvoit craindre, après avoir vu une fois Jeſus-Chriſt reſſuſcité, que ce ne fût une illuſion des ſens. Il falloit pluſieurs apparitions pour en confirmer la créance, au moins à l'égard de ceux qui n'en ſont perſuadés que ſur le témoignage des Apôtres. On auroit dit qu'ils s'étoient imaginé avoir vu Jeſus-Chriſt, & que quelqu'un avoit pris plaiſir à les tromper par quelque artifice. Mais toutes ces penſées ne peuvent avoir lieu à l'égard de l'Aſcenſion, qui n'eſt que la derniere apparition de Jeſus-Chriſt reſ-

suscité, accompagnée de cette circonstance, qu'il s'éleva dans le ciel, & qui renferme ainsi la preuve de sa Résurrection & de son Ascension tout ensemble.

V. Cette nuée, qui borna la vue de ses Apôtres, & qui leur cacha le corps de Jesus-Christ montant aux cieux, borne aussi la connoissance des hommes touchant le lieu où il est. Nous savons *qu'il est monté au ciel*, & même *au-dessus de tous les cieux*, comme saint Paul le dit dans l'Epître aux Ephésiens. Mais quel est l'endroit qu'il a choisi? Est-ce à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion? C'est ce que personne ne sait. C'est une chose admirable combien Dieu a eu soin de cacher aux hommes ce qui ne servoit qu'à nourrir leur curiosité; & combien il a eu soin de leur imprimer par sa conduite sur eux l'éloignement où ils doivent être de s'appliquer aux recherches inutiles qui amusent leurs esprits : & c'est ce qui devroit nous être un motif de renoncer volontairement dans notre propre conduite, à tout ce qu'il nous est inutile de savoir; de nous priver de mille nouvelles qui occupent notre esprit & remplissent nos entretiens. Il y a quelque chose dans l'ignorance, qui humilie l'esprit & qui lui

Ephes. 4, 10.

apprend ce qu'il eſt. Les connoiſſances inutiles le privent de cet avantage, & lui cauſent ordinairement de la vanité & de l'enflure.

VI. Il eſt aſſez difficile de marquer la diſpoſition humaine des Apôtres, quand ils eurent vu Jeſus-Chriſt monter aux cieux, & le combat qu'ils purent éprouver, de la nature touchée de cette privation, & de la charité qui ſe réjouiſſoit de ce que Jeſus-Chriſt étoit allé prendre une pleine poſſeſſion de ſa gloire. Il eſt certain, par le récit de ſaint Luc, qu'ils demeurerent quelque temps les yeux attachés au lieu où ils l'avoient perdu de vue. Car c'eſt ce que marque le diſcours des Anges qui leur dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* QUID *ſtatis aſpicientes in cœlum?* Comme s'ils euſſent attendu que Jeſus-Chriſt en deſcendît de nouveau après y être monté. Ce fut une derniere marque de l'amour humain qu'ils avoient pour lui. Mais les Anges les firent paſſer de cet état à des ſentimens de foi, en ne leur donnant plus lieu d'eſpérer d'autre retour viſible de Jeſus-Chriſt dans ce monde, que celui de ſon dernier avénement. Ainſi depuis ce temps-là, ils n'eſpérerent plus de le revoir ſur la terre, & tout leur eſprit ſe

Act. 1, 11.

tourna à l'adorer dans le ciel, & à attendre ce dernier avénement. Ce doit être aussi la disposition & la dévotion de tous les Chrétiens : & ils ne sauroient s'occuper trop souvent de l'idée de Jesus-Christ glorieux, assis à la droite de son pere, & descendant de-là pour juger les hommes ; parce que cette idée les fait souvenir de l'obligation qu'ils ont de se mettre dans l'état où ils souhaitent d'être jugés, & de faire tout ce qu'ils voudroient avoir fait en ce temps-là.

Act. 1 12. VII. Etant retournés de la montagne des Olives à Jérusalem, ils y passerent dix jours en prieres, étant tous unis ensemble dans l'attente de la descente du Saint-Esprit, avec une disposition générale de faire tout ce qu'il plairoit à Dieu de leur ordonner par cet Esprit. C'est la disposition où nous devons être à l'égard de toutes les vocations & de tous les emplois. Avant que le Saint-Esprit nous ait marqué notre partage, nous n'y devons avoir qu'une disposition générale, sans prévenir le choix de Dieu. Il y en eut quantité dans cette sainte assemblée, qui ne furent appliqués par l'Esprit de Dieu qu'à de petits ministeres, comme, par exemple, à avoir soin de certaines choses temporelles : mais pourvu que ce soit le Saint-Esprit qui nous y applique,

nul ministere ne doit nous paroître petit. Le grand désordre des hommes est que chacun aspire aux plus grands emplois, & ne se contente pas de ceux qui lui sont proportionnés, ou qui lui sont destinés. Chacun veut aller en pleine mer, & conduire un grand vaisseau. Ainsi on ne voit que des naufrages; car la plupart ne sont propres qu'à mener une petite barque en côtoyant les bords.

VIII. Les principales dispositions que les Disciples employerent pour obtenir le don du Saint-Esprit, furent l'union & la priere. Ce sont aussi les principaux moyens dont nous devrions user pour attirer les lumieres de Dieu & la conduite de son Esprit. Quand il s'agit, par exemple, d'obtenir de Dieu qu'il nous conduise par son Esprit dans quelque pas difficile; si l'on ne peut s'unir de corps à tous les Chrétiens, il faut s'y unir d'esprit, comme saint Paul s'assembla en esprit avec ceux de Corinthe pour mettre l'incestueux en pénitence. Il faut déraciner de son cœur les moindres racines de division; & dans cet esprit de charité, il faut demander à Dieu la grace dont on a besoin : car elle est particuliérement promise à cette union & à ce consentement d'esprit & de cœur. Les prieres de chacun, considérées comme sépa-

1. Cor. 5.

rées de celles des autres, n'ont point la force de l'obtenir. Ainsi tout cœur divisé des autres, tout cœur aigri contre quelqu'un des membres de l'Eglise, tout cœur qui n'est pas disposé à rendre justice aux autres, & à quitter les préventions qu'il peut avoir conçues témérairement contr'eux, est hors d'état d'obtenir les lumieres de Dieu. S'il en reçoit, c'est pour le bien des autres, & non pas pour sa propre sanctification; & le plus souvent il n'en reçoit, ni pour soi, ni pour les autres.

IX. Il est remarquable que, quoique la descente du Saint-Esprit eût été promise aux Apôtres & aux Disciples, ils ne laisserent pas de s'y préparer : car Dieu ne sépare point ses graces des moyens qui y préparent, & il ne veut point qu'on y prétende que par l'usage fidele de ces moyens. Il y a même ordinairement une proportion entre la préparation & les graces auxquelles on se prépare; & les graces excellentes supposent des préparations excellentes. C'est pourquoi, comme il n'y eut jamais rien de plus grand dans l'ordre de la grace, que celle que Dieu donna aux Disciples le jour de la Pentecôte, il faut en conclure qu'il n'y eut jamais de préparation plus excellente que celle qu'ils pratiquerent en at-

tendant le Saint-Eſprit. Leur retraite eſt le modele de toutes les retraites qui ſe ſont faites & qui ſe feront juſqu'à la fin du monde : & ſi l'on demande ce qu'il faut y faire, il ſuffit de répondre, qu'il faut y faire ce que les Apôtres firent dans leur retraite à Jéruſalem pour y attendre le Saint-Eſprit ; qu'il faut s'y dépouiller de toute inclination humaine, & ſe livrer à Dieu pour lui obéir dans tous les miniſteres & toutes les vocations auxquelles il lui plaira de nous appliquer, ſans en prévenir aucune par ſes deſirs qui aient l'amour-propre pour principe, & ſans en exclure aucune par des défiances qui naiſſent de l'eſprit de puſillanimité.

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR DE L'ASCENSION.

ÉVANGILE. *S. Marc, 16, 14.*

EN ce temps-là Jeſus apparut aux onze Diſciples, lorſqu'ils étoient à table, & leur reprocha leur incrédulité & la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avoient point cru ceux qui avoient vu qu'il étoit reſſuſcité, & il leur dit : Allez par tout le monde;

prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira & qui sera baptisé, sera sauvé; mais celui qui ne croira point, sera condamné. Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils prendront les serpens avec la main; *& s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur sera point de mal; ils imposeront les mains sur les malades, & ils seront guéris. Le Seigneur Jesus, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Et eux étant partis, prêcherent par-tout, le Seigneur coopérant avec eux, & confirmant sa parole par les miracles qui l'accompagnoient.*

EXPLICATION.

I. SAint Marc, dans son Evangile, joint la mission des Apôtres pour prêcher l'Evangile dans toute la terre, à l'Ascension de Jesus-Christ, quoiqu'il se soit peut-être passé quelque chose entre deux; parce que cette mission a été l'œuvre principale que Jesus-Christ devoit faire avant que de monter aux cieux. Jamais il n'y eut de commandement plus étrange, ni d'entreprise plus extraordinaire & plus hors d'apparence que celle-là. Jesus-Christ commande à douze pêcheurs,

cheurs, pauvres, ignorans, ſans talens, dépourvus de tout ſecours humain, d'aller réformer, non un village, non les gens de leur connoiſſance, ce qui auroit été beaucoup; non les Juifs, non un royaume, mais toute la terre; d'y changer, & les opinions, & les actions; d'apprendre aux hommes à déteſter ce qu'ils avoient adoré, & à haïr tout ce qu'ils avoient aimé. Il leur ordonne de combattre également, & l'eſprit, & le cœur des hommes, leurs anciennes préventions & leurs paſſions préſentes, & cela ſans aucun ſecours & ſans aucuns moyens humains de s'inſinuer dans leurs eſprits.

Ainſi il n'y eut jamais rien, ſans doute, de ſi extraordinaire que ce commandement; mais auſſi, d'un autre côté, il n'y eut jamais de commandement fait par une autorité ſi capable de perſuader & de fortifier ceux à qui il étoit fait. C'étoit Jeſus-Chriſt reſſuſcité qui le faiſoit. C'étoit Jeſus-Chriſt prêt de monter aux cieux à la vue de ſes Apôtres. C'étoit Jeſus-Chriſt promettant d'appuyer par ſon ſecours ce qu'ils feroient dans l'exécution de ſes ordres. *Aſſurez-vous*, leur dit-il, *que je ſerai avec vous juſqu'à la fin du monde.* Qui n'auroit entrepris toutes choſes, après une telle aſſurance? Les Apôtres s'y porterent donc avec une con-

Matth. 28, 20.

fiance surprenante. Ils formerent cette entreprise, folle au sens humain, mais dont la folie apparente est une preuve convainquante de la certitude de l'ordre qu'ils en avoient reçu de Jesus-Christ ressuscité, & près de monter aux cieux. Ainsi plus elle est folle, plus elle est sage ; & la preuve qu'elle contient de la résurrection de Jesus-Christ, qui est le fondement de notre Religion, en est plus certaine & plus convainquante. Car il ne falloit rien moins que la vue de Jesus-Christ ressuscité & montant aux cieux, pour donner aux Apôtres la confiance d'entreprendre cet ouvrage.

II. Il y en a qui pourroient croire que la foi étoit bien aisée aux Apôtres, puisqu'ils avoient vu de leurs yeux Jesus-Christ ressuscité & montant au ciel. Mais on peut dire avec vérité, que nous n'avons pas de moindres secours & de moindres preuves qu'eux, quoique nous n'ayons pas vu ce qu'ils ont vu. Ce qui pouvoit les décourager, qui est l'infinie disproportion de l'entreprise qu'on leur ordonnoit avec les forces d'hommes tels qu'ils se pouvoient connoître, est devenu le fondement & l'affermissement de notre foi. Cette entreprise inouie & sans aucune espérance humaine de succès, est exécutée & accomplie. Nous voyons

l'Eglise édifiée, le paganisme détruit, la vérité reçue, non par un petit nombre de personnes, mais par des peuples & des empires. Nous voyons des effets prodigieux de cet ordre donné aux Apôtres par Jesus-Christ ressuscité; & rien ne pourroit être plus contraire à la raison, après l'accomplissement d'une chose si inespérée, que de douter que ce ne soit l'effet de la résurrection & de l'Ascension de Jesus-Christ. Ainsi autant que nous voyons d'Eglises chrétiennes, autant les personnes vraiment raisonnables ont-elles de convictions de la résurrection & de l'Ascension de Jesus-Christ. La Résurrection de Jesus-Christ & son Ascension servoient aux Apôtres de fondement solide pour ne point douter de réussir dans l'exécution de cet ordre; & le succès de leur prédication est un fondement non moins inébranlable pour affermir les Chrétiens de tous les siecles dans la foi & de la Résurrection de Jesus-Christ & de son Ascension.

III. Jesus-Christ, pour l'exécution de son œuvre qui étoit la conversion des peuples à sa Religion, avoit besoin que ses Apôtres fussent fortement persuadés des vérités auxquelles ils devoient rendre témoignage par leur mort. Or il auroit été impossible qu'ils l'eussent été, s'il ne

fût rien arrivé de ce qu'il leur avoit prédit devoir arriver dans la conversion des peuples. Car comment les Apôtres auroient-ils pu croire en celui qui leur auroit prédit que ceux qui croiroient en lui, parleroient des langues nouvelles; qu'ils guériroient les malades; qu'ils chasseroient les démons, s'ils n'eussent vu aucun effet de cette prédiction & de cette promesse? Comment auroient-ils osé écrire une telle fausseté, & l'écrire pour les nouveaux Chrétiens qui auroient pu les démentir? Il est donc certain que ces miracles sont arrivés, puisque les Apôtres ont osé dire que Jesus-Christ le leur avoit prédit, qu'ils ont continué de croire en lui & qu'ils l'ont écrit. Ainsi ces miracles étoient pour les Apôtres une preuve perpétuelle de la Résurrection de Jesus-Christ. Et ce que les Apôtres en ont écrit, est une preuve à toute l'Eglise qu'ils n'ont pu être trompés, & qu'ils nous ont rendu un témoignage très-certain, en nous assurant qu'ils avoient vu Jesus-Christ ressuscité & montant aux cieux. Dieu dispense d'une maniere admirable les preuves de ses vérités, & il n'y a que ceux qui ne prennent pas la peine de les considérer, qui puissent s'empêcher de s'écrier: *Les vérités que vous nous annoncez sont infiniment*

croyables : TESTIMONIA *tua credibilia facta sunt nimis*. Les Apôtres convertissoient les peuples par la vue de ces merveilles ; mais ils confirmoient en même-temps toute l'Eglise dans la foi de la véritable Religion par ces miracles. Car ils n'auroient jamais osé écrire ces choses, si elles n'eussent été confirmées par le témoignage de tous les prémiers Chrétiens ; & il n'y auroit même point eu de Chrétiens, s'ils eussent pu convaincre les Apôtres d'un mensonge si grossier, & si personne n'avoit parlé diverses langues, n'avoit chassé les démons, ni guéri les malades. Donc ces merveilles sont effectivement arrivées. Donc Jesus-Christ est ressuscité. Donc la Religion chrétienne est véritable. Remercions Dieu de la bonté qu'il a eue d'environner la véritable Religion de tant de preuves, qu'il n'y a que les aveugles volontaires qui ne puissent point les voir.

Ps. 92, 5.

IV. Il est remarquable que ces signes & ces effets miraculeux n'étoient point particuliers aux Apôtres, mais qu'ils leur étoient communs avec ceux qui recevoient leur prédication : *Ces miracles*, dit Jesus-Christ, *accompagneront ceux qui auront cru.* Dieu faisoit part de ces dons miraculeux à toutes les nouvelles Eglises. Ainsi les nouveaux fideles ne les

Marc, 16, 17.

croyoient pas seulement sur le rapport d'autrui ; & l'on ne peut point dire qu'on ait abusé de leur crédulité pour les en persuader. C'étoient les nouveaux fideles eux-mêmes qui parloient des langues nouvelles, qui guérissoient les malades, qui prédisoient les choses futures, qui chassoient les démons ; & toutes les Eglises que les Apôtres établissoient en tant de lieux différens, avoient toutes quelque participation de ces dons miraculeux. Or personne ne peut ignorer s'il parle ces langues nouvelles : de sorte que ces nouvelles Eglises avoient une preuve sensible de la vérité de la Religion qu'elles embrassoient. Mais cette preuve n'est pas seulement pour ces premieres Eglises ; elle est aussi pour nous. Car il est impossible que ces peuples se fussent convertis, s'ils n'eussent été spectateurs de ces merveilles que les Apôtres leur avoient si solemnellement promises. Ils ne pouvoient s'y tromper ; c'étoit en eux & par eux qu'elles s'opéroient. Ils les ont donc vues, & une infinité d'entr'eux sont morts pour les attester. Rien n'est donc plus constant que ces dons miraculeux. Jamais les Apôtres n'auroient cru en Jesus-Christ, s'il les avoit trompés dans cette promesse. Jamais les Apôtres ne l'eussent osé écrire, s'il eût été

possible de les convaincre d'imposture. Jamais les peuples n'auroient cru en eux, & jamais ils n'auroient donné leur vie pour rendre témoignage à une Religion dont il leur auroit été si facile de reconnoître la fausseté.

V. Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas continué ces dons miraculeux pour servir à la véritable Religion de preuves continuelles & subsistantes ? C'est le secret de sa sagesse que le monde ne sauroit comprendre. Il voudroit que Dieu convainquît l'incrédulité des hommes par des preuves si sensibles, que leur esprit n'y pût rien opposer, quand il le voudroit. Mais ils ne considerent pas que si Dieu avoit suivi cette conduite, il auroit pris une voie de raison, & non pas de foi. Le cœur n'auroit point eu de part dans la conviction de l'esprit. Les humbles n'auroient point été distingués des superbes ; & les cœurs purs & droits, des cœurs corrompus & déréglés. Il s'est donc contenté de donner aux hommes une certaine mesure de preuves, qui suffit aux cœurs non corrompus pour les persuader pleinement ; & il n'a pas voulu qu'elles fussent telles, qu'un cœur présomptueux & déréglé ne pût se mettre au-dessus de ces preuves, & ne pût engager l'esprit en des voies d'erreur &

d'égarement. Ce n'eſt pas que les preuves ne ſoient en elles-mêmes très-certaines & très-convainquantes ; mais il faut s'y appliquer de bonne foi. La rectitude & la pureté du cœur donnent cette application. La corruption du cœur l'ôte & la bannit. Ces eſprits déréglés par la malice de leur cœur, ou ne s'appliquent pas aux preuves de la Religion, & ils la laiſſent pour telle qu'elle eſt, en ſe livrant aux choſes ſenſibles ; ou s'ils s'y appliquent, c'eſt avec un deſir malin de la contredire, & un éloignement ſecret de la vérité. Ainſi ils réuſſiſſent d'ordinaire à trouver des prétextes d'incrédulité : ils cherchent des ténebres & ils y demeurent.

VI. Après la promeſſe de ces ſignes miraculeux, & cet ordre d'annoncer l'Evangile par toute la terre, ſaint Marc rapporte l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt à la vue de ſes Apôtres. Ils le ſuivirent des yeux montant au ciel, & nous devons l'y ſuivre par nos deſirs, & nous élever par la foi juſqu'à ce trône où il eſt aſſis à la droite de ſon Pere. C'eſt ce que font tous les Chrétiens qui participent à la
Pſ. 83, 6, 7. grace de ce myſtere. *Heureux l'homme*, dit le Pſalmiſte, *dont vous êtes le ſecours : car il diſpoſe des degrés dans ſon cœur pour s'élever à vous dans cette vallée de larmes*,

BEATUS *vir cujus est auxilium abs te; ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum.* Il faut honorer l'Ascension du Fils de Dieu par ces ascensions du cœur, & c'est par ce mystere que l'on en obtient la grace. Qui ne s'éleve point au-dessus des sens & des choses visibles, n'honore point l'Ascension de Jesus-Christ. Jesus-Christ n'est point monté au ciel à son égard, selon saint Bernard. Demandons-lui la grace qu'il nous attire après lui; qu'il nous fasse monter tous les jours à quelque degré de vertu qui nous approche de lui, en nous séparant de la vie des sens & de la nature.

SUR L'ÉPÎTRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

ÉPÎTRE. I. *Petr.* 4, 7.

MEs très-chers Freres, conduisez-vous avec sagesse, & soyez vigilans dans la prière. Mais sur-tout ayez une charité persévérante les uns pour les autres; car la charité couvre beaucoup de péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmurer. Que chacun de vous rende service aux

autres, selon le don qu'il a reçu, comme étant de fideles dispensateurs des différentes graces de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il paroisse que Dieu parle par sa bouche : si quelqu'un exerce quelque ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne ; afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jesus-Christ [auquel appartiennent la gloire & l'empire dans les siecles des siecles. Amen.]

EXPLICATION.

I. L'Apôtre saint Pierre nous recommande la tempérance & la vigilance dans la priere, non-seulement parce que ces deux vertus sont essentielles à la vie chrétienne, mais parce que l'une est nécessaire à l'autre : car pour être vigilant & recueilli dans les prieres, il faut de nécessité être tempérant, selon toute l'étendue de cette vertu. Non-seulement il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger, en pratiquant ce que Jesus-Christ
Luc, 21, 34. dit, *qu'il ne faut pas laisser appesantir son cœur par l'abondance des viandes & par l'ivrognerie :* mais il faut user de la même retenue dans l'usage de toutes les choses du monde. Rien n'est plus contraire à l'esprit de priere que les grands divertissemens, les grandes agitations, les

grandes affaires qui appliquent fortement l'ame. L'esprit se collant aux objets, on ne sauroit ensuite l'en retirer, ni le retrouver, quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde ; & l'esprit courant après les objets qui se présentent, ne sauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller sur soi-même. C'est pourquoi il n'y a point de précepte plus généralement recommandé par tous les Saints, que celui d'éviter l'épanchement & la dissipation de l'esprit. Mais c'est ce qui ne peut se faire que par une tempérance générale, qui nous fasse renoncer à la jouissance de tous les plaisirs non nécessaires, & nous porte à nous modérer dans ceux même qu'on peut appeller nécessaires, en n'y livrant pas notre esprit & notre cœur : ce qui renferme une grande modération à l'égard de tous les objets des sens.

II. Il y a une espece de cercle dans la production des vertus, qui les rendroit impossibles, si elles ne dépendoient que de nous. Pour vaquer à la priere, il faut être tempérant : pour obtenir la tempérance, il faut prier. Comment donc peut-on avoir l'une & l'autre, quand on ne les a pas ? Mais Dieu qui est auteur de toutes les vertus, sait bien allier cette espece de contrariété. Il commen-

ce cet édifice ſpirituel par quelle vertu il veut. Il les augmente enſuite l'une par l'autre. Il fait, par exemple, d'abord pratiquer la tempérance; & par cette tempérance, il produit la vigilance dans la priere. Il fait prier enſuite avec plus d'ardeur, & il augmente par-là la tempérance. La tempérance ſert à la priere par voie de mérite, & parce qu'elle en retranche les empêchemens, & la priere ſert à la tempérance par voie d'impétration; & l'on peut dire même, par le retranchement des obſtacles & des tentations qui la troublent. Un homme bien appliqué à Dieu eſt beaucoup moins touché des objets ſenſibles. Il y a toujours dans chacun une vertu qui eſt le principe des autres. Mais c'eſt Dieu qui les choiſit; & il peut commencer, comme on vient de dire, la ſanctification des ames par où il veut. Il y a de même dans les chutes, certains vices par où l'ame commence à déchoir : mais il n'y en a point qui ne puiſſe être le principe de ſes chutes, lorſque par un jugement ſecret, Dieu laiſſe aller les ames à leur propre corruption. Un homme priera plus lâchement, parce qu'il ſe ſera appliqué par intempérance à quelque objet qui le diſtrait; & un autre ſera plus intempérant, parce qu'il aura été plus

négligent dans la priere. Ainsi nous devons craindre tous les vices, non-seulement à cause de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité, mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de notre perte : & nous devons pratiquer toutes les vertus avec d'autant plus de soin, que Dieu peut faire de chacune le fondement de notre salut, & s'en servir pour empêcher notre chute, en nous préservant des péchés, qui bien qu'ils ne soient pas tous mortels, peuvent tous conduire notre ame au péché mortel, en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les ténébres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour résister aux tentations.

III. *Mais avant tout, ayez une charité persévérante les uns pour les autres.* ℣. 8.

L'Apôtre saint Pierre nous apprend par ces paroles, que le moyen le plus général & le plus efficace pour empêcher l'affoiblissement des vertus, est la pratique continuelle de la charité du prochain; parce que cette vertu couvrant les péchés, elle empêche par conséquent que ces péchés ne nous nuisent, & qu'ils ne servent à Dieu de sujet de s'éloigner de nous. Ainsi la plus grande marque de la charité de Dieu pour une ame, & d'un regard favorable pour elle, est lorsqu'on

voit qu'il la remplit de charité envers le prochain.

Il peut lui laisser avec cela quantité de défauts afin de l'humilier : mais ceux qui la jugent imparfaite à cause de ces défauts, en jugent souvent témérairement, parce que ces défauts ne subsistent pas devant Dieu, étant continuellement effacés par la charité que Dieu lui fait pratiquer. Cela fait voir qu'on juge souvent très-mal du dégré de vertu & de perfection des ames. On ne se fonde pour les croire plus ou moins parfaites, que sur ce qu'elles ont plus ou moins de défauts, & qu'elles font plus ou moins de fautes. Cependant cette regle est incertaine, & souvent très-fausse. Peu de défauts subsistans empêchent beaucoup la perfection : beaucoup de défauts, qui ne subsistent pas & qui sont effacés par la charité, ne l'empêchent pas.

IV. Il est même très-difficile de juger de la mesure de la charité : car cette charité ne consiste pas toujours en œuvres extérieures, qui ne peuvent pas être continuelles ; elle consiste dans la pureté du cœur, & dans la disposition de faire pour le prochain tout ce qui est en notre pouvoir dans la vue unique de Dieu. Or il n'y a que Dieu qui soit juge de la sincérité de cette disposition. Ce qui peut

nous en donner quelque assurance, est de ne souffrir dans notre cœur aucune malignité contre nos freres; de former souvent des desirs de les servir, & d'en chercher les occasions; & quand elles se présentent, de les embrasser avec joie; d'éviter une infinité de choses de peur de les choquer; de préférer leurs intérêts aux nôtres; & d'avoir une véritable douleur de ce qui fait tort à leur salut.

V. *Exercez entre vous l'hospitalité, sans murmurer.* ℣. 9.

La cause des murmures où l'on tombe dans l'exercice de la charité, est que l'on regarde ses œuvres comme des bienfaits & des graces que l'on fait aux hommes, & non comme des graces & des bienfaits que l'on reçoit de Dieu. Ainsi on exige des hommes de grandes reconnoissances & de grands égards, comme des récompenses du bien qu'on leur fait; & si on ne les trouve pas en eux, on en murmure & l'on s'en offense. On veut qu'ils soient raisonnables & modérés; qu'ils ne soient point pressans ni importuns : & quand on ne trouve pas en eux toutes ces qualités qui conviennent à ceux qui reçoivent la charité, ou l'on cesse de la faire, ou on la fait avec chagrin. Mais si l'on regardoit ces œuvres de charité d'une autre maniere, on agi-

roit avec une diſpoſition bien différente. Cette maniere eſt celle qui eſt marquée par ces paroles : *Que chacun de vous rende ſervice aux autres, ſelon le don qu'il en a reçu, comme étant de fideles diſpenſateurs des différentes graces de Dieu.* Elles nous apprennent que ces biens que nous employons en charités, ne ſont pas à nous, non plus que la volonté de les employer pour le prochain.

Et ces biens & encore plus cette volonté, ſont non-ſeulement des dons de Dieu, mais des dons tels qu'étant employés dans l'exercice de la charité, ſaint Paul les appelle des dons ineffables : car c'eſt de ces ſortes de graces dont il dit
2.Cor. 9, 15. en un endroit : *Dieu ſoit loué de ſon ineffable don.*

Quiconque pratique donc la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne ſont point à lui, & qu'il n'a reçus que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un préſent ineſtimable que Dieu ne lui devoit point, un préſent qui de ſoi-même eſt éternel, & dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'aſſocier aux ſoins charitables qu'il a de ſes créatures, & de le rendre l'inſtrument de

ſa providence envers elle. Il lui met entre les mains le rachat de ſes péchés, & le prix de ſon royaume; & il le lui met gratuitement, ſans qu'il eût aucun droit à une ſi grande grace. Qui ne voit que les murmures dans leſquels on tombe en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'eſt pas aſſez pénétré de ces vérités? Car ſi on en étoit touché comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occaſions qui nous ont attiré les graces de Dieu. On croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainſi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoiſſance & avec amour.

VI. *Si quelqu'un parle, que ce ſoit comme Dieu parlant par ſa bouche.* ℣. 11.

Comment aurions-nous droit de regarder nos œuvres de charité comme étant à nous, puiſque nous ne devons pas regarder de la ſorte, même nos paroles; » & que tout ce qu'il y a de véritable & » de juſte dans ce que nous diſons au pro» chain, eſt une grace de Dieu, comme les Conciles mêmes l'ont défini? *Si quid habet homo veritatis atque juſtitiæ, ab illo fonte eſt quem debemus ſitire in hac eremo.* Ainſi lorſque nous parlons au prochain, tout ce que nous lui diſons de vrai & de juſte appartient à Dieu, & il

Concil. Arauſ. Can. 22.

ne nous eſt pas permis de lui parler d'une autre maniere; parce que nous ne devons jamais lui parler que véritablement & juſtement. Et c'eſt ce qui doit nous donner une extrême vigilance pour rendre nos diſcours dignes de Dieu, & pour n'y mêler rien qui ne convienne à celui au nom duquel nous parlons. *Si quelqu'un parle, que ce ſoit comme Dieu parlant par ſa bouche.*

VII. Pour pratiquer ce devoir important, il ne faut pas ſeulement que tout ce que nous diſons au prochain ſoit véritable; mais que nous le diſions auſſi par le mouvement de Dieu & par l'impreſſion de ſon eſprit, qui doit nous faire diſcerner, quand il eſt temps de parler, & quand la charité nous y oblige. Il faut que nous évitions tout ce qui pourroit détruire l'effet de nos diſcours par l'image des paſſions qu'on y mêleroit. Car les diſcours ne repréſentent pas ſeulement les choſes que l'on conçoit, mais auſſi les manieres dont on les conçoit. Si donc nos penſées ſont accompagnées de quelques mouvemens humains; & ſi elles ne partent pas d'un bon tréſor; c'eſt-à-dire, d'un cœur droit, ſimple, déſintéreſſé & rempli de charité, on porte l'image de ſes paſſions dans l'eſprit des autres, & l'on détruit par-là l'efficace de

la vérité. Les discours de Dieu doivent être saints en toutes manieres ; & c'est les déshonorer que d'y mêler quelque chose qui ne porte pas ce caractere de sainteté.

VIII. *Si quelqu'un sert dans quelque ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu donne.* ℣. 11.

Ce n'est pas seulement dans nos discours qu'il faut essayer de ne rien mêler qui ne ressente leur origine & leur regle qui est Dieu même ; c'est aussi dans tous les services qu'on rend au prochain, où l'on doit croire que tout ce qu'il y a de bon, soit dans la volonté, soit dans l'exécution, vient de Dieu *qui nous donne, & la volonté, & l'action.* Ainsi nous devons toujours nous considérer à l'égard du bien, comme de purs instrumens, qui ne peuvent rien faire d'eux-mêmes, s'ils ne sont appliqués & remués de Dieu. Toute notre activité propre ne peut être que mauvaise, parce que les mouvemens que nous avons de nous-mêmes, sont toujours excités par des passions qui ont l'amour propre pour principe. Nous devons regarder bien diversement celles de nos œuvres qui viennent de Dieu, & celles qui viennent de nous. Celles qui viennent de Dieu sont bonnes ; mais nous devons croire que

Philip. 2, 12.

Dieu en est tellement la cause principale, que nous n'en sommes que comme les instrumens. C'est lui qui les a créées en
Ephes. 2, 10. nous : *Creati in operibus bonis*. Mais celles qui sont purement de nous, ne peuvent être que mauvaises, parce que ce sont des productions de notre amour propre, des vues intéressées, des chagrins, des coleres, des empressemens.

IX. En considérant de cette sorte nos actions de charité, on glorifiera Dieu en toutes choses, & à l'égard de nous, & à l'égard des autres. On le glorifiera dans les graces que nous avons reçues de lui, en reconnoissant qu'il en est auteur, & que tout ce qu'il y a de bon dans ces œuvres de charité vient de lui. Nous le glorifierons dans les défauts mêmes de ces œuvres, en reconnoissant qu'il n'y a que cela qui puisse nous y appartenir : & nous porterons tous ceux envers qui nous les pratiquerons, à glorifier Dieu ; parce qu'en retranchant les mouvemens humains que nous y mêlons, il n'y aura plus rien qui ne les édifie, & qui ne leur fasse reconnoître l'excellence de la loi chrétienne, qui porte les hommes à agir d'une maniere si charitable.

Il est vrai que ceux envers qui l'on pratique la charité, sont souvent ingrats & peu touchés des services qu'on leur

rend. Mais si nous nous faisons justice, nous trouverons souvent aussi que c'est nous qui détruisons leur gratitude par les mauvaises manieres que nous mêlons dans les bonnes œuvres. Ainsi nous anéantissons nous-mêmes la principale partie de notre charité, qui est la spirituelle. Car, au lieu que le principal effet des œuvres de charité devroit être de porter ceux à qui on les fait, à louer Dieu, on les porte souvent au contraire à murmurer ; & l'on étouffe ainsi l'onction & l'édification de ces œuvres, qui en est la principale partie, & ce qu'on y doit principalement avoir en vue.

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 15, 26 & 16, 1.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Lorsque le Consolateur, l'Esprit de vérité qui procede du Pere, que je vous enverrai de la part de mon *Pere, sera venu, il rendra témoignage de moi ; & vous en rendrez aussi témoignage, parce*

que vous êtes dès le commencement avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous n'en soyez point scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues ; & le temps vient, que quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connoissent, ni mon *Pere, ni moi. Or je vous ai dit ces choses, afin que lorsque ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.*

Explication.

I. Jesus-Christ promet à ses Disciples le Saint-Esprit, & l'appelle en cet endroit l'*Esprit de vérité*, pour nous donner lieu de le discerner de l'esprit du monde, qui est un esprit de fausseté. C'est la marque la plus claire que nous ayons pour reconnoître le vrai principe de nos actions & de nos pensées. Et c'est pourquoi saint Bernard n'en donne point d'autre pour discerner si les pensées, qui passent dans notre esprit, ont Dieu ou le démon pour auteur. Il veut que l'on attribue à Dieu toutes les pensées véritables, & au démon toutes les fausses pensées; & l'on ne doit pas juger autrement de nos œuvres. Car toutes celles qui sont faites selon une lumiere véritable, dans le choix de l'action &

De div. 32.

dans l'intention, doivent être attribuées à Dieu, puisque ce sont des œuvres de lumiere; & celles que l'on fait, en suivant de fausses lueurs, doivent être attribuées au démon, puisque ce sont des œuvres de ténébres. C'est l'origine de ces expressions de l'Ecriture, *faire la vérité*, *marcher dans la vérité*, qui ne signifient autre chose que se conduire selon la vérité. Mais il faut bien remarquer qu'il se fait quelquefois un certain mêlange dans nos pensées mêmes, & que le diable a l'adresse de mêler quelquefois de fausses intentions & de fausses lumieres qui viennent de lui, parmi les véritables qui viennent de Dieu. On voit un pauvre dans une grande & réelle nécessité; on est en état de l'assister, & l'on conclut qu'on doit le faire. Voilà une pensée qu'on doit attribuer au Saint-Esprit, parce qu'elle n'a rien que de véritable. Le diable, qui la découvre dans notre esprit, nous montre en même-temps qu'en pratiquant cette aumône, nous passerons pour charitables; & il nous représente cette réputation comme un bien que nous devons desirer. C'est une lumiere fausse: car il est faux que cette réputation soit un bien qui doive être desiré. Cependant ces deux lumieres, l'une véritable, l'autre fausse, nous

Joan. 3, 21. 2. Joan. v. 4.

portent à la même action ; & quand nous la faisons, il est incertain quelle est celle qui nous y détermine.

II. Quand on s'apperçoit de ce mêlange de vraies & de fausses lumieres dans son cœur, faut-il omettre de suivre les véritables, dans la crainte de suivre les fausses ? Non. Il faut se contenter de renoncer à ces vues fausses, à moins que cette même action ne puisse se faire de maniere que nous y évitions entiérement le danger de suivre les fausses. Mais quand on ne s'en apperçoit pas, il est plus difficile de discerner le véritable principe de nos actions. Car souvent c'est la vanité qui nous porte à ces œuvres, lorsque nous nous imaginons les faire pour la vérité ; & c'en est une grande preuve, quand nous sommes froids & sans mouvement, lorsqu'il n'y a que la vérité qui nous pousse ; & que nous sommes pleins d'ardeur, quand il s'y mêle de la vanité, quand nous n'avons aucune inclination pour les œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin, & que nous en avons beaucoup pour celles dont les hommes sont spectateurs.

Cependant cela n'est pas universel ; & il peut arriver que la charité se serve utilement du secours même de ses ennemis, qui sont la vanité & la crainte de déplaire

déplaire aux hommes. Toutes les regles les plus austeres ont puni par certaines confusions humaines, les actions qui blessoient la régularité; afin que la crainte de cette confusion aidât les Religieux à être plûs exacts. Et ce n'est point une mauvaise pratique, quand on veut sérieusement se donner à Dieu, que de s'attacher à lui être fidele en faisant des démarches qui nous exposeroient à la moquerie du monde, si nous venions à y manquer. C'est au contraire un sentiment très-digne d'une ame chrétienne, que de vouloir bien être l'objet du mépris de toute la terre, si elle vient à manquer de fidélité pour Dieu en retournant en arriere. Quand on ne se sert donc de ces vues des jugemens des hommes qu'en cette maniere, ce ne sont point ces vues qui nous conduisent & qui sont le principe de nos actions; c'est la charité & la vérité, qui s'en servent pour diminuer l'effort des tentations.

III. Enfin la vérité est tellement le propre caractere du Saint-Esprit, qu'il n'y a rien qui marque plus sensiblement sa présence dans les ames, qu'un certain gout pour la vérité, qui les porte à s'y rendre dès qu'on la leur propose, suivant cette maxime de l'Evangile : *Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu.* Joan. 8. 47.

Ce gout leur fait discerner & suivre la vérité en toutes choses; il les éloigne de toute duplicité, de tout déguisement, de tout artifice dans leurs paroles & dans leurs actions. Les gens du monde, qui sont animés d'un autre esprit, ont coutume au contraire de cacher leurs véritables sentimens, comme dit saint Grégoire, & d'user d'une infinité de détours & de finesses pour arriver où ils prétendent. Ils méprisent même ceux qui agissent simplement, comme des gens sans adresse : mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont eux-mêmes les dupes du diable, qui se joue d'eux en les engageant dans ces conduites artificieuses, au lieu qu'il est lui-même le jouet de ceux qui marchent dans la droiture de la vérité.

IV. Jesus-Christ dit que quand le Saint-Esprit sera venu, il rendra témoignage de lui, & que ses Apôtres en rendront aussi témoignage; & par-là ils nous apprend que les vérités de la foi doivent être autorisées par deux témoignages : l'un extérieur, qui est celui des Apôtres; l'autre intérieur, qui est celui du Saint-Esprit. Il n'a point voulu dans la voie ordinaire, que la foi fût reçue par la seule inspiration du Saint-Esprit; il l'a attachée au témoignage des Apôtres.

Tout ce que les Apôtres n'ont point enseigné, n'appartient point à la foi ; & ce sont eux & leurs successeurs qui jugent du sens des Ecritures ; c'est cette précaution de la sagesse divine, qui préserve la foi des Chrétiens de toute illusion. Car combien auroit-on pu y en faire glisser, s'il suffisoit, pour faire recevoir quelque dogme comme de foi, de prétendre qu'on l'auroit appris par inspiration ? Chacun voudroit que sa pensée fût reçue comme inspirée par le Saint-Esprit, & par-là voilà les Chrétiens aux mains, sans qu'on pût discerner qui auroit raison, ou qui auroit tort. Jesus-Christ n'a point voulu laisser sa doctrine dans cette obscurité & dans cette confusion. Il exige l'union du témoignage du Saint-Esprit & de celui des Apôtres. *Il rendra*, dit-il, *témoignage de moi ; & vous en rendrez aussi témoignage*. Il faut donc l'un & l'autre, & l'un sans l'autre ne suffiroit pas ; ou plutôt, ces deux témoignages sont inséparables. Car le Saint-Esprit n'autorise que ce qui a été annoncé par les Apôtres, & les Apôtres n'ont annoncé que ce qui a été autorisé par le Saint-Esprit. *Joan. 15, 26, 27.*

V. Le Saint-Esprit joint en deux manieres son témoignage à celui des Prédicateurs de l'Evangile. Premiérement, en

répandant son onction dans leurs cœurs, & ensuite sur leurs paroles, ce qui les rend capables de toucher ceux qui les entendent. Secondement, en agissant immédiatement sur les cœurs des auditeurs, & en leur inspirant l'amour des vérités qu'on leur propose. La seconde maniere est absolument nécessaire pour le succès de l'Evangile. Car c'est inutilement que la parole du Prédicateur frappe les oreilles du corps, si l'Esprit de Dieu n'ouvre celles du cœur. Mais il est fort rare aussi qu'elle soit séparée de la premiere, & que l'Esprit de Dieu agisse sur le cœur des auditeurs, sans avoir agi auparavant sur celui des Prédicateurs; & c'est la cause la plus ordinaire du peu d'efficace de la parole de ceux qui, comme dit saint Grégoire de Nazianze, parlent des choses spirituelles sans l'Esprit de Dieu.

On prêche les mêmes vérités qu'autrefois : mais on ne les prêche pas avec le même succès & le même fruit; parce que ceux qui les prêchent, ne sont pas si remplis de l'Esprit de Dieu, & que leurs discours sont plus vuides de son onction. Or, comme l'on vient de dire, l'Esprit de Dieu agit rarement sur le cœur des auditeurs, sans avoir agi premiérement sur le cœur de celui qui annonce les vé-

rités de l'Evangile; & c'est ce qui doit porter toutes les personnes qui sont soigneuses de ménager ce qui peut leur attirer les graces de Dieu, à préférer toujours les sermons & les livres de ceux en qui l'on voit plus de marques de l'Esprit de Dieu. Car il faut, autant que l'on peut, se mettre dans le cours le plus commun de la grace. Or la conduite ordinaire de Dieu, est de toucher les ames par ceux qui sont eux-mêmes touchés & animés du Saint-Esprit. Ce sont donc ceux qu'il faut écouter. Et au contraire, il n'y a guere lieu d'espérer de tirer du fruit des discours de ceux en qui il ne paroît que des marques de l'esprit de l'homme. Car c'est vouloir que Dieu suive à notre égard une conduite extraordinaire, ce qui est une espece de tentation de Dieu.

VI. Ce n'est pas qu'il ne faille écouter avec respect tous ceux qui nous parlent de la part de Dieu : car il ne faut faire ce discernement entre les Prédicateurs, que lorsqu'il est absolument indifférent d'entendre plutôt l'un que l'autre. Mais lorsque quelque devoir nous attache plutôt à l'un qu'à l'autre, la fidélité à pratiquer ce devoir supplée au défaut d'onction du Prédicateur, & peut rendre sa parole plus efficace sur nous, que celle

de ceux en qui il en paroît davantage. Outre qu'il ne faut pas mettre cette onction dans une maniere plus affective de prononcer ce que l'on dit, mais dans l'impreſſion que tout ce qu'on peut ſavoir du Prédicateur & tout ce qu'on en voit, forme dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent, en donnant lieu de juger que c'eſt un homme qui croit & qui fait ce qu'il dit, & que ces diſcours ſont des effuſions de ſon cœur. Quand un Prédicateur a donné cette idée de lui, de quelque maniere qu'il prononce, il fera toujours beaucoup plus de fruit que d'autres plus exempts de défauts extérieurs, mais dont on n'aura pas cette même impreſſion.

VII. Jeſus-Chriſt enſuite prépare ſes Diſciples aux mauvais traitemens qu'ils doivent recevoir des hommes; & il leur déclare que c'eſt pour empêcher qu'ils n'en ſoient ſurpris, & que ces mauvais traitemens ne leur ſoient une occaſion de chute, qu'il les en avertit par avance. La plupart des découragemens & des foibleſſes qui arrivent aux miniſtres de Jeſus-Chriſt, ne viennent que de ce qu'ils n'ont pas aſſez dans l'eſprit à quelles conditions ils ont reçu leur miniſtere. On ne s'étonne point d'être bleſſé à la guerre. On ſait que c'eſt à quoi

l'on s'expose en y allant, & que qui n'en veut point courir le hasard, n'y doit point aller. Mais on ne regarde plus les ministeres ecclésiastiques comme dangereux. On croit que le temps de ces dangers est passé, & qu'on peut les considérer présentement comme un état de commodité & de repos. Et il n'est pas en effet étrange qu'on en prenne cette idée sur la maniere dont la plupart y vivent & s'en acquittent; mais ce n'est pas celle qu'il faut en prendre sur les paroles de Jesus-Christ. Il donne présentement aux hommes le même pouvoir. Il les appelle à la même récompense. Il les expose aux mêmes ennemis. Le diable, qui a suscité ces persécutions contre les premiers Disciples de Jesus-Christ, n'est pas mort depuis ce temps-là, comme dit saint Augustin. Il n'a pas moins de malice, ni moins de rage contre ceux qui servent Dieu. Pourquoi donc les conditions du ministere ecclésiastique seroient-elles tellement changées?

Mais c'est qu'il faut extrêmement distinguer entre les diverses manieres d'exercer ce ministere. » Il n'y a rien en ce *Epist. 21, n. 1.*
» temps-ci, dit saint Augustin, de plus
» agréable que les dignités d'Evêque,
» de Prêtre & de Diacre; ni rien de plus
» doux & de plus aisé que d'en exercer

» les fonctions, quand on veut faire les » choses par maniere d'acquit, & flatter » les hommes dans leurs désordres : mais » aussi n'y a-t-il rien de plus malheureux, » de plus pernicieux, & de plus damnable devant Dieu. Au contraire, il n'y a » rien de plus pénible, de plus difficile, » de plus orageux en ce temps-ci, que » les mêmes fonctions, quand on les veut » faire selon les regles de Dieu : mais » aussi il n'y a rien de plus saint. « Saint Augustin trouvoit donc encore de son temps des peines & des dangers dans les fonctions ecclésiastiques, pour quiconque vouloit s'en acquitter saintement ; & on n'y en trouveroit pas moins en ce temps-ci que du temps de saint Augustin, si l'on étoit dans la même disposition. Il y a donc bien de l'apparence que cette facilité qu'on s'y imagine, ne se trouve que dans cette premiere maniere de s'en acquitter, que saint Augustin appelle malheureuse, pernicieuse, damnable, & qu'on trouve dans celle qu'il appelle sainte, les mêmes dangers, les mêmes peines & les mêmes orages qu'autrefois.

VIII. Il est vrai qu'on trouve rarement de ces faux zélés, qui croient faire une œuvre agréable à Dieu en répandant le sang des ministres de Jesus-Christ.

Mais le démon ne manquera jamais d'adresses pour leur susciter des traverses d'un autre genre. Qu'y avoit-il de plus saint, de plus irréprochable, de plus appuyé que saint Charles ? Cependant on trouva moyen de le commettre avec la puissance séculiere, & de le rendre même odieux aux Cardinaux. On ne dira jamais la vérité impunément aux hommes, puisque la Vérité même incarnée ne l'a pas dite sans s'attirer leur aversion. Elle sera toujours haïe, & par conséquent toujours persécutée, tantôt ouvertement, tantôt plus secrétement. Les sens sont plus frappés des persécutions ouvertes, telles qu'étoient celles des premiers siecles ; mais il n'y a peut-être pas moins de difficulté à souffrir celles qui ont moins d'éclat, & qui naissent des diverses passions des hommes, que le démon sait ménager pour affliger les gens de bien qui s'opposent à ses desseins.

IX. Il ne faut donc pas que ceux qui sont appellés présentement au ministere de l'Eglise, se persuadent qu'ils n'aient point de part à ces paroles de Jesus-Christ : *Je vous ai dit ces choses pour vous préserver des scandales. Ils vous chasseront de leurs synagogues.* Ainsi ils doivent avoir dans l'esprit ce que David a dit en

la personne de Jesus-Christ, & qui doit être la devise de tous ses véritables mi-
Ps. 68, 21. nistres : *Mon cœur s'est attendu aux outrages & à la misere.* Qui a fait son compte sur cela, n'est point scandalisé, quand il lui arrive ce qu'il a prévu. Il le regarde même comme une marque glorieuse de son ministere, qui le rendant plus conforme, & aux anciens Pasteurs de l'Eglise, & au Chef de tous les Pasteurs, lui donne plus de droit d'en espérer les récompenses. Mais ceux qui ne se sont attendus qu'à trouver du repos dans les charges de l'Eglise, sont nécessairement surpris, & souvent renversés, quand il leur arrive des traverses de la part des hommes ; & pour s'en mettre à couvert, ils ont souvent recours à des voies basses & indignes, qui leur procurant un repos temporel, les privent de ce qu'ils devoient attendre de Dieu.

X. Dieu fait à peu près dans tous les temps une compensation des difficultés de la charge pastorale, par lesquelles il a dessein de sanctifier les Pasteurs : & s'il y en a plus d'un certain genre d'un côté, il y en a moins de l'autre d'un autre genre. S'il y a quelquefois de plus grands maux à souffrir, il y a aussi de plus grands secours pour les soutenir. Il y a, par exemple, des temps où les dan-

gers de perdre la vie & les biens ſont plus communs ; mais où l'on y eſt encouragé par de plus grands exemples, & on n'eſt pas entraîné du côté de la foibleſſe par des raiſons ſi plauſibles : & il y a au contraire d'autres temps, où les obſtacles qu'il faut ſurmonter, & les dangers qu'il faut mépriſer, ſont beaucoup moindres, mais dans leſquels il faut s'élever au-deſſus de la coutume, du mauvais exemple, des jugemens de perſonnes d'ailleurs eſtimables : ce qui n'eſt pas ſouvent moins difficile.

XI. Les vents ne ſont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force ; mais ces petites parties étant unies, ne laiſſent pas de renverſer les plus grands arbres. Les fleuves ne ſont que des gouttes d'eau amaſſées enſemble ; mais ils rompent ſouvent les plus fortes digues. Une multitude de jugemens, dont chacun eſt mépriſable ſéparément, ne laiſſe pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient réſiſté à une violence ouverte. Dès qu'il faut paroître ſingulier dans ſa conduite, & condamner par ſon exemple une infinité de gens, il faut un degré très-ſingulier de courage & de fermeté pour ſe ſoutenir. Or cela n'eſt pas extrordinaire dans la charge paſtorale, dans laquelle on doit

ſouvent s'oppoſer à des paſſions autoriſées par la coutume, & par l'exemple de quantité de gens que l'on appelle *gens de bien*, qui s'élevent durement contre ceux qui ne ſont pas de leurs ſentimens. En vain allégueroit-on que les maximes qu'on ſoutient, ſont ſuivies en d'autres lieux de l'Egliſe, & qu'elles ſont autoriſées par les plus habiles & les plus pieux. Chaque ville, chaque communauté, tient lieu à ceux qui en ſont, de tout le reſte de l'Egliſe. Quiconque ne ſuit pas les maximes de ſa ville & de ſa communauté, eſt déclaré ſingulier, eût-il pour lui tout le reſte de la terre.

XII. Enfin s'il y a de plus grands dangers en certains temps, il y a ſouvent plus d'obſcurité en d'autres. La conduite qu'on y doit tenir, eſt beaucoup moins certaine. On ne ſait s'il faut avancer ou reculer; s'il faut ſuivre une voie de condeſcendance ou de fermeté. Les regles ſont obſcurcies par les paſſions & par la coutume. Il ne faut pas toujours s'oppoſer de droit fil au torrent. Il faut donner quelque choſe au temps, à la crainte de ſcandaliſer, de troubler & de faire plus de mal que de bien. Mais quelles bornes & quelles meſures doit-on garder en cela? Quel parti y doit-on prendre? C'eſt ce qui tourmente étrangement un

Pasteur qui aime sincérement la vérité & la paix; & c'est pourquoi l'Ecclésiastique attribue à la loi de Dieu, *de tourmenter ceux qui la connoissent* : Et *cruciabit eum in tribulatione doctrinæ suæ*; n'y ayant rien de plus pénible que ces perplexités, où un Pasteur est continuellement dans la crainte de s'avancer trop, ou de se trop relâcher; de ne pas soutenir assez les droits de la vérité, ou de nuire aux intérêts de la charité. Ces peines en obligent plusieurs de penser à renoncer par la retraite aux ministeres de l'Eglise. Ainsi ce sont toujours les passions des hommes qui les en chassent; & c'est un des sens dans lesquels cette parole de Jesus-Christ, *ils vous chasseront de leurs synagogues*, se vérifie dans tous les temps de l'Eglise. Que ce soit la violence des hommes, ou les peines que l'on éprouve dans leur conduite, qui obligent les Pasteurs à se retirer, c'est la même chose, quant à l'effet d'exclure de bons Pasteurs de leur ministere. On dira que ce n'est pas une raison de quitter. Je l'avoue : mais il y a des ames dont ces obscurités & ces contradictions continuelles surpassent tellement la force, que leur esprit y succombe. Il n'a plus d'autre pensée que de s'y soustraire par la retraite. Il n'y a point de siecles qui n'en

Eccli. 4, 19.

fournissent quantité d'exemples; mais ils sont particuliérement fréquens dans les 6, 7, 8 & 9es siecles, où l'on trouve une infinité de saints Evêques, qui ont renoncé à leurs fonctions, pour aller finir leur vie dans des monasteres; & cela y étoit si commun, que cette conduite extraordinaire en soi, faisoit la conduite ordinaire de ce temps-là.

SUR L'ÉPÎTRE
DU JOUR
DE LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. *Actes*, 2, 1.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les Disciples étant tous ensemble dans un même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent & impétueux qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maison où ils étoient assis. En même-temps ils virent paroître comme des langues de feu, qui se partagerent, & s'arrêterent sur chacun d'eux. Aussi-tôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, & ils commencerent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettoit les paroles en la bouche. Or il y avoit alors *dans Jérusalem des Juifs religieux* & craignans Dieu, *de toutes les na-*

tions qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tout épouvantés de ce que chacun d'eux les entendoit parler en sa langue ; ils en étoient tous hors d'eux-mêmes, & dans cet étonnement, ils s'entre-disoient : Ces gens-là, qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun dans la langue de notre pays ? Parthes, Medes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont & l'Asie, la Phrygie & la Pamphylie, l'Egypte, & cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrene, & ceux qui sont venus de Rome, Juifs aussi & Prosélytes, Crétois & Arabes ; nous les entendons parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu.

EXPLICATION.

I. CE qui arrive aujourd'hui est le plus grand événement qui soit jamais arrivé. Tous les ouvrages des hommes périssent. Tous leurs établissemens s'anéantissent ; & il n'y a rien de ce qu'ils font, qui ne soit au moins destiné à être consumé dans l'embrasement général du monde. Il y a même des œuvres de Dieu qui ne sont que pour un temps. Mais ce que Dieu fait aujourd'hui est un ouvrage

immortel, & qui doit toujours subsister. C'est la fin de toutes ses œuvres, & même de tous ses mysteres : c'est pour cela qu'il s'est incarné : c'est le fruit de ses souffrances & de sa mort. Il est venu pour sauver le monde : mais le salut du monde consiste à recevoir un nouvel esprit qui chasse l'ancien ; qui détruise le vieil homme ; qui fasse de ceux qui le reçoivent de nouvelles créatures, & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'est ce levain sacré qui rend la masse du genre humain, auparavant fade, insipide & corrompue, une masse pleine d'esprit & de force. C'est ce feu divin que Jesus-Christ est venu apporter au monde pour embraser le cœur de tous ses élus. C'est ce présent ineffable que Jesus-Christ, monté au ciel, envoie à ceux qu'il aime, pour les consoler de son absence. On ne sauroit donc trop considérer la maniere avec laquelle il le donne, ni toutes les circonstances de ce grand événement.

Il faut pour cela se représenter quels avoient été les Apôtres & les Disciples de Jesus-Christ, avant la descente du Saint-Esprit. C'étoient des hommes sinceres, mais foibles & sujets à toutes les passions humaines. Tout faisoit impression sur leur esprit, & principalement la

crainte des hommes, dont ils avoient fait une terrible épreuve dans la paſſion de Jeſus-Chriſt, l'ayant tous abandonné dans ce temps-là. Ce n'eſt point qu'ils n'euſſent quelque affection pour lui, lors même qu'ils le quittoient ou qu'ils le déſavouoient; mais c'eſt qu'ils furent tellement ſaiſis de la crainte de la mort, qu'ils ne penſerent qu'à ſauver leur vie. Jeſus-Chriſt veut les transformer maintenant en de nouveaux hommes, pour les envoyer mettre le feu dans toute la terre; y détruire les ſuperſtitions & l'idolâtrie qui y dominoient abſolument; renverſer l'empire du démon, & fonder cet empire éternel qui devoit détruire tous les autres, & n'être jamais détruit. Voilà ce que Jeſus-Chriſt ſe propoſe de faire aujourd'hui : & il eſt bon de conſidérer comment il y diſpoſe ſes Apôtres; de quelle ſorte il opéra cette merveille, & les ſuites qu'elle eut dans le commencement, & qu'elle aura dans le cours de tous les ſiecles.

II. Après ce terrible ébranlement que les Apôtres reſſentirent dans la paſſion de Jeſus-Chriſt, il employa les quarante jours qu'il demeura ſur la terre juſqu'à ſon Aſcenſion, à calmer ce grand orage, à les affermir dans la foi & dans ſon amour. Il ne faut pas s'imaginer que tout

cela se soit fait sans qu'ils reçussent le don du Saint-Esprit. Ils l'avoient même reçu avant la mort de Jesus-Christ; tout ce qu'il y avoit de bon en eux n'ayant pu naître d'un autre principe. Mais ils l'avoient reçu dans un degré beaucoup moindre, & qui ne les rendoit pas encore capables des grandes actions auxquelles Dieu les destinoit. Il paroît qu'avant la mort de Jesus-Christ, le Saint-Esprit les avoit rendu capables de vivre avec lui, quoique d'une maniere imparfaite; & de marcher foiblement dans la voie de Dieu, en s'appuyant sur la présence visible de Jesus-Christ; qu'après sa Résurrection, il avoit banni de leurs cœurs beaucoup d'imperfections, & les avoit rendu capables de mener une vie sainte dans l'union de la charité & de la priere. S'ils n'eussent été destinés à rien davantage, cette mesure de grace auroit suffi pour les sanctifier. Il n'auroit point fallu de descente visible du Saint-Esprit; & ils auroient passé leur vie dans les exercices d'une piété tranquille, comme de bons Religieux, qui se retirent du monde pour en éviter les tentations. En un mot, ils étoient propres à demeurer dans la retraite & dans le silence, & à fuir le monde, mais non à l'attaquer & à le combattre.

III. Dieu avoit d'autres desseins sur eux : il vouloit les envoyer dans le monde pour y fonder son royaume, & y détruire celui du diable ; pour y attaquer toutes les erreurs & toutes les passions des hommes ; & pour en soutenir tous les efforts. Il falloit pour cela une autre force que celle qu'ils avoient, un autre courage, une autre sagesse, une autre lumiere, enfin une autre abondance de grace, & une autre plénitude du Saint-Esprit. C'est ce degré où Jesus-Christ les veut élever, & qui est le propre effet de la descente visible du Saint-Esprit. Mais c'est ce qui nous montre en même-temps que tout degré de grace ne suffit pas pour toutes sortes d'emplois, ni pour toutes sortes d'états ; & que si ceux qui sont encore dans un état de foiblesse, entreprennent des choses fortes, ils s'engagent à leur perte & à leur ruine. Saint Augustin dit de quelqu'un, *Qu'il auroit pu se déifier dans la solitude :* In *solitudine poterat deificari ;* c'est-à-dire, que la mesure de sa grace lui auroit suffi pour y subsister, pour y croître & pour arriver à la perfection de cet état. Mais quand on entreprend plus que l'on ne peut, on tombe dans le relâchement & dans la dissipation ; on s'affoiblit peu à peu, & enfin on est entiérement renversé.

Cela fait voir que quoique tout dépende de Dieu & de sa grace, il la dispense néanmoins dans un certain ordre dont il ne faut pas s'écarter. Il ne donne pas ordinairement les grandes graces à ceux qui son encore foibles. Il les y éleve peu à peu, &. il ne veut pas que nous nous portions de nous-mêmes à ces emplois qui ont besoin d'une force particuliere. Il nous suffit qu'il nous donne notre pain quotidien ; c'est-à-dire la grace qui suffit à nos emplois ordinaires. C'est là ce que nous devons lui demander. Mais quand il s'agit des états élevés, & qui ont besoin d'une grande grace, il faut non-seulement que Dieu nous y engage, sans que notre ambition y contribue ; mais il faut voir de plus, si Dieu nous a établis dans les dégrés qui doivent les précéder selon l'ordre de la grace, & si nous avons reçu quelques prémices de cet Esprit dont nous devons être remplis. Car Dieu n'a pas accoutumé, en destinant les hommes aux grands emplois, de commencer à jetter en eux les fondemens de l'édifice spirituel : il suppose qu'il doit être déja fondé & commencé, & il ne fait que l'augmenter, le fortifier & l'embellir. L'état où étoient les Apôtres, condamne donc tous les usurpateurs téméraires du ministere de

l'Eglise. Il condamne tous ces audacieux qui entreprennent des choses infiniment au-dessus de leurs forces, sans y avoir été préparés de Dieu. Il nous découvre la source de la plupart des désordres de l'Eglise, qui ne viennent que de la mauvaise conduite des Pasteurs mal appellés, & dépourvus des graces nécessaires à leur ministere.

IV. La maniere dont le Saint-Esprit descendit sur cette sainte assemblée, représente admirablement ce qui devoit se faire dans le monde par l'établissement & l'accroissement de l'Eglise : *On entendit**, dit saint Luc, *un grand bruit comme d'un vent violent qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maison.* Ce bruit a toujours accompagné la prédication de l'Evangile ; & il étoit impossible que cela fût autrement, si l'on considere quels étoient ceux à qui les Apôtres ont prêché, & ce qu'ils leur ont prêché. Le monde étoit plongé dans l'amour des choses visibles ; il ne pensoit qu'à la vie présente ; il étoit enveloppé des ténebres de toutes sortes de superstitions & d'erreurs. Dans cet état, on voit paroître tout d'un coup des gens qui disent hautement aux gens du monde : Cessez d'aimer tout ce que vous avez aimé : cessez de craindre tout ce que vous avez craint : cessez

de deſirer tout ce que vous avez déſiré. Il y a d'autres biens à deſirer, & d'autres maux à craindre, en comparaiſon deſquels les biens & les maux de la vie préſente ne méritent pas qu'on y ait égard. Il y a un autre monde, qui doit faire mépriſer tout ce que l'on voit en celui-ci. Il faut vous dépouiller de toutes vos opinions; renoncer à tous ces dieux que vous adorez, & les déteſter comme des démons; enfin vous renouveller entiérement, en quittant tout ce que vous avez été. Doit-on s'étonner qu'une doctrine qui produiſoit un ſi prodigieux renverſement, ait cauſé un grand fracas dans le monde ?

V. Mais il eſt remarqué avec raiſon, que ce bruit venoit *du ciel*. Ce n'étoient point des hommes qui publiaſſent ſimplement leurs fantaiſies. C'étoit Dieu même qui annonçoit ces vérités aux hommes par ſes miniſtres; & qui accompagnoit leurs paroles des marques viſibles de ſa puiſſance. C'étoient des hommes céleſtes, dégagés de l'affection de toutes les choſes de la terre, & dont la vie étoit auſſi différente de celle du monde que leur doctrine. Il ſe trouve quantité de gens qui diſent les mêmes choſes qu'eux; mais qui n'ont pas le même ſuccès; parce que leur prédication n'eſt pas

accompagnée de ce bruit du ciel. Elle eſt ſouvent jointe au contraire à un bruit de la terre. On connoît les mœurs & les paſſions de ces Prédicateurs, & le monde n'en publie rien que d'humain & d'intéreſſé, rien qui ne reſſente la terre, & qui ne tienne de la chair & du ſang. On ſait ce qu'ils prétendent & ce qu'ils deſirent; & ces bruits qui les précedent, ne préparent point du tout les eſprits à changer de vie & de ſentimens.

VI. Outre ce grand bruit, il y eut encore un autre ſigne viſible de la deſcente du Saint-Eſprit. Ce furent *des langues de feu*, qui ſe repoſerent ſur chacun de ceux qui étoient aſſemblés, & qui les remplirent d'une ardeur intérieure qui ſe répandit de leur cœur ſur leur langue & ſur leurs paroles. Ces cœurs brûlans n'avoient que des paroles enflammées, propres à mettre le feu dans les autres cœurs que Dieu préparoit intérieurement pour le concevoir. Car il faut ordinairement ces deux choſes pour faire du feu. Il faut une matiere propre à le concevoir, & il faut un feu qui l'allume. C'eſt Dieu qui prépare les cœurs : mais il ſe ſert ordinairement de la parole enflammée des Prédicateurs pour y mettre le feu, en joignant à ce feu extérieur le feu intérieur du Saint-Eſprit. C'eſt là la voie or-

dinaire de la converſion des ames; & c'eſt ce qui découvre encore pourquoi on voit aujourd'hui ſi peu de converſions. C'eſt qu'il y a bien peu de langues de feu propres à enflammer les cœurs. Ce ſont pour la plupart des langues froides, qui entretiennent les hommes de diſcours qui n'ont que les vains ornemens d'une éloquence toute humaine & des lumieres ſans ardeur. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les Prédicateurs les plus impétueux, & qui s'agitent le plus, ſoient les plus propres à enflammer les cœurs. Ce ſont ſouvent au contraire les moins propres à allumer le feu dans les ames; parce que tous ces mouvemens qu'ils expriment, ne ſont que des mouvemens contrefaits, qui naiſſent de l'art, & non du cœur & d'une ardeur intérieure. Il faut ſe dépouiller de tout cet appareil qui vient de l'art; afin d'enflammer véritablement les cœurs par la doctrine toute pure de l'Evangile.

VII. Il eſt remarquable qu'entre ceux qui étoient dans cette ſainte aſſemblée, & ſur leſquels le Saint-Eſprit deſcendit en langues de feu, il n'y avoit pas ſeulement des Apôtres & des Diſciples de Jeſus-Chriſt, mais auſſi des femmes, & que le Saint-Eſprit deſcendit ſur elles

comme ſur les autres en forme de langues de feu. Ce n'eſt pas que Dieu ait voulu leur donner par-là le droit du miniſtere évangélique ; mais c'eſt qu'en ſe tenant dans les bornes de leur condition & de leur ſexe, elles ne laiſſent pas de porter le feu dans les cœurs, & d'enflammer les ames de l'amour de Dieu par l'exemple de leur vie & par leurs diſcours. *La femme fidele gagne le mari infidele.* 1. Cor. 7, 14. Les vierges chrétiennes en attirent d'autres, & inſtruiſent ſouvent efficacement celles de leur ſexe, qui font la moitié du monde. L'eſprit de Dieu n'eſt jamais ſans action dans les cœurs ; & quoiqu'il ſe reſſerre dans des bornes plus étroites, ſelon les différens états ; néanmoins tout ce qui eſt feu brûle, & met le feu dans toutes les matieres qui ſont diſpoſées à le recevoir. Et c'eſt pourquoi on a vu tant d'exemples dans la ſuite de l'Egliſe, de converſions opérées par des femmes ; tant de ſaintes compagnies qu'elles ont gouvernées, & qu'elles ont animées par leurs exemples & par leurs diſcours. De ſorte que l'on peut dire que le jour de la Pentecôte a été pour elles comme pour les Apôtres, le jour de leur vocation à la converſion des ames en la maniere qui leur convient ſelon les regles de l'Egliſe.

VIII. Le premier effet & la premiere merveille extérieure que le Saint-Esprit opéra dans les Apôtres lorsqu'ils l'eurent reçu, fut de les faire parler toutes sortes de langues, & d'en faire l'essai le plus signalé qu'on puisse s'imaginer, en parlant aux Juifs ramassés à Jérusalem de toutes les parties du monde, la langue de leur pays. Ce fut un tableau raccourci de ce qui devoit arriver en peu de temps dans l'étendue de toute la terre, qui est que le Saint-Esprit ayant converti plusieurs personnes dans chaque pays, la vérité y fut annoncée, & Dieu y fut loué dans toutes les langues de ces peuples. Ainsi quoique ce don miraculeux qui rendit les Disciples de Jesus-Christ célebres dans tout le monde, & qui étoit une preuve de leur mission, ait cessé; l'Eglise possede encore néanmoins la vérité signifiée par ce don. Elle loue Dieu, & elle annonce sa vérité dans toutes les langues; parce qu'elle a dans tous les peuples du monde des personnes qui lui appartiennent, qui prêchent dans toutes les langues de ces peuples les vérités qu'elle enseigne. Il étoit juste que le premier effet extérieur de la réception du Saint-Esprit, parût sur la langue & dans les paroles; car le cœur plein de Dieu n'a point de canal plus naturel que la

langue. Son premier effet eſt de la régler & de la rendre l'inſtrument de Dieu, au lieu qu'elle étoit l'inſtrument des paſſions. On n'entend plus ſortir de la bouche des perſonnes vraiment converties, de médiſances, d'injures, de murmures, de blaſphêmes, de paroles d'envie, de jalouſie, de diſſention & de vanité; mais on entend des paroles de louanges, de bénédiction, de charité, de vérité. C'eſt là l'une des plus grandes marques de la réception du Saint-Eſprit.

IX. De tout ce grand nombre de perſonnes qui furent ſpectateurs de cette merveille, ou qui en entendirent parler, & qui purent enſuite s'en éclaircir parfaitement, il y en eut peu qui ſe convertirent, en comparaiſon de ceux qui demeurerent incrédules. Ce n'eſt pas que le ſigne ne fût évident à tous ceux qui prirent la peine de s'en informer exactement, & qui en tirerent les conſéquences naturelles. Il eſt poſſible qu'un homme apprenne diverſes langues: mais que ſix vingts perſonnes qui n'en ſavoient qu'une, commencent tout d'un coup à parler les langues de tous les peuples; que ce don ſe communique à ceux qui embraſſent la Doctrine qu'ils enſeignent, comme il ſe communiquoit à ceux qui ſe faiſoient Chrétiens & qui recevoient

le Saint-Esprit : c'est le miracle le plus évident, & le moins sujet à l'illusion qui fût jamais. D'où vient donc que tous ces Juifs ramassés de toutes les parties du monde, en tirerent si peu de fruit? C'est qu'il y en avoit peu qui cherchassent sincérement la vérité. Or quand le cœur n'est point animé d'un véritable désir de connoître la vérité, les plus grandes & les plus évidentes merveilles demeurent inutiles & sans effet. Il y eut peu sans doute de tous ces Juifs assemblés à Jérusalem, qui n'entendissent parler de cette merveille; mais il y en eut une infinité qui n'en ayant qu'entendu parler sans en avoir été témoins, ne prirent pas la peine de s'en informer à fond. Il plut à la plupart de la croire fausse sans examen. C'est le parti ordinaire de la paresse & de la préoccupation. On trouve presque toujours plus court de croire que les choses sont fausses, que de s'en éclaircir. D'autres qui ne pouvoient se dissimuler ce miracle, parce qu'ils en étoient témoins, se formoient un nuage touchant ce qui pouvoit en être la cause, & en demeuroient là sans en tirer aucune conséquence. C'est, disoient-ils, une merveille dont nous ne savons pas la raison; & après cet aveu ils laissoient là cet examen, & continuoient dans leurs

opinions touchant Jésus-Christ. D'autres attribuoient tout cela à l'impression d'esprits étrangers, en supposant que les démons parloient par la bouche des Apôtres. D'autres les accusoient d'être ivres, comme il est marqué dans les Actes. Les plus mauvaises raisons suffisent à un esprit qui n'est pas sincere, pour le retenir dans sa préoccupation; & les plus évidentes ne suffisent pas pour la lui faire quitter. C'est ce qui fait voir la nécessité du don de la foi, dont le premier effet est de donner à l'ame l'amour de la vérité, & de la lui faire rechercher sincérement. Car on ne la cherche que parce qu'on l'aime; & on ne la cherche point quand on ne l'aime point.

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR DE LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Jean, 14, 23.*

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles; & la parole que

vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Pere qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci demeurant encore avec vous. Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit que mon Pere envoyera en mon nom, sera celui qui vous enseignera toutes choses, & vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, & qu'il ne soit point saisi de frayeur. Vous avez oui que je vous ai dit: Je m'en vais, & je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Pere, parce que mon Pere est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que lorsqu'il sera arrivé, vous ayez une entiere croyance en moi. *Je ne vous parlerai plus guere; car le Prince du monde va venir, & il n'a rien en moi* qui lui appartienne. *Mais afin que le monde connoisse que j'aime mon Pere; c'est pour cela que je fais ce que mon Pere m'a ordonné.*

EXPLICATION.

I. LA véritable charité est inséparable de l'accomplissement des commandemens; car on ne sauroit aimer Dieu que l'on ne sache qu'il est ennemi

de l'injuſtice : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.* Or c'eſt une manifeſte injuſtice que de déſobéir à Dieu lorſqu'il nous commande quelque choſe. Ainſi quand même on ne pénétreroit pas la raiſon & la juſtice des commandemens, on voit clairement qu'il eſt injuſte d'y déſobéir dès que Dieu les fait. Il eſt clair par-là que l'exécution de ce commandement de rapporter toutes nos actions à Dieu, n'eſt point ſi difficile qu'on penſe, & qu'il ſuffit preſque pour l'obſerver, d'avoir vraiment la charité dans le cœur. Car il ſuffit pour cela que le motif d'obéir à Dieu ſoit le principe de nos actions. Or ceux qui ont véritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agiſſent par ce principe, ſans même qu'ils y penſent. Qu'on propoſe à un véritable Chrétien une mauvaiſe action, comme par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience, il le rejette auſſi-tôt; parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il y mêle ſouvent d'autres vues; mais ce qui conduit & ce qui forme ſa réſolution, c'eſt le commandement de Dieu : & quand toutes ces autres vues ne ſe préſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement. Pſ. 5. 5.

II. Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos réflexions & par nos penſées, & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les appercevons dans notre eſprit. Mais il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car il arrive très-ſouvent que ceux qui rapportent leurs actions à Dieu par des réflexions formelles, n'agiſſent point en effet pour Dieu; & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette maniere expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin ſans l'avoir dans la penſée; mais c'eſt qu'on peut l'y avoir de deux manieres fort différentes : car il y a des penſées expreſſes, connues, déclarées; & il y en a de ſecretes & de cachées, dont l'eſprit ne s'apperçoit pas par une réflexion expreſſe. Or ſouvent la penſée qui fait agir, n'eſt que de cette derniere eſpéce.

III. *Et mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.* ℣. 23.

On a peu d'idée dans cette vie de ce que c'eſt que cette préſence des trois Perſonnes divines dans l'ame des juſtes. Nous ſavons néanmoins que c'eſt quelque choſe de très-grand, & qui éleve les

ames à une haute dignité. C'est l'effet inséparable de l'amour de Dieu : *Mon Pere*, dit notre Seigneur, *aimera celui qui garde ma parole ; nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure*. Or Dieu n'aime ses créatures que pour les combler de biens. Si la qualité de favori des Rois est estimée de tout le monde, comment doit-on regarder celle de favori de Dieu ? C'est par cette même présence que les ames deviennent le temple de Dieu, ou plutôt le seul temple digne de Dieu ; parce qu'il n'y a que ce temple qui soit capable de recevoir les impressions de sa sainteté & de son amour. Dieu qui est un feu dévorant, ne peut être dans les ames qu'en les purifiant de leurs souillures : *Ipse quasi ignis conflans*. Dieu qui est *Malach.* lumiere, ne peut être dans les ames qu'en *3, 2.* les éclairant : *Quoniam Deus lux est*. *1. Joan.* Dieu qui est charité, ne peut être dans *1, 5.* les ames qu'en les enflammant d'amour : *Quoniam Deus charitas est*. Dieu qui est *1. Joan.* saint, ne peut y être qu'en les sanctifiant *4, 8.* & en les consacrant. Tous ces différens dons rendent les ames si grandes, que si nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur néant. C'est la seule grandeur qui mérite une estime réelle & intérieure. C'est la seule où nous devions aspirer.

IV. La foi doit donc suppléer au défaut de nos sens, & nous faire conclure delà, que c'est une chose bien terrible que de profaner le temple de Dieu par le péché; de bannir Dieu de sa demeure pour la livrer à son ennemi; de le chasser de son temple pour y ériger des idoles en sa place; & c'est ce que font néanmoins tous les Chrétiens qui perdent la grace par le péché : ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des païens. Elle doit nous faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindres fautes, parce qu'elles deshonorent toujours la sainteté de nos ames. Ce sont toujours des fautes commises dans un temple qui ne doit être qu'une
Matth. 21, 13. maison de priere & d'adoration : *Domus mea, domus orationis vocabitur.*

Elle doit nous faire conclure que c'est une chose terrible que de scandaliser le moindre Chrétien, & de le faire tomber dans le crime; puisque c'est profaner en lui le temple de Dieu, ce qui n'est jamais exempt de sacrilege. Enfin elle doit nous faire conclure que nous devons avoir un respect intérieur pour tous les Chrétiens, les regarder avec vénération dans le fond du cœur, & nous croire obligés de vivre avec eux dans une retenue qui égale, ou qui surpasse celle

avec laquelle les personnes pieuses sont dans les Eglises, qui ne sont que la figure des ames des justes.

V. *Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles.* ℣. 24.

Il ne les garde point, parce que s'il en fait les œuvres extérieures, ce n'est point pour obéir à Dieu & pour l'honorer, mais pour quelque fin basse & temporelle. Et ainsi Dieu n'a aucun égard à toutes ses œuvres, & ne les compte pour rien.

Il ne les garde pas, parce qu'il ne garde pas le grand commandement de l'amour de Dieu, qui comprend la Loi & les Prophetes, qui est celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces.

Il ne les garde pas, parce qu'il n'a point la charité du prochain, que l'on ne sauroit aimer véritablement sans aimer Dieu. Or la plupart des préceptes regardent la charité du prochain.

Il ne les garde pas, parce qu'il est nécessairement dominé par la cupidité, dont il préfere toujours les désirs aux commandemens de Dieu, quand ils sont contraires à la concupiscence : ce qui produit infailliblement des violemens criminels de ces commandemens. Ce sont des raisons qui doivent nous faire

admirer en ce jour la bonté de Dieu, de nous avoir donné son amour & son Saint-Esprit, sans lequel nous ne pourrions être que des profanateurs du temple de Dieu, & des violateurs de ses commandemens.

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 3, 5.

En ce temps-là, Jesus dit à Nicodême: (Oui, je vous le dis, & je vous en assure, que si un homme ne renaît de l'eau & de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, & ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez de nouveau. L'esprit souffle où il veut, & vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va: il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. Nicodême répondit: Comment cela peut-il se faire? Jesus lui dit: Quoi! vous êtes maître en Israël, & vous ignorez ces choses? Oui, je

vous le dis & je vous en assure, que nous disons ce que nous savons, & que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; & cependant *vous ne recevez point notre témoignage :* mais *si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ? Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel ;* savoir *le fils de l'homme qui est dans le ciel. Et comme Moïse éleva dans le désert le serpent* d'airain; *il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé en haut ; afin que tout* homme *qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*) *Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que tout* homme *qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car il n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné ; mais celui qui ne croit pas est déja condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Et* le sujet de *cette condamnation est que la lumiere est venue dans le monde, & que les hommes ont mieux aimé les ténebres que la lumiere, parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumiere, & ne s'approche point de la lumiere, de*

peur que ses œuvres ne soient condamnées. Mais celui qui fait ce que *la vérité* lui prescrit, *s'approche de la lumiere, afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.*

EXPLICATION.

I. LE discours que Jesus-Christ fit à Nicodême touchant la nécessité du Baptême & de la renaissance spirituelle, qui est rapporté dans l'Evangile de ce jour, ne lui parut si inconcevable, que par le peu d'idée que les Pharisiens avoient de la véritable vertu. Ils la faisoient toute consister dans l'observation de leurs traditions, dans l'accomplissement extérieur de la loi, & tout au plus dans une exemption d'actions criminelles. Ils ne passoient point plus avant. Ils ne songeoient point au changement du cœur, au renouvellement intérieur, au retranchement des mauvais désirs. Ainsi, comme Nicodême n'avoit jamais oui parler de cette doctrine, il ne comprit point d'abord ce que Jesus-Christ lui dit de la nécessité de renaître selon l'esprit; & ces paroles ne formerent point en lui d'autre idée que celle d'une seconde naissance corporelle, qu'il avoit raison de ne pas comprendre. Mais si les Chrétiens de ce temps-ci ne sont pas en effet aussi grossiers que les

Pharisiens dans l'intelligence des termes, on peut dire qu'ils en approchent bien dans les idées qu'ils se forment de l'état d'un Chrétien, & de l'essence de la vie chrétienne. L'idée qu'ils en ont paroît par leur conduite. S'ils sont quelquefois touchés du désir de changer de vie, & si ce désir a quelques effets, il se termine d'ordinaire à corriger quelques actions grossiérement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs extérieurs de piété. Mais quant au changement du cœur, à la mortification de leurs passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi ils ne pensent point du tout. Ils sont fort contens d'eux-mêmes quand ils sont arrivés jusqu'au retranchement des péchés grossiers; & ils regardent tout le reste comme des idées d'une dévotion peu solide, ou au moins non nécessaire. En un mot, l'idée qu'ils ont de la vertu est fort conforme à celle qu'en avoient les Pharisiens, & ne passe guere plus avant. Ainsi ils ont sujet de craindre cette terrible parole de Jesus-Christ : *Si votre justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* *Matth.* 5. 20.

II. Mais comme tout le monde a sujet de craindre cette vertu purement extérieure & pharisaïque, qui n'aura point

de part à la félicité du ciel, il eſt important d'apprendre de Jeſus-Chriſt quelle doit être la vertu néceſſaire pour l'obtenir ; & c'eſt ce que nous trouverons dans ce qu'il dit à Nicodême, & que Nicodême ne put entendre. Car il lui déclara que pour entrer dans le royaume des cieux, il falloit être rené de l'eau & de l'Eſprit. On ſait aſſez ce que c'eſt que d'être rené de l'eau : car ce n'eſt autre choſe que d'avoir été extérieurement baptiſé ; & Nicodême l'auroit aiſément compris. Mais il ne comprenoit pas ce que c'étoit que d'être rené de l'Eſprit ; & c'eſt pour l'expliquer que Jeſus-Chriſt ajoute, que *ce qui eſt né de la chair eſt chair ;* & que *ce qui eſt né de l'Eſprit eſt eſprit.* C'eſt-à-dire, que tout véritable Chrétien qui eſt effectivement renouvellé par le Saint-Eſprit, doit être un homme ſpirituel ; qu'il doit ſe conduire par des vues ſpirituelles ; qu'il ne doit pas ſe contenter d'une juſtice extérieure, ni d'un culte extérieur : mais qu'il doit
Joan. 4, 24. *adorer Dieu en eſprit & en vérité ;* qu'il doit être intérieurement changé ; qu'il doit avoir d'autres ſentimens, d'autres déſirs, d'autres deſſeins ; qu'il doit travailler à éteindre en ſoi les déſirs des biens périſſables, des honneurs, des plaiſirs du monde, au lieu qu'il s'y livroit auparavant ſans ſcrupule.

III. Ce renouvellement du cœur eſt en même-temps, & ſenſible, & inſenſible. On n'en voit pas le principe, ni la maniere. C'eſt le Saint-Eſprit qui l'opere dans le cœur d'une maniere ſecrete. Le monde ne s'apperçoit point du moment où il ſe fait, ni par où le Saint-Eſprit s'eſt fait entrée dans les cœurs. Sa préſence même y eſt inſenſible, auſſi-bien que ſon abſence. *L'Eſprit ſouffle où il veut*, dit Jeſus-Chriſt, *& vous entendez bien ſa voix : mais vous ne ſavez d'où il vient, ni où il va.* On ne diſtingue pas ſenſiblement un juſte d'un injuſte; un régénéré de celui qui ne l'eſt pas; une converſion intérieure d'une converſion extérieure & phariſaïque. Cependant on en a des marques. Cet Eſprit intérieur a ſa voix qui eſt diſcernée par ceux qui y ſont attentifs : *Vous entendez bien ſa voix*, dit notre Seigneur. Il ſe fait entendre au cœur par les mouvemens de charité qu'il y forme pour Dieu & pour le prochain, par les vues droites, ſinceres & juſtes qu'il inſpire. Il ſe fait entendre aux autres par l'idée qu'il porte dans leur eſprit des caracteres que ſaint Paul attribue à la charité. Un Chrétien né de l'Eſprit, eſt un homme patient, débonnaire, qui ne penſe point de mal; qui n'eſt, ni vain, ni ambitieux; qui ne

cherche point ses intérêts ; qui ne se plaît point dans l'injustice ; & qui aime la droiture, l'équité & la vérité. Toutes ces dispositions étant dans son cœur, elles se font paroître au dehors dans les occasions. C'est la voix & le langage de cet Esprit. C'est en cette maniere que le Chrétien né de l'Esprit est un homme spirituel ; c'est-à-dire, qu'il agit par les impressions de cet Esprit, & non par celles de la chair. Il peut bien y avoir encore quelque mêlange de ce qu'il tient de sa premiere naissance : mais il faut que la seconde l'emporte, & que le corps de ses actions se rapporte à Dieu. C'est la plus basse idée que l'on puisse avoir d'une renaissance effective ; & cependant il est bien à craindre qu'il n'y ait bien peu de gens qui aient sujet d'en reconnoître les marques en eux ; parce qu'ils n'ont rien qui marque quelque chose de plus qu'une vertu pharisaïque.



SUR L'ÉVANGILE DU MARDI D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 10, 1.

EN ce temps-là, Jesus dit aux Pharisiens : Oui, je vous le dis & je vous en assure : celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur & un larron. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. C'est à celui-là que le portier ouvre, & les brebis entendent sa voix. Il appelle ses propres brebis par leur nom, & il les fait sortir; & lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, & les brebis le suivent, parce qu'elles connoissent sa voix. Et elles ne suivent point un étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connoissent point la voix des étrangers. Jesus leur dit cette parabole : mais ils n'entendirent point de quoi il leur parloit. Jesus leur dit donc encore : Oui, je vous le dis & je vous en assure : Je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus, sont des voleurs & des lar-

rons, & les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, & il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger, & pour perdre. Mais pour moi, je suis venu afin que les brebis *aient la vie, & qu'elles l'aient abondamment.*

EXPLICATION.

I. IL n'y a guere d'Evangile qui puisse nous donner une idée plus terrible de l'état de l'Eglise que celui-ci : car il réduit à deux sortes de personnes ceux qui entrent dans son ministere; à des Pasteurs & à des voleurs. Qui n'est point Pasteur, est un voleur cruel & impitoyable, puisqu'il est dit de ce voleur, *qu'il ne vient que pour voler & pour massacrer.*

Ce qui est encore plus terrible, c'est que ces meurtres & ces vols ne s'exercent pas sur les corps, mais sur les ames, & qu'ils ont pour effet de les ravir à Dieu pour les assujettir au démon, & de leur donner une mort non temporelle, mais éternelle. Les mercenaires mêmes sont voleurs, puisqu'ils ne sont point Pasteurs: car il n'y a point de milieu. Ils tuent leurs brebis en ne les défendant pas. Tout cela est renfermé expressément dans cet Evangile, par lequel l'Eglise, afin d'exciter

plus fortement tous ses enfans à prier pour ceux qui entrent * dans le ministere ecclésiastique, a voulu leur représenter l'état effroyable de ceux qui y entrent mal. Car s'il est vrai, comme on ne peut pas en douter, que de mauvais Pasteurs sont des voleurs & des meurtriers, qui ne peuvent que ravir les ames à Dieu & les massacrer; avec quelle ardeur de priere & de pénitence ne doit-on point recourir à Dieu dans ce temps-ci?

* *On fait l'Ordination cette semaine.*

Aussi l'Eglise, dans la vue du danger auquel elle est exposée, ne se contente pas de le faire connoître à ses enfans; elle leur ordonne de plus des jeûnes & des prieres particulieres, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui donne de bons ouvriers & de bons ministres, & qu'il la préserve de ces mauvais Pasteurs qui ne sont propres qu'à faire mourir les ames. Ces faux Pasteurs sont morts par la cupidité qui les domine, & par la hardiesse qu'ils ont eue d'entrer dans la bergerie de Jesus-Christ par une autre porte que par Jesus-Christ. Mais au lieu que les morts selon le corps n'ont plus de force pour tuer les corps, ces morts spirituels n'en ont que plus de force pour tuer les ames, & leur ôter la vie de la grace.

II. Quoique ces idées puissent s'appeller évangéliques, puisque c'est l'E-

vangile qui les fait naître, on a peine à les accommoder avec l'expérience ; beaucoup de ceux qui doivent paſſer pour meurtriers, ſelon l'Evangile, n'ayant point, ce ſemble, les marques & les caracteres de meurtriers. Quoiqu'ils ſoient entrés dans l'Egliſe par cupidité & par ambition, ils ne laiſſent pas d'y faire leur devoir en apparence. Pluſieurs d'entre eux prêchent une aſſez bonne doctrine, & l'on ne ſauroit nier qu'il ne ſe ſauve quantité d'ames par leur miniſtere. On n'a donc pas lieu, dira-t-on, d'en concevoir une ſi terrible idée. Il eſt vrai même que quand un Paſteur s'acquitte de ſes devoirs à l'extérieur, on doit juger charitablement, ou qu'il eſt bien entré, ou qu'il a réparé les défauts de ſon entrée : & ainſi il n'eſt pas permis de lui appliquer ces idées que l'Evangile nous donne des mauvais Paſteurs. Mais cela n'empêche pas que, quoiqu'il ne nous ſoit pas permis d'en juger durement, tout ce qui a été dit ne ſoit très-vrai devant Dieu, à l'égard de pluſieurs. Si nous n'y voyons pas tout ce que l'Evangile nous marque, c'eſt que cette vue ne nous feroit pas utile en cette vie, & qu'il nous eſt meilleur de ne pas faire ce diſcernement. Mais il ne laiſſe pas d'être vrai qu'il y a une infinité de faux Paſ-

teurs, qui ne le paroissent point aux hommes. Dès qu'un Pasteur est entré dans l'Eglise par la porte de la cupidité, & qu'il n'a pas réparé ce défaut de vocation, il est vuide de l'Esprit de Dieu. Il est par lui-même incapable de résister au diable par ses prieres; & par conséquent il lui donne entrée de toutes parts dans la bergerie. La doctrine qu'il annonce, quoique bonne & saine, étant destituée d'onction, est pour la plupart des ames une lettre morte & une semence sans vie. Si Dieu l'anime & la rend utile à certaines ames, c'est par une grace particuliere qui n'est point dans l'ordre commun. Cette doctrine même n'étant point dispensée par l'Esprit de Dieu, ne se trouve point d'ordinaire proportionnée à ceux à qui on l'annonce. Cet homme privé de lumiere, ne découvre point les dangers des ames. Il n'en est point touché. Il ne les en détourne point. Il vit dans un repos misérable, parmi une infinité de gens qui meurent de toutes parts, & dont Dieu lui imputera la mort. Il se contente de satisfaire, non à l'Evangile, dont il ne connoît pas l'Esprit, mais aux loix auxquelles les hommes ont attaché la réputation de bon Pasteur. Je dis que Dieu lui imputera la mort de ceux qui périssent sous

son ministere ; parce qu'encore qu'un vrai Pasteur ne les en eût peut-être pas préservés, néanmoins ayant fait tout ce qu'il pouvoit pour les en garantir, il en seroit quitte devant Dieu. Mais il n'en est pas de même d'un mauvais Pasteur, qui irrite Dieu par ses sacrifices, & qui ne pratique point les vrais moyens de sauver les ames. Dieu ne laissera pas de lui imputer la mort de tous ceux qui périssent sous sa charge ; parce qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit pour les sauver. Il n'a pas offert pour eux des sacrifices capables d'appaiser la colere de Dieu. Il n'a pas prié d'une maniere propre à leur obtenir ses graces. Il n'a pas fait pénitence pour appaiser la colere de Dieu. Il n'a pas annoncé la parole de Dieu d'une maniere propre à les toucher. Il n'a pas connu les pieges du diable. Il ne les a pas prévenus. Il n'a pas appliqué les véritables remedes aux plaies des ames, & n'a pas eu la lumiere pour discerner ce qui leur étoit utile. Comment Dieu ne lui imputeroit-il pas la mort de ceux qui périssent, puisqu'il a droit de lui imputer celle de ceux qui ne périssent pas ? Dieu les sauve : mais ce n'est pas par le mauvais Pasteur. Quant à lui, il en fait assez pour leur donner la mort, quand ce ne seroit que par sa négligence & par

son

son défaut d'onction & de charité. De sorte que l'on peut dire de ces ames qui demeurent vivantes sous son ministere, ce que saint Augustin dit sur un sujet semblable : *Et ille vivit, & tu homicida es*. Ces ames sont *vivantes* par le soin de Dieu ; mais vous ne laissez pas, faux Pasteur que vous êtes, d'en être *homicide* par votre négligence, & parce que vous ne les avez pas défendues comme vous deviez des attaques du démon. Voilà, non ce que nous devons penser des Pasteurs qui menent une vie réglée, mais ce que les Pasteurs doivent penser d'eux-mêmes, lorsqu'étant convaincus qu'ils sont mal entrés, ils n'ont point réparé sincérement le défaut de leur entrée.

III. C'est donc un état effroyable que celui d'un Pasteur mal entré dans la bergerie de Jesus-Christ, lors même qu'il n'est point reconnu pour tel ; qu'il passe pour un bon Pasteur, pour un homme qui s'acquitte bien de ses devoirs ; qu'il prêche, qu'il reprend, qu'il se remue, qu'il fait des aumônes, & qu'il satisfait tout le monde. Tout cela ne sert qu'à l'aveugler & à lui ôter le discernement de son état. Dès qu'il est mal entré, & qu'il n'a point réparé par une sérieuse pénitence le vice de son entrée, il ne laisse pas d'être devant Dieu un voleur &

un meurtrier. Les ames qui se sauvent sous son ministere ne sont point un mérite pour lui, & toutes celles qui se perdent lui attirent une horrible condamnation. Il n'y a donc point d'autre moyen pour éviter ce terrible état, que de n'entrer dans l'Eglise que par la porte, soit en n'y entrant que d'une maniere légitime la premiere fois, soit en réparant le défaut de la premiere entrée par une nouvelle qui soit sainte. Quoi qu'il en soit, c'est une chose indispensable d'entrer par la porte, qui est Jesus-Christ, qui dit de lui-même : *Oui, je vous le dis & je vous en assure : Je suis la porte des brebis.* Or entrer par Jesus-Christ, c'est entrer par la vocation de Jesus-Christ, tant intérieure qu'extérieure. C'est entrer, non par la cupidité du monde, mais par la charité de Jesus-Christ. C'est chercher dans l'Eglise, non ses intérêts & son établissement; non sa grandeur & son élévation; non à se distinguer & à se retirer de la foule; non à être quelque chose; non à avoir de la considération & de l'emploi dans le monde : mais à obéir à Jesus-Christ; à suivre sa voix & ses ordres; & à procurer ses intérêts aux dépens de toutes choses; à sauver les ames qu'il nous a confiées, & à consacrer tout ce que l'on a, & sa vie même pour leur

ſervice. Voilà ce que c'eſt qu'un Paſteur qui entre par la porte. Mais celui qui n'y entre pas, ne peut eſpérer de Dieu que le rang & le partage des voleurs & des homicides.

SUR L'ÉVANGILE
DU DIMANCHE
DE LA TRINITÉ.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 28, 18.

EN ce temps-là, Jeſus dit à ſes Diſciples : Toute puiſſance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc, & inſtruiſez tous les peuples, les baptiſant au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit, & leur apprenant à obſerver toutes les choſes que je vous ai commandées. Et aſſurez-vous que je ſerai toujours avec vous juſqu'à la conſommation des ſiecles.

EXPLICATION.

I. LA puiſſance donnée à Jeſus-Chriſt en tant qu'homme, qui eſt la récompenſe de ſes travaux & de ſes ſouffrances, eſt ſi étendue, qu'elle eſt preſque incompréhenſible. Il ſuffit de dire qu'elle s'étend à toute la nature & à tous les ouvrages de Dieu. Il ſe ſert de tous, & les rapporte tous à la conſtruction de

son Eglise, qui est son principal ouvrage. Les Rois qui se glorifient tant de leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de Jesus-Christ. Ils ne dominent point sur la volonté des hommes. Tous ceux qui leur sont soumis peuvent penser ce qu'ils veulent, indépendamment d'eux & sans qu'ils le sachent. Il y a une infinité d'actions particulieres qui ne se font point par leur ordre. Ils ne sont principes que de certaines actions générales, & il y en a une infinité qui échappent à leur connoissance & à leur puissance. Mais rien ne se fait que par la permission ou par l'ordre exprès de Jesus-Christ. Les méchans ne vont que jusqu'au dégré de malice où il permet qu'ils arrivent. Les bons ne souffrent que jusqu'au point auquel il veut que leur patience soit éprouvée. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopere directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins.

II. Ce qui trompe les hommes sur ce sujet, & ce qui les flatte d'une puissance imaginaire, c'est que Jesus-Christ se sert de plusieurs d'entre eux comme de ministres de sa justice; & qu'ainsi il leur laisse exercer leurs passions, parce qu'il s'en sert, ou pour punir ceux que sa jus-

tice veut châtier en ce monde, ou pour éprouver & purifier certaines ames qu'il veut ſauver par cette voie. Il faut que cet homme ſoit rabaiſſé, perſécuté, & qu'il meure dans l'oubli. Il faut donc qu'il y en ait qui le perſécutent, & qui lui procurent ces ſouffrances. Ainſi leurs paſſions à cet égard ayant l'effet où ils tendent, leur donnent une grande idée de leur puiſſance; & cependant c'eſt le plus miſérable & le plus vil de tous les emplois, auquel Dieu puiſſe deſtiner ſes créatures. Le plus grand honneur qu'il puiſſe leur faire, eſt de les rendre les miniſtres de ſa miſéricorde envers les hommes, & les inſtrumens des biens temporels ou ſpirituels qu'il veut leur faire : & le ſouverain malheur eſt d'être les inſtrumens de ſa juſtice, & de n'être deſtinés qu'à tourmenter & à affliger les autres. L'un eſt l'office des Anges, & l'autre des démons; & l'on peut dire même que les hommes employés à ce dernier miniſtere, ſont au-deſſous des démons, parce qu'ils leur ſont livrés pour ſeconder leurs deſſeins, & recevoir d'eux les impreſſions par leſquelles ils agiſſent. Ils croient ſuivre leur volonté, & ils ne ſuivent que celle du diable. Ils croient dominer, & ils ſont eux-mêmes dominés.

Enfin Dieu remplit les ministres de sa miséricorde, des biens qu'ils communiquent aux autres; mais à l'égard de ces exécuteurs de sa justice, il ne fait que permettre l'accroissement de leur injustice & de leurs passions, qui font à la vérité souffrir les autres, mais pour leur bien, & qui font toujours un mal beaucoup plus grand à ceux que Dieu y abandonne : ces verges & ces fléaux de Dieu n'étant destinés qu'à être brûlés dans les flammes éternelles, après qu'il en aura tiré l'usage qu'il prétendoit.

III. Le plus grand effet de la puissance de Jesus-Christ, est la mission des Apôtres pour établir son Evangile dans toute la terre : & c'est pourquoi il l'a fondée expressément sur cette puissance. *Toute puissance, dit-il à ses Apôtres, m'a été donnée dans le ciel & sur la terre. Allez donc, & instruisez tous les peuples.* Il ne falloit pas une moindre puissance pour exécuter ce grand dessein; tant il y avoit de disproportion entre douze hommes, sans adresse, sans science, sans éloquence, & la conversion du monde par le changement de toutes ses opinions & de toutes ses passions. Ce dessein auroit été imprudent & téméraire, à tout autre qu'à Jesus-Christ & à des ministres assurés de son secours : mais avec cette assuran-

ce, non-ſeulement tout eſt poſſible, mais tout eſt sûr & certain.

L'Egliſe eſt un vaiſſeau qui ne peut périr. Quelque tempête qui l'agite, il arrivera sûrement au port. Ainſi, quand on voit dans le cours des ſiecles tant d'oppoſitions à la vérité de la part des hommes, & tant d'oppreſſions de la juſtice, on doit être aſſuré que malgré tout cela elle demeurera victorieuſe. Il eſt vrai que les hommes ſemblent y périr, & y être ſouvent accablés dans le combat : mais leur accablement eſt leur victoire. Dieu les retire du monde pour les couronner. Cependant il en ſubſtitue d'autres en leur place, & il fait mourir à leur tour ceux qui croyoient avoir triomphé de ſa vérité. Leur mémoire périt; leurs deſſeins avortent & s'évanouiſſent; & ce qu'ils croyoient avoir détruit, demeure établi, & ſubſiſte malgré tout ce qu'ils avoient fait pour le détruire.

IV. Le travail des Apôtres & de leurs ſucceſſeurs continuera, ſelon Jeſus-Chriſt, juſqu'à la conſommation des ſiecles. Pendant ce temps, ils engendreront toujours des enfans à l'Egliſe par leur miniſtere; ils inſtruiront toujours les peuples; ils les baptiſeront; ils les feront enfans de Dieu. Ils annonceront la mort du Seigneur dans la célébration de l'Eu-

1. Cor. 11, 26. chariſtie, comme dit ſaint Paul. Ainſi l'Egliſe ſubſiſtera toujours, & par l'inſtruction extérieure, & par l'adminiſtration des Sacremens, & par la préſence intérieure de Jeſus-Chriſt, & par ſa coopération avec ſes miniſtres, & par ſes opérations dans les ames. Tout cela ne ſe terminera qu'à la conſommation des ſiecles, c'eſt-à-dire, lorſqu'il préſentera toute ſon Egliſe à ſon Pere. Voilà la fin de toutes choſes, & ce que Dieu s'eſt propoſé dans ce grand ouvrage. Il a voulu avoir un adorateur éternel, qui eſt Jeſus-Chriſt, égal à ſon Pere, adoré avec le Pere & le Saint-Eſprit comme Dieu, & adorateur comme homme de toute la ſainte Trinité, à l'adoration de laquelle il aſſocie toute ſon Egliſe, qui l'adorera éternellement avec lui & par lui. C'eſt pour cette raiſon que l'Egliſe a voulu que la Fête de la Trinité fût la conſommation de toutes les ſolemnités qu'elle célebre le long de l'année; pour nous montrer que tout ce qui ſe fait temporellement dans l'Egliſe, tend à la diſpoſer à rendre à la ſainte Trinité des honneurs éternels.

V. Mais il ne faut pas ſe contenter d'apprendre par cette Fête, que l'adoration de la Trinité ſera l'unique occupation de tous les élus, & qu'elle eſt la fin

de tous les mysteres : il faut apprendre aussi de cet Evangile que l'Eglise nous y propose, que nous devons tout rapporter à cette adoration dès cette vie même. Et c'est pourquoi Jesus-Christ ordonne à ses Apôtres de baptiser tous les peuples, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit; pour leur montrer que devant leur régénération à toutes ces trois Personnes, ils doivent à toutes les trois leur culte, leur hommage & leur adoration. Car ils ne sont pas nés d'une seule Personne, mais d'un Dieu en trois Personnes. Ils ne sont pas obligés seulement à adorer Dieu dans son Unité, mais ils doivent l'adorer dans la Trinité de ses Personnes, puisqu'ils ont été baptisés au nom de toutes les trois, & qu'ils ont fait par-là une profession solemnelle de les reconnoître pour leur Dieu.

VI. C'est proprement ce mystere qui distingue les Juifs des Chrétiens. C'est ce mystere dont Dieu a réservé la connoissance à son Eglise, & qu'il n'a montré que très-obscurément à la synagogue. C'est ce mystere qui a été attaqué par les premieres & les plus grandes hérésies, & dont il a conservé la foi à son Eglise par le ministere de ses plus grands Saints, par les plus grands travaux & les plus grandes souffrances de ses principaux

élus. Nous devons donc à Dieu une reconnoiſſance très-particuliere, de ce que cette connoiſſance ne nous coute rien, qu'il nous l'accorde gratuitement, & qu'il nous a fait entrer ſans travail dans la participation des travaux des autres :
Joan. 4, 38. *Je vous ai envoyé moiſſonner ce qui n'eſt pas venu par votre travail. D'autres ont travaillé, & vous êtes entrés dans leurs travaux*, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres ſur un pareil ſujet. Et c'eſt ce qui doit nous porter à pratiquer avec dévotion tout ce que l'Egliſe fait pour nous renouveller la mémoire de ce myſtere ; à nous conſacrer ſouvent au culte de la Trinité ; & à adorer Dieu ſans ceſſe dès cette vie, non-ſeulement dans l'Unité de ſa nature, mais auſſi dans la Trinité de ſes Perſonnes.

SUR L'ÉVANGILE DU I DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc, 6, 36.*

EN ce temps-là, Jeſus dit à ſes Diſciples : Soyez pleins de miſéricorde, comme votre Pere eſt plein de miſéricorde. Ne jugez point, & vous ne ſerez point ju-

gés. Ne condamnez point, & vous ne serez point condamnés. Remettez, & on vous remettra. Donnez, & on vous donnera. On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée, entassée, & qui se répandra par-dessus : car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres. *Il leur proposoit aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice ? Le disciple n'est pas plus que le maître : mais tout disciple est parfait lorsqu'il est semblable à son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frere, lorsque vous ne vous appercevez pas d'une poutre qui est dans votre œil ? Ou comment pouvez-vous dire à votre frere : Mon frere, laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ? Hypocrite, ôtez premiérement la poutre qui est dans votre œil, & après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille qui est dans l'œil de votre frere.*

EXPLICATION.

I. LE modele de miséricorde que Jésus-Christ nous propose ici, & qu'il nous oblige de suivre dans notre conduite envers les hommes, est celle que Dieu exerce lui-même envers nous ;

afin de nous convaincre que Dieu nous ayant traités avec tant de miséricorde, c'est une étrange ingratitude que de ne pas vouloir la pratiquer envers les hommes ; & pour nous obliger à réparer au moins par l'humilité les fautes que nous y commettons tous les jours.

Il est utile pour cela de considérer la différence qu'il y a entre les offenses que Dieu nous remet, & celles que nous pouvons remettre aux hommes ; & la différence qui se trouve entre la maniere dont Dieu nous pardonne, & la maniere dont nous pardonnons aux autres. Les offenses que nous commettons contre Dieu sont infinies par leur objet, parce qu'elles attaquent la majesté infinie de Dieu. Elles sont innombrables quant à leur multitude, comme les Prêtres l'avouent dans le sacrifice de la Messe ; parce que devant tout à Dieu, & n'y ayant rien que nous ne soyons obligés de lui consacrer, nous commettons sans cesse des larcins à son égard par les recherches infinies de nous-mêmes, que notre amour propre mêle dans nos actions. Elles sont réelles & non imaginaires ; parce qu'il n'y a rien de plus réel & de plus effectif que la corruption de notre cœur. Enfin elles contiennent la souveraine injustice ; parce qu'il est essentiellement injuste

qu'une créature ne vive pas ſelon les loix de ſon Créateur, & ne lui rapporte pas tout ſon être & toutes ſes actions. Cependant Dieu nous pardonne tout cela, & nous le pardonne continuellement, pourvu que nous recourions à lui avec une véritable humilité.

Qu'eſt-ce que les offenſes que des hommes peuvent commettre contre d'autres hommes en comparaiſon de celles-là? Elles ne regardent que de viles créatures, & ainſi elles ne ſauroient être fort conſidérables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre; parce que les hommes ne penſent pas long-temps à nous, & qu'ayant beaucoup de paſſions différentes, ils ne peuvent s'occuper long-temps & fréquemment du déſir de nous nuire. Souvent même elles ne ſont pas réelles, & ne ſont fondées que ſur la témérité de nos jugemens. Car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des penſées & des deſſeins qu'ils n'ont point eus, & de juger injuſtement d'eux en même-temps que l'on ſe plaint de leurs jugemens injuſtes. Souvent auſſi lorſqu'ils ont mauvaiſe opinion de nous, ce n'eſt, ni par haine, ni par malice; mais par une ſimple prévention, & parce qu'ayant l'eſprit borné, ils ont conſidéré certaines choſes ſous une face qui ne nous

étoit pas favorable. Or il n'eſt pas juſte de prétendre qu'on doit être exempt de ces préventions à notre égard, puiſque pour peu que nous nous faſſions juſtice, nous devons reconnoître que nous n'en ſommes pas exempts à l'égard des autres. Voilà la nature des choſes que nous avons à pardonner aux hommes; & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miſéricorde, pour reconnoître la miſéricorde infinie que Dieu exerce envers nous.

II. On peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injuſtice, quelque traitement qu'ils nous faſſent : parce que, quoique leur volonté puiſſe être injuſte, nous ne ſouffrons pourtant rien de leur part que nous ne méritions de ſouffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on pourroit nous faire avec vérité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne méritions de perdre, & dont il ne nous fût utile d'être privés, ſi nous recevions cette privation de la main de Dieu, & non de celle des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardonner, puiſqu'ils ne nous font réellement que du bien, & que s'ils y mêlent quelque injuſtice de leur part, c'eſt un mal pour eux & non pas pour nous?

III. Cependant Dieu nous pardonne toutes nos fautes. Il nous les pardonne ſans retenir aucune volonté de nous en punir. Il nous les pardonne pour ne jamais nous les reprocher : & pourvu que nous ne faſſions pas de nouvelles fautes, il ne nous diſtingue point de ceux qui ne l'ont jamais offenſé. Mais combien le procédé des hommes eſt-il éloigné de celui de Dieu? Si la bienſéance humaine & quelque mouvement de religion, les porte à pardonner quelquefois à ceux qui les ont offenſés, ils en retiennent néanmoins le ſouvenir : & ce ſouvenir ſe réveillant en eux à la moindre occaſion, renouvelle leur reſſentiment. On remarque aiſément qu'après avoir pardonné en apparence, ils ne laiſſent pas d'être bien aiſes de faire connoître dans leurs diſcours l'injuſtice & les défauts de ceux qui les ont choqués. Les louanges qu'on leur donne les incommodent. Et enfin ce pardon accordé de bouche, a très-peu d'effet dans toutes les actions particulieres.

IV. *Ne jugez point, & vous ne ſerez point jugés.* ℣. 37.

Comme Jeſus-Chriſt avoit propoſé la miſéricorde que Dieu exerce envers les hommes, pour regle de celle qu'il leur preſcrivoit les uns envers les autres, il leur enſeigne ici que la maniere dont ils

jugeront les autres, sera la regle dont ils seront jugés de Dieu : c'est-à-dire, non que s'ils jugent injustement des autres, ils seront jugés injustement de Dieu; mais que s'ils en jugent durement avec injustice, ils seront jugés de Dieu durement avec justice. Mais il faut remarquer que Dieu ne condamne que les jugemens injustes; car il ne défend pas de juger avec justice, & il ordonne même
Joan. 7, 24. de porter des jugemens justes : *Justum judicium judicate.* Ainsi ce que Dieu condamne dans les jugemens qu'on appelle téméraires, c'est l'injustice qu'ils renferment : & comme il n'est jamais injuste de juger selon la vérité que l'on connoît clairement, il n'y a jamais de témérité, ni d'injustice dans les jugemens qui sont accompagnés de vérité & d'évidence. Je dis dans les jugemens, & non pas dans les paroles qui les expriment : car on peut avoir raison de juger d'une certaine maniere, & l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public; le jugement n'ayant point d'autre regle que l'évidence de la vérité, au lieu que les paroles pour être justes & exemptes de péché, ont besoin de beaucoup d'autres conditions.

V. Pour éviter les jugemens téméraires auxquels on se laisse si facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit qu'à re-

marquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous : car il feroit aifé par ce moyen de fe former certains principes & certaines maximes pour nous régler dans nos jugemens, en fe fervant de la délicateffe de l'amour propre pour les découvrir, & de l'amour de l'équité & de la juftice pour en ufer à l'égard du prochain, après nous être convaincus que nous voulons que les autres en ufent envers nous-mêmes. Voici, par exemple, quelques-unes de ces maximes qu'on peut découvrir par cette voie : car on ne manque guere d'être choqué quand les autres ne les obfervent pas envers nous.

Il eft injufte & contre la raifon, de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux dont nous favons fimplement qu'ils ont commis quelque faute paffagere de ce genre-là. Un homme n'eft pas imprudent pour avoir commis une imprudence. Il en eft fouvent au contraire plus prudent.

Il eft injufte d'attribuer une action extérieure qui peut avoir d'autres principes, au principe qui eft le plus mauvais.

Il eft injufte d'attribuer à paffion & à haine, ce qui peut être fait par perfuafion & par confcience.

Il eft injufte d'attribuer à toutes les actions femblables les mêmes intentions;

car elles peuvent en avoir de fort différentes.

Il est injuste de suppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : car c'est passer les bornes de notre vue qui doit terminer nos jugemens. Il n'est pas proprement défendu de voir, mais il est défendu de juger ; c'est-à-dire, de former un jugement fixe & arrêté sur ce que nous ne voyons pas.

Il est injuste de regarder un défaut comme incorrigible, lorsque nous n'avons pris aucun soin d'y remédier.

Il est injuste d'attribuer un défaut à quelqu'un sur le rapport de gens qui ne sont pas entiérement croyables, & du jugement desquels nous avons droit de nous défier.

Il est encore injuste de toujours préférer dans les mêmes cas & les mêmes circonstances, ceux qui nous sont favorables à ceux qui nous sont contraires, & de prendre ainsi l'inclination que l'on a pour nous, pour la regle de notre estime. Il est injuste de trouver petits & supportables tous les défauts de ceux qui nous aiment, & grands & insupportables ceux des personnes de qui nous nous imaginons ne pas être aimés.

VI. Il est d'autant plus important de

s'appliquer à éviter les jugemens téméraires, que c'eſt une ſource d'une infinité de péchés qui troublent toute la vie : car les préventions, qui ne ſont dans le fond que des jugemens téméraires, ſont les cauſes ordinaires des averſions, des dégouts, des ſéparations, des médiſances & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes diſſentions ne naiſſent que de jugemens portés témérairement, qui deviennent les principes de notre conduite : & ces jugemens téméraires devenant publics, en produiſent une infinité dans ceux qui les apprennent ; parce qu'il y a peu de perſonnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal ; parce qu'il ſatisfait par-là ſa malignité naturelle, & qu'il ſe juſtifie en même-temps de cette malignité, ſur ce que ce jugement a été formé par un autre ; ne conſidérant pas que ſi l'autre eſt reſponſable de l'avoir fait, il eſt reſponſable de l'avoir cru.

Voyez let. des jugemens tém. tom. 1, p. 299.



SUR L'ÉVANGILE DU JOUR DU S. SACREMENT.

ÉVANGILE. *S. Jean, 6, 56.*

EN ce temps-là, Jesus dit à la troupe des Juifs : Ma chair est véritablement viande, & mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & je demeure *en lui. Comme mon Pere qui m'a envoyé est vivant, & que je vis pour mon Pere, de même celui qui me mange vivra aussi pour moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos peres ont mangée, & qui ne les a pas empêché de mourir. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.*

EXPLICATION.

I. VOici un langage qui n'est jamais venu dans l'esprit d'aucun homme avant Jesus-Christ. Assez de gens ont pu croire qu'il étoit utile à d'autres de méditer leurs actions : mais aucun ne s'est avisé d'exprimer cette méditation par les termes de *manger* & de *boire*. Il y a même une absurdité visible à distinguer dans la méditation des actions de quelqu'un, le

boire & le manger; puisque la méditation se nourrit également de toutes les actions, & qu'on ne sauroit y trouver la différence qui est marquée par ces termes. Il est donc visible que Jesus-Christ ne s'est servi de ces idées extraordinaires, que pour marquer des choses extraordinaires, & qu'il n'y a que la doctrine des Catholiques qui rapporte ces paroles au Sacrement de l'Eucharistie, qui ait de la vraisemblance : car c'est par cette doctrine que l'on voit pourquoi la chair de Jesus-Christ est vraiment viande, & son sang vraiment breuvage. Mais il ne faut pas s'imaginer que parce que cette doctrine donne un fondement réel & solide aux expressions de Jesus-Christ, on soit obligé de ne point les étendre au delà de la lettre : au contraire, afin d'avoir droit d'expliquer par métaphore certains termes, il faut qu'il y ait un fondement dans le sens littéral qui puisse soutenir ces métaphores. Si le corps & le sang de Jesus-Christ n'entrent point dans nos corps sous la forme d'aliment & de breuvage, il n'auroit pu dire : *Ma chair est vraiment viande ; & mon sang est vraiment breuvage.* Mais cette vérité étant supposée, ces termes s'étendent naturellement & par une métaphore ordinaire, à la nourriture spirituelle des ames. Ainsi ces paroles,

Ma chair eſt vraiment viande, & mon ſang vraiment breuvage, contiennent cette vérité littérale, que la chair & le ſang de Jeſus-Chriſt entrent dans nos corps ſous la forme d'aliment & de breuvage; & contiennent de plus cette autre vérité métaphorique, qui eſt la fin de la premiere, que cet aliment & ce breuvage ſont la nourriture ſpirituelle de nos ames.

II. Il faut donc ſe nourrir ſpirituellement de la chair & du ſang de Jeſus-Chriſt. Il faut s'en nourrir en la maniere qu'ils ſont dans l'Euchariſtie, en les regardant dans un état de mort, & comme ayant été ſéparés l'un de l'autre par la mort : & c'eſt pourquoi l'Apôtre ne dit pas ſeulement à ceux qui offrent le Sacrifice, qu'ils doivent honorer la mort de Jeſus-Chriſt en l'offrant; mais il étend cette obligation à tous ceux qui partici-
1. Cor. 11, 26. pent au Sacrement même. *Toutes les fois*, dit-il, *que vous mangerez ce pain, & que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur*. C'eſt Jeſus-Chriſt mort qui doit être la nourriture ſpirituelle de nos ames. Jeſus-Chriſt mort à la vie du corps, nous apprend à y mourir avec lui, & à rendre volontairement notre vie à Dieu, toutes les fois qu'il lui plaira de nous la redemander. Il nous apprend à lui offrir notre mort avec la ſienne, &

à faire par avance ce que nous ne ferons guere en état de faire quand le temps de nous acquitter de ce devoir ſera venu. Jeſus-Chriſt mort à la reſſemblance de la chair du péché, nous oblige par cet état à mourir à toutes les inclinations de la nature corrompue. Ce ſont les vues que nous devons avoir en participant à l'Euchariſtie; & c'eſt l'Euchariſtie qui nous donne la force de les exécuter.

III. Mais il ne faut pas ſeulement s'entretenir de ces vérités, en recevant ce Sacrement; il faut s'en nourrir dans toute la ſuite de la vie. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre ſe ſert du mot d'*annoncer;* parce qu'il faut que les autres puiſſent voir dans notre vie les impreſſions de la mort de Jeſus-Chriſt. L'Euchariſtie ne doit pas être une nourriture paſſagere, mais perpétuelle. Et ſaint Baſile a jugé cette impreſſion de mort, qui doit paroître dans toutes les actions des Chrétiens, ſi néceſſaire & ſi eſſentielle, qu'il ne juge dignes de la participation de l'Euchariſtie, que ceux qui ſont paroître par leurs actions qu'ils ſont morts au monde & au péché. Il faut au moins une mort commencée pour recevoir par ce Sacrement des impreſſions de mort. Jeſus-Chriſt comme mort n'opere rien ſur les ames de ceux qui portent à ce Sacrement leurs

paſſions toutes vivantes ; qui ne font aucun effort pour les détruire & pour les mortifier, & dans le cœur deſquels il ne voit aucune pente à la mortification du vieil homme & de ſes concupiſcences. Ceux qui ſont dans cette diſpoſition, ſont incapables d'annoncer la mort du Seigneur, qui eſt le modele de l'homme nouveau. Ils ne ſont propres au contraire qu'à annoncer la vie du vieil homme ; c'eſt-à-dire, la vie des ſens & des affections charnelles qui paroiſſent dans toutes leurs actions.

IV. *Celui qui mange ma chair & boit mon ſang, demeure en moi, & je* demeure *en lui.* ℣. 57.

Serm.77, de verb. Dom. n. 17.

» Il eſt clair, dit ſaint Auguſtin, que » ces paroles ne s'entendent pas de tous » ceux qui mangent la chair de Jeſus-» Chriſt, de quelque maniere que ce » ſoit ; mais de ceux qui la mangent » d'une certaine maniere : de ceux qui » ne la reçoivent pas ſeulement dans » leurs corps ; mais qui la reçoivent dans » le cœur par la foi & par l'amour. Et comme Jeſus-Chriſt n'a voulu entrer dans nos corps, qu'afin d'entrer dans nos ames par ce moyen, ceux qui arrêtent cet effet, n'en tirant aucune nourriture ſpirituelle, anéantiſſent autant qu'il eſt en eux ce bienfait incompréhenſible de

la bonté de Jeſus-Chriſt. Ils s'oppoſent à la conduite de Dieu. Ils interrompent l'enchaînement qu'il a mis entre ſes œuvres; & enfin ils détruiſent, autant qu'il leur eſt poſſible, le Sacrement de l'Euchariſtie. C'eſt en cela qu'ils ſe rendent coupables de la profanation du corps & du ſang du Seigneur : car Jeſus-Chriſt n'ayant établi ce Sacrement que pour établir ſa demeure dans les ames, & pour leur communiquer ſa vie; quiconque empêche cet effet par ſa mauvaiſe diſpoſition, & rejette ſon eſprit en recevant ſon corps, lui fait un outrage ſignalé, renverſe l'ordre & l'économie de la grace, & commet une ingratitude horrible envers Jeſus-Chriſt.

V. Mais ces paroles nous apprennent de plus, que le corps de Jeſus-Chriſt ne vient point en nous par l'Euchariſtie, pour être le principe d'une ſainteté paſſagere. Il veut prendre poſſeſſion de nos ames, & y établir une demeure durable : *Il demeure en moi, & moi en lui.* Ce ne ſeroit pas regarder Jeſus-Chriſt comme ſa demeure, mais ce ſeroit tout au plus en faire une hôtellerie de voyageur, que de s'unir à lui pour le quitter auſſitôt. C'eſt pourquoi il n'y a point d'idée plus indigne de la vie chrétienne, que de s'imaginer qu'elle puiſſe ſe paſſer dans

des révolutions d'état de crime & d'état de justice ; aujourd'hui en grace, demain dans le péché ; aujourd'hui ressuscité, demain retombé dans la mort ; en la faisant ainsi subsister avec une vicissitude continuelle de mort & de vie. Il est vrai que la grace des Sacremens, & même celle de l'Eucharistie, peut se perdre par la violence des tentations ; mais cela ne va pas à des changemens fréquens, tels que se l'imaginent ceux qui permettent l'usage des Sacremens aux personnes qui retombent incessamment dans des crimes. C'est une idée de la vie chrétienne inouie dans toute l'antiquité ; & l'Eglise a toujours supposé au contraire, non que ces gens eussent perdu la grace qu'ils avoient reçue, mais qu'ils ne l'avoient jamais recouvrée ; qu'ils étoient toujours demeurés dans la mort, & n'en étoient point sortis ; parce que leur pénitence étoit fausse & illusoire, & que c'est se moquer de Dieu que de retomber sans cesse dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander le pardon.

VI. Jesus-Christ représente comme deux choses inséparables, la demeure des ames en lui, & sa demeure en elles : *In me manet, & ego in eo.* Il *demeure en moi, & je demeure en lui.* C'est sa demeure en elles, qui fait qu'elles demeurent

en lui; mais c'eſt leur demeure en lui, qui fait qu'elles ont une juſte confiance qu'il demeure en elles. Or elles demeurent en lui par la foi, par l'amour, par la confiance, par la préférence qu'elles font de lui à toutes choſes, par la ſoumiſſion à ſes ordres. Elles demeurent en lui en ſe ſouvenant de lui, en ſe propoſant ſa gloire comme le but de leurs actions; en ſorte qu'on ait lieu de reconnoître que c'eſt pour lui qu'elles agiſſent, & à lui qu'elles tendent. Il faut que Jeſus-Chriſt ſoit notre pole, & que nos cœurs ſe tournent vers lui, comme les aiguilles frottées d'aimant ſe tournent vers le pole du monde. Ceux qui ſentent en eux ces marques, peuvent avoir une juſte confiance que Jeſus-Chriſt demeure en eux; & cette confiance doit diminuer à proportion que ces marques ſont plus obſcures & plus incertaines. Et quant à cette préſence de Jeſus-Chriſt dans nos ames, il faut concevoir que par elle les trois Perſonnes divines y établiſſent leur trône & leur demeure; qu'elles y ſont pour les ſanctifier, pour les remplir de tous les dons du ciel, pour être le principe de leurs actions, & enfin pour en faire le lieu de leurs délices & de leur gloire, qui eſt le ſouverain honneur que la créature peut recevoir.

VII. *Comme mon Pere qui est vivant m'a envoyé, & que je vis pour mon Pere; de même celui qui me mange, vivra aussi pour moi.* ℣. 58.

Jesus-Christ nous enseigne par ces paroles, que le propre effet de l'Eucharistie est de communiquer la vie, & que cette communication de la vie est une suite de son Incarnation. Et c'est pourquoi les Peres ont appellé l'Eucharistie *l'Extension de l'Incarnation.* De sorte que comme l'original de ce mystere passe infiniment la capacité de nos esprits, il n'est pas étrange que nous n'en concevions pas bien la copie. Mais il nous suffit de comprendre que Jesus-Christ est dans ce mystere comme principe de vie; que cette vie est la même que celle qu'il reçoit de son Pere en tant qu'homme; que cette vie renferme le Saint-Esprit. Il l'a reçu avec toute plénitude, comme saint Jean-Baptiste le disoit par ces paroles :
Joan. 3, 34. *Dieu ne lui a pas donné son Esprit par mesure.* Il nous le donne avec mesure & selon nos dispositions. Mais il doit nous suffire de savoir que l'Eucharistie est la source où nous devons le chercher.

VIII. Or si l'Eucharistie est la source de la vie, il s'ensuit que toute la vie chrétienne doit se régler par rapport à l'Eucharistie; que notre principal soin

doit être de nous y préparer ; que notre principal désir doit être d'y participer ; notre principale douleur d'en être privés. *Solus sit dolor hâc escâ privari.* Après cela nous étonnerons-nous que les Chrétiens soient si languissans, qu'ils aient si peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres, & pour résister aux tentations ; puisqu'ils ont si peu de soin de puiser la vie dans cette source de vie ; puisqu'ils sont si peu occupés du soin de se préparer à ce Sacrement, & si peu touchés de la grace que Dieu leur fait de les y admettre ? On communie certains jours par coutume ; mais après avoir communié, on n'y pense plus. Communier, ce n'est point, dans la vie de la plupart des Chrétiens, une action principale qui ait des suites considérables. Ainsi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifférence, il ne produit point ces divins effets que Jesus-Christ est tout prêt de répandre dans les ames bien disposées. Plût à Dieu même qu'il n'en produisît point de contraires ; & qu'au lieu d'être dans la plupart des ames un principe de vie, il n'y devînt point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténebres, leur froideur, leur dureté ! Et c'est néanmoins à quoi se termine très-souvent la réception de ce divin Sacrement, qui étant

établi pour vivifier les ames bien disposées, donne la mort à celles qui ne le sont pas.

IX. Mais cette propriété de l'Eucharistie nous apprend de plus, que tous les besoins & tous les emplois de la vie chrétienne nous appellent à l'Eucharistie, pour y trouver, ou le remede, ou la force qui nous sont nécessaires.

Si l'on est pressé de tentations, c'est dans ce Sacrement qu'il faut puiser la force d'y résister. Et c'est pourquoi l'Eglise autrefois ne croyoit pas que les Chrétiens pussent être suffisamment disposés à confesser Jesus-Christ dans les tourmens, s'ils n'étoient armés de l'Eucharistie. S'il faut former des entreprises pour l'honneur de Dieu & pour notre salut, c'est dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiere & la force de les exécuter. Mais comme toutes les actions chrétiennes dépendent en cette maniere de l'Eucharistie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chrétiens, qu'ils reçoivent mal l'Eucharistie. Toutes les bonnes actions sont les effets des bonnes Communions, & toutes les mauvaises sont des effets, ou des Communions sacrileges, ou du mépris de la Communion. L'état même du péché ne laisse pas d'avoir rapport à l'Eucharistie.

Car le plus grand mal des pécheurs impénitens, & qui contribue le plus à leur condamnation, c'est l'abus ou le mépris qu'ils en font : & la plus grande marque qu'un pécheur est vraiment touché de Dieu, c'est d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai désir de s'en approcher selon l'ordre & les regles de l'Église.

SUR L'ÉPÎTRE DU II DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE, DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

ÉPÎTRE. I *Joan.* 3, 13.

MEs très-chers Freres, ne vous étonnez pas si le monde vous hait. Nous reconnoissons à l'amour que nous avons pour nos freres, que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime point demeure dans la mort. Tout homme qui hait son frere est un homicide ; & vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle résidente en lui. Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour

nous ; & nous devons aussi donner notre vie pour nos freres. Que si quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant son frere en nécessité, il lui ferme son cœur & ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeureroit-il en lui ? Mes petits enfans, n'aimons pas de parole, ni de la langue, mais par œuvre & en vérité.

EXPLICATION.

I. IL semble qu'il y ait lieu de s'étonner que le monde puisse haïr de véritables Chrétiens. Car comment peut-on haïr des gens qui nous aiment, qui ne cherchent point leurs intérêts, mais les nôtres, & qui sont prêts même de donner leur vie pour nous ? Cependant l'Apôtre saint Jean nous dit, qu'il ne faut point *s'étonner que le monde nous haïsse*, & il le dit avec raison ; parce qu'il connoissoit parfaitement le fond de la corruption de l'homme. Il y a dans le cœur de l'homme corrompu une source de haine contre les gens de bien, qu'ils ne sauroient éviter, quelque soin qu'ils prennent pour ne pas choquer le monde. Et il est bon d'en considérer les raisons, pour ne pas leur imputer de se l'être attirée par leur imprudence. Le monde aime à être aimé, & la charité aime le monde : mais le genre d'amour que la

charité lui fait paroître, ne le contente pas. Il veut être aimé & favorisé dans ses passions. Il prend pour ennemis ceux qui s'y opposent; il croit qu'on ne peut les désapprouver sans malignité. Or si la charité aime le monde, ce n'est pas dans ses passions. Elle s'y oppose au contraire quand elle le peut; & quand elle ne le peut, elle les condamne. Elle n'aime le monde que pour procurer son salut: & c'est ce que le monde ne compte pour rien; au lieu qu'il se blesse & s'offense de l'opposition qu'elle fait à ses passions, qu'il ne manque point d'attribuer à malignité & à jalousie.

II. Il est difficile de satisfaire le monde; parce qu'il exige plus qu'on ne peut lui accorder. La charité a des bornes dans les services qu'elle rend aux hommes; & la cupidité n'en veut point. La charité ne peut servir personne contre la charité, ni contre l'intérêt d'un autre qu'elle est obligée de ménager. Elle ne s'engage point dans les affaires, ou injustes, ou douteuses. La cupidité ne peut souffrir toutes ces mesures. Elle prend toutes ces réserves pour des effets d'envie ou d'aversion, ou au moins de bizarrerie ou de fantaisie. Ainsi elle regarde tous ceux qui se conduisent par ces regles, comme des gens qui ne sont bons

à rien, & fur lefquels on ne fauroit faire aucun fonds. Enfin la feule différence de la vie des gens de bien & de celle des gens du monde, fuffit pour exciter la haine de ceux-ci : car c'eft une condamnation publique de leurs paffions & de leur conduite. Et c'eft ce qui eft exprimé dans le livre de la Sageffe par ces paro-
Sap. 2. 16. les : *Il nous a regardé comme des fous & des infenfés*. Les méchans découvrent ces jugemens dans les bons, & ne peuvent les fouffrir. Ils veulent paffer pour juftes dans leurs injuftices mêmes; pour prudens dans leurs imprudences; pour heureux dans leurs miferes. Ils tirent tous ces aveux de la complaifance de ceux qui les environnent & qui défirent de leur plaire. Et comme ils découvrent d'autres penfées dans l'efprit des gens de bien, ils s'en offenfent & s'en irritent, & fe portent à leur nuire en la maniere qu'ils le peuvent. Les grands & les puiffans les chaffent, les banniffent, les exterminent : & ceux qui ne peuvent rien, peuvent toujours les haïr & en médire.

III. C'eft ce qui rend la haine du monde inévitable, & ce qui fait qu'un Chrétien doit s'y attendre. Il doit même en faire fa gloire; puifqu'il eft rendu par-là femblable à Jefus-Chrift, qui a attiré la haine des hommes par la vérité qu'il leur

a dite : mais il ne doit en être que plus soigneux de ne pas ternir cette gloire, en s'attirant la haine des hommes par des actions imprudentes & indiscretes, où la passion auroit plus de part que la raison & la charité. Et c'est néanmoins ce qui arrive souvent : car il y a bien des gens qui gâtent leurs souffrances par des actions téméraires & inconsidérées, en parlant mal à propos lorsqu'ils n'y sont point obligés; en faisant à contre-temps des actions de zele; en passant même les bornes de la vérité lorsqu'ils prétendent la soutenir; & enfin en excitant contre eux la haine des hommes par les prétextes qu'ils y donnent. L'Eglise ne canonise & ne béatifie point ces sortes de souffrances. Elle les condamne & les désapprouve plutôt; parce qu'elle ne fait pas moins profession de sagesse & de retenue, que de justice & de générosité.

IV. *Nous reconnoissons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres.* ℣. 14.

La marque de la résurrection des ames, selon cet Apôtre, est l'amour du prochain; parce que cet amour est inséparable de celui de Dieu. Nous avons donc bien plus d'intérêt à aimer le prochain, que le prochain n'en a à être aimé de nous. Il peut être vivant sans que nous

l'aimions : mais nous ne pouvons l'être si nous ne l'aimons pas. Ainsi nous nous procurons beaucoup plus de bien à nous-mêmes par la pratique de la charité, que nous n'en procurons aux autres. Par les assistances que nous leur rendons, nous ne pouvons que conserver ou guérir leur corps : mais nous ressuscitons, ou nous conservons notre propre ame, en les aimant & en les assistant. La charité est donc un commerce où l'on reçoit beaucoup plus qu'on ne donne : & cependant c'est un commerce bien peu pratiqué.

V. Comme la vraie charité est une marque certaine de la vie de l'ame, la haine en est une de sa mort ; parce que c'en est une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voient en eux des signes & des présages de maladies mortelles, comme des crachemens de sang, des frissons violens, des défaillances : mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils sentent en eux des aversions & des jalousies ; quand ils s'apperçoivent qu'on leur fait plaisir de médire de quelqu'un, de le rabaisser, de le noircir, & que ses maux & ses disgraces leur causent une joie secrete : car ce sont des marques d'une fievre bien plus dangereuse pour les ames, que la fievre corporelle ne l'est pour les corps. Il est vrai

que ce ne sont pas toujours des signes certains; ces sentimens pouvant s'exciter sans que la volonté y ait de part. Mais ce sont toujours des signes d'une disposition qui tend à la mort. Ainsi, comme quand on sent les signes des maladies corporelles, on prend des remedes & l'on pratique des régimes pour les prévenir; il faudroit de même, quand on apperçoit en soi ces signes des maladies spirituelles, aller au devant du mal dont on est menacé. Il faudroit rappeller dans son esprit tous les sujets que nous avons d'aimer ceux pour qui l'on sent ces aversions. Il faudroit être exact à ne rien dire à leur désavantage. Il faudroit désavouer tous les sentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal est que nous avons soin au contraire de les nourrir, en prenant tout en mauvaise part de ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

VI. La haine du prochain n'est pas une simple marque de mort. L'Apôtre déclare que ceux qui en sont possédés sont de plus *coupables d'homicide.* OMNIS *qui odit fratrem suum, homicida est.* Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par intérêt. De sorte que si son intérêt change, il ne l'aimera plus; & ne

l'aimant plus, si son intérêt est qu'elle finisse, il en désire la fin. La haine enferme donc le désir de la mort du prochain, pourvu qu'elle nous serve à quelque chose, ce qui est une espece d'homicide spirituel; & elle tend même à la perte de l'ame du prochain, aussi-bien qu'à celle de son corps : car la haine empêche la charité spirituelle. Elle empêche de prier pour le salut du prochain; étant impossible de prier comme il faut pour une personne que l'on hait. Ainsi en leur refusant les devoirs de la charité commune, on contribue autant qu'il est en soi, à leur mort spirituelle. Il n'est pas nécessaire pour cela de les exclure positivement de nos prieres communes. Il suffit que Dieu voie que nous sommes dans une disposition qui ne nous permet pas de les y comprendre.

VII. *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous.* ℣. 16.

Nous connoissons la grandeur de la charité de Jesus-Christ par l'oblation qu'il a faite de sa vie pour nous; mais nous sommes bien éloignés de pouvoir la comprendre. Il faudroit pour cela que nous pussions pénétrer le prix infini de cette oblation qui a été faite pour nous, & l'indignité infinie des pécheurs pour

qui il a bien voulu la faire. C'est la distance infinie de ces deux termes qui rend cette oblation inconcevable. Dieu hait le péché d'une haine infinie. Il le punira dans toute l'éternité & sans miséricorde dans les Anges prévaricateurs. Il aime son Fils d'un amour infini. Comment s'est-il donc pu faire qu'il ait donné la vie de ce Fils qu'il aimoit infiniment, pour ces pécheurs qu'il haïssoit infiniment? Voilà la merveille du mystere de l'Incarnation : merveille qui surpasse l'intelligence de la créature, que nous pouvons seulement appercevoir comme de loin, mais que nous ne devons pas prétendre pénétrer.

VIII. Ce que nous devons en conclure est, que tout l'amour que nous pouvons avoir pour les hommes, est bien éloigné de celui que Dieu a eu pour nous. Ils ne sauroient nous blesser que par des fautes humaines. Mais qu'est-ce que ces fautes en ce qui nous regarde? Ce sont de vains fantômes & de vrais néants. Qu'est-ce qui nous empêche d'aimer notre prochain? Il nous a fait tort, dit-on. Et en quoi peut-il nous avoir fait tort? En des choses temporelles, & par conséquent finies, qui ne pouvoient nous rendre heureux, & dont la privation nous est plus avantageuse que la possession. Il a mal

jugé de nous. En quoi nous nuiſent ces faux jugemens? Ils demeurent en lui, & ne paſſent pas à nous. Après tout, s'il nous a cru autres que nous ne ſommes, il ne nous a pas cru autres que nous pouvons être, & que nous pouvons devenir. Il nous a attribué des défauts que nous n'avons pas : mais il ne nous en a pas attribué quantité que nous avons, & ainſi nous y gagnons encore. Il n'y a rien en tout cela que de petit & de borné. Si nous n'avons pas fait les mêmes fautes envers notre prochain, nous pouvions les faire. Ce n'eſt donc pas grand'choſe quand un homme aime un autre homme, nonobſtant ces petits défauts & ces fautes humaines commiſes contre lui. Il ne fait rien de fort extraordinaire en ſacrifiant ſes reſſentimens à la charité, & en ſe réuniſſant avec le prochain, malgré ces ſujets de diviſion. Ce n'eſt que notre foibleſſe qui nous y fait paroître de la difficulté. Mais il n'en eſt pas de même de Dieu. Sa ſainteté eſt infiniment éloignée de la malice de l'homme; & c'eſt cet éloignement infini qui rend cette réunion incompréhenſible. Nous ne comprenons pas bien la grandeur de la haine de Dieu contre les pécheurs; & nous comprenons encore moins comment il a pu allier cette haine avec cette charité

prodigieuse qu'il leur a témoignée en leur donnant son Fils.

IX. Mais comme les hommes seroient assez portés à croire qu'il leur suffit d'avoir pour les autres une idée imaginaire d'amour, qui ne consisteroit que dans des pensées; saint Jean, pour les détromper de cette illusion, leur propose un exemple réel d'une nécessité pressante à soulager, & d'un riche qui peut le faire; & il décide nettement que si ce riche refuse de donner à son frere le soulagement dont il a besoin, il ne doit point prétendre avoir part à la charité de Dieu. Car préférer la possession inutile de son bien au soulagement des pauvres, est une marque certaine qu'on aime son bien plus que le prochain. Or cette préférence est notoirement injuste. Elle est directement contraire à l'ordre de la charité. C'est un violement manifeste du précepte de Dieu, qui nous commande d'aimer le prochain, non comme les choses extérieures, pour lesquelles nous ne devons avoir qu'un petit dégré d'amour, ou plutôt que nous ne devons point aimer du tout, & dont nous devons simplement user; mais comme nous-mêmes, que nous aimons très-véritablement, & à qui nous avons accoutumé de rapporter tout ce qui est hors de nous.

SUR L'ÉVANGILE DU II DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE, DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 14, 16.

EN ce temps-là, Jesus dit cette parabole : Un homme fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes ; & à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout étoit prêt. Mais tous, comme de concert, commencerent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, & il faut nécessairement que je l'aille voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, & je m'en vais les éprouver ; je vous supplie de m'excuser. Et le troisieme lui dit : J'ai épousé une femme, & ainsi je n'y puis aller. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le pere de famille se mit en colere, & dit à son serviteur : Allez-vous-en vîtement dans les places & dans les rues de la ville, & amenez ici les pauvres,

les estropiés, les aveugles & les boiteux. Le serviteur lui dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, & il y a encore des places de reste. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins & le long des haies, & forcez les gens d'*entrer, afin que ma maison se remplisse : car je vous assure que nul de ceux que j'avois conviés ne goutera de mon souper.*

EXPLICATION.

I. IL ne paroît pas fort étrange sur le simple récit de la parabole de l'Evangile de ce jour, que ces gens invités par le pere de famille à son festin, aient refusé de s'y trouver. Leurs excuses paroissent même légitimes : *J'ai acheté une maison aux champs*, dit l'un, *& il faut nécessairement que je l'aille voir.* Cela ne vaut-il pas bien de se priver d'un souper ? Mais on reconnoîtra l'injustice de cette excuse, si l'on considere ce qui est marqué par ce souper auquel le pere de famille nous invite. Car ce souper n'est autre chose que la félicité du ciel. C'est le festin éternel des élus de Dieu, hors duquel il n'y a que désespoir & que misere. Il est bien clair que cet appel ne reçoit point d'excuse, & qu'il faut quitter tout ce qui ne s'accorderoit pas avec le bien qu'on nous propose, & qu'on met

en notre choix. Car que peut donner un homme qui puiſſe égaler le prix de ſon ame? Ainſi ces gens ſont injuſtes, dès-lors qu'ils cherchent des excuſes dans une choſe qui n'en reçoit point. Il faut que chacun ſoit fortement établi dans ce principe, de ne rien préférer à ſon ſalut. La volonté même d'y préférer quelque choſe eſt criminelle. Et c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt a voulu propoſer les excuſes les plus innocentes, afin de faire voir qu'il n'y en avoit point qui ne fuſſent criminelles.

II. On dira peut-être que perſonne ne ſe ſert de ces excuſes, parce que ce ne ſont pas des choſes contraires, d'aller voir une maiſon des champs, d'éprouver des bœufs, d'épouſer une femme, & de ſe trouver au feſtin du ciel. Mais c'eſt que Jeſus-Chriſt a voulu nous faire connoître par-là, qu'il n'y a point d'attaches aux choſes temporelles, pour petites qu'elles ſoient, qui ne puiſſent être un obſtacle au ſalut, lorſque l'ame en fait l'objet capital de ſon amour. Quand une perſonne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut néceſſairement que quelque créature devienne ſon Dieu. Les uns mettent leur bonheur dans une maiſon des champs; les autres à ce qu'ils peuvent gagner par le trafic; les autres dans une

femme. Or toute attache à une créature, qui est telle que l'on en fait son bien principal, est un obstacle à la félicité du ciel.

III. Lors même que ces attaches ne nous en privent pas immédiatement, elles peuvent le faire médiatement. Elles affoiblissent en nous la charité; elles diminuent l'esprit de priere : remplissant beaucoup notre esprit, elles l'empêchent de s'occuper de Dieu. Elles nous rendent donc plus foibles contre nos ennemis, & nous disposent à succomber à leurs efforts. Il y a peu de personnes qui tombent dans les grands crimes, dont la chute n'ait été préparée par des passions qui paroissoient innocentes. Et c'est pourquoi Jesus-Christ pour nous faire remonter aux sources qui causent la perte des ames, ne s'arrête pas aux grands crimes qui font exclure positivement du royaume de Dieu. Il remonte jusqu'à ces autres attaches qui paroissent innocentes, mais qui disposent aux actions criminelles.

IV. La plupart des gens du monde font si bien, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de nécessités qui accablent leurs esprits; de sorte qu'il se trouve toujours qu'ils n'ont point de temps pour penser à eux, ni à donner au salut de leur ame. Le train commun de la vie des hom-

mes eſt même tellement diſpoſé, qu'à meſure qu'ils avancent en âge, leurs occupations ſe multiplient, & les néceſſités deviennent plus grandes & plus preſſantes. Les jeunes gens ont d'ordinaire du temps de reſte, & ils ne ſavent à quoi l'employer, parce qu'ils ne veulent pas le donner à leur ame & à leur ſalut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais ſi-tôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reſte plus de temps pour ſoi. C'eſt ce qui arrive preſque dans tous les miniſteres de la vie civile, de Procureurs, d'Avocats, de Conſeillers, d'Intendans, de Magiſtrats & de Miniſtres d'Etat; & le même arrive à proportion dans les emplois Eccléſiaſtiques. Plus on y vieillit, moins on a de temps à ſoi; plus on eſt accablé des affaires d'autrui ou des ſiennes; plus on a de ſoins pour ſa famille & pour les ſiens; plus on eſt lié à ſes emplois par des intérêts preſſans: car ils deviennent néceſſaires pour la ſubſiſtance d'une famille, & pour la conſerver dans l'éclat & dans l'honneur. Des femmes accoutumées au faſte & à la molleſſe, ne pourroient ſouffrir que des maris abandonnaſſent un état néceſſaire pour les y entretenir. Et c'eſt pourquoi un Prophete qui les repréſente ſous la fi-

gure de *vaches grasses*, leur fait dire à leurs maris : *Apportez, & nous boirons :* c'est-à-dire, entretenez notre luxe & nos délices, & nous en jouirons. Il faudroit décheoir & se rabaisser pour se procurer du temps & du loisir ; & c'est ce que l'on ne sauroit souffrir. On se rend même par l'accoutumance les occupations si nécessaires, qu'on ne peut plus s'en passer. On languit, on s'ennuie, on se chagrine dès qu'on en est séparé ; de sorte qu'on ne sauroit plus mener d'autre vie dans ce monde-ci, qu'une vie qui nous ôte tout le temps de penser à l'autre. *Amos, 4, 1.*

V. Cependant la plupart du monde a un besoin réel de prendre beaucoup de temps pour penser à soi. Les affaires du salut ne se font pas en une heure, comme l'on pense. Il y a des gens qui ont besoin d'un grand repos pour calmer leurs passions, & qui seront toujours impétueux, violens, injustes, tant qu'ils seront dans des occasions continuelles de les exercer. On ne sauroit remédier à l'oubli de Dieu où l'on vit dans le monde, & qui en est un des plus grands maux, pendant que l'ame est plongée dans cette foule d'occupations qui le causent. Une pauvre ame desséchée, étique, sans force & sans vigueur, vuide de Dieu, pleine du monde, a besoin de grands soutiens

dans un ſi miſérable état. Il lui faut de fréquentes lectures, de fréquentes prieres, des converſations ſaintes & édifiantes pour la remettre peu à peu. Le moyen de trouver le temps de cela dans cette foule d'occupations? Le monde veut bien qu'on prenne du temps pour guérir ſon corps, qu'on donne beaucoup de nourriture à ceux qui ſont épuiſés, & qu'on ſe ſépare de toute affaire pour ſe rétablir; mais on ne permet rien de tout cela pour le bien de l'ame; & cependant le ſoin, la nourriture, le repos, ne lui ſont pas ſouvent moins néceſſaires qu'au corps.

Combien y a-t-il de devoirs particuliers auxquels on ne penſe point dans la multitude des occupations, & dont la penſée même ne vient que dans la retraite & dans le repos? Il faut prier Dieu, attirer ſes graces, fléchir ſa miſéricorde, entrer dans un eſprit de componction. Et le moyen qu'un eſprit tout plein de penſées du monde, & accablé de mille affaires, puiſſe le faire comme il faut? Enfin il faut aimer Dieu. Il faut faire regner ſon amour dans notre cœur; régler par cet amour toute notre vie, & lui aſſujettir toutes nos autres paſſions. Mais le moyen de l'aimer, ſi nous n'y penſons pas? Et le moyen d'y penſer, ſi

si tout notre esprit est occupé de pensées du monde, & rempli d'une foule infinie d'affaires qui l'empêchent de se souvenir de Dieu ?

VI. La plupart du monde auroit donc besoin de se séparer de ses affaires, ou en tout, ou en partie ; mais c'est à quoi, comme nous avons dit, toutes les passions & tous les intérêts s'opposent. On se justifie même sur ce que ces emplois sont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puisse condamner. Il est permis d'acheter une maison des champs, de faire provision de bœufs pour labourer & d'épouser une femme. Il est permis d'exercer tous les emplois de la vie civile, d'être Procureur, Avocat, Conseiller, Ministre d'Etat. Cependant tous ces emplois avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les dispositions d'une ame malade, languissante, pleine de plaies & de passions, sans lumiere, sans force pour résister aux tentations, sont souvent d'étranges obstacles pour le salut, & attirent cet arrêt terrible : *Nul de ceux que j'avois invités ne goutera de mon souper.* C'est ce qui produit d'étranges embarras dans les conseils que l'on peut donner à ces personnes. On ne sait à quoi on doit les porter. Ils sont trop foibles pour suivre l'avis de renoncer ab-

folument à leurs emplois, & ils font trop foibles encore pour vivre dans ces emplois d'une maniere chrétienne, & qui puiffe contribuer à la guérifon de leur ame. Ainfi on les abandonne ordinairement à eux-mêmes; & ce qui en arrive eft, qu'ils ne guériffent pas, & qu'ainfi ils font exclus du feftin des élus & du royaume de Dieu. On ne doit donc point s'étonner après cela que Jefus-Chrift nous repréfente ces occupations du monde & ces emplois qui paroiffent permis, comme des caufes d'exclufion du feftin. Ce n'eft pas leur nature qui les rend tels; c'eft l'abus que les hommes en font. Celui qui avoit acheté une maifon, n'étoit pas dans la néceffité de répondre qu'il ne pouvoit fe trouver à ce feftin parce qu'il étoit obligé d'aller la voir. Il devoit mieux partager fon temps; & ainfi il auroit pu faire l'un & l'autre. Mais parce que l'amour des chofes temporelles eft prefque toujours accompagné de ce partage injufte du temps, & de cette préférence des intérêts du monde à ceux de Dieu, Jefus-Chrift nous le repréfente comme la caufe ordinaire qui rend inutile la vocation de Dieu.

VII. Le défaut commun de ces trois fortes de perfonnes qui rejettent la vocation du pere de famille, eft qu'il pa-

roît que c'étoient des gens à leur aise, qui n'avoient pas de besoins, & qui trouvoient chez eux-mêmes dequoi se satisfaire, sans avoir besoin d'aller le chercher ailleurs. L'un étoit content de sa maison des champs, l'autre de son trafic, l'autre de sa femme. Ils avoient peu de désir pour ce festin auquel ils étoient invités. Rien ne rend les gens moins disposés à écouter la voix de Dieu, que de trouver leur bien & leur repos dans le monde; de ne pas s'y croire malheureux; & d'avoir ainsi peu de désir pour l'autre vie. Et c'est pourquoi Jesus-Christ, pour nous marquer les dispositions qui nous rendent propres à suivre la vocation de Dieu, les représente par diverses privations des avantages de cette vie. *Allez vîtement*, dit ce pere de famille à son serviteur, *dans les rues de la ville & dans les places, & amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles & les boiteux.*

La condition commune de ces nouveaux conviés, est de ne pas avoir sujet d'être satisfaits de leur état dans ce monde. Cela les rend plus susceptibles de la vocation de Dieu. Ils se laissent d'autant plus facilement gagner par l'espérance des biens futurs, qu'ils étoient plus dépourvus de ceux de ce monde. Ainsi le bonheur temporel est un obstacle à re-

cevoir l'Evangile, & la misere y est une espece de préparation.

VIII. Mais la préparation est bien plus prochaine, lorsqu'on est pénétré du sentiment intérieur de ce qui est figuré par ces miseres corporelles; quand, par exemple, on est touché de sa pauvreté spirituelle; quand on se reconnoît vuide des vraïs biens, qui sont ceux de l'ame; & que, soit que l'on possede des biens temporels, soit qu'on n'en possede point, on ne les compte pour rien. Ce sont ces sortes de pauvres qui sont dans la disposition prochaine d'entrer au festin dont il s'agit ici. *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire, les pauvres de cœur & d'affection, *parce que le royaume du ciel est à eux.* Et c'est pourquoi le pere de famille n'ordonne point à son serviteur de les y convier, mais de les y *introduire.* Il savoit qu'ils y étoient tout préparés, & qu'il n'y avoit rien sur la terre qui pût les y retenir. Il en dit autant des *estropiés*, c'est-à-dire, de ceux qui reconnoissant qu'ils seront toujours dans le monde privés de quelque chose essentielle à l'intégrité de leur bonheur, aspirent à une autre vie & à un autre monde, où ils esperent d'obtenir ce qu'ils désesperent de trouver dans celui-ci. La félicité de ce monde est toujours estropiée. Il y man-

Matth. 5, 3.

que toujours quelque partie considérable, dont le défaut ôte même le plaisir de la possession de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entiere & parfaite, il faut la chercher ailleurs qu'en ce monde; & la forte persuasion où l'on doit être de l'impossibilité de la trouver ici bas, est une grande préparation pour suivre sans résistance la vocation de Dieu.

IX. Enfin pour être introduit par le serviteur du pere de famille dans le festin, il faut être aveugle & boiteux selon l'esprit : car rien ne s'oppose davantage aux véritables lumieres, que la préoccupation des fausses : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant vous dites que vous voyez, & ainsi votre péché demeure toujours.* Joan. 9, 41. Une ame qui sent ses ténebres, qui se souvient des égaremens où elle est tombée en suivant sa propre conduite & la vanité de ses fantaisies, renonce volontiers à tout cela pour s'attacher aux lumieres de Dieu & à la conduite de ceux qu'il lui a donnés pour Pasteurs : & au contraire, un esprit plein de lui-même, qui croit avoir assez de lumiere pour se conduire, demeure toujours attaché à ses pensées, & n'est jamais flexible à la conduite de Dieu. Il veut aller par sa route, & non par celle de Dieu. Il ne se laisse pas conduire par

ce serviteur qui l'appelle au festin des élus; & voulant y aller tout seul, il n'y arrive jamais. Il faut donc reconnoître qu'on est aveugle, & qu'on a besoin d'y être conduit; mais il faut de plus être persuadé qu'on est boiteux, & qu'on marche imparfaitement dans le chemin qui y conduit. C'est par l'aveu & la reconnoissance de ses propres imperfections, & des fausses démarches que l'on fait dans le chemin du salut, que Dieu nous les pardonne, & qu'il nous juge dignes de recevoir pour récompense la guérison entiere de nos imperfections, que l'on n'obtiendra parfaitement que dans l'autre vie : car pour celle-ci, il faut toujours reconnoître que l'on est boiteux, qu'on est composé de deux parties qui ne s'accordent pas ensemble, & que si l'esprit est prompt, la chair est infirme.

X. Quoiqu'il ne faille pas chercher des significations mystérieuses dans toutes les parties des paraboles, on peut dire néanmoins que les deux premiers ordres que le pere de famille commanda à son serviteur de convier à son festin, regardent les Juifs renfermés dans l'enceinte de la loi comme dans une ville, & obligés par-là de vivre dans des exercices de religion qui les rendoient moins éloignés

de Dieu; & que le troisieme ordre qu'il ordonna à ce serviteur d'y appeller, en lui commandant d'aller dans les grands chemins & le long des haies, marque les Gentils, égarés & vagabonds, & qui n'avoient rien qui les approchât de Dieu. Il ne faut pas douter que ce serviteur qui les convia au festin, ne trouvât parmi eux des gens qui lui répondoient comme les premiers : J'ai acheté une maison; j'ai épousé une femme. Il y trouva même des estropiés, des aveugles & des boiteux, qu'il fit entrer au festin de la même maniere que les seconds. Mais l'Evangile ne nous exprime qu'un certain caractere qui se rencontre particuliérement dans la foule des Gentils convertis : c'est d'être conduits au festin par une espece de force & de violence. On peut remarquer cette qualité dans tous les païens en général; puisque n'étant point par leur naissance partie du peuple de Dieu, & étant étrangers à l'égard de la premiere alliance, il a fallu aller les chercher dans leurs routes égarées, & les arracher comme par force à leurs superstitions & à leurs fantaisies. On peut aussi la remarquer dans tous les enfans dont le ciel sera rempli : car on peut dire que les enfans sont plus des trois quarts du nombre des élus; quoiqu'ils ne contribuent rien par leur

volonté propre à être reçus dans ce festin. C'est la providence qui les prend entre ses mains, & qui leur faisant recevoir le Baptême, les fait entrer dans le ciel. Cette sainte violence que Dieu leur fait, est leur appel & leur vocation. Ainsi la céleste Jérusalem ne sera presque peuplée que par des élus qui n'y seront point entrés par leur volonté propre, & qui n'auront rien contribué par eux-mêmes à leur salut : Dieu ayant voulu faire voir par-là que les mérites de son Fils suffisent aux élus, & que pour devenir parfaitement heureux, ils n'ont besoin que d'en être rendu participans.

XI. Mais en même-temps que ce nombre prodigieux d'enfans dont le ciel sera rempli, nous fait connoître d'une maniere admirable les richesses de la grace, & l'étendue infinie des mérites de Jesus-Christ, il doit nous donner une extrême terreur par une raison particuliere. Car comme il est certain que le ciel aura beaucoup d'habitans, & que le nombre des élus sera fort grand, on est quelquefois porté à croire qu'il ne faut pas prendre si à la rigueur les préceptes du Christianisme ; parce qu'autrement presque personne ne seroit sauvé, & qu'il faudroit croire que presque tous les Chrétiens se perdent. Mais cette raison est très-peu

solide. Le ciel seroit rempli d'un nombre infini d'élus, quoique presque aucun des adultes ne fût sauvé; parce qu'il sera rempli des enfans des Catholiques & des Hérétiques, qui sont en un nombre prodigieux, & qui ont tous été forcés d'entrer au festin par la charitable violence de la providence. Ceux qui sont donc dans un âge plus avancé, n'ont aucun lieu de se rassurer par cette pensée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laisse périr tous les Idolâtres, tous les Mahométans, tous les Hérétiques, sans préjudice de sa miséricorde. Il peut donc bien, sans cesser d'être plein de miséricorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques qui n'auront pas eu soin de garder exactement ses loix, ou de réparer leurs péchés par une sérieuse pénitence.

XII. Mais outre cette foule d'enfans qu'on peut entendre par ceux qui sont forcés d'entrer au festin, & qui en feront même la plus considérable partie, Dieu pratique encore une charitable violence envers plusieurs autres pour les amener au ciel, malgré l'opposition de leurs passions. Il rompt les desseins des uns; il renverse la fortune des autres. Il s'oppose au succès de leurs entreprises; il les lasse & les fatigue, en rendant inutiles tous

les efforts qu'ils font pour acquérir les biens de la terre. Il révolte le monde contre eux. Il ne leur fait éprouver par-tout qu'infidélités & qu'injustices. Il les couvre d'opprobres & d'ignominies, pour les obliger à le chercher. Enfin il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos dans le monde, afin de les obliger de recourir à lui, & de se jetter entre ses bras. L'exclusion de toutes les autres voies les contraint d'entrer dans celle du ciel. Et voilà de quelle sorte Dieu pratique envers eux l'ordre qu'il donne à son serviteur de les forcer d'entrer, *Compelle intrare.* Il se sert pour cela de toutes les créatures, qui secondent ses desseins, & qui faisant précisément ce qu'il leur ordonne, tiennent lieu de ce serviteur qui a ordre de les forcer d'entrer au festin. Heureuse contrainte que Dieu n'exerce pas envers tout le monde, & qu'il n'exerce envers quelques-uns que par une singuliere miséricorde ! Rien n'est plus desirable que cette contrainte qui nous force d'être heureux, & qui nous éloigne malgré nous de notre souverain malheur. Et c'est pourquoi nous devons souvent demander à Dieu, qu'il rompe & fasse avorter tous nos desseins qui seroient contraires à notre salut ; qu'il nous ferme tous les chemins qui nous en éloignent & qui nous le

rendent plus difficile; & qu'il nous fasse entrer dans la voie qui y conduit le plus sûrement & le plus directement.

SUR L'ÉPÎTRE
DU III DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. I *Petr.* 5, 6.

MEs très-chers Freres, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous éleve dans le temps de sa visite, jettant dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous : soyez sobres, & veillez; car le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi, sachant que vos freres qui sont répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous. Mais je prie le Dieu de toute grace, qui nous a appellés en Jesus-Christ à son éternelle gloire, qu'après que vous aurez souffert un peu de temps, il vous perfectionne, vous fortifie & vous affermisse comme sur un solide fondement. A lui soit la gloire & l'empire dans les siecles des siecles. Amen.

EXPLICATION.

I. IL n'y a point de devoir plus eſſentiel, ni plus néceſſaire à l'homme, que celui de s'humilier ſous la main de Dieu : il eſt preſcrit également par la vérité & par la juſtice.

La vérité nous oblige de reconnoître ce que nous ſommes, & comme créatures, & comme pécheurs. Elle nous fait voir que comme créatures nous ne pouvons rien, & que nous tenons tout de Dieu. L'humilité à cet égard n'eſt que l'aveu & la reconnoiſſance de ce qui eſt vrai ; mais une reconnoiſſance volontaire. L'ame humble eſt bien aiſe que Dieu ſoit ce qu'il eſt, & de n'être que ce qu'elle eſt ; c'eſt-à-dire, de n'être qu'un néant devant ſes yeux, & de dépendre de lui en toutes choſes juſqu'aux moindres circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Elle nous fait auſſi reconnoître ce que nous ſommes comme pécheurs : car quoique nous ne devions pas aimer cet état, nous devons néanmoins l'avouer, & en reconnoître les engagemens & les ſuites.

Mais ſi la vérité nous humilie ſous la main de Dieu, la juſtice nous y oblige encore davantage : car outre qu'il eſt juſte que chaque créature ſe tienne dans l'état qui lui convient par ſa nature, il

eſt encore juſte qu'elle s'y remette lorſqu'elle s'en eſt retirée par quelque déréglement. L'homme par ſon péché ayant donc voulu ſe ſouſtraire à la dépendance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une révolte continuelle & une pente à ſe ſoulever contre Dieu, & à ne pas lui rendre la ſoumiſſion qui lui eſt due dans tous les événemens; l'ame animée de l'eſprit de juſtice, s'efforce continuellement de détruire cet orgueil, & ce ſouléyement injuſte qu'elle ſent en elle-même; & elle s'abaiſſe d'autant plus profondément ſous la main de Dieu, qu'elle ſe ſent obligée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le péché y a imprimée.

II. Auſſi toute la conduite de Dieu envers l'homme, ne tend qu'à le réduire à la pratique de ce devoir : & il n'arrive preſque rien dans le monde par où il ne lui donne cette inſtruction; puiſque tout y porte les caracteres de la puiſſance de Dieu & de la foibleſſe de l'homme. Les plaies continuelles dont il le frappe, ſont particuliérement deſtinées à lui en renouveller le ſouvenir; parce qu'elles ne ſont, comme dit ſaint Auguſtin, qu'*un dur avertiſſement qu'il fait aux ſuperbes :* INCREPATIO *ſuperborum*, Le ſpectacle de tant de morts expoſés ſans ceſſe à ſes

yeux, eſt une voix éclatante qui lui dit :
Eccli. 10, *Quel ſujet as-tu de t'élever, toi qui n'es*
9. *que poudre & que cendre?* Les miſeres ou les maladies qui accablent, ou qui menacent ſans ceſſe, & lui, & les autres hommes, ne font que lui inculquer la même leçon, que Dieu eſt grand, & que l'homme eſt foible. Enfin il n'y a point d'inſtruction réitérée en tant de manieres que celle-là, puiſqu'elle accompagne toujours toutes les autres, & qu'elle eſt gravée dans tous les événemens du monde.

III. Cependant l'orgueil de l'homme eſt tel, qu'il fait en ſorte de ne l'entendre preſque jamais. Il ſe met au-deſſus de tous ces avertiſſemens ; & bien loin de s'abaiſſer de ce qui arrive, il tâche d'en profiter pour ſe rehauſſer. Il s'éleve du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cauſe. Il s'éleve du mal que les autres font ; parce que par-là il les met au-deſſous de ſoi. Tout ce qui les rabaiſſe le contente ; & ſi Dieu le touche en particulier par ces plaies deſtinées à humilier les ſuperbes, il entre dans des ſentimens d'impatience & de révolte contre Dieu. Voilà la conduite ordinaire de l'homme orgueilleux, c'eſt-à-dire, de l'homme agiſſant en homme ; & c'eſt cette conduite malheureuſe que l'Apôtre ſaint Pierre

nous exhorte d'éviter, quand il nous dit : *Humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu.* Car c'est comme s'il nous disoit : Suivez la conduite de Dieu sur vous. Son dessein est de vous humilier. Entrez dans cette vue, qui est une vue de miséricorde & de justice. Tous les événemens du monde vous font connoître la grandeur de Dieu & votre foiblesse : & votre bien est de les connoître, & de vous tenir dans le rang qui vous convient. Rendez donc à Dieu dans tous les événemens, la soumission qui lui est due ; & qu'il n'y en ait aucun dans lequel vous ne lui disiez : *Vous êtes juste, Seigneur, & votre jugement est plein de droiture.* Approuvez toute sa conduite sur vous, & que votre soin unique soit de lui obéir & de lui être soumis en tout ce qui vous arrive. Ps. 118, 137.

IV. *Jettant dans son sein toutes vos inquiétudes.* ℣. 7.

L'Apôtre veut que nous remettions à Dieu toutes nos sollicitudes ; c'est-à-dire, que nous nous en dépouillions. Mais il ne nous prescrit pas de renoncer à tout soin & à toute application : car Dieu veut qu'on ait un soin raisonnable des affaires temporelles, afin de ne pas le tenter. Il ne veut pas qu'on prétende obtenir par des miracles & des voies extraordinaires, ce qui peut se faire par

des ſoins & par une application ordinaire. Ainſi la Religion chrétienne n'a rien que de ſage & de réglé. Elle nous décharge des craintes & des inquiétudes qui ne ſervent de rien, & qui ne font que troubler la tranquillité de nos actions. Elle nous laiſſe l'application conduite par la raiſon, qui eſt d'autant plus capable de produire l'effet que l'on prétend, qu'elle eſt moins troublée par des paſſions inquietes. Il ne faut donc point dire qu'elle porte à la négligence. Elle ne retranche au contraire que les cauſes des troubles inutiles. Au lieu des paſſions qui ne font agir que d'une maniere turbulente, elle ſubſtitue la ſoumiſſion à l'ordre de Dieu, qui fait agir fortement & tranquillement.

V. Mais pourquoi nous obliger à nous dépouiller de toute inquiétude? Eſt-il défendu de craindre ce qui eſt à craindre? C'eſt parce que toute inquiétude renferme un défaut de ſoumiſſion aux ordres de Dieu, & qu'elle cauſe à l'eſprit une peine inutile. Que craignons-nous? Il ne peut rien arriver que ce que Dieu voudra, & Dieu ne ſauroit vouloir rien que de juſte. C'eſt donc l'exécution de la juſtice que nous craignons. Mais je dis de plus, que c'eſt manquer de confiance en la bonté de Dieu, que d'appréhender qu'il n'ait pas ſoin de nous,

& qu'il ne nous procure pas ce qui nous est nécessaire. Il nous l'a promis, & il s'y est engagé; & c'est lui faire injure que de douter de la fidélité de ses promesses. Nos défiances & nos craintes sont bien plus capables de faire que Dieu nous laisse tomber dans les inconvéniens que nous craignons, qu'une pleine confiance en sa bonté. Mais ne voit-on pas, dira-t-on, quantité de gens de bien accablés de misere & de pauvreté? Pourquoi ne craindrons-nous pas des événemens si ordinaires? C'est qu'il ne faut pas craindre ce qui peut être un effet de l'amour & du soin de Dieu : car il délivre en deux manieres des accidens de la vie ceux qu'il aime; ou en les en préservant par les ressorts secrets de sa providence; ou en les fortifiant contre ces accidens, & en leur donnant la patience nécessaire pour les souffrir. Cette seconde maniere de les en délivrer n'est pas moins un effet de l'amour de Dieu que la premiere. Elle n'est pas moins souhaitable à des Chrétiens qui doivent en savoir le prix. Les compagnons de Daniel furent délivrés par un miracle, de la fureur de Nabuchodonosor : mais les Martyrs Machabées furent délivrés de celle d'Antiochus par leur propre mort; & leur délivrance n'en fut que plus pleine & plus glorieuse.

Il faut laisser à Dieu le choix de ces deux sortes de délivrances; parce que souvent celle que nous rebuterions nous seroit la plus avantageuse; & c'est ce qui rend nos inquiétudes injustes, puisqu'elles tendent à prescrire à Dieu une certaine maniere de nous délivrer, qui ne nous est peut-être pas la plus utile, ni la plus conforme à sa volonté.

VI. Enfin nos inquiétudes sont inutiles, & fatiguent notre esprit sans aucun fruit. Nous craignons les hommes & leurs passions, comme si les hommes avoient quelque pouvoir de nous nuire ou de nous servir; & nous ne sommes point assez persuadés que Dieu gouverne le monde par une force invincible, en ne réglant pas ses desseins sur les passions des hommes, mais en usant des passions des hommes pour l'exécution de ses desseins. Toutes nos inquiétudes ne changeront pas *la couleur d'un de nos cheveux*, selon l'expression de l'Evangile; elles ne dérangeront point l'ordre & le cours de la providence. Que ne nous occupons-nous donc plutôt du soin de nous y soumettre, & d'en accepter tous les ordres & tous les effets avec la résignation & l'obéissance que nous lui devons? Par ce moyen ce qui nous paroît pénible cessera de l'être; & nous verrons sou-

Matth. 5, 36.

vent que ce qui nous aura paru favorable, auroit été notre ruine temporelle & ſpirituelle ; & que Dieu nous l'a fait éviter par une conduite ſecrete, en faiſant réuſſir les choſes, non ſelon nos inclinations, mais ſelon nos véritables intérêts.

VII. *Soyez ſobres & veillez ; car le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugiſſant, cherchant qui il pourra dévorer.* ℣. 8.

Il n'y a guere de choſes plus terribles, & dont cependant les hommes ſoient moins frappés, que celle que l'Apôtre S. Pierre nous découvre par ces paroles, qui eſt que tout le monde eſt rempli de lions inviſibles, qui rodent alentour de nous, & qui ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes ſont ſi vains dans leur aveuglement, qu'ils ſe font un honneur de ne pas les craindre, & preſque de ne pas les croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs, d'attribuer aux démons quelque effet ; comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence que Dieu les ayant autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant réduits à une entiere impuiſſance. Mais cette incrédulité eſt beaucoup plus ſupportable quand il ne s'agit que d'effets extérieurs. Le plus grand mal eſt qu'il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſe-

ment que le diable les tente, leur dresse des pieges, & rode alentour d'eux pour les perdre; quoiqu'il n'y ait rien de plus certain. Si on le croyoit, on agiroit autrement. On ne laisseroit pas au démon toutes les portes de son ame ouvertes par la négligence & les distractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voies nécessaires pour lui résister. C'est ce que S. Paul a dessein de nous imprimer dans l'esprit par ces paroles que nous avons rapportées. Il nous découvre le danger où nous sommes. Il nous en apprend le remede; & par l'un & par l'autre il nous fait connoître l'excès de l'aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui ne pensent, ni à leur danger, ni aux remedes nécessaires pour s'en garantir.

VIII. L'Apôtre nous en propose deux, qui sont la tempérance & la vigilance : *Soyez sobres*, dit-il, *& veillez*. La tempérance nous empêche de fournir au démon la matiere & les instrumens des tentations. La vigilance nous les découvre, & nous fournit des armes pour y résister. Mais il faut commencer par la tempérance. Et pour entendre de quelle sorte elle affoiblit les tentations, il faut concevoir que le diable n'en est pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement sur nos ames. Il faut, afin

qu'il puiſſe les attaquer, que le corps déréglé par nos paſſions lui en fourniſſe la matiere. Tout ce qui eſt déréglé lui appartient, & par conſéquent tous les effets que le déſordre des paſſions produit dans le corps, ſont de ſa juriſdiction. Il les emploie à ſes fins. Il les fait agir dans les temps les plus dangereux pour nous, & les plus favorables pour ſes deſſeins. Il frappe nos eſprits par des imaginations vives des objets de nos paſſions. Ce ſont là les armes & les machines qu'il emploie contre nous pour ſe rendre le maître de notre cœur. Or le propre de la tempérance eſt de régler les paſſions corporelles, d'en empêcher les excès, & par conſéquent les déréglemens du corps qui en ſont les ſuites. Ainſi elle ſouſtrait au démon ſes armes; elle affoiblit ſes tentations: & accoutumant l'ame à ſe détacher de ſes objets, & à ne point les aimer, elle la met en état de réſiſter avec plus de force aux ſuggeſtions du diable qui tendent à les lui repréſenter comme aimables.

IX. Mais ce remede ne ſuffiroit pas, ſi l'on n'y joignoit le ſecond de ceux que ſaint Pierre nous enſeigne, qui eſt la vigilance, laquelle, comme nous avons dit, nous fournit des armes pour y réſiſter. Ces armes conſiſtent principalement en trois choſes qu'elle nous découvre.

1. Elle nous fait connoître les tentations, & elle nous donne lieu ainsi de regarder les créatures par lesquelles le diable veut nous attirer, non-seulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les emploie pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en sert comme d'un poison pour nous donner la mort; comme d'une épée pour nous percer le cœur; comme d'un feu pour nous embraser : qu'ainsi, quelques attraits qu'elles puissent avoir en elles-mêmes, elles doivent nous causer de l'horreur étant employées contre nous par ce cruel ennemi.

2. Elle nous montre qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous secourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par-là à recourir continuellement à lui, en disant :
Ps. 24, 15. *Mes yeux sont tournés continuellement sur le Seigneur, parce que c'est lui qui garantira mes pieds de tomber dans les pieges.* Car c'est la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'est le sommeil & la négligence qui les ferme.

3. Enfin elle nous tient attentifs aux vérités de foi opposées aux illusions du diable : car il ne nous représente pas les créatures telles qu'elles sont en elles-mêmes; il nous les fait voir au travers de fausses opinions, qui nous les font paroî-

tre plus grandes & plus aimables qu'elles ne le sont en effet, & qui nous en cachent les défauts & tout ce qui pourroit en diminuer en nous l'estime & l'amour. Or c'est la foi qui détruit ces fausses opinions, non-seulement par les vérités qu'elle nous enseigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai usage des créatures; mais en nous découvrant d'autres objets & d'autres biens, dont la grandeur & la beauté nous rendent toutes les créatures méprisables. Et c'est en quoi consiste cette résistance de la foi à laquelle l'Apôtre nous exhorte par ces paroles: *Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi.*

SUR L'ÉVANGILE
DU III DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 15, 1.

En ce temps-là, les Publicains & les gens de mauvaise vie se tenant auprès de Jesus pour l'écouter, les Phariſiens & les Docteurs de la loi en murmuroient, & disoient: Quoi! cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, & mange avec eux? Alors

Jesus leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous, qui ayant cent brebis, & en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie, & étant retourné en sa maison, il appelle ses amis & ses voisins, & leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou, qui est la femme qui ayant dix drachmes, & en ayant perdu une, n'allume la lampe, & balayant la maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et après l'avoir retrouvée, elle appelle ses amies & ses voisines, & leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avois perdue. Je vous dis de même, que c'est une joie parmi les Anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.

EXPLICATION.

I. CEt Evangile nous représente d'abord le murmure des Pharisiens, de ce que Jesus-Christ souffroit que plusieurs d'entre les Publicains & les gens de

de mauvaiſe vie s'approchaſſent de lui, & de ce qu'il mangeoit même avec eux. Cela fait voir que les Phariſiens avoient pour regle & pour pratique générale, de ſe retirer du commerce des pécheurs, & qu'ils faiſoient conſiſter leur ſainteté dans cette ſéparation. Mais cette maxime ainſi entendue eſt très-fauſſe, & elle eſt fondée ſur des principes de préſomption & d'orgueil. Il eſt permis de ſe retirer du commerce des pécheurs par pluſieurs raiſons; il eſt mauvais de s'en retirer par d'autres raiſons. On peut ſe retirer du commerce des pécheurs par une juſte précaution, lorſque leurs péchés ſont contagieux, & qu'on appréhende d'en devenir imitateur en converſant avec eux. On ne peut blâmer cette maniere de ſe retirer de leur converſation : & il y a bien des gens qui ſont au contraire très-blâmables de ne pas s'en retirer, & de ſe croire aſſez forts pour reſpirer ſans ſe nuire un air ſi empoiſonné. Jeſus-Chriſt n'avoit pas beſoin d'éviter les pécheurs en cette maniere. Car, outre qu'il n'avoit rien à craindre, ce n'étoit pas pour les écouter qu'il les voyoit; c'étoit pour être écouté d'eux : & il ne leur parloit pas pour approuver leurs péchés, mais pour leur en inſpirer l'averſion & l'horreur.

II. Secondement, on peut s'en retirer par discipline & par charité, lorsque les pécheurs étant séparés des autres fideles par l'ordre de l'Église, on s'éloigne d'eux pour leur causer une confusion sa-
2. *Thess.* lutaire. C'est ce que saint Paul prescrit,
3, 6. en ordonnant de se séparer de tous les Chrétiens qui menent une vie déréglée. Mais cette séparation de charité & de discipline n'étoit pas en usage parmi les Pharisiens. Elle a de plus ses exceptions. Lors, par exemple, qu'on voit manifestement qu'on est plus en état de ramener les pécheurs au bon chemin en leur parlant, qu'en ne leur parlant point, il est bon de leur parler. Jamais l'Eglise n'abandonne totalement le soin des ames. Elle ne ferme jamais entiérement ses entrailles aux plus grands pécheurs. Et si elle a quelquefois refusé pour toujours ses Sacremens à quelques personnes dans la rigueur de sa discipline, comme à ceux qui étoient retombés après leur pénitence, elle n'a jamais refusé de leur faire entendre sa voix lorsqu'ils désiroient de l'écouter. Les pécheurs mêmes à qui Jesus-Christ parloit, n'étoient point de cet ordre, & ne pouvoient être considérés comme étant tombés dans une apostasie réitérée. C'étoient de simples pécheurs, qui avoient plutôt toujours été privés de

la justice qu'ils ne l'avoient abandonnée. Ce n'étoit point en toutes ces manieres permises que les Pharisiens se séparoient d'eux. Ils s'en séparoient parce qu'ils se croyoient justes, & qu'ils croyoient les pécheurs indignes de converser avec eux. Ils étoient tous de l'humeur de ce Pharisien qui disoit à Dieu : *Je vous rends graces de ce que je ne ressemble pas aux autres hommes, qui sont adulteres & ravisseurs du bien d'autrui, & entre autres à ce Publicain.* Luc. 18. 11. Ainsi leur refus d'avoir commerce avec les pécheurs, étoit fondé sur une raison d'orgueil. Ils ne se mettoient pas fort en peine de les convertir; leur salut leur étoit indifférent; & l'accusation qu'ils formoient contre Jesus-Christ de ce qu'il parloit aux pécheurs de leur salut, faisoit voir que leur coutume étoit d'en désespérer.

III. Enfin cette pratique des Pharisiens étoit encore fondée sur un autre mauvais principe. C'est qu'ils ne faisoient état que des désordres extérieurs, & des péchés grossiers & visibles; & que quoiqu'ils eussent sujet de se croire coupables d'un grand nombre de péchés spirituels, ils ne laissoient pas de se croire justes, & de se préférer aux pécheurs par une préférence intérieure. Ce n'est point ainsi que les vrais Chrétiens se séparent des pé-

cheurs. Ils ne se préferent point à eux. Ils craignent que leurs péchés intérieurs & cachés ne les rendent encore plus coupables qu'eux. Ils s'en séparent donc, sans mépris, sans préférence, sans aversion, & pour obéir simplement à un ordre extérieur de l'Eglise, qui prescrit cette séparation par des vues fort contraires à celles des Pharisiens. Jesus-Christ eut donc raison de n'avoir aucun égard à leur pratique; de ne pas traiter autrement les pécheurs visibles que ceux dont il connoissoit les crimes secrets & spirituels, & de communiquer sa doctrine également à tous; puisqu'ils étoient tous également coupables à ses yeux, & que les Pharisiens mêmes l'étoient plus que les autres; parce qu'ils avoient plus d'oppositions à la vérité, & plus de confiance en eux-mêmes, qui sont les principaux obstacles à la conversion.

IV. Jesus-Christ, pour réfuter le murmure des Pharisiens, pouvoit leur alléguer une raison très-véritable, qui est que s'il n'eût point voulu parler aux pécheurs, il ne devoit donc point leur parler à eux-mêmes; puisqu'ils étoient les plus grands pécheurs de tous. Il leur a insinué cette vérité en d'autres lieux; mais il ne le fait pas en celui-ci, où il avoit dessein seulement d'appaiser leur

murmure. Au contraire il ménage leur délicatesse par une comparaison favorable, d'un Pasteur qui quitte quatre-vingt-dix-neuf brebis sur les montagnes, pour aller chercher une brebis égarée : ce qui pouvoit faire conclure aux Pharisiens, que si quelquefois Jesus-Christ se séparoit d'eux pour parler à des pécheurs, il les traitoit en innocens & en brebis qui n'étoient point égarées ; & cela n'avoit rien de choquant pour eux. Rien n'est plus admirable que le ménagement dont Jesus-Christ a usé dans la dispensation des vérités de son Evangile, & le soin qu'il a eu d'éviter de choquer les hommes en leur proposant des vérités disproportionnées à leurs dispositions. Il faut souvent s'adresser à lui pour lui demander la participation de cette sagesse, qui empêche de choquer inutilement les hommes par des vérités avancées mal à propos. Mais il ne faut pas prétendre néanmoins avec tous ces ménagemens éviter entiérement leur aversion ; puisque Jesus-Christ même ne l'a point évitée. Ainsi il ne faut pas demander avec moins d'instance la force de soutenir sa vérité devant les hommes, lorsqu'il est nécessaire de le faire, sans craindre les effets de leur colere & de leur haine, que la prudence pour la ménager.

V. Ce Pasteur auquel Jesus-Christ se compare, qui laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis sur les montagnes, pour en aller chercher une qui est égarée, aimoit-il mieux cette unique brebis égarée, que les autres qui ne l'étoient pas ? On ne peut pas le conclure de la parabole; mais seulement qu'il témoignoit à cette unique brebis plus de soin & plus d'application, parce qu'elle en avoit plus besoin. Il laissoit les autres brebis sur les montagnes; mais il les laissoit en sûreté. Quand Dieu a établi les ames dans une vie sainte, dans l'éloignement du monde, dans la pratique d'exercices réglés, leur vie même les soutient, & il ne faut plus qu'une grace & une providence ordinaire pour les conserver dans la justice. Mais quand une ame s'est égarée, & qu'elle s'est enfoncée bien avant dans le déréglement, il faut souvent de grands renversemens pour l'en retirer; & c'est une chose étrange que ce que Dieu fait quelquefois pour sauver une seule ame. Ce n'est point une pensée fausse, que de dire qu'il peut se faire que Dieu renverse quelquefois un royaume pour sauver un petit nombre d'élus : car il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une ame qui est dans son élection éternelle, ni rien de si vil à ses yeux qu'une multitude de réprouvés.

VI. Mais cette parole de Jesus-Christ peut encore avoir une plus grande étendue, & se rapporter même aux véritables justes qui abandonnent Dieu, & que Dieu abandonne ensuite quelquefois par des jugemens épouvantables, afin de tenir tout le monde dans une frayeur salutaire. Quand il permet, par exemple, que tout un pays soit infecté par l'hérésie, le crime des peres attire l'abandonnement des enfans, qui étant justes par la grace du Baptême, ne laissent pas d'être presque tous emportés par l'exemple de leurs peres. Et cela n'arrive pas seulement par l'hérésie, mais aussi par la corruption répandue presque universellement dans toute l'Église. Peu d'enfans évitent l'imitation des mauvais exemples de leurs peres, ou de ceux avec qui ils sont nourris; & ne l'évitant pas, on ne peut nier qu'ils ne soient abandonnés. Dieu ne fait rien d'extraordinaire pour les en sauver; & pendant ce naufrage général d'innocens, il retire quelquefois de grands pécheurs de l'abyme des vices où ils sont plongés, pour en faire des vases de miséricorde. C'est que Dieu ne veut pas qu'il y ait d'état où l'on puisse se promettre une entiere sûreté. Il veut que tous *operent leur salut avec crainte & tremblement*; parce que c'est lui qui est

Philipp. 2, 12.

auteur de la bonne volonté qui nous sauve. Si tous les hommes, quelque saints qu'ils soient, n'ont pas en eux des causes de damnation, comme les Calvinistes ont osé le soutenir; ils ont au moins de justes sujets pour lesquels Dieu peut leur refuser le don de la persévérance, & cet amas de secours & de protection, sans lequel personne n'est sauvé. Il y a donc à craindre pour tout le monde; mais il est vrai pourtant qu'il y a inégalement à craindre. Il y a beaucoup à craindre pour les grands pécheurs : car il y en a peu à qui il fasse ces miséricordes extraordinaires dont ils ont besoin pour se convertir effectivement. Il y a beaucoup à craindre pour ceux qui n'ont pas fortifié la grace de leur Baptême par la pratique d'une vie chrétienne; parce qu'il y en a peu qui évitent le naufrage dans cette foule de mauvais exemples que le monde leur présente de toutes parts. Il y a encore beaucoup à craindre pour ceux qui menent une vie relâchée dans les conditions du monde, quoique cette vie soit exempte de crimes; parce que leur tiédeur donne beaucoup de prise au diable pour les tenter. Mais il y a beaucoup moins à craindre pour ceux qui menent une vie exacte & réglée; qui pratiquent la pénitence & la retraite, soit dans le

monde, soit hors du monde; parce que Dieu en abandonne peu de cet ordre. Ainsi chaque dégré de vertu qu'on acquiert, est en même-temps un dégré de sûreté : & s'il reste toujours quelque sujet de crainte, parce qu'elle est nécessaire pour réprimer l'orgueil; la juste confiance qu'on doit avoir en Dieu, augmente néanmoins à proportion du progrès que l'on fait dans la vertu, & sur-tout dans l'humilité, qui est la base & le fondement de la vie chrétienne.

VII. Ce divin Pasteur qui avoit laissé ses quatre-vingt-dix-neuf brebis sur les montagnes, pour chercher sa brebis égarée, ne pouvoit pas manquer de la retrouver. Il l'avoit suivie dans son égarement même, & n'avoit point détourné ses yeux de dessus elle; & il l'avoit préparée à son retour par divers événemens qu'il avoit permis. Quand le temps où il devoit la reprendre fut donc arrivé, il la trouva fatiguée & lasse par ses courses vagabondes. Il l'arrêta, il s'en saisit; & par un amour incomparable, il la chargea sur ses épaules. Elle n'étoit plus capable de marcher elle-même : il la soulagea par cette invention de sa charité. Dieu porte au commencement les grands pécheurs par la grace forte dont il les touche, qui leur ôte toutes les difficultés de leur ché-

min ; qui les tient comme liés par diverses nécessités par lesquelles il ne permet pas qu'ils lui échappent : & il leur fait sentir sa bonté & sa miséricorde pour les garantir du désespoir où leur é... pourroit les porter.

VIII. Non-seulement il le fait par les mouvemens intérieurs de sa grace ; mais il inspire le même esprit à ses ministres. Car la conduite qu'ils gardent envers ces grands pécheurs à qui Dieu a donné quelque désir de retourner à lui, n'est pas de leur rendre ce retour difficile en leur parlant d'une maniere dure & disproportionnée à leur foiblesse, & en leur représentant Dieu comme en fureur contre leurs déréglemens : mais c'est de les nourrir d'une douce espérance en la miséricorde de Dieu, de la leur représenter comme prête à submerger tous leurs péchés, pourvu qu'ils recourent sincérement à elle. C'est de porter une partie de leur pénitence, & de ne leur prescrire d'abord que des œuvres qui ne les rebutent point. Ce n'est pas qu'un Pasteur fidele veuille en demeurer là, & qu'il croie avoir droit de les dispenser de la pénitence. Il sait qu'il leur feroit un extrême tort ; puisqu'il leur ôteroit le moyen de satisfaire à la justice de Dieu, de détruire leurs mauvaises habitudes,

de s'affermir dans la bonne voie : mais il attend en patience que ces pécheurs soient en état de pratiquer ces remedes; que leurs forces spirituelles soient augmentées : & cependant il les porte, il s'accommode à eux, & les entretient dans les exercices proportionnés à leur foiblesse. C'est ainsi que Dieu porte les pécheurs, & par lui-même, & par les Pasteurs; & qu'il les ramene au troupeau, hors duquel ils ne pouvoient que se perdre.

IX. Il ne communique pas seulement cet esprit de douceur envers les pécheurs, à ses ministres qui sont sur la terre; il le communique aux Anges du ciel & aux ames spirituelles de l'Eglise. Car ce discours que le Pasteur fait à ses amis, *Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui étoit perdue*, représente les mouvemens qu'il inspire aux Anges & aux ames vraiment spirituelles. Il les remplit de désirs pour la conversion de certains pécheurs, & d'une joie proportionnée à ces désirs quand ils l'ont obtenue. Il veut qu'ils cooperent à la pénitence de ces pécheurs, en y prenant part par leurs prieres & leurs bonnes œuvres : & il arrive rarement qu'un grand pécheur soit bien converti, qu'il n'y en ait quelque cause sur la terre dans

la charité particuliere que Dieu inspire pour lui à des ames justes.

X. Jesus-Christ, pour mieux faire comprendre ce qu'un Pasteur doit faire pour ramener les pécheurs à la voie du salut, se sert encore d'une autre comparaison, qui est celle d'une femme qui ayant perdu une drachme de dix qu'elle avoit, allume une lampe & balaie toute la maison pour la retrouver. Et cette comparaison fait voir que les Pasteurs doivent exciter toute leur lumiere & employer tous leurs soins pour retrouver les ames égarées. Cette lumiere doit leur faire examiner toute leur propre conduite, pour découvrir si ce n'est point par leur faute qu'elles se sont perdues, & s'ils n'y ont point contribué par leur négligence. Et il est rare qu'ils puissent s'assurer de n'en être pas les causes, ou parce qu'ils n'ont pas assez prié pour elles, ou parce qu'ils n'ont pas assez remédié à ce qui les a fait tomber. Cet examen de leur propre conduite, & de l'état de l'Eglise qu'ils gouvernent, est représenté par le soin qu'a cette femme de balayer sa maison. Les choses égarées se cachent aisément dans la confusion & dans le désordre d'une maison pleine d'ordures: mais quand on a soin, autant que l'on peut, de purifier la maison de son cœur, & de bannir les

ſcandales de l'Egliſe, on trouve les moyens de réduire les pécheurs à leur devoir.

XI. C'eſt ce qui fait voir en même-temps, que les déſordres & les ſcandales de l'Egliſe ſont la cauſe ordinaire de la chute des particuliers, & que ceux qui y contribuent, ou qui n'y remédient pas, ſe rendent coupables de tous les péchés qui en naiſſent. Ainſi pour convertir les pécheurs particuliers, il faut s'appliquer d'ordinaire à ſe réformer ſoi-même, & l'Egliſe, autant que l'on peut. Il faut tâcher d'y remettre tout dans l'ordre, & de l'éclairer par les lumieres de l'Ecriture, qui eſt la lampe qui diſſipe les ténebres de cette vie, & qui nous eſt donnée pour nous y conduire. Par ce moyen les déſordres ne demeurent point cachés; ils ſont découverts aux pécheurs mêmes: & rien n'a plus de force pour les ramener à la voie de la juſtice, que de ſe voir ainſi condamnés par tout le monde.

XII. Il n'eſt pas étrange après cela que cette femme, figure de l'Egliſe & des Paſteurs, déſire qu'on prenne part à ſa joie ſur la converſion des pécheurs. Car cette converſion eſt un bien commun auquel tout le monde eſt obligé de prendre part. Un grand pécheur attire la colere de Dieu ſur toute l'Egliſe, comme

celui qui cacha des dépouilles de Jéricho, l'attira sur tous les Israélites. L'Eglise est obligée de se purifier de ce mauvais levain pour détourner les effets de
1. Cor. 5, 7. la colere de Dieu. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit saint Paul, en parlant de l'incestueux de Corinthe. Quand l'Eglise réussit donc dans le désir qu'elle a de la conversion des pécheurs, ce doit être une joie commune; parce que c'est une marque que la colere de Dieu est appaisée, & parce que l'outrage que les péchés font à Dieu est réparé par la conversion des pécheurs : car c'est encore ce qu'elle considere le plus. L'outrage que Dieu reçoit par les péchés, doit affliger toute l'Eglise; & par conséquent la réparation de cet outrage doit toute la réjouir.

SUR L'ÉPÎTRE DU IV DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. *Rom.* 8, 18.

MEs freres, je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera

un jour découverte en nous. Aussi les créatures attendent avec un grand désir la manifestation des enfans de Dieu, parce qu'elles sont assujetties à la vanité; & elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties, avec espérance d'être délivrés de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté de la gloire des enfans de Dieu. Car nous savons que jusqu'à maintenant toutes les créatures soupirent & sont comme *dans le travail de l'enfantement. Et non-seulement elles, mais nous encore, qui possédons les prémices de l'esprit, nous soupirons & nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'effet de l'adoption divine, la rédemption & la délivrance de nos corps*] *en notre Seigneur Jesus-Christ.*

EXPLICATION.

I. CEtte vérité n'a pas besoin d'être expliquée : mais elle a bien besoin d'être méditée; parce que les hommes qui ne sauroient la désavouer dans l'esprit, n'en sont guere pénétrés dans le cœur. Les moindres maux temporels les touchent plus vivement que les biens de l'autre vie, tout éternels qu'ils soient. Il n'y a point de si petit intérêt, de si petit plaisir, & de si petite douleur pour laquelle on n'abandonne quelquefois son

ame & son éternité. Qu'eſt-ce que le plaiſir d'un jureur, d'un blaſphémateur, d'un médiſant? Qu'eſt-ce que la douleur qu'on prétend repouſſer par un démenti & par des injures? Qu'eſt-ce que la peine d'un jeûne qu'on évite par le violement d'un précepte de l'Egliſe? Il n'y a preſque rien qu'on ne préfere à Dieu; & l'on peut dire qu'il n'eſt rien de ſi vil aux hommes que leur ame & leur ſalut.

II. La cauſe de cet étrange déréglement eſt qu'ils conçoivent fortement le préſent & le ſenſible, & qu'ils conçoivent très-foiblement ce qui eſt abſent & ſpirituel. Ils ont une idée infiniment vive des moindres choſes temporelles, & ils en ont une infiniment ſombre de ce qui n'arrivera qu'après la mort. Il y en a qui ſont perſuadés qu'il faudra bien quelque jour changer de vie; mais en attendant, diſent-ils, il eſt bon de jouir des biens du monde, & d'en éviter les maux: ils croient qu'ils auront toujours aſſez de temps pour penſer à l'autre vie, & que cela ne manque jamais à perſonne. Ces illuſions ſont groſſieres; mais elles n'en ſont pas moins communes. On s'y laiſſe aller ſans ſe les avouer expreſſément à ſoi-même. Ce n'eſt pas proprement l'eſprit qui y tombe; c'eſt le cœur, toujours avide du plaiſir, & impatient dans les

moindres maux : ce qui fait qu'il n'applique l'esprit qu'au sentiment présent, & ne lui donne aucune liberté de penser à l'avenir.

III. Le remede unique de ce déréglement si dangereux, est de demander à Dieu qu'il nous fasse sentir & qu'il imprime fortement dans nos esprits la disproportion des maux temporels avec les biens éternels. Et, pour joindre notre application avec le secours de Dieu, il est bon de méditer cette disproportion en suivant les idées que saint Bernard en avoit. » Voyez, dit-il, combien ce que » nous avons à souffrir en cette vie, a » peu de rapport avec la gloire que nous » attendons en l'autre. Les souffrances » sont passageres, selon l'Apôtre, & de » plus, légeres : la gloire non-seulement » est éternelle, mais immense dans sa » grandeur & dans son élévation. Pourquoi vous amusez-vous à compter à » l'incertain les jours & les années que » vous avez à souffrir quelque chose dans » ce monde? Le temps passe, & la peine » passe avec le temps. Ces jours de souffrances ne se joignent pas ensemble. » Ils se cedent la place, & se succedent » les uns aux autres. Mais il n'en est pas » ainsi de la gloire & de la récompense » de nos travaux. Elle n'aura point de

De div. serm. 1, n. 7.

» succession & de vicissitude, comme » elle n'aura point de fin. Elle nous sera » donnée tout à la fois, & elle demeu-
Ps. 126, 2, 3. » rera éternellement. *Quand il aura donné » le sommeil à ses serviteurs*, dit le Psal- » miste, *voilà l'héritage du Seigneur qui » est tout prêt.* Le mal de chaque jour est » consommé chaque jour, & ne se réserve » point au lendemain : mais la récom- » pense de tous vos travaux vous sera » donnée dans un jour auquel aucun autre
2. Tim. 4, 8. » jour ne succédera. *Une couronne de jus- » tice m'est réservée*, dit l'Apôtre, *que le » juste juge me rendra*, non dans ces jours, » mais *dans ce jour* unique & éternel. *Un*
Ps. 83, 11. » *seul jour dans vos parvis*, dit le Psal- » miste, *vaut mieux que mille jours.* On » boit la peine goutte à goutte; on la » prend peu à peu; elle passe par petites » parties : mais la récompense se répan- » dra sur nous comme un torrent, comme » un fleuve impétueux de plaisirs. Ce sera » un torrent de joie, un fleuve de gloire, » un fleuve de paix; mais un fleuve qui » nous remplira de ses eaux, & qui ne » s'écoulera point; un fleuve qui jamais » ne passera, mais qui nous inondera éter- nellement de son abondance.

IV. *Les créatures sont assujetties à la vanité involontairement.* ℣. 20.

La doctrine de saint Paul dans ce pas-

ſage & dans la ſuite de cette Epître eſt très-remarquable, & néanmoins peu conſidérée par le commun des Chrétiens. Il veut que la corruption du péché ſoit répandue, non-ſeulement dans le cœur des hommes, mais auſſi ſur toutes les créatures en la maniere qu'elle le peut être; c'eſt-à-dire, que comme les hommes ſont devenus ſuſceptibles des impreſſions du péché, toutes les autres créatures en ſont devenues les inſtrumens. Car au lieu qu'elles avoient été créées pour ſervir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produiſoient ſur leurs eſprits, elles ſont préſentement employées par les démons pour les tenter & les éloigner de Dieu. Cet uſage des créatures étant contre l'inſtitution de la nature, ſaint Paul dit que ce n'eſt pas volontairement que la créature y eſt aſſujettie, & qu'elle tend à en être délivrée, comme elle le ſera au renouvellement du monde, lorſque le péché ſera détruit, & que Dieu ôtera aux démons l'empire qu'ils ont encore ſur les créatures corporelles, qui les fait appeller par ſaint Paul *les princes du monde, & les puiſſances de l'air.* Ainſi bien loin qu'il ne faille rien attribuer aux démons, de tous les déſordres des ſaiſons, & de tous les effets qui arrivent par le

Epheſ. 6, 12.

mouvement de la matiere; il y a au contraire de l'apparence qu'ils ont part à tout ce qui nuit aux hommes, & qu'ils sont les causes de la plupart des événemens du monde qui contribuent à augmenter les péchés: & ils produiroient peut-être un bouleversement entier de toute la nature, si Dieu ne bornoit la puissance qu'il leur a donnée, & ne les empêchoit par ses Anges d'exécuter tous les desseins que leur malice leur fait concevoir. Nous ne verrons que dans l'autre monde toute la part qu'ils ont à ce qui se passe dans ce monde: mais nous pouvons juger dès celui-ci sur les principes de l'Ecriture, qu'ils y en ont beaucoup. Car ne pouvant tenter les hommes qu'en agitant les humeurs & en remuant les esprits qui sont dans le corps, d'une maniere propre à exciter certaines idées & certaines pensées, on doit juger qu'ils produisent souvent ces sortes de mouvemens en nous; parce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que les tentations. Ainsi ce n'est point en vain que saint Paul dit, que *nous*
Ephes. 6, 12, 16. *avons un combat contre les puissances de l'air*, & qu'il leur attribue *des traits enflammés*, qui ne peuvent consister néanmoins que dans les mauvaises pensées qu'ils inspirent aux hommes, & les mauvais mouvemens qu'ils excitent en eux,

qui tirent leur origine de l'agitation
qu'ils causent dans les humeurs & dans la
matiere.

V. Cette doctrine produit naturelle-
ment deux conséquences importantes.
La premiere, que nous ne devons ja-
mais user des créatures, sans tâcher de
détourner par la priere les mauvais effets
de ces impressions que le démon fait sur
les corps, & que l'usage que l'on en fait
sans cela est imprudent & téméraire.
C'est ce qui fait dire à saint Paul que les
alimens sont sanctifiés *par la parole de* 1. Tim.
Dieu & par la priere. C'est le motif de 4, 5.
toutes les bénédictions de l'Eglise, par
lesquelles elle demande à Dieu qu'il dé-
tourne les mauvais effets de cette puis-
sance des démons sur toutes les choses
du monde. C'est la raison qui lui fait
consacrer certaines matieres, comme
l'eau bénite, pour en être le remede.
Toutes ces choses ainsi consacrées sont
comme un monument de ses prieres, &
comme des prieres continuelles & sub-
sistantes : & Dieu se plaît à les employer
pour confondre l'orgueil du diable, en
le réduisant par des matieres viles, mais
fortifiées par la bénédiction de son Egli-
se, à l'impuissance de nuire aux hommes.
Et c'est ce qui fait voir que c'est une
force d'esprit très-mal entendue, que de

croire pouvoir uſer des créatures, ſans détourner par la priere les effets de ce pouvoir que le diable a ſur elles ; & que c'eſt en quelque ſorte ſe livrer au démon, que d'en uſer indifféremment & ſans recourir à Dieu : qu'ainſi l'on ne ſauroit trop fréquemment s'adreſſer à Dieu, pour lui demander que les alimens dont nous nous ſervons, & tous les objets qui frappent nos ſens, ne ſoient point employés à notre perte par le démon.

VI. Mais la ſeconde conſéquence eſt encore plus importante. C'eſt qu'il n'y a que la néceſſité qui puiſſe nous excuſer dans l'uſage des créatures ; & que ceux qui reſſerrent le plus cet uſage, ſont les plus prudens : car comme elles ſont toutes empoiſonnées, le moins qu'on peut en uſer, eſt toujours le mieux : on donne par-là moins de lieu au démon d'agir ſur nous par le moyen de ces créatures qui lui ſont ſoumiſes. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que ſon ordre & la néceſſité qui nous porte à en uſer, & que nous nous adreſſons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en ſera de même, quand nous voudrons uſer des créatures ſans néceſſité ? Il ne faut donc point d'autre raiſon à un Chrétien pour ſe priver des ſpectacles, des délices de la

vie, & de l'usage de toutes les créatures dont il peut se passer, que de dire qu'il ne veut point des présens de son ennemi; qu'il redoute ses poisons, & que tout ce qui est sous sa puissance lui est suspect.

VII. Si la priere est nécessaire pour empêcher que le diable ne se serve des objets extérieurs pour faire de mauvaises impressions sur nos ames, elle l'est beaucoup plus quand il s'agit de traiter avec les hommes, & de recevoir en son ame l'impression de leurs pensées & de leurs mouvemens, ou par la lecture, ou par l'entretien; puisque la plupart des discours des hommes ont en effet le démon pour principe, n'étant que des effusions de l'erreur & de l'orgueil, & des autres passions que le démon leur a inspirées, & sur lesquelles il domine. Ils sont donc naturellement empoisonnés, & ces poisons sont reçus dans l'ame de celui qui les écoute sans précaution. Un * homme de bien ne lisoit jamais les livres des hérétiques sans avoir fait les exorcismes de l'Eglise; parce qu'il disoit qu'ils avoient été faits par l'esprit du diable, & qu'il y avoit dans ces livres *une impression d'erreur.* Mais tous les livres des païens ne viennent-ils pas de la même source, & ceux même de la plupart

* M. l'Abbé de S. Cyran.

2. Thess. 2, 10.

des gens qui écrivent dans le Christianisme? Le diable est le plus grand auteur & le plus grand écrivain du monde, aussi-bien que le plus grand parleur; puisqu'il a part à la plupart des écrits & des paroles des hommes. Cependant les hommes sont si simples, ou plutôt si aveugles & si destitués de lumiere, qu'ils écoutent tous ces discours, & lisent tous ces livres sans discernement, sans prieres, & sans pratiquer aucune des choses qui peuvent en détourner les mauvais effets.

VIII. Le diable n'a pas moins de puissance sur ceux qui lisent les meilleurs livres, quand ils s'y portent par des motifs corrompus. Il trouve moyen de les rendre, ou l'aliment de leur vanité, ou l'instrument de leurs passions. Il en trompe plusieurs par la lecture de l'Ecriture, ou il fait qu'ils s'en servent pour tromper les autres : ce qui fait qu'un Saint demandoit à Dieu, que jamais ses écritures ne lui servissent, ni à tromper les autres, ni à se tromper lui-même : *Nec fallar in eis, nec fallam ex eis.* C'est ce qui devroit nous porter à ne jamais commencer la lecture d'aucun livre de piété, sans demander à Dieu la grace de nous garantir de l'abus que notre corruption peut faire des vérités les plus saintes, & de nous préserver des illusions

August. Confess. l. 11, c. 2, n. 2.

ſions que le diable peut y mêler pour nous ſéduire.

IX. Si l'Apôtre repréſente toutes les créatures comme gémiſſant de ſervir ainſi d'inſtrumens au démon pour perdre & pour corrompre les ames, & comme déſirant d'être délivrées de cet état, pour ne plus être que des inſtrumens de la juſtice & de l'obéiſſance qu'on doit à Dieu, ce qui arrivera lorſque la gloire des enfans de Dieu étant manifeſtée, l'empire du diable ſera pleinement détruit : quel doit être le gémiſſement des hommes, qui ſont l'objet de toute la malignité des démons, qui emploient contre eux toutes ces créatures pour les ſéduire ? Avec quelle ardeur ne devroient-ils point déſirer d'être délivrés de tous ces pieges ; d'être garantis de tous ces périls ; & non-ſeulement de découvrir ces filets que les démons leur tendent, mais que ces filets même ſoient rompus & briſés, & que les démons ſoient réduits à l'impuiſſance de les tenter ? C'eſt là cette délivrance dont il eſt dit : *Le filet a été briſé, & nous en ſommes échappés.* Il n'y aura plus de lieu à la ſéduction de l'erreur, lorſque la lumiere de la vérité luira pleinement aux hommes. Il n'y aura plus de lieu à l'illuſion des paſſions, lorſque le cœur des hommes ſera pleinement

Pſ. 123. 7.

possédé de l'amour de Dieu. Ce sera alors que toutes les choses changeront de face à l'égard des hommes ; parce qu'ils n'y verront que les grandeurs de Dieu, & des motifs de le louer & de l'aimer. Ce sera là l'unique usage des créatures ; & c'est où nous devons aspirer par nos gémissemens & par nos désirs, principalement quand nous nous sentons pressés par le mauvais usage que le démon en fait contre nous pendant qu'il est encore le prince du monde.

SUR L'ÉVANGILE DU IV DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 5, 1.

En ce temps-là, Jesus étoit sur le bord du lac de Génésareth, & se trouvant accablé par la foule du peuple qui le pressoit pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étoient descendus, & lavoient leurs filets. Il entra donc dans l'une de ces barques, qui étoit à Simon, & le pria de s'éloigner un peu de la terre ; & s'étant

assis, il enseignoit le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, & jettez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maitre, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais néanmoins je jetterai le filet sur votre parole. L'ayant jetté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompoit, & ils firent signe à leurs compagnons, qui étoient dans une autre barque, de venir les aider : ils y vinrent, & ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en falloit peu qu'elles ne coulassent à fond. Ce que Simon-Pierre ayant vu, il se jetta aux pieds de Jesus, en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur ; car il étoit tout épouvanté, aussi-bien que tous ceux qui étoient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avoient faite. Jacques & Jean, fils de Zébédée, qui étoient compagnons de Simon, étoient dans le même étonnement. Alors Jesus dit à Simon : Ne craignez point ; votre emploi sera désormais de prendre des hommes. Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quitterent tout & le suivirent.

K 2

EXPLICATION.

I. JEsus, rempli de toute la force de Dieu, a voulu néanmoins se laisser fatiguer par la multitude, & se soustraire à la foule pour se soulagèr, afin d'avertir les Pasteurs environnés d'infirmités, qu'il leur est dangereux de vivre dans le tumulte du monde, & leur apprendre que l'unique moyen de s'y soutenir, est de s'en séparer autant qu'ils le peuvent. Rien n'est plus contraire à la vie & au but que doit avoir un Pasteur évangélique, que de vivre dans la foule du monde, & d'être spectateur de tous les déréglemens des hommes. S'il les reprend tous, & toujours, & en tous lieux, il devient importun & insupportable, ou bien l'on vient à en mépriser sa parole, & à n'en faire aucun état. S'il ne les reprend pas, on l'en fait approbateur; il en perd même le discernement; il s'y accoutume, & il ne compte presque plus pour rien les péchés qui ne sont pas énormes. C'est une chose étrange, combien le commerce fréquent avec les hommes diminue la délicatesse de la conscience, & affoiblit l'idée que l'on doit avoir des fautes que l'on commet contre Dieu. Les Pasteurs ne s'en ressentent pas moins que les autres; parce qu'étant conti-

nuellement obligés de remédier à de grands maux, ils deviennent moins ſenſibles aux moindres. D'ailleurs ce commerce avec le monde diminue infiniment la créance qu'ils devroient avoir ſur l'eſprit des peuples. Ils ne ſauroient vivre avec eux ſans les rendre ſpectateurs de leurs foibleſſes, & cette vue de leurs foibleſſes, pour petites qu'elles ſoient, les fait regarder comme des gens ordinaires, ſujets à tous les défauts des hommes. On s'imagine qu'étant ſemblables aux autres dans les petites fautes, ils le ſont auſſi dans les plus grandes. On donne lieu à mille diſcours & à mille ſoupçons : car il eſt étrange combien le peuple, ſi peu délicat & ſi peu clairvoyant ſur ſa propre vie, eſt délicat & clairvoyant ſur celle des Paſteurs. On ne leur pardonne rien. Cependant en vivant dans le monde, ils contractent néceſſairement quantité de défauts ; & par ces défauts, ils s'attirent du mépris de la part du monde.

II. Il faut donc qu'un Paſteur ſe retire de la foule, & qu'il répare ſes forces dans la retraite & la ſolitude, lors même qu'il ſemble que les peuples ne le preſſent que pour entendre de ſa bouche la parole de Dieu. Il faut qu'il leur paroiſſe ſéparé de la vie commune, dé-

gagé des embarras du monde, & exempt des passions qui agitent le reste des hommes. Il faut qu'il y ait de l'intervalle entre la vie des Pasteurs & celle du peuple, & que le peuple reconnoisse qu'il ne sauroit y atteindre. C'est ce qui attire la créance aux Pasteurs, & qui leur donne même moyen de se faire connoître à plus de personnes. Quand ils sont dans la foule, ils ne sont connus que de ceux qui sont les plus près d'eux; mais en étant un peu éloignés, ils sont vus de tout le monde.

III. Ce qui distingue la vie des Pasteurs, de celle des Religieux solitaires, n'est pas que les Pasteurs doivent vivre toujours dans le monde, & que les Religieux doivent toujours en être séparés; car les uns & les autres doivent vivre dans la séparation du monde. Mais c'est que les Religieux doivent s'y soustraire totalement; & les Pasteurs, au contraire, ne doivent point tellement s'en séparer, que le monde ne puisse jouir de l'exemple de leur bonne vie, & qu'ils ne puissent de leur retraite même faire entendre aux peuples la parole de Dieu, & les instruire de leurs devoirs, sans prendre part à leurs intérêts & à leurs passions. C'est pourquoi la retraite des Pasteurs est en elle-même plus parfaite que celle

des Religieux ; parce qu'elle enferme en même-temps la séparation des hommes, & l'exercice de la charité envers les hommes. Mais si elle est plus parfaite, elle est aussi plus difficile ; parce qu'elle expose davantage les Pasteurs à la vue du monde, qui est toujours dangereuse. La charité fait que les Pasteurs s'exposent davantage au monde pour le servir ; & la prudence chrétienne fait que les Religieux s'en éloignent davantage, de peur de se nuire. Ainsi, pour subsister dans la vie pastorale, il faut avoir plus de perfection & plus de vertu, que pour subsister en celle des Religieux entiérement séparés du monde.

IV. Des deux barques qui étoient au bord de la mer de Génésareth, Jesus-Christ choisit celle de saint Pierre, tant pour prêcher le peuple, que pour ordonner ensuite à saint Pierre d'aller en haute mer, afin d'y figurer, par la pêche miraculeuse qu'il devoit y faire, le mystere auquel il l'avoit destiné, & de lui expliquer à lui-même cette figure, en lui marquant qu'il vouloit le rendre *pêcheur d'hommes.* Matth. 4, 19. Il est donc clair que cette action de Jesus-Christ étoit une action figurative & prophétique, & que ce n'est point par hasard qu'il a choisi la barque de saint Pierre ; mais qu'il a voulu

représenter que c'étoit de cette barque qu'il falloit pêcher les hommes, c'est-à-dire les attirer à l'Eglise; qu'il n'y avoit que ceux qui étoient dans cette barque qui eussent droit de publier la vérité; qu'il n'y avoit qu'eux qu'on dût écouter; qu'il n'y avoit qu'eux qui eussent le don de convertir les peuples, & de les enfermer dans les filets de l'Eglise. Il suffit de ne pas être dans cette barque pour être privé de tous ces droits. Les hérétiques n'ont aucun droit de prêcher; il ne faut point les écouter; ils ne sauroient convertir personne, parce qu'ils ne sont point dans la barque de S. Pierre; ni liés de communion avec le Siege de S. Pierre, qui est l'Eglise Romaine: aussi voit-on que le privilege de convertir les ames & de prêcher l'Evangile, est demeuré tellement propre à l'Eglise Romaine, que les hérétiques n'y aspirent pas. Qui a prêché l'Evangile depuis le neuvieme & le dixieme siecle, à tout le Septentrion, à une partie de l'Afrique, aux Indes orientales, à la Chine & au Japon, & à tout le nouveau monde? C'est l'Eglise Romaine. Les hérétiques n'y ont point de part, quoique leurs sectes, prises ensemble, ne soient pas moins répandues que l'Eglise Catholique.

V. Le privilege de prendre les hommes par la pêche ſpirituelle, eſt entiérement propre à l'Egliſe, & ne peut convenir à aucune ſociété hérétique, ni ſchiſmatique. Ces ſociétés illégitimes peuvent bien unir les hommes dans quelques opinions & dans quelques pratiques extérieures : mais ce n'eſt pas là proprement les enfermer dans un même rets. C'eſt abuſer leurs eſprits par une même erreur ; mais ce n'eſt pas unir à Dieu & entre eux leurs cœurs & leurs volontés, en quoi conſiſte proprement cette priſe. Il n'y a que la vraie Religion & la vraie Egliſe qui réuniſſe les cœurs dans l'amour d'un même bien, qui eſt Dieu même. Toutes les Religions païennes, comme remarque ſaint Auguſtin dans un des livres de la Cité de Dieu, n'ont pas même eſſayé de régler les mœurs des hommes. Elles les ont laiſſés abandonnés aux mêmes paſſions qu'ils avoient auparavant, ſans leur rien preſcrire touchant ce qu'ils devoient aimer ; & c'eſt, ſelon ce ſaint Docteur, une marque évidente de leur fauſſeté. Les ſociétés hérétiques eſſaient bien de le faire ; mais elles n'y réuſſiſſent point. Elles peuvent inſpirer des vertus extérieures ; mais elles ne peuvent inſpirer la charité, que l'on ne tranſporte point hors l'Egliſe Catholique. Il

Lib. 2.

n'y a que dans cette Eglise où l'on trouve des cœurs vraiment unis dans l'amour de Dieu, & enfermés dans les rets d'une même foi, en quoi consiste cette prise, qui les rend vraiment membres de l'Eglise.

VI. Mais il ne faut pas s'imaginer que les Pasteurs de l'Eglise, qui sont les véritables *pêcheurs d'hommes*, établis par Jesus-Christ, fassent cela par leurs propres forces. C'est la parole de Dieu qui opere cette merveille par eux. Sans elle, ils pourroient travailler; mais ils travailleroient vainement. Ils ressembleroient aux Apôtres qui travaillerent toute la nuit sans rien prendre. Il faut jetter les filets par l'ordre de Jesus-Christ, & en suivant sa parole: *In verbo tuo laxabo rete.* C'est cette parole qui convertit effectivement les ames, qui captive leurs volontés, & qui les renferme dans les filets de l'Eglise. Les hommes peuvent être les instrumens & les ministres des conversions; mais ils n'en sont jamais les causes & les principes.

Marc. 1, 17.

VII. Quand saint Pierre dit donc qu'il jettera les filets sur la parole de Jesus-Christ, il marque que cette parole de Jesus-Christ étoit le fondement de sa confiance. Il ne s'appuyoit point sur son travail, ni sur son industrie: il en avoit

déja éprouvé l'inutilité. Il fondoit uniquement le succès de sa pêche sur l'ordre de Jesus-Christ, & sur le secours que cet ordre lui donnoit lieu d'espérer. C'est la disposition où doivent être les Prédicateurs évangéliques. Ils ne doivent faire aucun fonds sur les talens humains qu'ils peuvent avoir. Bien loin de les rechercher, ils doivent les mépriser, pour ne pas anéantir la force de la croix. Ils doivent mettre toute leur confiance dans le secours de Dieu, & s'en regarder comme simples instrumens, destitués par eux-mêmes de toute force, mais qui peuvent tout par l'efficace de la parole de Dieu. Rien ne détruit plus l'effet des prédications, que la trop grande recherche des moyens humains, & la confiance dans ses propres talens. C'est cette confiance qui fait aussi que l'on prévient les ordres de Dieu, & que l'on s'ingere de soi-même dans ses ministeres ; au lieu que ceux qui n'esperent rien d'eux-mêmes, n'entreprennent jamais de les exercer que quand l'ordre de Dieu les y contraint.

VIII. Il faut encore remarquer que cette pêche abondante ne se fit pas au bord de la mer, & que Jesus-Christ avoit auparavant donné ordre à saint Pierre de le *mener en pleine mer : Duc in altum.*

Tant que les Prédicateurs évangéliques ne font guere éloignés de la terre par leur vie & par leurs discours, qu'ils ne tâchent de détourner les hommes que des grands crimes, & de ne les porter qu'à une vertu foible & commune, ils font peu de fruit; & c'est en partie ce qui a empêché les Ministres de l'ancienne loi de faire de grands progrès; parce que, selon le temps, ils ne devoient les régler que dans l'usage des prospérités du monde; & qu'en les leur promettant pour récompense de leurs bonnes actions, ils leur en inspiroient plutôt l'estime que le mépris. L'Evangile a bien eu un autre progrès; mais ç'a été en menant les hommes en pleine mer, & en leur annon-
Matth. 5, 3, 10. çant ces grandes vérités : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit : Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice.* Ç'a été en leur apprenant, non à rechercher les prospérités du monde, mais à les mépriser. Il est bien plus sûr de renoncer totalement au monde, que de prétendre en modérer l'usage. C'est la cause du succès prodigieux des Apôtres & des hommes apostoliques. Ils apprenoient aux hommes à haïr le monde, à s'abstenir des *passions mondaines*,
Tit. 2, 12. à mettre leur joie dans les souffrances :
Jac. 1, 2. *Mes freres*, dit l'Apôtre saint Jacques,

considérez comme le sujet d'une extrême joie, les diverses afflictions qui vous arrivent. Plus les Prédicateurs se sont avancés dans la pleine mer de la perfection chrétienne, plus ils ont attiré de monde. C'est ce qui a peuplé les déserts; c'est ce qui a bâti tant de Monasteres; c'est ce qui a causé ce progrès merveilleux des Ordres Religieux par toute la terre: car tout cela doit s'attribuer à l'éminence de la vertu de ceux qui ont établi ce genre de vie, si éloignée de celle du commun du monde.

IX. C'est une chose inséparable de la multitude, que les divisions, parce qu'il s'y trouve toujours beaucoup de charnels qui se conduisent par leurs passions, beaucoup d'audacieux & de téméraires qui aiment à se faire chefs de parti, à attacher les autres à eux, & à s'établir par-là dans une espece de domination. Dieu n'a pas voulu exempter son Eglise de ce malheur; parce qu'il n'a pas voulu qu'on la distinguât parfaitement par les sens, & qu'il a voulu au contraire que la corruption du cœur pût la faire méconnoître. Il s'est élevé des hérésies dans le temps même où l'Eglise étoit la plus sainte; c'est-à-dire durant le temps des persécutions. Mais alors il étoit plus facile de les discerner, parce que toutes

ces nouvelles sectes trouvoient moyen de se garantir de la persécution, & se faisoient remarquer par-là. Les persécutions étant cessées par la conversion des Empereurs, & la multitude des charnels étant entrée dans l'Eglise par des considérations temporelles, ce fut alors proprement que l'on vit l'effet de la multitude, par le nombre infini de schismes & d'hérésies qui s'éleverent dans l'Eglise ; ce qui a donné lieu de lui appliquer ces
Isaïe, 38, 17. paroles : *Ma douleur n'a jamais été plus amere que dans la paix.* Cela n'a pas seulement eu lieu dans ces commencemens, mais dans toute la suite ; & l'on ne doit point attribuer les dernieres hérésies à une autre cause que celle-là ; savoir, que l'Eglise se trouva alors chargée d'une multitude infinie de vicieux & de charnels, dont les uns eurent la hardiesse de se faire chefs de parti, & les autres se laisserent séduire par ces ames orgueilleuses & téméraires. C'est ce qui est marqué par ce qu'on voit dans cet Evangile, que la multitude des poissons faisoit rompre le filet.

X. Il est remarqué que saint Pierre ayant vu cette pêche miraculeuse, fut frappé d'un tel étonnement, qu'il dit à Jesus-Christ : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ;* & que

ce même ſentiment s'empara de l'eſprit des autres diſciples. C'eſt l'effet naturel que doit produire ſur nous la manifeſtation de la puiſſance de Dieu & de ſa grandeur infinie. On ne ſe croit pas digne de paroître en ſa préſence, & l'on tâche de s'en ſouſtraire pour un temps, afin de travailler à ſe purifier de l'impureté de ſes péchés. Il eſt vrai que ce ſentiment eſt imparfait, s'il n'eſt tempéré par la vue de la bonté de Dieu, qui nous attire à lui malgré nos miſeres & nos foibleſſes : mais c'eſt néanmoins le premier des mouvemens que Dieu a accoutumé d'inſpirer aux pécheurs qu'il convertit. C'eſt par ce ſentiment qu'ils ſe ſont toujours jugé indignes de la participation des myſteres, & qu'ils s'en ſont humblement retirés pour s'y préparer par la pénitence. Si ces mouvemens ſont rares préſentement, ce n'eſt pas que les pécheurs ſoient plus touchés de la bonté de Dieu qu'autrefois; mais c'eſt qu'on a moins d'idée de ſa grandeur, de ſa ſainteté, & du reſpect qui lui eſt dû; & que les vraies converſions ſont ſi rares, qu'on y voit même rarement les ſentimens par où elles ont coutume de commencer.

XI. La priſe de cette multitude de poiſſons, qui jetta ſaint Pierre dans un tel étonnement, n'étoit que la figure

d'une merveille beaucoup plus grande, dont les Apôtres devoient être les ministres, qui est la conversion des peuples. C'étoit un miracle qui figuroit un autre miracle, & même le plus grand des miracles, n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu, que la maniere dont il a formé son Eglise par des instrumens si foibles, & par des moyens si disproportionnés à un si grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître d'une maniere si éclatante l'empire souverain qu'il a sur les cœurs. Ainsi la considération de cette merveille devroit nous remplir du même sentiment que cette pêche merveilleuse causa à saint Pierre ; c'est-à-dire, d'une admiration profonde de la grandeur de Dieu, & d'un sentiment d'humilité qui nous portât à nous purifier sans cesse pour paroître devant ses yeux.

XII. Si le sentiment de la puissance de Dieu est capable de nous jetter dans l'étonnement & dans le trouble, il doit en même-temps nous consoler : car ce n'est point par nos forces que notre parfaite conversion doit s'opérer ; que nos passions doivent être assujetties ; que nos péchés doivent être détruits, & que nous devons être rendus de nouvelles créatures, dignes de paroître devant la majesté

de Dieu. Il eſt vrai qu'il y a bien loin de l'état des pécheurs, à celui où les Saints doivent être pour jouir de Dieu : mais il eſt vrai auſſi que Dieu eſt bien puiſſant pour opérer ce changement. Ainſi tous les effets de ſa toute-puiſſance doivent fortifier notre eſpérance, puiſque c'eſt d'elle que nous attendons notre renouvellement, & non pas de nous. Travaillons-y comme nous pourrons. Imitons les Apôtres, qui ne laiſſerent pas, nonobſtant les miracles dont ils étoient ſpectateurs, de prêter leur miniſtere pour tirer les poiſſons du rets. Mais joignons-y nos efforts, ſans nous appuyer ſur ces efforts ; & mettant toute notre confiance en la puiſſance de ſa grace, tâchons de fortifier notre confiance par tant d'effets ſignalés de ſa puiſſance qu'il a expoſés à nos yeux. Entrons dans la pratique de ce
que dit David : *Je me ſuis ſouvenu des* Pſ. 76.
œuvres du Seigneur, & j'ai repaſſé dans 12.
mon eſprit les merveilles qu'il a faites dès le commencement du monde ; & tirons-en le même fruit que ce ſaint Prophete, qui eſt de fortifier nos eſpérances, & d'attendre avec plus de confiance le renouvellement de nos ames & de nos corps.

SUR L'ÉPÎTRE DU V DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. I. *Pierre*, 3, 8.

MEs très-chers Freres, qu'il y ait entre vous tous une parfaite union de ſentimens, une bonté compatiſſante, une amitié de freres, une charité indulgente, accompagnée de douceur & d'humilité. Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage; mais n'y répondez au contraire que par des bénédictions, ſachant que c'eſt à cela que vous avez été appellés, afin de recevoir l'héritage de la bénédiction de Dieu. Car ſi quelqu'un aime la vie, & déſire que ſes jours ſoient heureux, qu'il empêche que ſa langue ne ſe porte à la médiſance, & que ſes levres ne prononcent des paroles de tromperie; qu'il ſe détourne du mal & faſſe le bien; qu'il recherche la paix, & qu'il travaille pour l'acquérir: car le Seigneur a les yeux ouverts ſur les juſtes, & les oreilles attentives *à leurs prieres; mais il regarde les méchans avec colere. Et qui ſera capable*

de vous nuire, si vous ne pensez qu'à faire du bien ? Que si néanmoins vous souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez point les maux dont ils veulent vous faire peur, & n'en soyez point troublés ; mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur notre Dieu.

EXPLICATION.

I. LA Religion chrétienne a des principes féconds, qui produisent une infinité de conséquences, soit pour les dispositions intérieures, soit pour les devoirs extérieurs ; & les Apôtres les proposent souvent dans leurs lettres, sans marquer même la liaison qu'elles ont avec ces principes, parce qu'ils la supposent assez claire : c'est ce que l'on peut voir dans saint Paul en plusieurs de ses Epîtres, comme quand il décrit dans la premiere aux Corinthiens, les qualités *Ch.* 13. de la charité ; & c'est ce que saint Pierre fait ici. Après avoir expliqué dans le commencement de cette Epître aux Chrétiens, à qui il écrit, les fondemens de la Religion chrétienne, il en tire ici diverses conséquences, qu'il ne marque qu'en un mot, en laissant à méditer à ceux à qui il écrit, de quelle sorte elles naissent du fond de la Religion, dont il les suppose instruits.

La premiere de ces conséquences est, que les Chrétiens doivent être parfaitement unis : *Qu'il y ait entre vous tous*, dit S. Pierre, *une parfaite union ;* c'est-à-dire, que les Chrétiens ne doivent avoir qu'une même ame & un même cœur ; & cette expression ne contient point une pensée métaphorique, ni exagérée, mais une vérité précise & exacte : car tous les Chrétiens ne doivent pas seulement avoir entre eux une union de volonté, une union métaphorique, une union mystique, mais une union réelle par la participation du même esprit de Dieu, qui doit les animer tous. Cet esprit doit être l'ame de leur ame, comme leur ame est l'ame de leur corps. Il doit leur inspirer les mêmes désirs, les mêmes inclinations, & leur faire rechercher un même bien. Enfin il doit les unir aussi étroitement que si la même ame animoit plusieurs corps. Et c'est pourquoi S. Hilaire ne veut pas qu'on fasse passer l'union des Chrétiens entre eux, pour une union simplement d'affection & de volonté. Il veut qu'on l'appelle une union naturelle ; & c'est en cela qu'il met la ressemblance entre l'union des trois Personnes divines, & celle que les Chrétiens ont entre eux ; parce que, comme les personnes de la sainte

Lib. 8, de Trinit. n. 9.

Trinité n'ont qu'une même nature, les Chrétiens n'ont aussi qu'un même esprit, qui doit les conduire dans toutes leurs actions. Tant qu'ils se laissent gouverner par cet esprit, il est impossible qu'ils soient désunis; car l'esprit de l'homme peut être contraire à l'esprit de l'homme; mais l'Esprit de Dieu ne peut être contraire à soi-même.

II. *Qu'il y ait entre vous tous une bonté compatissante.* ℣. 8.

La seconde conséquence que S. Pierre tire du fond du Christianisme, c'est que les Chrétiens doivent être compatissans, *compatientes.* Et cette conséquence n'est pas moins claire. La compassion vient de ce qu'on regarde les autres comme étroitement unis à nous: car les hommes ne se regardent pas d'ordinaire seuls; ils s'unissent quantité d'objets dont ils composent en quelque sorte leur être, & pour lesquels ils ont les mêmes sentimens que pour eux-mêmes. Un homme ne veut pas seulement être heureux en soi; il veut l'être dans sa femme, dans ses enfans, dans ses parens, dans ses amis; & il se croit de même malheureux par les maux de ces personnes qui lui sont unies. Or quelle union plus étroite que celle des Chrétiens? Ils se tiennent lieu les uns aux autres, de peres & de

meres, de freres & de sœurs, selon l'Evangile. Ils ont tous été rachetés d'un même sang; ils sont nés d'un même Dieu, qui est leur pere commun; ils sont animés d'un même esprit; ils sont nourris d'un même pain; ils participent à un même breuvage; ils tendent à une même fin; & ils esperent que cette union sera consommée par cette union souveraine & ineffable qui sera entre tous les bienheureux, qui les faisant connoître parfaitement les uns aux autres, bannira d'entre eux toute diversité d'affections & de sentimens. Comment se pourroit-il faire que des personnes si étroitement unies, ne ressentissent pas les maux les uns des autres? Ainsi la dureté envers le prochain est une grande marque qu'on n'est guere lié au corps de Jesus-Christ, & que l'on n'y tient guere par tous ces nœuds sacrés qui nous unissent les uns avec les autres. Et c'est pourquoi le Prophete compare les Juifs déréglés & cor-
Jerem. 9, 11. rompus, à *des monceaux de sable*, qui n'ont aucune union intérieure: *Et dabo Jerusalem in acervos arenæ.* La plupart des Chrétiens ne sont joints entre eux que par l'extérieur de la Religion, sans qu'il y ait de lien intérieur & spirituel qui en fasse un même corps. C'est la cause du peu de compassion qu'ils ont les

uns pour les autres, & du peu d'effet de cette compassion.

III. *Qu'il y ait entre vous tous une amitié de freres.* ℣. 8.

Le caractere particulier de l'amitié d'un frere envers son frere, est de se réjouir de ses biens, comme l'on s'afflige de ses maux. Il y en a qui ne témoignent leur affection que dans les maux : il faut être misérable pour en éprouver les effets ; & ainsi on souhaite de n'être jamais l'objet de cette sorte d'affection. Ce n'est pas là une affection de freres, ni par conséquent le caractere de la vraie charité. Elle fait paroître en tout temps, en toutes sortes d'occasions, & dans les devoirs les plus communs, une affection qui édifie le prochain. Elle prend part à ses biens comme à ses maux. Elle est toujours prête d'entrer dans ses intérêts & dans ses justes désirs. C'est cette charité générale que saint Pierre recommande par ces paroles : *Fraternitatis amatores.* Il faut que les Chrétiens sentent & demeurent persuadés que nous les regardons avec une tendresse de freres ; & que si nous avons par quelque endroit quelque avantage sur eux, nous nous réduisons par cet amour fraternel à une parfaite égalité avec eux ; nous les considérons comme nos freres, & nous voulons être traités

d'eux de la même ſorte, ſans prétendre aucun avantage de la diverſité de nos conditions, ou de nos talens.

IV. *Qu'il y ait entre vous tous une affection pleine de tendreſſe.* ℣. 8.

Ce qui eſt marqué par ces paroles, n'eſt qu'une ſuite de ce qui eſt exprimé par les précédentes; mais elles y ajoutent que cette affection générale que nous devons témoigner à nos freres, ne doit pas conſiſter ſeulement en des témoignages extérieurs, mais qu'elle doit naître d'une diſpoſition intérieure & ſincere. Car le terme dont l'Apôtre ſe ſert, ſignifie une bonté intérieure, qui nous rend véritablement ſenſibles aux biens & aux maux du prochain, & qui marque que, ſoit qu'on les aſſiſte dans leur miſere, ſoit qu'on prenne part à leurs biens, on ne le fait pas pour ſatisfaire ſeulement par l'extérieur à ſes devoirs, mais par un ſentiment intérieur de bonté & d'affection qui nous touche & qui nous preſſe. Il n'y a que cette diſpoſition intérieure qui ſoit capable de plaire à Dieu, qui ne peut approuver les effets extérieurs qu'en tant qu'ils naiſſent d'un principe intérieur, dans lequel conſiſte la vraie charité. Ainſi le manque de biens extérieurs ne prive point les Chrétiens du moyen de plaire à Dieu par l'exercice de

de la charité du prochain ; parce que Dieu a beaucoup plus d'égard à ces dispositions intérieures qu'aux effets extérieurs. La veuve qui ne donna que deux *Luc.* 21,
petites pieces de monnoie, donna plus, 2.
selon l'Evangile, que ceux qui faisoient de grands présens au temple. Et une autre veuve qui n'auroit pas même un denier, mais en qui Dieu verroit un fonds de bonté, ne donneroit pas moins, ou plutôt ne seroit pas moins approuvée de Jesus-Christ, que celle qui mérita ses louanges par l'offrande qu'elle fit. Il y a des gens qui seront jugés très-libéraux devant Dieu, quoiqu'ils n'aient jamais rien donné ; & d'autres qui seront jugés avares, quoiqu'ils aient beaucoup donné ; parce qu'ils l'auront fait sans ce fonds de bonté & de charité qui en fait le prix.

V. *Qu'il y ait entre vous tous une modestie & une douceur qui gagne les cœurs.* ℣. 8.

Ces deux mots, selon la langue originale, ne signifient en ce lieu qu'une même vertu, qui retranchant de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y fait paroître que ce qui peut gagner le cœur. La vertu chrétienne applanit toutes les inégalités de nos humeurs, & en retranche toutes les rudesses. Ce n'est pas qu'il n'y ait des tempéramens natu-

rellement durs & secs, & qui ne sont pas absolument incompatibles avec la charité. Mais ceux qui sentent en eux cette disposition, doivent en faire un exercice continuel de mortification, en tâchant de vaincre par des actions de bonté tout ce qu'il y a d'âpre & de rude dans leur naturel. C'est ce que l'on demande au Saint-Esprit dans cette priere : *Faites fléchir ceux qui sont altiers & inflexibles :* FLECTE *quod est rigidum.*

Prose de la Pentecôte.

VI. *Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage.* ℣. 9.

Quiconque rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui sans diminuer le sien ; ou plutôt, il augmente le mal du prochain, & se fait un nouveau mal beaucoup plus grand que celui qu'il avoit reçu. Celui qui s'est porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, est déja bien à plaindre. Il a fait une plaie dangereuse à son ame : il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait une en se vengeant de lui, car on augmente par-là sa haine & son aversion, qui fait sa plaie ; mais de plus, on s'en fait une à soi-même par cette vengeance, car on se prive par-là du bien de la patience & de la charité ; & l'on se rend criminel, d'innocent qu'on étoit auparavant.

VII. *Mais au contraire bénissez ceux qui vous maudissent, sachant que c'est à cela que vous êtes appellés, afin de recevoir comme héritiers, la bénédiction que Dieu vous réserve.* ṽ. 9.

L'Apôtre saint Pierre rend ici la raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait. C'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simplement pour être les instrumens de sa miséricorde envers les hommes. Il s'est réservé la punition & la vengeance : *C'est à moi*, dit-il, *que la vengeance est réservée ;* & il n'a chargé les hommes que de procurer le bien des autres en toutes les manieres qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'exécution de ce devoir ; c'est-à-dire, que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle puisse nous dispenser de leur souhaiter du bien, & de leur en faire si nous le pouvons ; car jamais les hommes ne sauroient être aussi indignes que nous leur fassions du bien, que nous l'avons été, & que nous le sommes encore d'obtenir les graces de Dieu. Il ne veut point que nous ayons égard à leurs miseres, ni à leurs défauts ; comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miseres

Rom. 12, 19.

& à nos défauts. Il nous mesurera, selon
Matth. l'Evangile, à la même mesure sur la-
7, 2. quelle nous aurons mesuré les autres. Notre vocation, selon saint Pierre, est donc d'exercer envers le prochain une miséricorde qui n'ait point de bornes, afin que Dieu ne borne point ses miséricordes sur nous, & que nonobstant nos indignités & nos infidélités, il n'arrête point le cours de ses graces.

VIII. *Car qui vous fera du mal, si vous ne pensez qu'à faire du bien?* ℣. 13.

C'est un principe qu'on ne sauroit avoir trop dans l'esprit, que celui que saint Pierre propose en cet endroit : Que rien ne peut nuire à ceux qui demeurent fideles à Dieu. Un Chrétien peut faire un bon usage de tout, & même des choses les plus terribles, de la pauvreté, des douleurs, de la mort. Toute la malice des hommes & des démons ne peut par tous ses efforts, que lui fournir des sujets de nouveaux mérites. Qu'ont fait autre chose les efforts du démon contre Job & contre les Martyrs, que d'augmenter leur gloire & leur récompense? La philosophie humaine a tâché de rendre le sage invulnérable aux traits de la fortune, & de le mettre au-dessus de tous les accidens humains. Mais ce qui n'étoit qu'une vaine idée dans les discours des

Philoſophes, eſt une réalité très-effective dans la philoſophie chrétienne. Un Chrétien, par ſon humilité & par ſon attachement à Dieu, eſt au-deſſus de tout. Il ne lui arrive rien dont il ne tire avantage, & dont il ne ſe faſſe un tréſor. Tout ce qui lui vient de la part des hommes, ne ſert qu'à augmenter ſes richeſſes. Enfin il n'y a que lui-même qui puiſſe troubler ſa félicité, qui puiſſe ſe bleſſer, qui puiſſe ſe nuire. C'eſt ce qui a été connu des Païens même, & ce qui leur a fait établir cette maxime : *Nemo læditur niſi à ſeipſo :* RIEN *ne peut nuire à l'homme que lui-même.* Et c'eſt pouquoi l'Apôtre ajoute, que ſi nous ſouffrons quelque choſe pour la juſtice, nous n'en ſommes que plus heureux. D'où il s'enſuit nettement que les hommes ne ſont point à craindre : *Ne craignez point*, dit ſaint Pierre, *les maux dont ils veulent vous donner de la crainte ;* parce qu'avec toute leur mauvaiſe volonté, ils ne ſauroient vous faire aucun mal.

IX. *Mais rendez gloire dans vos cœurs à la ſainteté du Seigneur notre Dieu.* ℣. 15.

Un Chrétien étant donc délivré de la crainte des hommes, ne doit avoir d'autre ſoin que d'honorer Jeſus-Chriſt dans

son cœur, & de rapporter toutes ses actions à sa gloire. Il faut que ce culte soit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, & qu'il en rende Jesus-Christ le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors, parce qu'ils ne voient que les dehors; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte intérieur produit nécessairement l'extérieur; mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur : c'est pourquoi saint Pierre se contente de nous recommander le culte intérieur de Jesus-Christ, sachant assez que ce culte se répand naturellement au-dehors; & que possédant le cœur, il se rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent. *Rendez gloire*, dit-il, *dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur notre Dieu.*



SUR L'ÉVANGILE DU V DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 5, 20.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses disciples : Si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point ; & quiconque tuera, méritera d'être condamné par le jugement. Mais moi je vous dis : Que quiconque se mettra en colere contre son frere, méritera d'être condamné par le jugement. Que celui qui dira à son frere, Raca, méritera d'être condamné par le conseil ; & que celui qui dira : Vous êtes fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frere a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, & allez vous réconcilier auparavant avec votre frere, & puis vous reviendrez offrir votre don.

EXPLICATION.

I. LE peu de crainte que cette parole de l'Evangile imprime dans l'esprit du commun du monde, est une grande marque de leur indifférence pour leur salut. Jesus-Christ menace tous les Juifs, & en leur personne tous les Chrétiens, qu'ils n'entreront point dans le royaume de Dieu, si leur justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens. Il y va donc de leur salut, de savoir en quoi ils doivent la surpasser. Cependant combien y en a-t-il peu qui s'informent en quoi consiste le défaut de la vertu des Pharisiens, & en quoi celle des Chrétiens doit être plus grande? Si l'on disoit aux hommes, que quiconque n'observera pas certaines formalités, sera privé de son bien, ils ne manqueroient jamais de s'en instruire très-exactement. Mais quand on les menace de l'exclusion du royaume de Dieu, s'ils n'ont certaines dispositions, il semble qu'ils n'y aient point d'intérêt; ils vivent en repos dans l'ignorance d'une vérité si nécessaire; & il faut la leur apprendre comme malgré eux, si l'on veut qu'ils en soient instruits. Cependant le désir du salut est essentiel au salut; & le désir du salut enferme la recherche exacte de tout ce

qui est nécessaire pour être sauvé. Ces paroles de l'Evangile nous marquant donc une chose nécessaire pour le salut, c'est une très-grande négligence que de ne pas se mettre en peine du sens qu'elles renferment.

II. Il faut donc savoir premiérement, que Jesus-Christ ne fait aucun reproche aux Pharisiens touchant la foi : ils savoient ce que Dieu en avoit révélé aux Juifs; ils attendoient le Messie, & avoient du zele contre les erreurs opposées à la vraie Religion. On ne peut aussi leur reprocher qu'ils violassent ouvertement le Décalogue. Ils n'étoient, ni parjures, ni blasphémateurs, ni violateurs du sabbat, ni meurtriers, ni adulteres, ni ravisseurs du bien d'autrui, ni faux-témoins. Ils avoient bien quelques fausses explications de certains articles, comme du commandement d'honorer son pere & sa mere; mais elles étoient couvertes du prétexte de zele pour Dieu, & autorisées par la tradition de leurs principaux Docteurs. Ils pratiquoient une prodigieuse exactitude dans l'observation de la loi de Moïse, jusqu'à y ajouter des choses qui n'étoient pas commandées, comme de payer la dîme des moindres herbes de leur jardin, & de faire toujours plus que ce qui leur étoit pré-

ciſément ordonné, de peur de manquer à ce qui étoit d'obligation. Ils faiſoient de longues prieres; ils jeûnoient deux fois la ſemaine; ils avoient un grand zele pour convertir les infideles à la Religion des Juifs. On feroit, ce ſemble, de ces Phariſiens, des gens irréprochables parmi les Chrétiens. Cependant c'eſt la Vérité même qui nous apprend, que qui ne les ſurpaſſe point en juſtice, n'entrera point dans le royaume de Dieu.

III. Ainſi la premiere inſtruction qu'on doit tirer de cette parole de Jeſus-Chriſt, eſt que la ſeule exemption des crimes groſſiers ne ſuffit point pour être ſauvé, & qu'on peut obſerver l'extérieur des commandemens de Dieu & de l'Egliſe, ſans avoir aucune part au royaume de Dieu. Il faut aller plus avant; il faut avoir ce que les Phariſiens n'avoient pas; & c'eſt ce qu'il faut apprendre des divers reproches que Jeſus-Chriſt leur a faits dans l'Evangile.

Le premier eſt, qu'ils faiſoient conſiſter toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, ſans ſe mettre aucunement en peine de tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur. Ils ne croyoient pas que les déſirs de vengeance, d'impureté, d'avarice, d'envie, fuſſent des péchés, pourvu qu'on n'en commît pas les ac-

tions. Ainsi ils n'avoient aucune vigilance sur leurs mouvemens intérieurs. Ils ne retenoient que la main, & non pas le cœur ; ce qui leur fait reprocher par Jesus-Christ, qu'*ils ne nettoyoient que le dehors du vase, sans avoir soin d'en purifier le dedans;* & qu'*ils étoient semblables à ces sépulcres, qui paroissant beaux à l'extérieur, ne sont pleins au-dedans que de corruption & de pourriture.* C'est ce qui nous apprend d'abord, que celui qui ne veille point à la garde de son cœur, qui donne toute liberté à ses désirs, qui ne se purifie point de ses souillures cachées, qui s'abandonne à ses mauvaises pensées, mérite tous les reproches que Jesus-Christ a faits sur ce sujet aux Pharisiens.

Matth. 23, 25, 12.

IV. De cette idée qu'ils avoient de la vertu, il en naissoit nécessairement une confiance en eux-mêmes, & une présomption en leur propre justice. Car comme les actions extérieures sont visibles & certaines, y faisant consister la justice, ils ne doutoient point qu'ils ne fussent justes. Ils marchoient donc devant Dieu tête levée, sans crainte & sans confusion intérieure. Les désordres de leur cœur ne les humilioient point, parce qu'ils les comptoient pour rien. Ils ne se croyoient, ni foibles, ni misérables; ils

ne disoient point comme saint Paul : *Malheureux homme que je suis.* Ils ne con-
Rom. 7, 24. noissoient point la plaie de la concupiscence, ni la plupart de ses effets ; ils ne s'en humilioient point devant Dieu ; ils ne portoient point contre eux-mêmes ce jugement de justice, par lequel on se reconnoît non-seulement pécheur & misérable, mais aussi pécheur & orgueilleux, & par conséquent digne de mépris, d'abaissement & d'humiliation.

V. C'est un abus ordinaire aux hommes, de se considérer plutôt comme obligés à éviter les vices qu'à avoir les vertus. Cependant toutes les vertus sont de précepte, au moins dans la préparation du cœur. Ce n'est point un conseil, mais un précepte, que d'être humble de cœur, & de se juger digne de mépris. Et bien loin qu'il soit permis de tendre à se rehausser dans l'estime & l'approbation des hommes, on est obligé au contraire d'avoir une volonté effective de combattre son orgueil, en s'humiliant à l'égard de Dieu & des hommes. Cette disposition manquoit absolument aux Pharisiens ; & quiconque ne l'a pas, ne peut avoir qu'une vertu pharisaïque, qui non-seulement n'est d'aucun mérite devant Dieu, mais dont il a plus d'aversion que de tous les vices extérieurs. Il y a des défauts de dis-

positions, qui sont criminels. Ne point avoir de charité, c'est un crime; c'en est un de même que de ne point avoir d'humilité, ni de reconnoissance : c'est néanmoins sur quoi presque personne ne s'examine. On croit être en assurance, quand on n'a point fait d'actions formellement contraires à la charité, à l'humilité, à la gratitude; parce que les occasions ne s'en sont pas présentées; & l'on ne pense point que Dieu n'exige pas moins le fond de ces vertus, que les actions extérieures, & qu'il ne sauroit aimer les ames où il ne le voit pas.

IV. Cette confiance en soi-même produit nécessairement le mépris des autres, & une préférence superbe de soi-même à ceux qui sont engagés dans les péchés grossiers. C'est cette disposition qui nous est marquée par la priere orgueilleuse de ce Pharisien de l'Evangile, qui faisoit à Dieu un dénombrement de ses bonnes actions, & en prenoit sujet de se préférer aux pécheurs, & en particulier à un Publicain, qui prioit humblement dans le temple : *Mon Dieu*, disoit-il, *je vous* *Luc.* 18, 11.
rends graces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes & adulteres, ni même comme ce publicain. La vraie humilité oblige les plus exempts des fautes extérieures, à ne point

se préférer aux plus grands pécheurs ; parce qu'il peut se faire d'une part que les péchés des autres soient réparés & couverts par la pénitence ; & de l'autre, que les vertus extérieures qui paroissent en nous, soient gâtées par le mêlange des vices spirituels. Mais les Pharisiens n'entendoient point cette philosophie chrétienne ; ils jugeoient des vertus par les œuvres extérieures. Ainsi quand ils en faisoient plus que les autres, ils se préféroient nettement à eux, & ne prenoient point cette préférence pour un orgueil, mais pour une action de justice : & c'est par-là qu'il arrive souvent que des personnes n'étant pas bien établies dans les vertus intérieures, se perdent, ou s'affoiblissent par la multiplication de leurs bonnes œuvres extérieures ; parce qu'elles en prennent sujet de tomber dans une disposition pharisaïque, qui consiste à mesurer sa vertu sur ces actions extérieures, & à croire qu'on a autant d'avantage sur les autres, qu'on les surpasse en nombre de bonnes œuvres.

VII. Il est fort naturel que ceux qui s'estiment eux-mêmes, désirent aussi d'être estimés des autres ; & c'est pourquoi le désir de l'honneur & de l'estime étoit encore un des caracteres des Pharisiens. Ils ne faisoient rien que par ostentation,

& pour être vus & estimés des hommes, comme Jesus-Christ le leur reproche. S'ils jeûnoient, ils vouloient qu'on le vît & qu'on le sût; & ils affectoient pour cela de paroître pâles. Il en étoit de même de leurs prieres & de leurs aumônes : ils y avoient toujours en vue d'attirer l'estime des hommes; & ils n'en faisoient pas même scrupule, parce que ces vices ne détruisoient pas l'œuvre extérieure dans laquelle ils faisoient consister toute la vertu : ce qui nous apprend que, quoique la vue de l'estime des hommes ne détruise pas le mérite des actions vertueuses, lorsqu'elle n'en est pas le principe, & qu'elle n'est pas volontaire, elle l'anéantit néanmoins, quand elle est le principal motif qui nous les fait entreprendre; ou elle les corrompt, quand, après les avoir faites par un bon motif, on les rapporte volontairement à cette fin. Et comme nous ne savons jamais quel est le vrai principe de nos actions, ni jusqu'à quel point nos pensées & nos désirs sont volontaires, ou involontaires; nous ne savons point aussi si ce qui paroît de bon en nous, est réel, ou faux, chrétien, ou pharisaïque.

VIII. L'orgueil & la vanité étoient suivis dans les Pharisiens, de tous les vices qui les accompagnent ordinairement.

Ils prétendoient par-tout les premieres places ; ils exigeoient qu'on leur fît de grands honneurs ; ils vouloient régner dans l'esprit des femmes dévotes, & s'insinuoient dans leurs maisons ; mais sur-tout ils étoient envieux de la réputation d'autrui : & c'est ce qui les rendoit si fort ennemis des vrais Prophetes, & principalement de Jesus-Christ ; & ce qui fit qu'ils s'opposerent davantage à sa doctrine, que les plus vicieux d'entre les Juifs. Le progrès des vices spirituels est plus grand que celui des vices corporels, parce que l'ame s'y livre plus pleinement ; qu'elle y trouve moins d'obstacles ; que les objets en sont plus continuels, & qu'ils paroissent moins vices à celui qui s'y abandonne.

IX. Les Pharisiens étoient les plus vertueux d'entre les Juifs à l'extérieur : mais ils étoient néanmoins réellement les plus méchans des Juifs, & les plus capables des grands crimes : aussi ce sont eux qui ont eu le plus de part à la mort de Jesus-Christ. C'est une chose bien humiliante pour les gens de bien, que quelque exempts qu'ils soient des crimes extérieurs, ils ne sauroient s'assurer de ne pas être aussi criminels que les plus méchans des hommes, parce qu'ils ne savent pas la mesure de leur orgueil, ni

de leur ingratitude. Dieu ne nous impute pas les péchés que nous pourrions commettre par la corruption secrete qui est en nous, lorsqu'elle est involontaire; mais quand nous la nourrissons volontairement, les crimes y sont en quelque maniere tout formés; & Dieu qui les voit, nous juge par les effets qui sont conçus dans notre cœur, & qui ne manquent de se produire au-dehors que faute d'occasion.

X. Ce que l'Evangile ajoute ensuite, tend encore à nous faire comprendre combien ce que Dieu exige des Chrétiens, est au-dessus de ce que la lettre de la loi sembloit exiger des Juifs: car la loi, en défendant de tuer, sembloit avoir négligé tout ce qui étoit au-dessous, & qui n'alloit pas à procurer la mort au prochain. Mais Jesus-Christ nous apprend que la loi éternelle défend non-seulement le dernier effet de la haine du prochain, qui est le meurtre, mais aussi les plus légers commencemens, comme la colere; c'est-à-dire, en un mot, que Dieu ne discernera pas la haine du prochain simplement par les effets extérieurs, mais qu'il la condamnera en elle-même, quoiqu'elle ne produise que des paroles qui semblent bien éloignées de la malice du meurtre.

1. Joan. 3, 15. *Quiconque*, dit saint Jean, *hait son frere*, *est homicide*; c'est-à-dire, qu'il sera traité de Dieu comme un homicide, parce que la haine en renferme la malice. Cela fait donc voir qu'il y a des paroles qui paroissent peu considérables, qui sont néanmoins des péchés dignes de la damnation, parce qu'elles naissent d'un fonds de haine, qui suffit pour les rendre criminelles.

XI. Il ne faut donc pas distinguer ces trois dégrés dont parle l'Evangile, par la seule différence des effets extérieurs, mais aussi par les différens dégrés de la haine du prochain, qui est, tantôt commencée, tantôt plus forte, & tantôt consommée. Elle n'est ordinairement que commencée, quand elle ne produit qu'un certain chagrin, qui ne va pas jusqu'aux paroles de reproche; & cependant dans cet état même elle n'est pas innocente. Dieu la punira plus sévérement que les Juifs ne punissoient les crimes ordinaires. Que si le mouvement de haine est plus fort & plus formé, & qu'il produise au-dehors les reproches communs que la passion suggere, quoiqu'il ne marque pas encore une haine toute formée, Dieu les punira plus sévérement que les Juifs ne punissoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugés par le souve-

rain Conseil de l'Etat. Mais si la haine est telle qu'elle porte à faire de certains reproches, qui marquent un dessein formé de détruire la réputation du prochain, & qui ne soient pas simplement les effets d'une passion passagere, mais d'une haine enracinée, qui tend à le déshonorer entiérement parmi les hommes, comme faisoit parmi les Juifs l'injure de fou, il ne faut plus chercher dans la conduite des hommes, d'exemples de la sévérité avec laquelle Dieu punira ce crime; & il faut savoir qu'il le punira par la derniere de ses peines, qui est la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là, que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoiqu'elles ne se terminent qu'à des paroles, il y en a plusieurs où l'on perd entiérement la grace de Dieu, & où l'on se rend digne de l'enfer; & que cela se rencontre quand la haine est arrivée jusqu'à un certain dégré, ou de dessein formé l'on veut déshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de considération parmi les hommes.

XII. Le remede que Jesus-Christ propose ensuite (& qu'il représente comme si nécessaire, qu'il veut que, pour le pratiquer, on quitte le don qu'on est près

d'offrir à l'autel) qui eſt d'aller ſe réconcilier avec le prochain qu'on a offenſé, en lui demandant pardon ; ce remede, dis-je, eſt doublement utile, pour celui qui a offenſé, & pour celui qui a été offenſé. C'eſt une marque que celui qui a offenſé a changé de volonté, & qu'il condamne la faute qu'il a faite : ce qui eſt le fondement d'une réconciliation ſincere. Mais c'eſt de plus un remede ſalutaire de la plaie que l'on a faite au prochain. Car une injure reçue eſt une ſemence continuelle de haine dans le cœur de celui à qui on l'a faite. Elle lui cauſe une tentation qui tend à lui faire perdre la charité toutes les fois qu'il s'en ſouvient. Souvent on y réſiſte au commencement, & l'on y ſuccombe long-temps après lorſque la mémoire s'en renouvelle. On doit donc regarder cette injure comme une plaie dangereuſe, où le feu & la gangrene peuvent ſe mettre à tout moment. Ainſi celui qui l'a faite, eſt obligé de prévenir ce malheur, dont il eſt cauſe, en s'humiliant ſincérement ſous celui qu'il a offenſé, & en lui en demandant pardon : ce qui eſt l'unique moyen d'éteindre cette étincelle de haine qu'on a jettée dans ſon cœur, & qui peut toujours y produire un funeſte embraſement.

SUR L'ÉPÎTRE
DU VI DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. *Rom. 6, 3.*

MEs Freres, ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jesus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Nous avons été ensevelis avec lui par le Baptême pour mourir au péché; *afin que, comme Jesus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Pere, nous marchions aussi dans une nouvelle vie: car si nous sommes entés* en lui *par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi* entés *par la ressemblance de sa résurrection, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, & que désormais nous ne soyons plus asservis au péché; car celui qui est mort est délivré du péché. Que si nous sommes morts avec Jesus-Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Jesus-Christ; parce que nous savons que Jesus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne mourra plus, &* que *la mort n'aura plus*

d'empire ſur lui : car quant à ce qu'il eſt mort, il eſt mort ſeulement une fois pour le péché ; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. Conſiderez-vous de même comme étant morts au péché, & comme ne vivant plus que pour Dieu en Jeſus-Chriſt notre Seigneur.

EXPLICATION.

I. CEs paroles de l'Apôtre : Que *nous tous qui avons été baptiſés en Jeſus-Chriſt, nous avons été baptiſés en ſa mort*, ne nous marquent pas ſeulement que ſa mort eſt la ſource des graces que nous recevons par le Baptême ; que nous y ſommes en quelque maniere lavés dans ſon ſang, puiſque c'eſt la vertu de ce ſang qui nous purifie de nos péchés ; & qu'ainſi les eaux du Baptême, qui touchent & nettoient notre corps, ſont la figure du ſang de Jeſus-Chriſt, qui nettoie notre ame de ſes ſouillures : mais cette expreſſion myſtérieuſe nous enſeigne auſſi une autre vérité plus conforme à l'intention de ſaint Paul, & qu'il explique dans la ſuite. C'eſt que l'action du Baptême, & cette ſainte cérémonie par laquelle nous ſommes plongés dans l'eau, ou au moins couverts d'eau, repréſente la mort de Jeſus-Chriſt, qui ſe termina par ſon enſeveliſſement,

comme le modele de notre mort ſpirituelle. Le tombeau reçut le corps de Jeſus-Chriſt privé de la vie d'Adam, par laquelle il portoit la figure du péché; & l'eau du Baptême doit recevoir nos ames mortes à la corruption d'Adam & à la concupiſcence, que l'Ecriture appelle *le vieil homme & le corps du péché.* Ainſi le Baptême figure deux morts; l'une, que nous repréſentons par cette cérémonie ſacrée, qui eſt la mort de Jeſus-Chriſt; l'autre, que nous commençons dans le Baptême même, & que nous promettons de conſommer, qui eſt la mort au péché. *Rom. 6, 6.*

II. Il doit donc ſe paſſer dans le Baptême une mort préſente, qui eſt la mort au regne du péché. Car comme ce regne du péché conſiſte dans la préférence de la créature au Créateur, & dans l'amour de ſoi-même plus que de Dieu, nous le détruiſons en rentrant ſous l'obéiſſance de Dieu, & en renonçant à tous les crimes par leſquels nous nous y ſommes ſouſtraits. Nos péchés y périſſent par la rémiſſion que nous en recevons; comme les Egyptiens, qui en étoient la figure, périrent dans la mer rouge, qui repréſentoit notre Baptême. Mais cette mort qui s'opere dans le Baptême, n'eſt que le commencement d'une autre mort, à la-

quelle nous promettons de travailler, & de tendre le reste de notre vie. Car nous y faisons profession, par cette même cérémonie extérieure, d'une vie de mort; c'est-à-dire, de mourir continuellement à l'amour des créatures, & de mortifier sans cesse l'inclination que nous avons à en jouir, qui est ce qu'on appelle le vieil homme.

III. Si la préférence des créatures à Dieu est la mort de l'ame, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique sans cette préférence, est la voie de la mort. Car en aimant les créatures pour elles-mêmes, on se dispose à les préférer à Dieu. Non-seulement c'est une disposition & un acheminement à la mort, mais c'est une mort commencée. Car l'amour des créatures diminuant toujours celui de Dieu, nous prive d'une partie de notre vraie vie, qui consiste toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête aux créatures, retarde le cours du voyage par lequel elle tend à Dieu; & en voulant jouir d'elles, elle se prive à proportion de la jouissance de Dieu. Nous nous engageons donc dans notre Baptême à travailler toute notre vie à mourir à cet amour, & à mortifier les mauvaises inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette sainte cérémonie;

rémonie ; & la renonciation au démon, à ses œuvres & à ses pompes, n'est que l'explication de la promesse qui y est renfermée. Car le démon ne regne sur nous que par l'amour des créatures : ainsi on ne renonce au démon, qu'en renonçant à cet amour.

IV. Le renoncement à l'amour des créatures étant donc un des engagemens de notre Baptême, il s'ensuit que nous nous y obligeons à n'user d'aucune créature que par nécessité, & que nous y promettons d'observer cette regle de la tempérance chrétienne, *de n'en désirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'usage que nous en ferons, une telle modération, qu'il ne s'y mêle rien de la passion qui porte à en jouir.* Et delà on doit conclure que quoique toutes les recherches des plaisirs non nécessaires, ne soient pas des péchés mortels, elles sont néanmoins contraires aux engagemens de notre Baptême ; parce que la jouissance de ces plaisirs est cette vie d'Adam, à laquelle nous avons fait profession de mourir, & que nous avons figurée par notre ensevelissement sous les eaux du Baptême. C'est cette vie d'Adam à laquelle Jesus-Christ nous a obligés de mourir, en mourant lui-même sur la croix, & en se dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit

d'Adam, & qui figuroit le vieil homme, selon saint Paul. Ainsi ceux qui passent leur vie dans les plaisirs, ou de l'esprit, ou du corps, la passent dans un violement continuel de leur Baptême : & l'on ne peut pas douter que cette sorte de vie ne soit essentiellement contraire à la vie chrétienne, puisqu'elle est contraire au premier engagement que nous avons contracté en faisant profession du Christianisme.

V. Il paroît encore delà que ce qu'on appelle les vœux de Religion, & tous les autres qu'on peut faire pour s'obliger à renoncer absolument à la jouissance de certains plaisirs, & à la possession de quelques créatures, ne sont que des facilités que le Saint-Esprit a inspirées aux Chrétiens pour observer plus aisément les obligations de leur Baptême. Par les promesses qu'ils y ont faites, ils sont obligés de n'aimer aucune créature pour elle-même. Or la voie la plus courte & la plus facile pour ne pas les aimer, est de s'en priver absolument, & d'y renoncer pour toujours. Il est difficile de ne pas aimer un objet dont on jouit avec plaisir. Le plaisir est une glu qui y colle & y attache l'ame ; & il est bien mal aisé qu'on ne passe de cette attache jusqu'à l'aimer pour lui-même. Ainsi la vie des

personnes qui renoncent absolument au monde & à la jouissance des créatures, est plus difficile comme vie humaine, mais plus facile comme vie chrétienne. Il est plus facile de jouir des créatures, que de s'en priver; mais il est plus difficile de jouir des créatures sans les aimer, que de s'en priver, afin de ne pas les aimer.

VI. Enfin il paroît clairement par-là, que si ceux qui demeurent dans le monde veulent se sauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chrétiennement) non-seulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus réformés, mais elle deviendra en quelque sorte plus pénible, plus incommode & plus difficile. Ils sont obligés à la même fin, qui est de ne point aimer les créatures, & de résister au torrent de la concupiscence qui nous y porte. Ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui est de se priver absolument de leur usage. Il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir; & tous ces autres moyens sont plus difficiles; & demandent de plus grands efforts, & une plus grande mortification intérieure. Plus ils sont exposés au torrent du monde, plus ils doivent

ſe roidir pour n'en point être entraînés. Car s'ils ceſſent de faire effort contre ce torrent, ils en ſeront emportés. En jouiſſant des créatures, ils les aimeront; en les aimant, ils s'y attacheront; en s'y attachant, ils viendront à les préférer à Dieu; & les préférant à Dieu, ils violeront criminellement les promeſſes de leur Baptême. Tout amour des créatures y donne quelque atteinte, comme nous l'avons prouvé; & elles ſont violées d'une maniere criminelle par toute préférence de la créature à Dieu.

VII. Mais l'état d'un Chrétien baptiſé ne doit pas être ſeulement diſtingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiſcence; il doit l'être encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il doit mener après ſon Baptême. S'il eſt néceſſaire de mourir au monde pour vivre de cette vie reſſuſcitée, il eſt néceſſaire de vivre de cette vie pour mourir au monde. Car l'amour ne ſe bannit que par un autre amour; & il n'y a que l'amour de Dieu qui puiſſe éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour de la volonté de Dieu, l'amour de la juſtice, l'amour de la vérité, l'amour de l'éternité, prenne la place de l'amour des choſes temporelles. Cette vie reſſuſ-

citée renferme une nouveauté d'actions. Et il ne faut pas s'imaginer que cette vie nouvelle puisse être entiérement insensible aux hommes; ensorte qu'un Chrétien véritablement régénéré, & menant une vie nouvelle, puisse être aisément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil homme. Il est vrai que la concupiscence n'étant pas entiérement détruite, il y a encore quelque sorte de mêlange dans les actions des plus gens de bien : mais néanmoins comme la vie nouvelle doit y être la plus forte, elle doit aussi y être la plus agissante. Les actions du vieil Adam ne doivent plus y être que comme des actions qui échappent, & qui se dérobent en quelque maniere à la vue de l'ame : mais les actions de Religion, de justice & de sainteté doivent y régner, & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impression que les autres hommes ont de nous, se forme sur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment chrétien, doit être différente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'esprit du monde domine.

VIII. L'Apôtre nous apprend que, comme la mort au péché nous rend semblables à la mort de Jesus-Christ, la nou-

velle vie des Chrétiens nous représente l'état de Jesus-Christ ressuscité, & en est même l'effet. Car c'est Jesus-Christ ressuscité qui opere cette vie en nous : or elle doit la représenter principalement dans l'exemption totale de la mort. *Jesus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* Et de même un Chrétien véritablement régénéré, ne doit plus mourir par le péché. La grace chrétienne n'est point un état inconstant, comme bien des gens se l'imaginent : c'est un état durable, qui a de la fermeté & de la stabilité. C'est une chose inouie dans tous les Peres, qui ont connu l'esprit du Christianisme, que ces vicissitudes de vie & de mort dans lesquelles plusieurs se persuadent qu'un Chrétien peut vivre. L'Esprit de Dieu ne prend point possession d'un cœur pour si peu de temps ; & il n'y rentre point si facilement quand on l'en a banni. Ce sont des imaginations formées sur l'état des Chrétiens de ces derniers siecles, dans lesquels on voit ces changemens & ces inconstances : mais l'idée que l'Apôtre nous donne de la vie chrétienne, doit nous faire conclure, non que cette inconstance peut se rencontrer dans de véritables Chrétiens, mais que ceux en qui elle se rencontre, ne le sont pas.

Rom. 6, 9.

IX. Ces changemens si fréquens sont même contraires à la nature de la volonté : elle peut bien changer assez fréquemment d'actions extérieures, pourvu que ce soient des effets de la même passion qui regarde les choses diversement & par différentes faces ; mais elle ne change pas aisément d'amour dominant, ni de fin derniere. Un ambitieux qui met son souverain bien dans la grandeur, ne se dépouille pas facilement de cette passion qui le domine. Il n'est point humble aujourd'hui, & demain orgueilleux. Dieu a voulu que l'amour qui fait l'essence de la vie chrétienne, y fût semblable. C'est une passion, mais une passion dominante, & qui est d'ordinaire aussi durable que toutes les autres passions.



SUR L'ÉVANGILE DU VI DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Marc*, 8, 1.

EN ce temps-là, le peuple qui ſuivoit *Jeſus, s'étant trouvé en fort grand nombre, & n'ayant pas dequoi manger, Jeſus appella ſes diſciples, & leur dit : J'ai compaſſion de ce peuple, parce qu'il y a déja trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, & ils n'ont rien à manger ; & ſi je les renvoie en leurs maiſons ſans avoir mangé, les forces leur manqueront en chemin, parce que quelques-uns d'eux ſont venus de loin. Ses diſciples lui répondirent : Comment pourroit-on trouver dans ce déſert aſſez de pain pour les raſſaſier? Jeſus leur demanda : Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'aſſeoir ſur la terre : il prit les ſept pains, & rendant graces, il les rompit, les donna à ſes diſciples pour les diſtribuer, & ils les diſtribuerent au peuple. Ils avoient encore quelques petits*

poissons qu'il bénit aussi, & il commanda qu'on les leur distribuât de même. Ils mangerent donc, & furent rassasiés ; & on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étoient restés. Or ceux qui mangerent étoient environ quatre mille. Et Jesus les renvoya.

EXPLICATION.

I. CE que l'Evangile nous rapporte du zele de ce peuple qui suivoit Jesus-Christ dans un lieu désert, sans avoir dequoi manger, & qui s'exposoit par-là à la défaillance, si Jesus-Christ ne l'eût nourri par un miracle, donne lieu à plusieurs réflexions importantes. La premiere est, qu'il peut arriver que par un saint oubli de soi-même, & par une grande ardeur de piété, on ne ménage pas assez les forces de son corps, sans que Dieu nous impute cette imprudence. Car ce peuple en commit une de cette nature, puisqu'il s'exposoit à la défaillance, si Jesus-Christ ne l'eût secouru par un miracle. On pouvoit donc dire qu'il tentoit Dieu en quelque sorte, puisqu'il l'obligeoit à ce miracle; & cependant son ardeur n'a fait qu'attirer la miséricorde de Jesus-Christ, & nullement ses reproches. La plupart des Saints ont commis de ces sortes d'imprudem-

ces, & ont souvent abrégé leur vie par des austérités & des travaux qu'ils ne croyoient pas au-dessus de leurs forces, mais qui l'étoient effectivement, sans que Dieu leur ait imputé ces sortes de défauts; parce qu'il voyoit que c'étoit leur amour & l'ardeur de leur piété qui les causoit. Dans les choses douteuses, il est juste de se déterminer par le plus grand intérêt. Or notre plus grand intérêt est de faire ce qui plaît davantage à Dieu. Ainsi comme l'on ignore la mesure précise de ses forces, quand on a beaucoup d'ardeur de piété, on ne manque guere de prendre le parti le plus fort, & de se porter aux choses qui sont en soi plus utiles à son ame. Les personnes qui, dans ces sortes de doutes, prennent toujours le parti le plus foible & le plus conforme aux inclinations de la nature, font bien connoître par-là la foiblesse de leur piété. Il peut donc se faire que des personnes soient en effet trop foibles pour entreprendre certaines actions, & pour pratiquer certaines pénitences, & que néanmoins elles pechent en ne les pratiquant pas; parce que cette foiblesse ne leur étant pas clairement connue, c'est par l'amour de leur corps, & non par raison qu'elles prennent le parti de cette

prudence timide qui les porte à éviter avec tant de soin tout ce qui peut nuire à leur santé.

II. L'ardeur de ce peuple pour écouter la parole de Dieu étoit grande : mais elle n'étoit que passagere. Ils n'étoient pas pour cela véritablement convertis, ni justifiés ; ou s'ils l'étoient, ils l'étoient d'une maniere très-foible, puisque tout cela se dissipa, & qu'il ne paroît point qu'aucun ait réellement persévéré, y ayant eu peu de véritables & de durables conversions avant la résurrection de Jesus-Christ. Cela fait voir que ceux qui sont nouvellement touchés, sont capables de se porter à certaines actions de zele & de charité qui paroissent grandes ; mais qu'il y a néanmoins bien de la différence entre ces ardeurs que les premiers mouvemens de conversion font concevoir, & une piété ferme & solide. La dévotion des Novices est d'ordinaire plus ardente, parce qu'elle est plus nouvelle ; mais elle se ralentit & se passe bientôt, lorsque les objets qui les occupoient, cessent d'avoir à leur égard l'attrait de la nouveauté. Le temps affoiblit tous les sentimens, & même ceux de piété ; mais au défaut de cette dévotion sensible, les personnes vraiment touchées, substituent une résolu-

tion ferme & courageuſe, qui enracine les vertus, & qui paroiſſant moins vive dans le ſentiment, a beaucoup plus de force & de ſolidité dans le fond. La piété ne s'affermit & ne ſe fortifie que par les diverſes épreuves & les diverſes tentations : ce qui fait dire à ſaint Ephrem, que quoiqu'une ame ait été faite participante de la grace, tant qu'elle n'eſt nourrie que de la douce onction de l'Eſprit de Dieu, & qu'elle n'a point encore été éprouvée par les tentations & les tribulations que l'eſprit malin lui ſuſcite, elle eſt encore dans l'état d'enfance. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les ſentimens vifs que des mouvemens paſſagers peuvent nous donner, ſi nous n'avons ſoin de les enraciner dans notre cœur par un long exercice d'une vie vraiment chrétienne.

III. Il eſt dit que Jeſus-Chriſt fut touché de compaſſion pour ce peuple : & comme ſa compaſſion étoit véritable, & qu'elle le porta à faire un miracle ſignalé, on ne doit point douter que ce miracle ne fût deſtiné par la charité de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement à nourrir leurs corps, mais auſſi à fortifier leur ame : car ce doit être la fin de toutes les charités corporelles; & on les pratique mal, quand on n'a pas principalement

en vue le bien ſpirituel du prochain. Cependant cette miſéricorde de Jeſus-Chriſt, quoique très-réelle & très-effective, n'étoit pas jointe avec la volonté de leur donner ces graces ſpéciales qui produiſent la perſévérance. Il les leur eût accordées, s'ils les euſſent demandées. Ils pouvoient & ils devoient les demander; mais il n'avoit pas deſſein de leur donner cette grace forte & particuliere de prier qu'il donne à quelques-uns, ſans qu'ils l'aient méritée. Il y a donc deux ſortes de miſéricorde en Jeſus-Chriſt: l'une plus commune, & l'autre plus grande: l'autre qui produit ces graces paſſageres, & l'une qui produit ces graces perſévérantes. C'eſt ce que David entendoit parfaitement, lorſqu'il demandoit à Dieu, *qu'il eût pitié de lui*, non ſelon Pſ. 50, 3.
ſa miſéricorde commune, mais *ſelon ſa grande miſéricorde :* & c'eſt ce que nous devons faire de même dans tous les bienfaits temporels & ſpirituels que nous recevons de Dieu. Comme nous ne ſavons encore ſi ce ſont des effets de ſa miſéricorde commune, ou de ſa grande miſéricorde, il veut qu'en les recevant avec gratitude, nous lui demandions toujours cette grande miſéricorde, qui eſt la ſource de la perſévérance, & dont il ne nous aſſure jamais pendant

cette vie, afin que nous ne cessions jamais de la demander.

IV. Cette miséricorde commune que Dieu exerce envers ceux qu'il prévoit devoir en abuser, n'empêche pas qu'il n'ait encore d'autres vues de rendre ces mêmes graces utiles à d'autres qui n'en abuseront pas; & c'est ce que Jesus-Christ fit en cette occasion. Car ce miracle qu'il opéra pour les Juifs, étoit en même-temps fait pour les Chrétiens, qui devoient mieux en user que les Juifs. Il vouloit qu'il servît à fortifier leur foi & à nourrir leurs ames, par les instructions qu'il renfermoit. Ainsi comme nous sommes du nombre de ceux qui y ont part, & que Jesus-Christ a eu en vue, nous ne devons point regarder ce miracle comme fait simplement pour les Juifs, mais comme fait pour nous: & comme ces Juifs auroient été des ingrats, s'ils n'en avoient eu aucune reconnoissance, nous le sommes beaucoup plus qu'eux, quand nous ne sommes point touchés de ce que Dieu a bien voulu nous le faire connoître pour édifier notre foi, & pour nous servir d'une nourriture spirituelle.

V. Ce miracle de Jesus-Christ étant une marque de sa puissance infinie & de ses richesses inépuisables, par lesquelles

il nourrit toutes les créatures, & fournit à tous leurs besoins, nous donne lieu d'admirer non-seulement l'usage qu'il en a voulu faire en de certaines occasions, mais beaucoup plus la réserve avec laquelle il en a si peu usé; car ce même JESUS, qui pouvoit nourrir quatre mille personnes avec sept pains, se laissoit lui-même manquer de toutes choses. Il vouloit bien que d'autres suppléassent à ses nécessités, & recevoir d'eux extérieurement ce qu'il leur donnoit lui-même: & par-là il pratiquoit en même-temps, & la pauvreté, & l'humilité, qui ne lui étoient pas moins cheres que sa puissance, & dont la pratique lui étoit bien plus ordinaire que les démonstrations qu'il faisoit quelquefois de sa puissance infinie: & c'est ce qui nous apprend qu'autant que nous le pouvons, nous devons nous réduire aux voies communes & humbles, & ne faire paroître l'autorité & la force, si nous en avons, que dans des rencontres extraordinaires que la charité nous fait discerner. Jesus-Christ a donné aux hommes un exemple continuel d'humilité; & nous y sommes d'autant plus obligés que lui, que Jesus-Christ n'avoit que faire de s'humilier pour lui-même; au lieu que nous avons un besoin continuel d'humilier notre orgueil, & qu'ainsi

l'humilité nous est toujours utile, quand elle ne le feroit pas aux autres.

VI. On peut encore connoître par ces marques de grandeur & de puissance que Jesus-Christ donnoit quelquefois, combien son humilité étoit différente de celle des hommes : car elle étoit toute volontaire en lui ; au lieu qu'elle est presque toute nécessaire dans les hommes. Jesus-Christ supprimoit continuellement l'éclat de sa grandeur, & l'empêchoit de paroître. Les hommes ne suppriment point de grandeur ; car ils n'en ont point : toute leur humilité ne va qu'à ne pas supprimer leur bassesse, & à vouloir bien que les autres en connoissent une partie. Ce n'est qu'un aveu sincere de ce qu'ils sont dans la vérité ; & souvent même par cet aveu ils s'honorent beaucoup davantage, qu'en voulant déguiser aux hommes ce qu'ils ne sauroient leur cacher.

VII. Comme Jesus-Christ avoit encore plus en vue dans ce miracle les fideles qui naîtroient dans la suite des temps, que les Juifs qui l'environnoient, il a voulu sans doute leur apprendre, par les motifs qu'il a eu de faire ce miracle pour les Juifs, ce qui peut le porter à faire des miracles spirituels sur les Chrétiens. Les qualités qui paroissent extérieure-

ment dans ces Juifs, nous représentent donc celles qui doivent être effectivement dans les Chrétiens. Ces peuples que Jesus-Christ nourrit par miracle, l'avoient suivi dans un lieu désert. Il faut donc aussi, pour mériter les graces de Jesus-Christ, le suivre dans le désert, dans l'éloignement du monde, & dans la séparation des consolations de la vie du siecle. Il faut le suivre dans la pratique des vérités que le monde ne connoît point, & qui sont comme désertes & abandonnées. Il faut se retirer soi-même, non-seulement d'esprit, mais de corps, de la foule des affaires. Il y aura une infinité de gens qui ne participeront point aux graces de Jesus-Christ; parce qu'ils auront vécu dans le tumulte du monde, & qu'ils n'auront pas eu le courage de suivre Jesus-Christ dans la retraite.

VIII. Mais est-on donc obligé de quitter le monde, d'abandonner ses affaires, de renoncer aux occupations? Je ne dis pas cela. Il y a des gens qui ne peuvent le faire, parce qu'il y a des devoirs de justice qui les obligent d'y demeurer. Mais ce que je dis, c'est qu'il faut écouter Jesus-Christ, à quelque prix que ce soit; & pour cela, si l'on ne peut se retirer de corps, il faut au moins se faire une re-

traite & un désert dans son cœur. Si l'on ne peut éviter de s'occuper des affaires, il faut éviter de s'y plonger; c'est-à-dire d'y mettre tout son esprit & tout son cœur. Il faut toujours faire ensorte que Dieu demeure le maître de notre cœur. Si l'on peut vivre de cette sorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on peut y posséder son ame, travailler à la mortification de ses passions, adorer, prier & écouter Jesus-Christ, je n'ai rien à dire. Mais si l'on ne fait rien de tout cela, & qu'on se laisse dominer & accabler l'esprit par les choses temporelles, quel moyen de s'empêcher de périr? Il faut donc nécessairement, ou se séparer du monde réellement, ou en être au moins séparé de cœur.

IX. On voit encore dans ce peuple une autre disposition excellente; c'est la pratique de ce précepte de Jesus-Christ: *Cherchez premiérement le royaume de Dieu, & tout le reste vous sera donné comme par surcroît.* Il suit Jesus-Christ, il l'écoute, il ne se met en peine de rien. Les nécessités les plus pressantes ne le font pas songer à s'en retourner. On fait tout le contraire dans le monde: on commence toujours par le soin de l'établissement & de la fortune; la piété n'est que l'accessoire; on y pensera quand on aura pour-

Matth. 6, 33.

vu à ce qu'on appelle nécessaire : ainsi le royaume de Dieu est la derniere chose que l'on cherche. Ce n'est pas le moyen de porter Jesus-Christ à nous nourrir, ni d'exciter sa miséricorde. C'est pourquoi il renvoie la plupart de ces gens sans nourriture spirituelle ; il les laisse dans la disette de ses graces ; & il leur arrive alors ce que Jesus-Christ appréhendoit pour ces Juifs, qui est de tomber en défaillance dans le chemin ; c'est-à-dire, de manquer de vigueur & de force pour marcher dans la voie des commandemens de Dieu ; & outre le péché qu'ils commettent, en préférant les choses du monde à Dieu ; ils en commettent encore dans la suite plusieurs autres par cette défaillance spirituelle, où le défaut de graces les réduit.

X. Quand Jesus-Christ trouve des ames dans la disposition de chercher le royaume de Dieu avant toutes choses, il les fait encore entrer dans une autre pour les préparer à ses graces. C'est de les humilier actuellement, & de les rabaisser à leurs propres yeux ; & c'est ce qui est figuré par l'ordre que Jesus-Christ donna au peuple de *s'asseoir sur la terre*, pour recevoir la nourriture qu'il vouloit leur faire donner. Tant que nous serons debout, & que nous témoignerons

de la confiance en notre vigueur & en notre force, nous ne ferons pas encore en état de recevoir les graces de Dieu. Il faut être dans un vif fentiment de fa foibleffe & de fon impuiffance ; & c'eft alors que Dieu fe plaît à nous remplir de force & de vigueur fpirituelle. La force des infideles naît de leur cupidité qui les éleve ; & celle des Chrétiens vient de l'humilité qui les rabaiffe.

XI. Mais quoique Dieu agiffe par lui-même dans les ames, & qu'il les nourriffe lui-même par fa vérité & par fa fageffe, il ne les rend pas pour cela indépendantes du miniftere de l'Eglife, ni de l'autorité de fes Pafteurs. C'eft par eux qu'il leur fait diftribuer cette nourriture. Ce font eux qui ont foin que perfonne n'en manque, & qui pourvoient à tous les befoins des particuliers. Les Apôtres donnoient au peuple ce qu'ils recevoient de Jefus-Chrift, & c'étoit entre leurs mains que ce faifoit le miracle de la multiplication des pains. Qui n'auroit rien voulu recevoir des Apôtres, n'auroit rien reçu de Jefus-Chrift. Ils ne recevoient de Jéfus-Chrift les pains que pour les donner. C'eft auffi de Jefus-Chrift que les Pafteurs doivent recevoir la nourriture qu'ils diftribuent au peuple. S'ils la recherchent dans eux-

mêmes & dans leurs propres lumieres, ils n'y trouveront rien de proportionné aux besoins du peuple. Il faut que Dieu leur donne les vérités qu'ils annoncent, & qu'elles se multiplient dans la distribution qu'ils en font. Une même vérité suffit à plusieurs, sans que la nourriture que l'un en reçoit, diminue celle qu'en reçoit un autre. Les Apôtres ne distribuerent que sept pains; mais ces sept pains, qui figuroient les sept dons du Saint-Esprit, suffirent à tout ce peuple, & il en resta même pour en nourrir d'autres.

XII. Jesus-Christ ordonna aux Apôtres de ramasser ce qui restoit, & que le peuple avoit laissé après avoir été rassasié suffisamment. Dieu veut de même que nous fassions un sage ménagement des graces qu'il nous donne, & que nous ne prétendions point qu'il doive nous donner à chaque pas de nouvelles lumieres. Il y a bien des gens qui tombent dans ce défaut. Quand ils ont reçu la grace de la dévotion, ils supposent que Dieu la leur donnera toujours avec la même abondance; mais cela n'est pas ainsi: il veut qu'on vive des restes de la nourriture qu'il nous a donnée, & qu'on ne les dissipe pas. Les sentimens sont d'ordinaire passagers; & cette dévotion, qui contente l'ame & qui la rassasie, ne dure

pas toujours ; mais les lumieres de la vérité, avec une certaine mesure d'amour spirituel & insensible, nous restent après que ces sentimens paroissent passés. Il faut donc vivre de ces vérités dans le temps de sécheresse, & les suivre exactement par une résolution forte ; & ainsi l'on vit des restes de ce qu'on avoit reçu de Dieu dans le temps où il nous avoit fait une plus abondante effusion de ses graces.

SUR L'ÉPÎTRE DU VII DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. *Rom.* 6, 19.

MEs Freres, je vous parle humainement à cause de la foiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté & à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification : car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces désordres, *dont vous*

rougissez maintenant, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort? Mais à présent étant affranchis du péché, & devenus esclaves de Dieu, votre sanctification est le fruit que vous en tirez, & la vie éternelle en sera la fin : car la mort est la solde & le paiement du péché ; mais la vie éternelle est une grace & un don *de Dieu en Jesus-Christ notre Seigneur.*

Explication.

I. LE peu que Dieu exige des hommes pour les guérir de leurs maladies spirituelles, est une condescendance prodigieuse & un excès de miséricorde. Que de maux ne souffre-t-on point pour prolonger une vie mortelle, que l'on ne sait s'il est meilleur de prolonger que d'abréger? A quoi ne s'assujettit-on point pour se délivrer de certaines maladies? Quelles douleurs ne se résout-on point à souffrir pour guérir d'une fistule ou de la pierre? Combien la cure même des maladies les plus ordinaires, comme les fievres, est-elle pénible par l'assujettissement aux remedes & à des régimes incommodes? Quand Dieu nous auroit donc proposé des moyens aussi difficiles que ceux-là pour guérir nos ames de leurs maladies, n'auroit-il pas usé envers nous d'une extrême miséricorde?

Gregor. Nazianz. orat. 1.

Car quelle proportion y a-t-il des maux du corps, qui finissent par la mort du corps, avec les maux des ames, qui sont de leur nature éternels, comme les ames sont immortelles? Qui veut connoître l'énormité du péché, qu'il en juge par sa punition qui est l'enfer : car il faut qu'il y ait au moins autant de malice dans le péché, qu'il y a de rigueur dans les tourmens qui le punissent. C'est donc un mal effroyable que le péché : & si pour en être délivré, Dieu exigeoit de nous tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme est capable en cette vie, ce seroit encore une bonté incomparable. Qu'on choisisse la vie la plus extraordinaire en austérité qui ait jamais été pratiquée par aucun des Anachoretes de Syrie; si Dieu pour nous délivrer de nos péchés, nous la prescrivoit, nous devrions nous soumettre à cet ordre, & accepter cette pénitence avec une reconnoissance infinie. Cependant il ne nous prescrit point ces sortes de vies : il se contente de beaucoup moins, & se réduit à ce que l'Apôtre nous marque dans cette Epître, & que nous expliquerons dans la suite. Mais pour connoître l'excès de la condescendance de Dieu envers nous, il est bon de faire passer notre esprit par ces degrés, & de considérer attentivement

ment ce que la justice de Dieu avoit droit d'exiger de nous, pour nous accorder la délivrance de nos péchés.

II. La cause de cette condescendance de Dieu est celle que marque saint Paul, savoir l'infirmité de notre chair, qui nous fait concevoir une grande idée des maux corporels, & une idée très-foible & très-obscure de la grandeur des maux spirituels. S'il falloit que les hommes souffrissent de grands maux & qui fussent de longue durée, l'infirmité de la chair feroit succomber presque tout le monde. Dieu donc qui connoît cette infirmité, les en dispense par une bonté ineffable; & c'est cette dispense qu'il leur a fait annoncer par son Apôtre : *Je vous parle humainement, & je me rabaisse*, dit-il, *à cause de l'infirmité de votre chair.* Mais à quoi se réduit ce rabaissement de Dieu? Il se réduit à exiger de nous des œuvres de justice, au lieu des œuvres de péché qu'il veut bien nous pardonner. Mais au moins en pourroit-il exiger beaucoup davantage : & quand il nous ordonneroit, comme il a dit par un Prophete, *de faire dix fois plus* pour notre salut que nous n'avons fait pour notre perte, il n'y auroit rien que de miséricordieux & de juste. Cependant il se contente encore de moins, & il porte plus loin sa *Baruch, 4, 28.*

condescendance. Il lui suffit que nous en fassions autant. *Comme vous avez fait servir*, dit-il, *les membres de votre corps à l'impureté & à l'injustice pour commettre de mauvaises actions, faites-les servir maintenant à la piété & à la justice, pour mener une vie sainte.*

III. Ce principe de l'Apôtre nous étant ouvert, c'est à chacun des Chrétiens d'en faire l'application, par l'examen particulier des déreglemens où sa corruption l'a engagé. Et cet examen doit lui faire prendre la résolution de réparer par des œuvres de justice ses déreglemens passés, mais des œuvres de justice qui y soient opposées. Or quoique ce soit peu de chose, en comparaison de ce que Dieu pourroit exiger de nous, néanmoins cela va beaucoup plus loin qu'on ne pense. Que doit faire, par exemple, un homme qui a vécu dans l'oubli de Dieu, & qui a manqué dans toute sa vie passée à l'adorer & à l'aimer, sinon d'employer toute sa vie à l'adorer & à l'aimer depuis que Dieu lui a fait la grace de le toucher? Que doit faire un homme qui a donné une liberté entiere à sa langue de se répandre en paroles, ou de médisance, ou de raillerie, ou de curiosité, sinon de faire servir cette même langue à des œuvres de justice contraires à celles-là,

& à édifier le monde, ou par son silence, ou par des paroles de charité & de support envers le prochain, & qui puissent éloigner les hommes des mêmes vices où ses péchés les ont pu porter?

IV. Pour montrer que ce précepte de l'Apôtre nous conduit à la pratique des principaux devoirs de la vie chrétienne, il ne faut que considérer ce que dit saint Paul, *Que la vie païenne consiste à faire la volonté de sa chair & de ses pensées.* Car cela convient à tous ceux qui ne sont pas conduits par l'esprit de Dieu; puisque hors la conduite de cet Esprit qui nous éclaire par les lumieres de la vérité, & qui nous fait marcher dans ses voies, l'on ne peut se conduire que par deux lumieres: celle des sens, qui nous attire aux plaisirs, ou qui nous effraie par la crainte des maux corporels; & celle de l'esprit humain, qui ne pouvant sortir de lui-même, ne nous propose que de suivre nos propres volontés, nos intérêts & notre gloire. On ne sauroit vivre d'une autre maniere, quand on ne suit que sa chair, ou les pensées de son propre esprit. Ainsi, pour suivre la regle de l'Apôtre & pratiquer les œuvres de justice opposées à nos déréglemens passés, il faut renoncer à toutes les satisfactions des sens, à toutes les recherches de nous-

Ephes. 2. 3.

mêmes, & passer tout le reste de notre vie dans une exécution fidele de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniere, & s'attache dans toutes ses actions particulieres à suivre la volonté de Dieu, peut avoir une juste confiance qu'il mene une vie vraiment chrétienne. Mais cette sorte de vie est étrangement différente de celle que l'on mene dans le monde.

V. Combien cette même regle nous oblige-t-elle à pratiquer l'humilité? Tant que nous n'avons point pensé à Dieu, la plupart de nos actions ont été mêlées de vues de vanité, puisque c'étoit là l'objet de la plupart de nos pensées. Il faut donc, pour pratiquer cette justice que l'Apôtre nous prescrit, que nous tendions désormais à nous humilier dans toutes nos actions; & que comme nous nous sommes entretenus l'esprit des avantages que nous croyons avoir, ou auxquels nous aspirions, dorénavant nous n'ayons point au contraire de vues plus ordinaires que celles de notre pauvreté & de notre misere. Ainsi, comme en agissant par l'esprit du monde, nous portions dans l'esprit des autres, presque par toutes nos actions, une impression d'orgueil; il faut, selon la regle de l'Apôtre, tâcher au contraire de porter dans l'esprit des autres

par toutes nos actions ; une impression d'humilité, selon ce que prescrit saint Pierre par ces paroles : *Tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres.* 1. Petr. 5, 5.

VI. L'Apôtre S. Paul n'a pas dessein seulement par ces œuvres de justice qu'il nous ordonne, de nous porter à réparer nos déréglemens passés. Son but est aussi de remédier par-là à nos foiblesses présentes : car l'on a pour l'ordinaire autant de foiblesses qu'on a commis de péchés dans sa vie passée. Ces plaies ne sont presque jamais si parfaitement guéries, qu'elles ne soient prêtes à se rouvrir. Il faut donc, pour empêcher cet effet, en consolider les cicatrices, en fortifiant son ame par les œuvres de justice contraires à ces défauts. C'est le seul moyen d'éviter les rechutes ; & c'est l'omission de ce moyen qui les rend si fréquentes. Ainsi ces œuvres ne sont pas seulement nécessaires comme réparation & comme satisfaction pour les péchés passés, mais elles le sont aussi comme remedes & comme préservatifs pour les foiblesses présentes.

VII. Mais ce qui releve encore infiniment la bonté de Dieu, c'est que ce qu'il exige de nous pour la réparation de nos péchés, ce qu'il nous prescrit pour le remede de nos maladies, bien loin d'ê-

tre une peine inutile en soi, & qui n'ait point d'autre prix que de diminuer les maux dont il veut nous délivrer, comme la plupart des remedes corporels, est au contraire un bien désirable en soi, qui orne & embellit l'ame, & qui mérite d'être recherché comme une grande récompense : car Dieu nous guérit des vices par les vertus. Or les vertus en elles-mêmes sont un si grand bien, que nous devrions les pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune récompense. Ou plutôt elles tiennent lieu d'une très-grande récompense à tous ceux qui en ont l'idée qu'ils doivent en avoir. Quelle comparaison y a-t-il d'un homme tempérant & juste, qui conserve son corps & son ame dans une parfaite pureté ; que la charité fait entrer dans tous les besoins du prochain ; qui pratique exactement tous ses devoirs : quelle comparaison, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a, ni respect pour Dieu, ni fidélité pour les hommes, & qui s'aime d'une maniere si déréglée, qu'elle se couvre sans cesse de honte & d'infamie, en se plongeant dans toutes sortes de désordres ?

VIII. Il y a donc dans la vertu, dès

cette vie même, une récompenſe de la vertu; & il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme de bien y reçoit ſon centuple; c'eſt-à-dire qu'il eſt cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la juſtice, qu'il n'auroit pu l'être en vivant dans le déſordre & dans l'injuſtice. La pratique de la vertu eſt toujours accompagnée d'une paix, d'une conſolation intérieure, & d'une douce eſpérance qui ſoutient & qui ſoulage. L'eſprit y trouve toujours un appui & un ſecours favorable. Le vice au contraire, dans ſa plus grande ardeur, eſt accompagné de dégouts, d'ennui, & d'une pente au déſeſpoir. Il ne ſauroit s'empêcher de ſentir l'inſtabilité des créatures ſur leſquelles il s'appuie, & de ſe regarder ainſi comme ſans ſoutien & ſans ſecours. Ces conſidérations ſont renfermées dans cette demande que nous fait l'Apôtre : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces déſordres dont vous rougiſſez maintenant?* & dans ces autres paroles par leſquelles il releve les avantages préſens & futurs de la vertu : *Mais à préſent étant affranchis de la domination du péché, & devenus eſclaves de Dieu, vous avez pour fruit votre ſanctification, & pour fin la vie éternelle.*

IX. L'Apôtre ne ſe contente pas de

nous découvrir les différens effets de ces deux sortes de vies ; il nous en découvre la cause & le principe. C'est que l'homme ne trouvant pas son bonheur dans soi-même, est obligé de le chercher hors de lui. Or le cherchant hors de lui, il s'assujettit naturellement à l'objet dans la possession duquel il met son bonheur, & il en devient nécessairement esclave. Ainsi il ne peut éviter d'être l'esclave, ou de Dieu, ou du péché, ou de la justice ou du vice. Mais l'assujettissement à Dieu est son état naturel : c'est le plus grand honneur dont il soit capable : c'est son bonheur & sa gloire : c'est la fin de son être & la perfection de sa nature. Et au contraire, l'assujettissement aux créatures & au péché est une dégradation de son ame. C'est un esclavage indigne d'elle, une servitude honteuse, qui l'avilit, le souille, & le prive de tous les avantages de son être. Tout cela est renfermé dans ces paroles de l'Apôtre : *Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice.* C'est-à-dire, qu'en prétendant éviter l'assujettissement à Dieu, on tombe nécessairement dans la servitude du vice ; & qu'en se séparant d'un maître qui nous combloit d'honneurs & de biens, on se rend esclave nécessaire-

ment d'un maître impitoyable qui nous comble de misère & d'infamie.

SUR L'ÉVANGILE
DU VII DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 7, 15.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Gardez-vous des faux prophetes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans sont des loups ravissans. Vous les reconnoîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits; & tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre ne peut en produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jetté au feu. Vous les reconnoîtrez donc par leurs fruits. Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui-là seulement *y entrera, qui fait la volonté de mon Pere qui est dans les cieux.*

EXPLICATION.

I. IL n'y a point de précepte dans l'Evangile, ni plus terrible que celui-ci, puiſqu'en ne l'obſervant pas, on devient la proie de loups raviſſans ; ni plus difficile dans la pratique. Car ce ne ſont point ſeulement les ſavans, ceux qui ſont éclairés, les eſprits intelligens & ſubtils, qui doivent diſcerner les faux prophetes : c'eſt le commun du monde & les eſprits les plus groſſiers. Ce n'eſt point du dehors qu'il faut juger ; c'eſt du dedans : car cette cruauté qui les rend des loups raviſſans eſt intérieure. Or quel moyen de ſonder ce dedans, puiſqu'il nous eſt défendu de juger de ce qui nous eſt caché, & qu'il ne paroît en eux au-dehors que la peau de brebis ? Il eſt vrai qu'il ſort quelquefois des effets extérieurs de ce fond caché. Mais combien y en a-t-il peu qui nous donnent lieu de porter un jugement auſſi terrible que celui de condamner quelqu'un comme un loup raviſſant & un faux prophete ? Les gens de bien ne ſont pas exempts de défauts. On les condamneroit donc tous comme faux prophetes, s'il ſuffiſoit pour cela d'avoir des défauts. Ainſi on doit diſtinguer néceſſairement entre les défauts compatibles avec la piété, & ceux

qui ne le sont pas. Mais comment faire ce discernement ? Combien connoissons-nous peu de chose des actions de ceux dont nous avons à juger ? Elles sont pour la plupart incertaines ; & de celles qui sont certaines, la plupart ne suffisent pas pour nous donner lieu de porter un jugement assuré. Il ne s'ensuit pas même de ce qu'un homme sera méchant, qu'on doive rejetter ce qu'il dit. Il peut dire vrai & vivre mal ; comme il peut être régulier dans sa vie, & déréglé dans ses maximes. Il n'y a point de conséquence certaine de la doctrine à la vie, ni de la vie à la doctrine. Comment donc pratiquer ce précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de juger des faux prophetes & des faux directeurs par leurs œuvres, afin de les éviter ?

II. Ce que l'on peut dire d'abord est, que si la chose est difficile en soi, elle n'est pas plus difficile aux simples qu'aux savans ; & même que si les ignorans sont humbles & s'ils ont le cœur droit, ils sont en quelque sorte plus à couvert des faux prophetes, & ont des marques plus claires pour les discerner, que les plus habiles & les plus savans. Car à l'égard de la foi, la premiere regle que l'on doit y suivre, est de ne pas la faire dépendre d'une seule personne, non plus que de

ſon propre examen. Il faut former notre foi ſur les inſtructions publiques de l'Egliſe, & ſur le conſentement des Paſteurs, & non ſur l'autorité d'aucun particulier, ni ſur nos propres raiſonnemens. Rien n'eſt de foi que ce qui eſt reçu généralement dans toute l'Egliſe, & autoriſé par ſes Conciles. Ainſi voilà déja la foi des ſimples à couvert de la ſéduction des faux prophetes. Ils n'ont qu'à ſuivre la foi de l'Egliſe, la foi commune, la foi générale; les voilà en aſſurance. Il en eſt de même des principes généraux des mœurs, & des préceptes de la loi naturelle. Il y a dans tous les hommes une lumiere intérieure qui nous les fait diſcerner : & les ſimples qui ont le cœur pur, n'ont pas moins cette lumiere que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompés par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces principes, qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a preſque toujours un parti qui eſt clair. Car s'il eſt incertain ſi une choſe eſt permiſe, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir; & il y a une regle de prudence qui peut nous préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toujours le parti le plus ſûr, principalement quand on n'a de lumiere

que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il eſt permis d'agir d'une certaine maniere, mais que l'on ne ſait pas s'il eſt permis de faire le contraire.

III. Il faut remarquer de plus, qu'on ſe met à couvert des faux prophetes & des faux directeurs en deux manieres; ou par une juſte condamnation, ou par une ſage précaution; par une condamnation fondée ſur l'évidence de leur déréglement, ou par une précaution fondée ſur l'inévidence de leur ſainteté. Ainſi la plupart du monde eſt inexcuſable de s'y laiſſer tromper: car s'ils n'ont pas aſſez de lumiere pour condamner les faux directeurs, ils en ont aſſez pour ne pas ſe livrer à eux. C'eſt une témérité viſible de faire des choſes importantes dont on ne connoît pas la juſtice par ſoi-même, ſur l'autorité d'une ſeule perſonne dont on connoît peu la lumiere & la probité.

V. Chryſoſt. de diverſ. locis, pag. 942.

IV. Voilà les deux voies générales de ſe garder des faux directeurs: & ce qui fait que l'on n'eſt pas excuſable quand on ſe laiſſe ſéduire par eux, c'eſt que cette ſéduction vient toujours de la corruption du cœur. Comme il n'eſt pas pur, ni dans la droiture où il devroit être, il ne diſcerne pas la malice & la corruption des faux prophetes. C'eſt ſa propre injuſtice qui lui ôte la lumiere. Si nous

avions le cœur pur, nous reconnoîtrions sans peine tout ce qui s'éloigneroit de la droiture ; & Dieu augmentant ses lumieres, nous préserveroit infailliblement de ceux qui ont dessein de nous tromper. Les ames simples ne jouissent pas moins de cet avantage que les plus
Prov. 11, 5. intelligentes. *La simplicité des justes*, dit l'Ecriture, *les menera dans une voie droite.* Lors donc qu'on se laisse séduire, c'est que notre propre séduction s'unit avec celle des mauvais directeurs ; & nous nous trompons nous-mêmes avant que d'être trompés par les autres. C'est pourquoi le grand secret pour se préserver de toutes sortes d'illusions, est de bien purifier son cœur, & d'en déraciner tout
1. Cor. 5, 8. ce que saint Paul appelle le *levain de la malice*, pour ne le remplir que d'équité & d'amour pour la justice.

V. Ce défaut de lumiere nous engage ordinairement à un défaut de vigilance & d'attention. On n'est point sur ses gardes à l'égard des faux prophetes, & on ne pratique point ce que Dieu nous prescrit par ces paroles : *Gardez-vous des faux prophetes.* Or cette vigilance n'est pas tant un examen curieux de leurs actions, que de celles qu'ils nous inspirent, & auxquelles ils nous portent. Il faut examiner leurs conseils, & considérer de

près à quoi ils veulent nous engager : s'ils ne veulent point nous rendre partisans de leurs passions, de leurs jugemens téméraires, de leurs préoccupations. Car encore qu'il ne soit pas toujours clair qu'ils se trompent, il est clair néanmoins que leurs conseils sont mauvais à notre égard, lorsqu'ils veulent nous inspirer de prendre part à des choses qui ne sont point nécessaires, & dont nous ne sommes point capables, & qu'ils veulent nous faire juger de points dont Dieu n'exige point de nous la connoissance & l'examen.

VI. Tous les auteurs des factions & des hérésies étoient reconnoissables par cet endroit. Ils ont voulu engager les peuples à juger de choses dont l'humilité devoit les persuader qu'ils étoient entiérement incapables de juger. Toute l'Eglise Romaine, leur ont-ils dit, est pleine d'erreurs : vous devez les condamner avec nous. Mais les simples devoient leur répondre qu'étant évidemment incapables de reconnoître ces erreurs dont on vouloit leur faire juger, il leur étoit évident que ceux qui leur donnoient ce conseil étoient des trompeurs. Ainsi ce n'est que par la faute des peuples, & par un défaut d'humilité, qu'ils se sont laissé emporter à ces loups ravis-

ſans qui les ont ſéparés de l'Egliſe, & qui ſe couvroient, pour les tromper, d'un faux zele pour la pureté de l'Evangile & pour l'Ecriture ſainte. C'étoit là la peau de brebis qu'ils avoient empruntée pour ſéduire les ames foibles & peu éclairées; mais qui n'étoit pas néanmoins difficile à diſcerner & à reconnoître aux plus ſimples, s'ils euſſent eu l'humilité qu'ils devoient avoir.

VII. Il ſemble néanmoins que ce que dit l'Evangile ne s'entende pas ſeulement de ce qui peut regarder la doctrine, mais généralement de toute la conduite des faux prophetes; & que Jeſus-Chriſt veuille nous enſeigner qu'il y a dans cette conduite des marques qui doivent nous les faire diſcerner. Et c'eſt auſſi ce qui arrive ordinairement : car il eſt fort difficile de contraindre ſa cupidité à l'égard de certains objets, ſans lui donner lieu de ſe répandre à l'égard d'autres. L'hypocriſie eſt rarement générale. L'amour-propre s'échappe toujours par quelque endroit, & cet endroit nous donne lieu de nous défier du reſte. La vraie piété bannit généralement tous les vices, parce que l'Eſprit de Dieu les hait tous. Mais bien loin que la cupidité les haïſſe tous, elle en aime néceſſairement quelques-uns. La crainte d'être décou-

verte en fait étouffer plusieurs . mais cette crainte n'est pas toujours assez agissante, ni assez attentive pour éloigner l'ame de toutes sortes de déréglemens. C'est même un effet de la providence de Dieu de ne pas le permettre. Car pour donner aux vrais Chrétiens un moyen facile de discerner ceux qu'ils ne doivent pas croire, il permet ordinairement que les hypocrites tombent dans des vices grossiers : & c'est ce qu'il a fait à l'égard de la plupart des nouveaux réformateurs, par la vie scandaleuse qu'il a permis qu'ils aient menée.

VIII. Au moins les hypocrites ne sauroient éviter de tomber en un certain défaut, qui suffit pour empêcher les gens de bien de se laisser séduire par eux. C'est qu'il naît de toutes leurs actions particulieres une certaine impression générale qui éloigne d'eux les personnes qui ont le sentiment droit. Car cette impression qui naît de toutes les actions est fort différente, lorsque les vertus sont sinceres & effectives, & lorsqu'elles ne sont que contrefaites. On ne sauroit en marquer au juste la différence ; mais on la sent, & on ne s'y trompe pas quand on a le cœur pur. Or cette impression suffit à tous ceux qui n'ont pas le cœur corrompu, non pour condamner les faux directeurs,

(car on pourroit s'y tromper en prenant une antipathie naturelle pour un sentiment produit par la lumiere de la vérité) mais pour empêcher qu'on ne se livre à eux. Ainsi la crédulité téméraire de ceux qui les suivent, est toujours accompagnée de ce défaut de sentiment que la pureté du cœur donneroit, & que l'impureté & la corruption du cœur gâte & émousse. De sorte qu'il paroît encore par-là que l'on n'est séduit par les faux directeurs qu'à cause de la mauvaise disposition de son cœur.

IX. C'est pourquoi encore que cette parabole de Jesus-Christ, *qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre ne peut en produire de bons*, ne puisse s'entendre de chaque action particuliere ; n'y ayant point de gens de bien qui ne fassent des fautes qui peuvent passer en un sens pour de mauvais fruits, ni de méchans qui ne fassent quelques bonnes actions qui peuvent passer pour de bons fruits ; elle peut être fort bien entendue de l'impression qui naît de toute la vie. Car en ce sens, il est vrai qu'un bon arbre ne sauroit produire de mauvais fruits ; c'est-à-dire, qu'il naît toujours du corps des actions des gens de bien une impression édifiante, qui se fait discerner par ceux qui n'ont pas le

cœur corrompu par la malignité & par l'envie. Et il eſt vrai au contraire en ce même ſens, qu'un mauvais arbre ne ſauroit produire de bons fruits; c'eſt-à-dire, qu'il naît toujours du corps des actions des méchans une impreſſion peu édifiante, qui donne de l'éloignement d'eux à ceux qui aiment ſincérement la vertu. On y remarque toujours une recherche de leurs intérêts, de leur propre gloire, de leur réputation, de leur commodité. Ils veulent toujours dominer & ſe maintenir dans un certain empire ſur les autres. Il y a toujours en eux une malignité cachée qui explique tout en mauvaiſe part, & qui tend à rabaiſſer les autres pour s'élever au-deſſus d'eux. On a beau diſſimuler ſes paſſions dans ſes paroles : elles parlent par les actions, qui ſont le langage du cœur, comme les paroles ſont le langage de l'eſprit. Or ce langage du cœur eſt toujours intelligible à ceux qui n'ont pas le cœur gâté; & c'eſt toujours la faute de ceux qui l'ont mal diſpoſé, de ce qu'ils ne l'entendent pas, & qu'ils ſe laiſſent ainſi ſéduire par les faux docteurs, & n'ont pas pour les bons les ſentimens qu'ils devroient avoir.

X. Le mauvais choix que la plupart du monde fait des directeurs étant donc un effet de la corruption de leur cœur,

& ce choix étant la cause de la plupart des désordres des Chrétiens ; il paroît que l'avertissement que Jesus-Christ nous donne par ces paroles : *Gardez-vous des faux prophetes*, est d'une telle importance, que la perte d'une grande partie des Chrétiens vient du peu de soin qu'ils ont de le suivre. Les hommes ne sont point d'ordinaire attachés au mal par des passions si fortes qu'on ne pût les porter à le quitter, si leur passion n'étoit fortifiée par de mauvais directeurs : & c'est pourquoi entre les instrumens du démon, il n'y en a point de plus propres qu'eux à empêcher la conversion des ames ; & l'on peut dire que le diable n'a point de ministres qui cooperent plus efficacement à ses desseins.

XI. *Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.* ℣. 19.

Les hommes se croient à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'ils ne commettent point de crimes, & qu'on ne peut leur reprocher de mauvaises actions. Cependant Jesus-Christ nous avertit ici qu'il suffit pour être condamné au feu éternel, de n'en point faire de bonnes ; & la raison en est claire. C'est que celui qui ne fait point de bonnes actions n'a point la charité dans le cœur. Car l'amour de Dieu n'est point une passion oisive.

Donnez-moi un amour, dit saint Augustin, qui demeure sans action dans le cœur, & vous n'en trouverez point : *Da mihi amorem vacantem in anima, & non invenies.* L'amour qui domine le cœur le tourne toujours vers son objet, & le cœur tourné vers son objet, y rapporte toujours le gros de ses actions. Il est clair de plus que celui qui ne rapporte point ses actions à Dieu, les rapporte au monde, & qu'il vit pour le monde & non pour Dieu. Or c'est un grand mal que de n'avoir que le monde pour l'objet de sa vie. C'est manquer à un devoir essentiel, auquel on est obligé envers Dieu, comme Créateur & comme Rédempteur. Car il nous a créés pour lui, & il nous a rachetés, afin que nous vivions pour lui ; *afin*, dit l'Apôtre, *que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort, & qui est ressuscité pour eux.* Enfin il est évident que le bon exemple est une charité que nous devons au prochain ; & qui manque à ce devoir, manque à un devoir essentiel. Or on y manque toujours quand on ne fait point de bons fruits, & que l'on est stérile & infructueux en bonnes œuvres. 2. Cor. 5, 15.

XII. Ces bons fruits ne consistent pas dans des paroles, ni dans des prières qui ne sont point suivies d'actions. Et c'est

pourquoi Jesus-Christ ajoute, que ce ne seront point ceux qui lui diront, *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume de Dieu, mais ceux qui feront la volonté de son Pere.* Il faut mener une vie réglée selon toutes les loix de Dieu, & qu'il en paroisse dans les actions une exécution fidele. Ce sont là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'est en vain qu'on prétend contenter Dieu, ou édifier les hommes, quand on manque à l'accomplissement de ses devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur du commun des hommes un discernement assez juste de la vraie vertu; & quand ils suivent simplement la lumiere qu'ils y trouvent, ils ne se laissent pas séduire par des paroles trompeuses qui sont démenties par les actions. Et de tout cela il s'ensuit, que si le discernement des faux docteurs est très-important, il n'est pas difficile à ceux qui ont le cœur pur; & que le vrai moyen de ne point tomber dans leurs pieges, est d'en ôter l'impureté, & de demander à Dieu
Ps. 50, 12. par des prieres ferventes, qu'*il crée en nous un cœur pur, & qu'il renouvelle dans notre ame un esprit plein de droiture & de justice.*

SUR L'ÉPÎTRE
DU VIII DIMANCHE
D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. *Rom.* 8, 12.

MEs Freres, nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Que si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez : car tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu. Aussi vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans, par lequel nous crions : Mon Pere, mon Pere. Et c'est cet esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, & cohéritiers de Jesus-Christ; *[pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui.]*

Explication.

I. L'Apôtre reconnoît par ces paroles une dette de l'homme envers soi-même ; mais il nie que cette dette soit de vivre selon les desirs de la chair. En effet, nous devons nous regarder comme ayant reçu en dépôt, & notre ame, & notre corps, & comme ayant été établis de Dieu, pour procurer ce qui est nécessaire à l'un & à l'autre. Nous sommes chargés de les faire arriver à leur fin & à leur bonheur. Dieu est si bon, qu'il nous commande de nous rendre heureux, & il ne nous punit que parce que nous voulons être malheureux. Nous devons donc au corps le bonheur du corps, comme nous devons à l'ame le bonheur de l'ame. C'est un devoir de justice auquel Dieu nous a assujettis en nous donnant l'un & l'autre. Car Dieu veut que toutes choses arrivent à la fin pour laquelle il les a créées, & qu'elles y retournent, si elles s'en sont détournées. Mais ce bonheur que nous devons procurer au corps, n'est pas de contenter ses inclinations. C'est de le rendre immortel & glorieux. C'est de le garantir de la mort éternelle dont il est menacé. Voilà ce que nous lui devons ; & les hommes sont injustes en-

vers

vers leur corps quand ils ne satisfont pas à cette dette.

II. Bien loin que la recherche des plaisirs des sens soit le bien du corps, c'est au contraire sa maladie. Car par ce corps il ne faut pas entendre la matiere dont nous sommes composés, qui demeure toujours insensible, *neque enim est ullus sensus in corpore*, comme Cicéron l'a lui-même reconnu. Il faut entendre l'ame qui s'applique au corps, & en qui résident les sentimens que nous attribuons au corps. C'est cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle met son plaisir & sa joie à recevoir ces impressions, & qu'elle ne les reçoit pas seulement par nécessité, mais qu'elle les recherche pour le plaisir qu'elle y trouve, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait son bonheur. C'est ce que l'on appelle la vie des sens: & cette vie est, non le bien de l'ame, mais sa maladie; parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en jouir, c'est un effroyable avilissement pour elle, & un horrible désordre, qu'elle veuille jouir de ses sens : car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, jouir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu mérite tout son amour. Il n'y veut point de partage. Il est seul capable de

1. Tusc. quæst.

la ſatisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu : & elle commet une double injuſtice ; envers Dieu, en lui raviſſant ce qu'elle lui doit ; & envers ſoi-même, en ſe privant de ſon bonheur, & en ſe rendant par-là miſérable, contre l'ordre & la volonté de Dieu.

III. La pente au plaiſir du corps & à la vie ſenſuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons n'eſt pas d'aigrir & d'augmenter cette maladie ; c'eſt au contraire de la guérir par des remedes convenables. Or elle s'aigrit en ſuivant cette pente & ces deſirs corrompus ; & on y remédie au contraire par la mortification & la privation des plaiſirs. Ainſi tant s'en faut qu'on ſoit obligé de ſe procurer les ſatisfactions des ſens, qu'on eſt obligé de ſe les refuſer, parce qu'on eſt obligé de ſe guérir. Que diroit-on d'une perſonne à qui on auroit confié le ſoin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter ſon mal, & ne lui feroit prendre aucun remede pour le ſoulager ? On diroit que cette perſonne ſeroit injuſte & cruelle. Or nous commettons cette injuſtice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas ſoin de mortifier nos ſens, & que

nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainſi la mortification & la privation des plaiſirs eſt un devoir de juſtice. Un homme intempérant eſt injuſte envers ſoi-même, quand il ne ſe prive pas des plaiſirs illicites par la mortification & par le jeûne; & l'on eſt même injuſte envers ſoi-même, quand on ſe permet tous les plaiſirs licites où notre inclination nous porte : car ils ne ſont licites qu'autant qu'ils ſont néceſſaires; & dès-lors qu'ils ne ſont plus néceſſaires, c'eſt un devoir de s'en abſtenir. On ſe doit la mortification & la privation des plaiſirs, comme on ſe doit une médecine & un autre remede; & on eſt auſſi injuſte en ne les pratiquant pas, que ſi on laiſſoit dévorer ſon corps par une gangrene dangereuſe, faute d'y apporter les remedes néceſſaires.

IV. C'eſt ce qui nous oblige de changer les idées que nous nous formons de la vie des hommes, & de la regarder d'une maniere toute oppoſée à celle dont on la regarde ordinairement. Les perſonnes auſteres & mortifiées, qui ſe refuſent tous les plaiſirs du corps & toutes les délices de la vie, paſſent pour ennemis de leur corps; & ce ſont ceux néanmoins qui l'aiment le plus véritablement & le plus efficacement. Tout ce qu'ils

ſont, ne tend qu'à le guérir, à éteindre en lui les ſemences de la mort, à le rendre immortel, incorruptible & glorieux. Tout ce qu'ils pratiquent à ſon égard, ne tient lieu que d'un régime preſcrit par le plus habile de tous les médecins, qui eſt Jeſus-Chriſt, & pratiqué par toutes les perſonnes vraiment ſages; & ce régime, quoique dur en apparence, l'eſt pourtant beaucoup moins que celui qu'on ſe trouve tous les jours obligé de ſuivre, pour ſe guérir de certaines maladies corporelles. Ceux qui vivent de cette ſorte, ſont donc les vrais amateurs du corps; parce que ce ſont ceux qui lui procurent ſes vrais biens. Dieu qui les oblige à cette juſtice, le fait par un motif de miſéricorde pour eux; parce qu'il voit que c'eſt la vraie voie pour les garantir des maux qui les menacent. Au contraire, les vrais ennemis de leur corps, & qui le traitent non-ſeulement avec injuſtice, mais avec inhumanité, ſont ceux qui le flattent & qui le careſſent, & qui ſuivent l'inclination qu'ils ont de jouir des plaiſirs du monde. Car quelle plus grande cruauté, & quel procédé plus digne d'ennemis envenimés, que d'empoiſonner ſans ceſſe leur propre corps, & de lui préparer ſans ceſſe des tourmens infinis & éternels? C'eſt néan-

moins l'unique occupation des voluptueux, & de ceux qui passent leur vie dans la recherche des plaisirs du monde, & dans la fuite des mortifications & des austérités. Et c'est pourquoi l'Ecriture, qui regarde les choses par leurs véritables idées, donne le nom de cruelle à une femme impudique, qui semble ne rechercher que le plaisir. *N'abandonnez pas*, dit-elle, *vos années à une cruelle*; car elle est véritablement cruelle, & envers elle-même, & envers ceux qu'elle attire, puisque tout ce qu'elle fait ne tend qu'à procurer la mort, & aux autres, & à elle-même. Prov. 5, 9.

V. Comme on doit se porter aux mortifications par un motif de justice, & par un amour réglé de son corps, on doit s'accorder les soulagemens dont il a besoin par le même motif de justice; & c'est ce qui fait voir de quelle maniere on peut pratiquer les actions les plus ordinaires dans la vue de Dieu, & par l'amour de sa justice. Car ayant reçu de lui le dépôt de notre vie pour la conserver autant que sa providence le permettra, nous sommes obligés de faire ce qui est nécessaire pour cela, en évitant néanmoins ce qui peut causer ces autres maladies dont nous avons parlé. La justice de Dieu oblige donc l'homme à avoir un

ſoin raiſonnable de ſon corps, & à lui procurer ſes beſoins eſſentiels. C'eſt le motif par lequel on doit prendre les alimens & les remedes, & s'aſſujettir aux autres néceſſités; & ce motif, quand il eſt ſincere, ſanctifie les actions les plus ordinaires, & qui paroiſſent ne point avoir d'autre fin que le corps: car ce ſont en même-temps des actions de juſtice & des paiemens d'une dette à laquelle Dieu nous a aſſujettis; & ainſi on doit les pratiquer par obéiſſance à Dieu & à ſa juſtice. Il eſt rare de manquer à ces devoirs, mais il eſt très-ordinaire de manquer à y ſatisfaire par ce motif; car on y manque toujours, quand on ne ſe porte à pourvoir aux juſtes néceſſités du corps, que par l'amour du plaiſir: ainſi l'on perd encore par-là le mérite qu'on auroit pu acquérir en ſuivant les loix de Dieu, & l'on ne ſatisfait pas véritablement aux néceſſités du corps, puiſqu'on l'empoiſonne en même-temps qu'on le nourrit.

VI. *Si vous faites mourir par l'eſprit les paſſions de la chair, vous vivrez.* ℣. 13.

Cet eſprit eſt l'eſprit de charité, non-ſeulement envers Dieu, mais envers ſoi-même; non-ſeulement envers ſon ame, mais envers ſon corps. Il ne tend point à détruire le corps, mais à le conſerver. Il ne veut détruire en lui que ce qui peut

lui causer la mort éternelle. Il ne veut en bannir que les poisons qui le corrompent, & les ulceres qui s'y forment pour le faire mourir. Voilà ce que l'Esprit de Dieu prétend détruire, & dans nous, & dans les autres : & il paroît de-là qu'il ne tend qu'à notre bien véritable, & qu'il ne fait rien que par un motif d'amour, mais d'un amour sage & réglé, qui fait discerner les vrais moyens de procurer le bien de ceux qu'il aime. Les hommes sont donc bien déraisonnables d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appelle mortification, puisqu'elle ne tend qu'à faire vivre le corps, & à lui procurer les biens dont il est capable. Car cette vie que l'Apôtre promet à ceux qui mortifient les œuvres de la chair, n'est pas seulement la vie de l'ame ; c'est aussi celle du corps, mais du corps dans le ciel, & non sur la terre.

VII. *Tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu.* ℣. 14.

On n'est point enfant de Dieu par une grace stérile, oisive & sans mouvement. L'Esprit de Dieu, quand il est dans le cœur, le pousse & le fait agir. Il devient le principe de ses actions, & les rapporte à des fins dignes de lui : car c'est principalement par-là qu'on le reconnoît &

qu'on le discerne. Il est inconnu en quelque sorte comme principe, mais il est connu par la fin à laquelle il rapporte nos œuvres ; & cette fin est celle à laquelle Jesus-Christ a rapporté les siennes : car cet Esprit de Dieu est en même-temps l'Esprit de Jesus-Christ ; & l'Esprit de Jesus-Christ produit en nous les mêmes
Philipp. 2, 5. inclinations & *les mêmes sentimens qu'il a produits dans Jesus-Christ*, & nous fait aimer les mêmes objets. Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de Jesus-Christ, pour connoître celles que l'Esprit de Dieu doit produire en nous. L'Esprit de Jesus-Christ est un esprit d'humilité &
Matth. 11, 29. de douceur. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux & humble de cœur*. Ce même esprit agissant dans les fideles, doit leur inspirer un désir de s'humilier en toutes choses, & un esprit de douceur, de patience & de support à l'égard du prochain. L'Esprit de Jesus-Christ est un esprit d'adoration, d'amour & de confiance envers Dieu son Pere. Cet esprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvemens d'amour, d'adoration & de confiance ; & c'est pourquoi il est dit dans cette Epître, *que l'esprit d'adoption que nous avons reçu, nous fait crier : Mon Pere, mon Pere*. Enfin l'Esprit de Jesus-Christ est un esprit de pauvreté & de

détachement de toutes les choses du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriser, & nous empêchera ainsi de les rechercher. Voilà les marques de cet esprit. Plus on en a, plus on a sujet d'avoir confiance de le posséder; & qui n'en a point du tout, s'en flatte inutilement, & prétend ainsi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

VIII. Il est vrai que ces mouvemens de l'Esprit de Dieu ne se trouvent pas en nous sans opposition & sans combat. *L'esprit convoite contre la chair, & la chair contre l'esprit*, dit le même Apôtre : mais c'est ce combat même qui doit le rendre plus reconnoissable; car il fait voir que l'esprit d'un Chrétien est continuellement occupé à réprimer les mauvais désirs qui naissent de sa corruption. Il n'est pas exempt d'inclinations pour les plaisirs; mais il les réprime, & il ne sauroit les réprimer que par une mortification continuelle : car le seul moyen de les empêcher de régner en nous, est de les combattre & de les mortifier. Il ne regarde pas si ces plaisirs sont absolument défendus. Il lui suffit, pour les éviter, que ce soient des plaisirs non nécessaires. Il n'est pas exempt non plus de sentimens de vanité; mais il les réprime en s'humiliant, & en s'anéantissant en

Galat. 5, 17.

toutes choses, comme Jesus-Christ s'est anéanti, & n'a jamais cherché sa propre gloire. Ainsi c'est se tromper volontairement, que de s'imaginer qu'on puisse participer à l'Esprit de Jesus-Christ, en faisant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniere douce & commode, exempte de peines & de mortifications.

IX. *Pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui.* ℣. 17.

Enfin l'Apôtre nous donne la marque la moins suspecte de toutes, qui est la souffrance, qu'il propose comme une condition nécessaire pour parvenir à l'héritage qui nous appartient, comme enfans de Dieu, & pour participer à la gloire de Jesus-Christ. Et ces souffrances ne consistent pas seulement à accepter humblement tous les maux & tous les accidens qui nous viennent de la part de Dieu, qui ne manquent jamais d'en départir à ses enfans une certaine mesure, mais elles sont même inséparables de l'état d'un Chrétien. L'opposition qu'il trouve à ses sentimens, soit au-dehors, soit au-dedans, lui tient lieu d'une persécution continuelle. Il ne sauroit souffrir sans douleur & sans amertume l'aveuglement des hommes qui ne pensent point à

Dieu, & qui ne le comptent pour rien dans la conduite de leur vie. Le combat qu'il est obligé de soutenir contre lui-même, le lasse & le fatigue, & lui fait crier à Dieu : *Qui me délivrera du corps de cette mort ?* Enfin l'amour de Jesus-Christ le presse, & l'amour de Jesus-Christ crucifié : ce qui lui donne nécessairement une inclination pour les croix, le rend amateur des souffrances & ennemi des plaisirs & des aises de la vie, & fait naître en lui dans quelque dégré la disposition que saint Chrysostome exprime par ces paroles : *Que l'amour de la croix est une disposition d'esprit qui nous rend préparés à toutes sortes de combats, qui nous fait désirer la mort, & qui ne sauroit souffrir rien qui tende au relâchement & à la mollesse :* ἐστι γὰρ σταυρὸς ψυχῆς παρατεταγμένης, θανατιώσης, οὐδὲν ἄνετον ἐπιζητούσης.

Rom. 7, 24.

2. Cor. 5, 14.



SUR L'ÉVANGILE DU VIII DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 16, 1.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Un homme riche avoit un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Et l'ayant fait venir, il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration : car vous ne pourrez plus désormais gouverner mon bien. Alors cet économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurois travailler à la terre, & j'aurois honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin que lorsqu'on m'aura ôté la charge que j'ai, je trouve des personnes qui me reçoivent chez eux. Ayant donc fait venir chacun de ceux qui devoient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous là & faites-en vîtement une autre de cinquante. Il dit encore à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Il

répondit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, & faites-en une de quatre-vingt. Et le maître loua cet économe infidele, de ce qu'il avoit agi prudemment : car les enfans du siecle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfans de lumiere. Je vous dis donc de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

EXPLICATION.

I. C'Est une regle des Peres, qu'il ne faut pas prétendre que tout soit semblable dans une parabole, & qu'il suffit d'y considérer les vérités que Dieu a eu dessein de nous faire entendre. Il ne faut donc point avoir égard à la fraude par laquelle cet économe changea & diminua les obligations de ceux qui devoient à son maître, mais seulement à l'état où il se trouva, qui représente celui de tous les hommes ; & aux moyens auxquels il eut recours pour se mettre à couvert de la pauvreté qu'il appréhendoit, qui sont les mêmes que ceux que les hommes doivent pratiquer pour leur salut. Cet homme dans la parabole est économe d'un riche ; & nous sommes tous les économes de Dieu, qui est le

grand riche, puisque tout lui appartient. Que les hommes fassent tout ce qu'ils voudront pour amasser des richesses, & qu'ils emploient pour cela toutes sortes de moyens justes & injustes, ils ne feront jamais que ces richesses leur appartiennent & soient véritablement à eux. Il y a une pauvreté essentielle à la créature, dont il lui est impossible de se tirer : & cette pauvreté consiste en ce que tout ce que les hommes croient posséder, ne sauroit leur appartenir. Dieu y a toujours un droit inaliénable, par lequel il les leur ôte quand il veut. C'est une vérité certaine & fondée sur les loix éternelles, que tout est à Dieu, puisqu'il en est le Créateur ; qu'il conserve toujours un domaine sur tous les biens dont il nous accorde l'usage ; qu'il ne nous fait aucun tort, ni aucune injustice en nous en privant ; & que nous ne pouvons dire avec justice de ces biens que Dieu nous ôte,
Job. 1, 21. que ce que disoit Job : *Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté ; il en a disposé comme il lui a plu.*

II. Non-seulement il peut le faire avec justice quand il le veut, mais il le fait toujours par la mort, qui renferme une privation totale de tous les biens de la terre. Que les riches & les grands s'élevent tant qu'ils voudront de l'abondance

de leurs biens & de la grandeur de leur puiſſance, ils ſeront tous réduits par la mort à l'extrêmité de la pauvreté. Et il ne faut pas qu'ils diſent que ce n'eſt rien d'être privé de ces biens lorſqu'on eſt incapable d'en jouir. S'ils meurent dans l'amour des richeſſes & des grandeurs, ils en ſentiront ſi vivement la privation, que leur pauvreté leur ſera infiniment plus pénible, qu'elle ne l'eſt en ce monde aux plus ambitieux réduits, aux plus extrêmes miſeres. Quoique l'on perde par la mort le pouvoir de jouir des biens du monde, on n'en perd pas l'amour quand on en a été poſſédé durant ſa vie. Le ſeul moyen d'éviter cette pauvreté, c'eſt d'éteindre cet amour avant ſa mort. C'eſt-à-dire, que ceux qui auront été détachés des richeſſes dans ce monde, n'auront aucune douleur d'en être privés en l'autre; & que ceux au contraire qui auront été riches d'eſprit par l'amour des biens périſſables, & qui les auront préférés à Dieu, ſeront à jamais tourmentés par la privation de ces biens : & même quand ils ne les auroient pas préférés à Dieu, ils ne laiſſeront pas, quand ils en ſeront privés par la mort, de reſſentir une douleur beaucoup plus grande que celle que les pauvres peuvent reſſentir en ce monde de la plus extrême pauvreté.

III. Non-ſeulement nous n'avons aucun droit réel ſur les biens du monde, parce qu'étant toujours eſſentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures ; mais nous ſommes auſſi bornés par les loix de Dieu dans l'uſage de ces biens : car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant des moyens deſtinés par ſa providence à la ſubſiſtance des hommes, il ne les donne à quelques-uns, que pour les diſtribuer aux autres. Un riche comme riche n'eſt donc qu'un ſimple diſpenſateur des biens de Dieu : & dans cette diſpenſation même, il ne lui eſt pas permis de ſe conduire ſimplement par ſes caprices & ſes fantaiſies. Il faut qu'il ait égard aux néceſſités du prochain, aux engagemens de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches, & ce qui leur eſt preſcrit, non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables & éternelles.

V. ſaint Baſile, hom. de avar. p. 311.

IV. On ne ſera point reçu, dans ce compte qu'on nous demandera de notre adminiſtration, à répondre qu'on n'a reçu de Dieu aucunes richeſſes, & qu'ain-

ſi on n'a aucun compte à en rendre. Car au défaut des biens extérieurs, il faudra rendre compte des biens naturels ; de ſa ſanté, de ſes ſens, de ſon corps, de ſon ame, de ſes penſées, de ſes déſirs. Il faudra même rendre compte de toutes les privations dont on pouvoit faire un bon uſage, de ſes maladies, de ſes pertes, des ſujets qu'on a eu de s'humilier, & des moyens qu'on a eu de pratiquer toutes les vertus. On étoit obligé de faire un bon uſage de toutes ces choſes : c'étoient des eſpeces de talents, dont par conſéquent on ſera obligé de rendre compte. Ainſi perſonne n'en ſera exempt : & cette parole, *Rendez compte de votre adminiſtration*, regarde généralement tous les hommes.

V. Si ce compte eſt terrible, parce qu'il regarde tous les hommes & tout ce qu'ils ont reçu de Dieu ; il l'eſt encore beaucoup davantage, parce qu'il ſera impoſſible d'y rien cacher. Nos actions ſe produiront d'elles-mêmes pour nous accuſer. Elles y ſeront dépouillées de tous les déguiſemens dont nous nous efforçons de les couvrir en ce monde, non-ſeulement aux autres, mais à nous-mêmes : car nous ſommes bien aiſes de nous cacher autant que nous le pouvons, le vrai motif qui nous fait agir, & de nous ima-

giner que nous avons agi par des vues désintéressées, lorsque nous ne cherchions que nous-mêmes. Toutes ces fausses couleurs disparoîtront alors, & l'on verra nos intentions toutes nues, & telles qu'elles sont dans le fond du cœur. Aussi cet économe de l'Evangile ne fonde point sa sureté sur ce qu'il pourra cacher à son maître une partie de ses dettes. Il sait bien que cela est impossible. Il a recours à d'autres moyens ; & ce sont ceux-là mêmes que nous devons pratiquer aussi-bien que lui, si nous voulons nous garantir d'une misere éternelle.

VI. Le moyen dont l'Evangile nous dit qu'il se servit pour se mettre à couvert de la pauvreté, fut de faire largesse des biens de son maître, & de remettre à ses débiteurs une partie de leurs dettes. Ce moyen seroit injuste à l'égard des hommes ; parce qu'ils ne veulent pas d'ordinaire qu'on dissipe leurs biens, & que l'on dispose de leurs revenus : mais il n'est point injuste à l'égard de Dieu, qui est figuré par cet homme riche. Il veut bien que nous fassions cet usage de ses biens, & que nous les employions à ces œuvres de miséricorde. Il nous permet cette invention, de nous préparer des amis qui nous garantissent de la pauvreté dont nous sommes menacés. Et

bien loin que cela nous soit défendu, c'est au contraire l'usage le plus légitime que nous puissions faire de ses biens, & celui qu'il approuve davantage. Il veut qu'au lieu de les employer en des dépenses de faste & de vanité, à la recherche des plaisirs, & enfin à des superfluités qui ne regardent que nous-mêmes, nous en fassions des œuvres de charité qui nous acquierent des défenseurs dans l'autre vie.

VII. Cette nécessité d'avoir des défenseurs en l'autre vie est particuliere & générale. Elle est particuliere, parce qu'il y a, selon saint Augustin, de certains pécheurs qui ne sauroient se sauver que par des aumônes extraordinairement abondantes. Ce n'est pas que les aumônes, telles qu'elles soient, soient suffisantes pour sauver quelqu'un sans une vraie pénitence; mais c'est que Dieu n'accorde souvent cette vraie pénitence qu'à des aumônes extraordinaires. On n'obtient donc jamais la rémission de ses péchés sans une véritable conversion du cœur; mais souvent on n'obtient la véritable conversion du cœur que par les aumônes. C'est en ce sens que Jesus-Christ dit aux Pharisiens, *qu'ils donnassent seulement le superflu de leur bien aux pauvres, & qu'ils seroient purifiés de tous leurs pé-* *Luc*, 11, 41.

chés ; & que Daniel conseilla à Nabuchodonosor de *racheter ses péchés par ses aumônes :* car il ne faut pas prétendre que Dieu puisse pardonner les péchés à des ames impénitentes & non converties. Mais les riches doivent savoir que le principal moyen que Dieu leur donne pour obtenir cet esprit de pénitence, c'est d'avoir recours à l'aumône, & de se faire par ce moyen des intercesseurs auprès de lui pour l'obtenir.

Dan. 4, 24.

VIII. Mais ce moyen n'est pas seulement particulier aux riches, il est aussi général. Personne ne se sauve que par la pratique des œuvres de miséricorde, comme il paroît par l'arrêt même que Jesus-Christ prononcera dans son dernier Jugement à l'égard des élus & des réprouvés, en déclarant les uns dignes du Ciel à cause qu'ils auront pratiqué ces œuvres, & en condamnant les autres pour ne les avoir point pratiquées. Mais comme c'est un moyen général, il est aussi au pouvoir & dans les mains de tout le monde. Qui ne peut pratiquer la charité par des aumônes corporelles, peut la pratiquer par des aumônes spirituelles, par le support, par la patience, par la douceur, par l'édification qu'il donne aux autres, qui est une charité continuelle. Enfin il peut la pratiquer

par sa compassion, par ses souhaits, par ses prieres, qui sont des richesses qui ne manquent jamais à ceux qui ont le trésor de la charité dans le cœur.

IX. Personne ne doit donc croire dans l'Eglise, qu'il n'ait point besoin d'être aidé par le secours des autres, pour entrer en l'autre monde dans les tabernacles éternels, & que ses seuls mérites puissent l'y faire recevoir; parce que le secours que l'on reçoit de la charité des autres est nécessaire à tout le monde, & que l'on n'obtient le don de persévérance que par l'union des prieres des fideles avec les nôtres. C'est une divine invention que Dieu a trouvée pour unir les Chrétiens ensemble par la nécessité de ce commerce de charité. Ces besoins réciproques en sont le plus fort lien. Si le pauvre a besoin du riche pour vivre de la vie du corps, le riche a besoin du pauvre pour vivre de la vie de l'ame, pour obtenir les graces de Dieu; & c'est pour cela qu'il nous est commandé de traiter les autres comme nos supérieurs. Car ayant tous besoin de l'entremise & de l'intercession des autres pour notre salut, nous sommes tous obligés de nous regarder comme dépendans d'eux, comme inférieurs à eux, & par conséquent de nous mettre au-dessous d'eux. Ainsi l'esprit du

Philip. 2. 3.

Chriſtianiſme eſt incompatible avec la fierté & l'arrogance; parce que ces défauts ne peuvent ſubſiſter avec le ſentiment de cette dépendance mutuelle que Dieu a établie parmi les Chrétiens.

X. Mais ne pourroit-on pas conclure delà, qu'on peut borner ſa charité aux perſonnes ſaintes, ſpirituelles & reconnoiſſantes, qui offrent actuellement leurs prieres pour nous? Nullement. Quelque ingratitude qu'il y ait en ceux envers qui l'on exerce la charité; & quoique l'averſion qu'ils auroient pour nous les empêchât de prier, ou que leur peu de vertu privât leurs prieres d'efficace, Dieu nous traitera comme s'ils avoient fait pour nous les prieres les plus ferventes qu'il ſoit poſſible de faire. Il ne conſidere pas ce qu'ils font, mais ce qu'ils doivent faire: & il nous ſuffit, pour obtenir les graces de Dieu, d'avoir fait ce qui étoit néceſſaire pour les engager à les demander pour nous. C'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtôme décide, qu'encore que les prieres des perſonnes ſaintes & ſpirituelles aient beaucoup plus d'efficace auprès de Dieu que celles du commun du monde, nous devons néanmoins préférer les beſoins plus preſſans & plus grands de ceux qui ont moins de vertu, aux néceſſités communes & moins preſſantes de ceux qui

en ont beaucoup davantage. Rien, par exemple, ne peut plus attirer ſur nous les miséricordes de Dieu, que la charité que nous ferons à nos ennemis, quoiqu'il arrive rarement qu'ils prient pour nous. Mais Dieu ſupplée au défaut de leurs prieres, & nous tient compte, non de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils devroient faire pour nous.

XI. Jeſus-Chriſt finit cette parabole par une inſtruction générale qui eſt d'une extrême étendue, & qu'il renferme dans ces paroles : *Que les enfans du ſiecle ſont plus prudens dans la conduite de leurs affaires, que ne le ſont les enfans de lumiere.* Ce que Jeſus-Chriſt veut dire, c'eſt que les gens du monde qu'il appelle *les enfans du ſiecle*, parce qu'ils n'ont de prétentions que pour le ſiecle, ſe conduiſent avec plus de ſageſſe pour arriver à leurs fins baſſes & temporelles, que ne font ceux qui ont pour fin des biens incomparablement plus grands & plus relevés, c'eſt-à-dire, les biens éternels & la félicité de l'autre vie. Car quoique les biens éternels méritent qu'on ait tout un autre ſoin & une autre application pour les acquérir, que tous les biens paſſagers, dont la privation eſt ſouvent plus avantageuſe que la poſſeſſion, il ſe trouve néanmoins par expérience qu'on s'appli-

que tout autrement à ce qui n'eſt que temporel, qu'à ce qui doit durer éternellement. C'eſt ce qu'il eſt utile de conſidérer en détail, afin de mieux ſe convaincre que les gens du monde ménagent tout autrement les intérêts de leur fortune pour le monde, que les gens de bien ne ménagent d'ordinaire les intérêts de leur ſalut pour l'éternité. Avec quel ſoin, par exemple, ne font-ils point leur cour à ceux qui peuvent les ſervir auprès des Princes & des Grands du monde? Quelle application n'ont-ils point à ſe les conſerver & à leur plaire? Si la charité nous donnoit une application ſemblable à tout ce qui peut nous ſervir pour nous avancer dans la piété, ne ſeroit-ce pas aſſez pour devenir ſaints?

XII. Quand on conſidere les travaux qu'il faut ſouffrir dans tous les emplois du monde pour avancer ſa fortune, la perſévérance qu'il faut avoir pour attendre les temps favorables, l'eſpérance ferme par laquelle on ſe ſoutient pour ne pas ſe décourager des mauvais ſuccès, la patience qu'il faut pratiquer dans les rebuts & les oppoſitions que l'on rencontre, la diſſimulation dont il faut uſer envers ceux dont on eſt maltraité; l'on trouvera que les gens du monde ſeroient des ſaints, s'ils faiſoient pour Dieu ce qu'ils font

font pour leur fortune ; & que les gens de bien seroient de fort mauvais courtisans, s'ils ne faisoient pour le monde que ce qu'ils font pour Dieu. Cependant Dieu est si bon, qu'il ne laisse pas de se contenter, pourvu qu'on suive de loin, dans ce qui regarde le salut, cette ardeur & cette application des gens du monde pour leur fortune, & qu'on s'humilie en comparant la lâcheté & la tiédeur que l'on a, avec la chaleur que la cupidité inspire à ceux qui aiment le monde, & qui ne cherchent qu'à s'y établir.

SUR L'ÉPÎTRE DU IX DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. 1 *Corinth.* 10, 1.

Vous ne devez pas ignorer, mes freres, que nos peres ont tous été sous la nuée ; qu'ils ont tous passé la mer rouge ; *qu'ils ont tous été baptisés* sous la conduite *de Moïse dans la nuée & dans la mer ; qu'ils ont tous mangé d'une même viande spirituelle, & qu'ils ont tous bu d'un même breuvage spirituel ; car ils buvoient de l'eau de*

la pierre spirituelle qui les suivoit, & Jesus-*Christ étoit cette pierre : mais il y en avoit peu d'un si grand nombre qui fussent agréables à Dieu*, *étant* presque tous *péris dans le désert. Or toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde*, *afin que nous ne nous abandonnions pas aux mauvais desirs*, *comme ils s'y abandonnerent. Ne devenez point aussi idolâtres comme quelques-uns d'eux*, *dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger & pour boire*, *& ils se leverent pour se divertir. Ne commettons point de fornications*, *comme quelques-uns d'eux commirent ce crime*, *pour lequel il y en eut vingt-trois mille qui furent frappés de mort en un seul jour. Ne tentons point* Jesus-*Christ comme le tenterent quelques-uns d'eux*, *qui furent tués par les serpens. Ne murmurez point*, *comme murmurerent quelques-uns d'eux*, *qui furent frappés de mort par* l'ange *exterminateur. Or toutes ces choses qui leur arrivoient*, *étoient des figures ; & elles ont été écrites pour nous servir d'instruction*, *à nous autres qui nous trouvons à la fin des temps. Que celui donc qui croit être ferme prenne bien garde à ne pas tomber. Vous n'avez eu* encore *que des tentations humaines* & *ordinaires. Dieu est fidele*, *& il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces ; mais il vous fera tirer de l'avantage de la tentation même*, *afin que vous puissiez persévérer.*

EXPLICATION.

I. Il y a dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques extérieures de la Religion, & à se promettre les récompenses qu'elle propose, pourvu qu'ils en conservent l'extérieur. S. Augustin témoigne dans le Livre de la foi & des œuvres, qu'il y en avoit qui promettoient le salut à tous les baptisés, quelque vie qu'ils menassent, pourvu qu'ils ne renonçassent point expressément à la foi ; & quoique cette hérésie ait eu peu de partisans qui défendissent extérieurement ce dogme, il y a toujours eu une infinité de gens qui ont été bien-aises de se flatter de cette fausse espérance. On ne sauroit s'imaginer que Dieu fasse une telle différence entre ceux qui font également profession de la même Religion, & qui participent aux mêmes Sacremens : & c'est pourquoi l'on voit que des gens qui violent visiblement les commandemens de Dieu, ne laissent pas que d'avoir du zele pour la Religion, d'avoir les hérétiques en horreur, & de travailler de bonne foi à leur conversion ; parce qu'ils mettent le capital de la vie chrétienne & l'espérance de leur salut dans cette profession extérieure. Il y a de plus une illusion

Cap 15, n. 25.

dont on a peine à se défaire. On ne sauroit s'imaginer que Dieu veuille faire périr tant de monde. Les péchés qui nous causeroient de la terreur s'ils nous étoient particuliers, cessent de nous effrayer quand ils sont communs. On dort en repos quand on se regarde entouré d'une multitude, comme si Dieu étoit obligé de l'épargner.

II. C'est cette erreur que l'Apôtre a dessein de déraciner de l'esprit des Chrétiens, par l'exemple le plus signalé que Dieu pouvoit en donner. Cet exemple est celui des Juifs, qui, quoique tirés de la captivité d'Egypte, spectateurs de toutes les merveilles de Dieu, distingués des fideles par tant de bienfaits qu'ils avoient reçus, sont néanmoins tous péris dans le désert, à l'exception de deux, par un effet de la justice de Dieu : car il semble que l'honneur de Dieu étoit engagé à les faire entrer dans la terre promise, après les avoir retirés avec tant d'éclat de la captivité d'Egypte. Cependant Dieu les fait tous mourir dans le désert, sans que de toute cette multitude il y en ait eu plus de deux; savoir, Josué & Caleb, qui aient été exceptés de cette vengeance générale.

III. Afin qu'on ne dise pas que cela ne nous regarde point, saint Paul fait

voir que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs étoit la figure de ce que Dieu fait pour les Chrétiens ; que la nuée & la mer étoient la figure du Baptême ; que la manne & l'eau de la pierre étoient la figure de l'Eucharistie ; & il en conclut que les Sacremens des Juifs étant la figure de ceux des Chrétiens, les châtimens exercés sur les Juifs, sont aussi la figure de ceux que Dieu exercera sur les Chrétiens ; & que la participation universelle aux mêmes Sacremens n'ayant point empêché la punition presque universelle de tous les Juifs ; de même la participation de tous les Chrétiens au Baptême & à l'Eucharistie, ne les empêchera point de périr presque universellement, s'ils imitent l'infidélité des Juifs. Ainsi, en empruntant ces idées de l'Apôtre, on peut craindre avec raison que de toutes ces foules de Chrétiens qui s'assemblent dans les Eglises, & de ces villes nombreuses où il n'y a personne qui ne fasse profession de la vraie Religion, il n'y ait quelque fois aucun adulte de sauvé.

IV. L'Apôtre n'a pas craint de nous donner ces idées, pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes : car les menaces de l'enfer ne font point sur nous l'impression qu'elles devroient y faire ; & il y a sur ce point quelque chose

d'incompréhensible dans l'insensibilité des hommes. Car si on leur disoit que de tous les hommes il y en aura seulement un seul de damné, il n'y en a aucun qui ne dût avoir beaucoup de crainte que ce malheur ne tombât sur lui ; & le peu d'apparence de ce malheur ne devroit pas les en exempter. La raison en est claire : c'est qu'il y auroit encore plus de grandeur dans ce mal, qu'il n'y auroit peu de probabilité dans l'événement. Qui ne craindroit, si de deux personnes il y en avoit un qui dût être roué, & qu'aucun des deux ne fût précisément sur qui ce sort tomberoit ? Or en supposant qu'il n'y en eût qu'un de cent qui fût condamné à un certain supplice, mais que ce supplice fût cent fois plus grand que d'être simplement roué tout vif, si la crainte étoit conduite par la raison, on devroit autant craindre que l'on craindroit si l'on étoit assuré que de deux personnes dont on feroit l'une, il y en eût une qui dût souffrir le supplice de la roue. Cependant il est clair que le supplice d'un misérable réprouvé, condamné aux flammes éternelles, surpasse infiniment plus tout ce que l'on peut souffrir en cette vie, que le nombre de tous les hommes ensemble ne surpasse le nombre de deux : car enfin il y a quelque proportion entre

le nombre de deux & quelque nombre fini que ce soit ; mais il n'y a point de proportion entre le temps & l'éternité ; & par conséquent quand il seroit vrai qu'il n'y eût qu'un seul homme qui dût être damné, on devroit faire plus de choses pour éviter cet accident, que l'on n'en fait pour éviter tous les maux de cette vie. Qui peut donc comprendre la stupidité des hommes ; puisqu'on ne leur dit pas seulement qu'il y aura un homme éternellement damné ; qu'on ne leur dit pas seulement qu'il y en aura plusieurs, mais que la comparaison de l'Apôtre les oblige de conclure, que c'est beaucoup si d'un grand nombre de Chrétiens il y en a quelques-uns de sauvés ?

V. Encore si on leur donnoit des marques bien claires par lesquelles ils pussent connoître & s'assurer qu'ils ne sont point de ce nombre malheureux de réprouvés. Mais, hélas ! ces marques sont fort obscures ; & pour le reconnoître, il n'y a qu'à diviser les Chrétiens en deux classes ; l'une, de ceux qui ont fait des crimes certains, qui les ont privés du droit au royaume de Dieu, & leur ont fait mériter l'enfer ; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces sortes de crimes, & qui ne s'en sentent point coupables. A l'égard de ceux qui se sont rendus cer-

tainement criminels, l'incertitude eſt très-grande; car iis n'ont pu ſortir de cet état que par une vraie pénitence; mais cette pénitence eſt toujours fort incertaine, principalement dans la maniere dont on la fait aujourd'hui. Elle ne ſauroit être véritable, ſi elle ne renferme un amour ſincere de Dieu, qui nous le faſſe préférer à toutes choſes. Or il n'eſt pas facile de diſcerner en nous le regne de cet amour. On peut s'abſtenir des actions criminelles par divers motifs. La coutume, la crainte, le déſir d'un repos humain, peuvent faire cet effet : car il y a quelque choſe d'incommode, même pour cette vie, dans la penſée qu'on eſt dans un état certainement criminel; & l'on peut fort bien en vouloir ſortir par le ſeul motif d'éviter cette inquiétude. Il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'hérétiques s'acquittent fort exactement des devoirs de leur Religion, par des motifs qui ne ſauroient être qu'humains, puiſqu'on ne tranſporte point la charité hors de l'Egliſe catholique; & il ne faut point douter qu'il n'y en ait pluſieurs parmi les Catholiques qui ne ſont que de ce genre, & qui après être morts par le péché, ſe convertiſſent d'une maniere qui n'a rien que de naturel, & ne s'acquittent des actions de Religion que

d'une maniere purement humaine.

VI. Il ne ſe rencontre guere moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens ; parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire avec une entiere certitude qu'on en eſt exempt. On peut perdre la vie de l'ame par une penſée criminelle ; on peut la perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le prochain, par la recherche continuelle de ſoi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'aſſurer qu'il n'eſt point engagé dans aucun de ces péchés ſpirituels, puiſque c'eſt le propre de tous ceux qui y ſont de ne pas le ſavoir ? Le diable répand toujours des ténebres ſur les ames qu'il y fait tomber ; & ainſi nous n'avons point de certitude que le jugement favorable que nous portons de notre état, ne ſoit point un effet de ces ténebres. Je ne prétends point pouſſer les ames juſqu'à une entiere défiance. Qui ne voit point en ſoi de crimes viſibles, doit avoir confiance qu'il eſt du nombre de ceux qui poſſedent le Saint-Eſprit, & à qui le royaume de Dieu appartient. Mais cette ſorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte qui doit nous porter à nous en aſſurer de plus

en plus : c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop s'y exciter ; parce qu'une des plus mauvaiſes marques que nous puiſſions avoir, eſt le peu de crainte que nous reſſentons.

VII. On appréhende d'ordinaire qu'en excitant en ſoi des ſentimens de crainte, on ne diminue ſa confiance & ſa charité ; mais on ſe trompe en cela. La charité & la confiance s'affoibliſſent beaucoup plus par les diſtractions d'une vie relâchée, que par la crainte. Nos prieres ne ſauroient être accompagnées d'une grande confiance, lorſque notre cœur nous reproche une vie de pareſſe & de négli-
1. Joan. 3, 21. gence. *Si notre cœur*, dit l'Apôtre ſaint Jean, *ne nous reproche rien, nous nous approcherons de Dieu avec confiance.* S'il nous fait donc des reproches, nous ne pouvons nous en approcher, & Dieu nous paroîtra éloigné de nous. La crainte corrigeant donc la pareſſe & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre, & en pratiquant une certaine ſuite de moyens. Or la voie de la charité, c'eſt la crainte, ſelon qu'il eſt
Pſ. 110, 10. dit, *que la crainte eſt le commencement de la ſageſſe* ; & cela ne doit pas ſeulement s'entendre des commencemens de la charité, mais de ſon accroiſſement même & de ſa perfection : car on n'y arrive que

par une vie exacte ; & en s'éloignant de tout péché. Or il est rare que l'ame se soutienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ses devoirs, si elle n'est vivement pénétrée de la crainte de Dieu.

VIII. Il est donc bon de considérer encore dans cet avertissement que l'Apôtre S. Paul nous donne, que ce qui est arrivé aux Juifs, étoit la figure de ce qui se fait dans le Christianisme ; qu'il y a la même différence entre ce qui est arrivé aux Juifs, & ce qui arrive aux Chrétiens, qu'entre la figure & la vérité, la copie & l'original, l'ombre & le corps. On en peut juger par la différence qui se rencontre entre la nuée & le passage de la mer rouge, qui ne regardoit que les corps ; & le Baptême Chrétien, qui purifie les ames & les nettoie de leurs péchés ; entre la manne, figure de l'Eucharistie, qui toute miraculeuse qu'elle étoit, ne servoit qu'à nourrir les corps, & le corps même de Jesus-Christ entrant dans les nôtres pour donner la vie à nos ames & les remplir de ses graces. Il ne faut donc point douter aussi qu'il n'y ait la même proportion entre la punition des Chrétiens qui abusent des graces de Dieu, & celle des Juifs, qu'il y a entre les faveurs que Dieu a faites aux Chrétiens, & celles que les Juifs avoient

reçues ; c'est-à-dire, que tous les châtimens des Juifs ne sont qu'une légere figure de la sévérité avec laquelle Dieu punira les Chrétiens ingrats & méconnoissans.

IX. Ainsi ne nous flattons point. Les Chrétiens par leur profession même sont destinés, ou à être excessivement malheureux, ou à être souverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux : leur punition sera mesurée sur la grandeur des bienfaits de Dieu dont ils auront abusé. Ainsi il y aura un terrible renversement dans le monde futur. Les Chrétiens paroissent en cette vie les plus favorisés de tous les hommes, & il paroît une effroyable inégalité entre eux & ces nations que Dieu a laissées dans l'ignorance de la vraie Religion. Cependant il se trouvera à la fin du monde, que presque tous les Chrétiens seront les plus misérables de tous les hommes, & que les Païens mêmes, quelque misérables qu'ils y soient, & quoiqu'engagés dans la damnation éternelle, seront l'objet de leur jalousie, parce qu'ils seront infiniment moins malheureux que les Chrétiens. Voilà le danger que nous courons tous ; & il est étrange qu'il fasse si peu d'impression sur notre esprit.

SUR L'ÉVANGILE DU IX DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 19, 41.

EN ce temps-là, Jesus étant arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah ! si tu reconnoissois, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter la paix ! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux ; car il viendra un temps malheureux *pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront & te serreront de toutes parts ; qu'ils te renverseront par terre, toi & tes enfans qui sont au milieu de toi, & qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. Et étant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui y vendoient & y achetoient, en leur disant : Il est écrit, que ma maison est une maison de priere, & vous en avez fait une caverne de voleurs ; & il enseignoit tous les jours dans le temple.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ a voulu ressentir les mouvemens de certaines passions, tant afin de les sanctifier en les ressentant, & de nous obtenir la grace d'en bien user, qu'afin de nous apprendre jusqu'à quel point il est permis de les avoir, & quels sont les objets qui doivent les exciter. Il s'est mis en colere, pour nous montrer que notre colere ne doit avoir que les vices pour objet, & sur-tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver le sentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer soumis dans nos craintes & dans nos foiblesses à la volonté de Dieu, & à la préférer au désir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a désiré ardemment certaines choses, comme de consommer son Baptême, c'est-à-dire, sa Passion, & de faire la derniere Pâque avec ses Disciples, afin de nous faire voir à quoi nos désirs doivent nous porter. C'est ainsi qu'il a usé dans cet Evangile de ce sentiment de compassion qui lui fit verser des larmes sur la ville de Jérusalem. Car comme il n'y a point de passion dont on puisse faire un si saint usage que de la tristesse & des larmes ; pourvu qu'on sache les ménager, il a

jugé important de nous donner un exemple de ce ſage ménagement. Il a donc pleuré, non ſur ſes propres intérêts, non ſur les maux qu'il devoit ſouffrir, mais ſur l'aveuglement des Juifs, ſur l'abus qu'ils faiſoient des graces qu'il leur offroit, ſur la deſtruction de Jéruſalem, qui devoit en être la punition, & qui étoit la figure de la réprobation de tous les mauvais Chrétiens. Voilà les objets qui lui ont fait verſer des larmes. Ne craignons point d'en répandre, quand ce ſeront les péchés des hommes & leur aveuglement qui les feront couler, & que notre compaſſion naîtra des maux qu'ils s'attirent; mais ne les prodiguons pas à pleurer ſur des pertes de biens temporels, ni ſur des maux paſſagers qui peuvent nous être plus avantageux que nuiſibles. Elles ſont trop précieuſes pour être employées à des uſages ſi vils & ſi mépriſables.

II. Ne pleurons pas ſeulement comme Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire pour les mêmes ſujets que lui, mais pleurons auſſi dans le même temps que lui. Il pleure lorſqu'il eſt prêt d'entrer en triomphe dans Jéruſalem. Il prévient ſa pompe par ſes larmes, & il pratique excellemment cet avis du Sage : *Ne perdez pas le ſouvenir du mal au jour heureux.* Il nous apprend Eccl. 11, 27.

par-là à ne pas nous laisser éblouir par la prospérité du monde, & à dissiper par la vérité le nuage qu'elle répand sur l'esprit. Sa lumiere ne nous découvre pas seulement la fragilité & l'inconstance de tout ce qui nous y flatte; mais elle nous fait voir de plus que tous ces avantages passagers sont des semences de douleurs & de miseres, si nous souffrons que notre ame s'y attache & s'y colle par le plaisir de la jouissance; & qu'ainsi le moyen de se défendre de ce danger, est de ne point perdre de vue la fin qui doit anéantir tous ces biens humains. Jesus-Christ voyoit dans ces acclamations des Juifs, leur prochain changement & leur lâcheté à le défendre contre ses ennemis, qui y devoient succéder peu de jours après. Nous devons voir de même dans les louanges & les applaudissemens des hommes, l'incertitude & la foiblesse des jugemens qu'ils portent de nous, l'inconstance & le peu de fermeté de l'affection qu'ils nous témoignent, & la disposition prochaine où ils sont, pour la plupart, de se déclarer contre nous, si leur intérêt & leurs passions les y engagent.

III. Jesus-Christ pleure sur l'incrédulité des Juifs; & cependant c'est par cette incrédulité des Juifs qu'il a prouvé sa

miſſion. Sans cela les prophéties n'auroient point été accomplies ; & par conſéquent la preuve des prophéties auroit été imparfaite. Ainſi l'incrédulité des Juifs étoit eſſentielle à la preuve de la vérité de notre Religion ; & elle étoit de plus néceſſaire à l'accompliſſement de la rédemption des hommes. Cependant Jeſus-Chriſt ne laiſſa pas d'en pleurer ; parce que comme le bon uſage que Dieu fait de la malice des hommes, n'empêche point la juſte haine qu'il a de cette malice, de même la malice des hommes n'empêche point leur miſere. Il y a trois choſes dans tous les pécheurs : ils ſont miſérables, ils ſont coupables, ils ſont inſtrumens de la miſéricorde de Dieu par leur malice même. Ces trois qualités conſidérées ſéparément, doivent exciter trois ſortes de mouvemens. La miſere doit exciter la compaſſion ; la malice qui les rend coupables, excite l'indignation ; & le bien que Dieu tire de la malice, doit exciter la joie. Jeſus-Chriſt a voulu reſſentir ces trois ſortes de mouvemens dans ſon humanité ; & c'eſt ici celui de la compaſſion qu'il fait paroître.

IV. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que, quoique Jeſus-Chriſt ſût le mauvais uſage que les Juifs devoient faire de la grace qu'il leur préſentoit, il

ne laiſſa pas néanmoins de la leur préſenter. C'eſt un grand ſecret de la conduite de Dieu, qui eſt beaucoup au-deſſus de la portée de l'eſprit des hommes. L'idée que nous avons humainement de la charité, nous porteroit à ne pas faire aux autres des biens dont nous ſaurions qu'ils doivent abuſer, & qui doivent les rendre plus miſérables : mais la charité de Dieu infiniment plus pure que la nôtre, n'eſt pas détournée de faire du bien aux hommes, par la prévision de l'abus qu'ils en feront, parce qu'elle voit en même-temps le bien qu'elle tirera de cet abus. Si cette conduite eſt trop haute pour être compriſe par nous, nous devons l'adorer ſans la comprendre : car elle eſt d'ailleurs très-certaine, étant marquée dans toute la conduite de Dieu. Il a ſu l'abus que les anges prévaricateurs & le premier homme devoient faire de ſes graces, néanmoins il n'a pas laiſſé de les leur faire. C'eſt un ſecret qui ſurpaſſe les hommes, mais qui étant une fois cru & reçu, diſſipe toutes les petites objections qu'une vaine ſubtilité tâche de répandre ſur nos myſteres. Pourquoi, dit-on, Dieu répandroit-il ſes graces ſur des ames mal diſpoſées, s'il les donnoit par des volontés particulieres ? Il les a pourtant données aux Anges & à Adam, quoiqu'il

prévît leur péché. Il faut que la subtilité se taise & s'humilie sous le poids des vérités de Dieu, & que, quoiqu'elle ne puisse les comprendre, elle les croie sans les comprendre.

V. Le principal objet des larmes de Jesus-Christ fut l'abus qu'il prévoyoit que Jérusalem alloit faire de la grace qu'il lui faisoit de la visiter, qui pouvoit être pour elle, si elle en eût bien usé, une source de paix & de salut. *Ah!* dit-il, *si tu avois reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui pouvoit t'apporter la paix! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.* Le salut des élus n'a point de cause dans l'homme, mais la réprobation y en a. Un péché en produit un autre; & il est vrai de dire, au moins à l'égard de ceux qui ont été une fois justifiés, que sans de nouveaux péchés, ils n'eussent point été damnés : car la perte des hommes n'est point un objet que Dieu désire. Il voudroit qu'ils ne lui en donnassent point de sujet, & il seroit prêt de leur faire miséricorde, s'il avoient sincérement recours à lui. Ainsi la ruine des ames & leur perte éternelle, est d'ordinaire attachée à l'abus de quelque grace de Dieu. Cet abus fait que Dieu se retire d'elles, & qu'il leur soustrait sa protection & ses graces; & de cette

soustraction il arrive qu'elles se précipitent de plus en plus dans des déréglemens qui attirent leur ruine. Dieu ne se retire pas même d'ordinaire pour les premieres infidélités. Il ne laisse pas encore d'éclairer souvent l'esprit & de toucher le cœur de ceux qui les ont commises. On voit encore dans certains pécheurs de bons mouvemens & des semences de conversion ; mais il y a certains abus des visites de Dieu, qui sont comme le sceau & l'accomplissement de la mort des ames, après lesquels on ne voit plus en elles de ces retours, Dieu ne leur faisant plus que des graces si foibles & si éloignées, qu'on ne s'en apperçoit plus. Tel fut le mépris que les Juifs firent de la derniere visite de Jesus-Christ, & le parricide exécrable qu'ils commirent ensuite en le crucifiant : car après ce crime il se retira de la plupart d'eux. Il les laissa dans un effroyable aveuglement, qui leur cacha même la cause de ce qu'ils souffroient. La mort de Jesus-Christ fut vengée dès ce monde même de la maniere la plus effroyable dont Dieu ait jamais puni les crimes des hommes ; & cependant les Juifs ne connurent jamais que c'étoit la cause du terrible châtiment que Dieu exerçoit sur eux. C'étoit donc ce dernier abus de ses

graces qui devoit combler la réprobation des Juifs, que Jesus-Christ pleuroit en approchant de Jérusalem. Et c'est ce qu'il marque par ces paroles : *Ah! si tu avois reconnu, au moins en ce jour, ce qui pouvoit te procurer la paix! mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.*

VI. La punition visible que Dieu exerça sur Jérusalem, coupable de la mort de son Fils, paroît effroyable. Cependant ce n'est qu'une très-foible image de celle qu'il exercera contre les Chrétiens qui étoufferont Jesus-Christ dans leur cœur, après l'y avoir conçu; qui le crucifieront en eux-mêmes une seconde fois, comme parle saint Paul, & qui seront ingrats à la grace qu'il leur a faite : car la grandeur de la punition des uns & des autres doit se régler sur l'excellence des visites dont ils auront abusé. Celle qu'il a faite aux Juifs n'a été qu'une visite extérieure ; il ne prit point possession de leurs cœurs, il n'y établit point son royaume : elle tendoit à leur procurer la paix, mais elle ne la leur donnoit pas ; elle les laissoit ennemis de Dieu. Mais par la visite qu'il fait aux Chrétiens, il se rend le maître & le roi de leurs cœurs ; il leur donne effectivement la paix, qui consiste dans la réconciliation avec Dieu ; il fait une nouvelle alliance avec eux ;

il y met son trône & y établit son royaume. Ainsi l'injure qu'ils lui font en le chassant de leur cœur après l'y avoir reçu, en éteignant la vie divine qu'il y avoit allumée, est tout autrement grande que celle qui lui fut faite par les Juifs lorsqu'ils le firent mourir ; & il ne faut point douter qu'elle n'ait été le principal sujet des larmes de Jesus-Christ, & qu'il n'ait pleuré la perte des Chrétiens dans celle des Juifs, qui n'en étoit que la figure.

VII. Quand Jesus-Christ marque que la fin de sa visite étoit de procurer la paix à Jérusalem, il marque clairement que Jérusalem étoit en guerre avec Dieu ; & il nous donne lieu par-là de concevoir l'état effroyable de tous les pécheurs, & celui où nous sommes en danger de tomber en péchant. L'état de tous les pécheurs, c'est d'être en guerre contre Dieu. Il les regarde comme ses ennemis, parce que le péché attaque directement sa sainteté & sa justice. Les hommes, quelqu'animés qu'ils soient, ne sauroient faire la guerre qu'en hommes. Ainsi les effets de cette guerre ne sauroient aller plus loin que la mort du corps : mais Dieu fera la guerre aux pécheurs en Dieu tout-puissant & éternel. Il leur fera sentir à jamais les effets de sa

colere ; & ceux qui l'auront méritée, ne seront pas un seul moment sans en porter le poids, & ne perdront jamais de vue l'objet si effroyable d'un Dieu tout-puissant & irrité. Voilà le danger où sont tous les hommes ; & l'unique voie de l'éviter, est de bien discerner les moyens que Dieu leur donne par ses visites, de se procurer la paix par le bon usage qu'ils en feront.

VIII. Tous les effets de la bonté de Dieu envers les hommes, peuvent être mis au nombre de ses visites, puisqu'ils devroient se servir de tous ces effets pour se procurer la paix, & qu'ils devroient en tirer des motifs de reconnoissance, d'amour & de pénitence. C'est le fondement de ce reproche que S. Paul fait aux pécheurs : *Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience & de sa longue tolérance ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ?* Rom. 2, 4. Il marque dans le chapitre précédent, que c'est Dieu qui a fait connoître aux Païens tout ce qui peut se découvrir de son essence, de sa divinité & de sa puissance éternelle, & que cette connoissance les rendoit inexcusables. Rom. 1, 19. Toutes ces graces, de quelque nature qu'elles fussent, étoient donc des especes de visites de Dieu à l'égard de ceux

qui les ont reçues, puisqu'ils étoient coupables de ne pas en avoir fait usage. Ainsi Dieu nous visite par tous les biens qu'il nous fait, & par tous les maux qu'il nous envoie, parce que tout cela doit nous porter à recourir à lui. Nous sommes donc continuellement environnés de ces visites. Il nous parle par toutes les créatures intelligentes & non intelligentes, animées & inanimées. Ce n'est que notre endurcissement qui nous rend sourds à sa voix, & qui nous empêche de la discerner. Mais outre ces bienfaits généraux, il y en a de certains qui s'appellent plus proprement des visites; & ce sont ceux par lesquels Dieu se manifeste plus clairement à nous, & nous parle comme de plus près. De ce genre sont les instructions qu'il nous donne par ses Ecritures & par ses Ministres; les exemples extraordinaires de vertu qu'il expose à nos yeux; les lumieres par lesquelles il éclaire nos esprits; les inspirations & les mouvemens par lesquels il remue nos cœurs; les châtimens qui ont une proportion sensible avec nos déréglemens; les occasions particulieres qu'il nous présente d'opérer notre salut, en exerçant la charité envers le prochain, en protégeant les innocens, en secourant les affligés. Par toutes ces diverses

diverses rencontres, Jesus-Christ nous visite & se présente à nous; il nous met entre les mains le prix de notre salut; il nous marque la voie pour y arriver; & nous n'avons pour y parvenir qu'à reconnoître que c'est lui qui nous visite, & à seconder ses intentions & ses desseins.

IX. Chacun est donc dans l'obligation d'examiner les manieres dont Dieu l'a visité par le passé, & l'usage qu'il a fait de ses visites. Et comme il est impossible qu'on ne reconnoisse qu'on les a mal ménagées, & que, par l'abus qu'on en a fait, on a souvent mérité d'être abandonné de Dieu, & d'être privé de la continuation de ses graces; ce mauvais usage des graces de Dieu doit être un des principaux objets de notre pénitence. Il est certain qu'à la mort Dieu mettra devant les yeux de chaque ame en particulier toutes les graces qu'il lui aura faites, & toutes les diverses manieres dont il l'aura visitée pendant qu'elle aura été dans le corps; & cette vue remplira de confusion & de désespoir celles qui n'auront pas usé de ces visites pour se convertir à Dieu. Prévenons donc par la pénitence ces regrets inévitables, mais infructueux. Voyons, pendant notre vie, ce que nous verrons nécessairement, mais inutilement alors. Ne laissons pas passer sans réflexion

cette multitude de bienfaits dont Dieu nous a accablés, & le peu d'usage que nous en avons fait, & reconnoissons devant lui avec humilité & componction de cœur, que nous avons souvent changé en instrumens de notre perte ce qu'il nous accordoit pour opérer notre salut; que nous avons pris sujet de l'offenser des faveurs même qu'il nous a faites; que nous avons dissipé ses trésors, & que nous nous sommes laissé dépouiller par le démon de la plupart des biens que nous avions reçus de lui.

Le diable a usé de notre stupidité, comme ceux qui ont découvert le nouveau monde ont usé de l'ignorance des peuples qu'ils y ont trouvés. Car comme ils ont tiré leurs richesses en échange de bagatelles de nul prix, le démon nous ravit de même les plus excellentes graces de Dieu, en nous donnant en échange des choses temporelles qui ne sont dignes que de mépris. Cette comparaison même ne représente que très-imparfaitement notre illusion : car comme le prix de ce qu'on estime précieux, ne dépend que de l'imagination, ces peuples n'étoient trompés qu'en imagination; & s'ils ne recevoient que des choses vaines, ils n'en donnoient aussi que de vaines en échange. Mais le prix des biens

que le diable nous ravit, ne dépend point de l'imagination. Ce ſont des biens ſolides & ineſtimables, que nous nous laiſſons ravir, pour recevoir en échange des choſes de néant & de nul prix.

X. Nous devons même regarder cette revue que nous ferons ſur le peu d'uſage que nous avons fait par le paſſé des graces & des viſites de Dieu, comme une eſpece de viſite que ſa bonté nous accorde. Nous méritions, par notre ingratitude, qu'il nous laiſsât dans l'aveuglement: ce qui nous auroit fait tomber dans un entier oubli des graces de Dieu. C'eſt donc par ſon ſecours que nous avons cette penſée, & que nous faiſons ces réflexions; & l'uſage que nous en devons faire, eſt de lui demander d'être à l'avenir plus fideles à ſes viſites, de les diſcerner, & d'en uſer ſelon ſes deſſeins; & que ſi nous avons été aſſez aveuglés pour en abuſer juſqu'ici, notre aveuglement finiſſe à cet inſtant qu'il nous fait la grace de le reconnoître, & que le reſte de notre vie ſoit conſacré à faire pénitence de l'abus que nous avons fait par le paſſé des viſites de Dieu, & à les mieux ménager à l'avenir. Ce ſont les deux objets que tout Chrétien doit ſe propoſer; & pourvu qu'il le faſſe comme il faut, il peut réparer en quelque ſorte ce qu'il

a perdu, & se préparer à recevoir Jesus-Christ avec confiance lorsqu'il le visitera à l'heure de la mort, non plus d'une maniere cachée, mais claire & manifeste, pour lui rendre, en qualité de juge, ce qu'il aura mérité par ses actions.

XI. On peut remarquer dans l'exemple du passé, que le mauvais usage que nous avons fait des visites de Dieu, vient principalement de deux causes, dont la premiere est que nous n'en avons pas discerné la plus grande partie, parce que nous les avons regardées au travers du voile de nos passions, & non par les lumieres de la foi. Notre cupidité ne nous a fait considérer dans les biens du monde, que le plaisir d'en jouir, & non pas les moyens d'en faire des œuvres de piété. Elle n'a regardé les maux qu'en ce qu'ils s'opposoient à ses désirs, & non dans les avantages que nous pouvions en tirer. Pour remédier donc à l'avenir à ce désordre qui nous a rendu tant de graces inutiles, il faut s'accoutumer à regarder toutes choses par des vues de foi & de vérité, & tâcher d'affoiblir, autant que nous le pourrons, l'activité des passions qui nous séduisent, & qui ne nous découvrent dans tous les objets qui nous environnent, que ce qui se rapporte à elles.

XII. La seconde cause qui nous rend

inutiles les visites de Dieu, lors même que nous les discernons, c'est que nous ne sommes pas assez persuadés du besoin que nous avons d'une nouvelle grace pour en bien user. Il nous semble qu'il suffit de connoître le bien que nous devons faire, pour l'accomplir effectivement, ou d'avoir commencé de bonnes œuvres, pour les continuer. C'est une autre sorte d'aveuglement qui n'est pas moins dangereux, & qui ne nous prive pas moins du fruit & de l'utilité des graces de Dieu. Les graces reçues ne se conservent que par de nouvelles graces qu'il faut obtenir; & ainsi chaque grace de Dieu enferme une obligation indispensable de reconnoître notre impuissance à les conserver, & d'en demander la continuation. De sorte que la résolution de faire à l'avenir un bon usage des visites de Dieu, doit enfermer celle d'avoir continuellement recours à lui, pour obtenir de sa miséricorde la grace d'une fidele coopération à ses visites & à ses graces.

XIII. Il ne faut pas se laisser aller aux pensées de défiance, qui peuvent naître de ce que Dieu, dans la distribution de ses graces, donne quelquefois les premieres sans les secondes; qu'il visite souvent les hommes sans leur donner la

grace de discerner ses visites ; & même qu'il les leur fait souvent discerner, & en faire un bon usage pour quelque temps, sans leur donner la grace de persévérer dans ce bon usage ; qu'ainsi ces graces ne font qu'augmenter la condamnation de ceux qui les reçoivent. Il faut, dis-je, résister à ces pensées de défiance, par trois principes immobiles qui doivent nous affermir dans la confiance en Dieu.

Le premier est, que Dieu est bon dans toutes les graces qu'il fait aux hommes, quelque mauvais usage qu'ils en fassent ; qu'elles ont toutes leur source dans sa miséricorde, quoique nos yeux soient trop foibles pour la discerner. Il faut donc reconnoître & adorer par la foi cette bonté de Dieu dans toutes ses graces.

Le second est, que le mauvais usage des graces de Dieu vient uniquement de la volonté de l'homme, & d'une malice inexcusable au jugement de la souveraine justice : d'où il s'ensuit que toutes les vues qui nous font trouver des excuses à nos péchés, sont nécessairement fausses. Ce n'est point une impuissance involontaire qui nous empêche d'en bien user ; c'est notre volonté même, & nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous,

Les Juifs, dit l'Evangile, *ne pouvoient croire en Jesus-Christ. Mais pourquoi ne pouvoient-ils croire*, dit saint Augustin? *C'est qu'ils ne le vouloient pas.* Leur volonté étoit la cause de leur impuissance à croire, & non l'impuissance, cause de leur incrédulité. Joan. 12, 39. Tract. 53, in Joan. n. 6.

Le troisieme est, que nous sommes assurés par l'Ecriture, que la persévérance dans la grace s'obtient par une priere fidele & persévérante, & que nul n'est assuré que Dieu ne lui accordera pas cette priere persévérante. C'est donc une folie & une infidélité que de cesser de prier; puisque c'est supposer que l'on est assuré que Dieu ne nous accordera pas sa grace, de quoi personne n'est assuré.



SUR L'ÉPÎTRE DU X DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. I. *Corinth.* 12, 2.

MEs freres, vous vous souvenez bien qu'étant Païens, vous vous laissiez entraîner, selon qu'on vous menoit, vers les idoles muettes. Je vous déclare donc que nul homme parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit anathême à Jesus; & que nul ne peut confesser que Jesus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. Or il y a diversité de dons spirituels; *mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministeres; mais il n'y a qu'un même Seigneur. Et il y a diversité d'opérations* surnaturelles; *mais il n'y a qu'un même Dieu qui opere tout en tous. Or les dons du Saint-Esprit qui se sont connoître au dehors, sont donnés à chacun pour l'utilité de* l'Eglise. *L'un reçoit du* Saint-*Esprit le* don *de parler dans une* haute *sagesse; un autre reçoit du même Esprit le* don *de parler avec science; un autre reçoit la foi par le même*

Esprit ; un autre reçoit du même Esprit la grace de guérir les maladies ; un autre le don *de faire des miracles ; un autre le* don *de prophétie ; un autre le discernement des esprits ; un autre le* don *de parler diverses langues ; un autre l'interprétation des langues. Or c'est un seul & même Esprit qui opere toutes ces choses, distribuant à chacun* ces dons *selon qu'il lui plaît.*

EXPLICATION.

I. NOus ne pouvons pas nous souvenir de l'état où nous étions étant Païens, puisque nous ne l'avons jamais été, & que Dieu en nous faisant donner le Baptême dans notre enfance, & en nous faisant ensuite instruire de la vérité dès le moment que nous avons été capables de la comprendre, nous a épargné tous les crimes que nous aurions commis dans cet état, si nous y avions passé. Mais nous pouvons néanmoins reconnoître en nous la même foiblesse qui étoit la source de l'idolâtrie païenne. Car comme les Païens recevoient toutes leurs erreurs & leurs superstitions sans examen, & par la force de l'autorité & de la coutume, nous recevons de même par la seule force de la coutume, & par les discours & les actions de ceux avec qui nous vivons,

une infinité d'impressions fausses qui corrompent nos esprits. Il est rare qu'on examine les principes sur lesquels on agit. On les emprunte de l'exemple ; on croit aimable ce qu'on voit aimé, & véritable ce qui est cru. On tire bien de sa corruption naturelle une pente à aimer les créatures, & à désirer ce qui est grand ; mais la détermination de cette pente naturelle se fait sans examen & par l'impression de la coutume. Nous ne pouvons donc pas seulement nous souvenir, comme les Païens, que nous avons été entraînés à plusieurs erreurs par le mauvais exemple ; mais nous devons reconnoître que nous avons encore en nous quantité de ces erreurs & de ces fausses impressions qui nous entraînent, ou en séduisant notre raison, ou en empêchant qu'elle n'agisse. Il n'y a rien de si dur que la coutume n'adoucisse, rien de si doux qu'elle ne rende dur & difficile. On s'engage gaiement aux dangers & aux travaux de la guerre, parce que c'est la mode, & que cette mode y attache une idée de courage & de grandeur ; & les moindres actions chrétiennes sont pénibles, parce que le commun du monde se les représente comme difficiles, petites & basses.

II. Qu'on examine ce qui nous fait

agir, ce qui nous ſoutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre, & l'on trouvera qu'on eſt preſque par-tout le jouet des opinions des autres; qu'on ſuit les ſentimens de ceux de ſon âge & de ceux avec qui on vit, & que la raiſon & la vérité n'ont preſque point de part à notre conduite. Il y a des opinions & des paſſions de jeunes gens, des opinions & des paſſions de perſonnes plus avancées en âge, des opinions & des paſſions de vieillards. On paſſe d'opinions en opinions, de paſſions en paſſions, comme l'on paſſe d'âge en âge. Ainſi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre ſelon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force ſur leurs eſprits pour les redreſſer; parce qu'elle les trouve livrés à des opinions qui leur ſont devenues comme naturelles, & qui forment en eux des impreſſions qui les dominent.

III. C'eſt ce qui rend le monde ſi dangereux, la bonne éducation des enfans ſi difficile, & enfin la retraite ſi néceſſaire à toutes ſortes de perſonnes. Car on peut dire que les opinions corrompues dont on ſe remplit dans le monde, ſont une ſeconde concupiſcence auſſi difficile à déraciner que la premiere. Le ſeul moyen de s'en garantir, eſt de ſe rendre

disciple de la vérité, de la méditer sans cesse, de s'en remplir, de se conduire par elle, & de se faire un plan de vie dont toutes les actions soient établies sur des principes de vérité. C'est ce qu'on a prétendu faire par l'établissement de la vie monastique, & de toutes les sociétés saintes; & encore n'a-t-on pu empêcher que les opinions humaines ne s'y soient glissées par bien des endroits. Mais comme tout le monde n'est pas en état d'entrer dans les monasteres, & que cependant c'est une chose indispensable de se conduire par la vérité; au défaut de ce moyen, chacun est obligé de se prescrire un genre de vie réglé par la vérité; de se servir pour cela de l'avis de personnes sages, & de se séparer, autant qu'il peut, du commerce de ceux qui vivent au hazard, & qui sont dominés & entraînés par les impressions populaires.

IV. En divisant les hommes en deux classes; l'une de gens qui se conduisent par la raison, & dont la vie est réglée par la vérité; & l'autre, de gens qui se conduisent par l'opinion & par l'impression de l'exemple; on trouvera que la premiere se réduit à un si petit nombre, qu'on en est épouvanté, & qu'on est porté
Osée, 4, 1. à s'écrier avec le Prophete, *qu'il n'y a point de justice, point de vérité, point de*

connoissance de Dieu sur la terre. Le monde n'est presque composé que de gens dont la vie n'est établie que sur des principes faux & téméraires. Mais ce qui trompe en cela, est que les faux principes étant établis & dominant dans l'esprit, on se sert ensuite assez bien de la raison pour les suivre & pour arriver au but que l'on s'est proposé sans raison. Ce n'est point par raison qu'on se propose de faire de grandes fortunes, soit dans la guerre, soit dans les emplois du monde : mais ceux qui se sont proposé ces sortes de fins, emploient ensuite beaucoup d'adresse pour y réussir. Ils prennent des voies droites & naturelles pour cela. Ils se conduisent sagement & avec esprit pour arriver à leur but : au lieu qu'il arrive assez souvent que ceux qui ne se sont pas trompés dans le principe, & qui se sont proposé une fin juste & légitime, prennent des voies fausses, tortueuses & égarées pour y réussir, & se conduisent peu par la raison dans le choix du chemin & des moyens ; ce qui fait dire à Jesus-Christ que *les enfans du siecle sont plus prudens que les enfans de lumiere.* Ainsi ceux que le monde nomme habiles gens, ne sont pas ceux qui se proposent une fin droite choisie par la vue de la vérité ; il y en auroit *Luc. 16. 8.*

trop peu de ce genre-là : mais ce sont ceux qui se servent le mieux de la raison & de l'esprit, pour arriver à la fin qu'ils ont choisie par l'impression de la coutume & sur les opinions du peuple.

V. C'est en quoi consiste la prudence du monde : & cette prudence subsiste fort bien avec le paganisme, c'est-à-dire le culte des idoles ; non de ces idoles forgées par la seule erreur de l'esprit, mais d'autres idoles étroitement liées avec la concupiscence, qui regnent presque autant dans le monde qu'elles y aient jamais regné. Cette espece de paganisme n'est point encore aboli dans le Christianisme même ; parce qu'il est encore plein de gens qui se conduisent sur des principes d'erreur reçus sans examen & par la seule force de l'exemple, & qui adorent l'objet de leurs passions, en quoi consiste le fond & l'essentiel du paganisme. Si l'on n'adore plus Jupiter, l'on adore l'idole de la fortune. Cependant l'opinion qui nous représente la fortune comme quelque chose de grand & de désirable, n'est pas moins fausse que celle qui portoit les Païens à l'adoration d'un faux Jupiter. Mais ce qui fait qu'entre les erreurs, les unes s'abolissent plus aisément que les autres, c'est qu'entre ces erreurs où la coutume engage, il y

en a qui sont en quelque sorte plus naturelles les unes que les autres ; c'est-à-dire plus conformes à la corruption du cœur des hommes. Il y a des erreurs spéculatives qui n'ont point de source naturelle dans le cœur, mais seulement dans l'illusion de l'esprit des hommes ; & il y a des erreurs qu'on peut appeller des erreurs du cœur, qui ont des racines si profondes dans le fond de l'ame, qu'on ne sauroit entiérement les arracher. On a détruit les erreurs spéculatives par la prédication de la vérité ; & souvent même une erreur en a chassé une autre ; & quand une erreur de cette sorte a été abolie, il n'y a plus lieu de craindre qu'elle se renouvelle. Personne n'est plus tenté d'adorer Jupiter, ni Mercure, ni toutes les divinités fabuleuses ; mais pour les erreurs qui ont une liaison plus étroite avec la concupiscence, elles se détruisent très-difficilement, & elles se renouvellent très-facilement.

VI. L'Apôtre saint Paul, après avoir décrit cette vie païenne fondée sur l'erreur, décrit la vie chrétienne fondée sur la vérité ; & après nous avoir donné pour marque de cette vie la connoissance & l'amour de Jesus-Christ, & nous avoir appris à prendre pour Chrétiens tous ceux qui le confessent avec amour, &

pour vuides de l'Esprit de Dieu, tous ceux qui s'opposent à Jesus-Christ, en quelque maniere que ce soit, il nous enseigne que cet Esprit de vérité qui conduit les Chrétiens, leur distribue des graces différentes, & qu'il ne donne pas les mêmes à tous. Il y a unité de lumiere dans la fin & dans les principaux moyens d'y arriver. Ils sont tous unis dans la créance de Jesus-Christ & dans l'obéissance à ses préceptes : mais ils sont différemment partagés de lumieres & de talens à l'égard des moyens plus éloignés ; ce qui fait la différence des graces que l'Apôtre marque ensuite par ces paroles : *L'un reçoit du Saint-Esprit le* don *de parler* de Dieu *dans une* haute *sagesse ; un autre reçoit du Saint-Esprit le* don *de parler* aux hommes *avec science ; un autre reçoit le* don *de la foi par le même Esprit ; &c.*

VII. Dieu distinguoit ainsi autrefois les Chrétiens par des dons visibles & surnaturels, qu'ils exerçoient pour l'édification de l'Eglise ; & comme ces dons étoient clairement au-dessus de la nature, ils étoient obligés de se contenter de ce qu'ils recevoient de Dieu, & ne pouvoient pas s'attribuer le don d'un autre : car on ne sauroit entreprendre, par exemple, de parler des langues incon-

nues. Il fait encore de même à présent une distribution de divers talens aux Chrétiens, pour les rendre propres les uns à un ministere, les autres à un autre. Mais comme ces talens ne sont point si sensiblement surnaturels, & qu'il est beaucoup plus facile de se persuader qu'on les a, sans qu'on les ait effectivement, il arrive que plusieurs ne discernant pas leur don, aspirent à celui d'un autre; & c'est ce qui cause une confusion beaucoup plus grande dans l'état présent de l'Eglise, qu'il n'y en avoit au commencement; parce qu'il arrive de-là que la plupart du monde s'ingere dans les ministeres pour lesquels il n'a point de vrai talent. Or ces gens qui s'ingerent dans les ministeres sans en avoir reçu le talent, ne réussissent d'ordinaire, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres; & la vie qu'ils y menent n'est conduite que par l'esprit de l'homme, c'est-à-dire par l'ambition & par l'amour-propre : ce qui est contraire à ce que saint Paul nous enseigne; puisqu'il paroît qu'il veut que tous les membres de Jesus-Christ aient chacun leur don, & chacun leur action qui leur soit propre. C'est en effet ce qui les rend membres du corps de Jesus-Christ, chaque membre devant contribuer à l'intégrité & à la perfection de tout le corps,

& ne pouvant être ſans action & ſans fonction, à moins qu'ils ne ſoient plutôt des parties monſtrueuſes & des excreſcences inutiles de ce corps, que de vrais membres & de vraies parties.

VIII. Les uſurpateurs des fonctions qui ne leur conviennent pas, ne font donc autre choſe dans la vérité, que de ſe retrancher eux-mêmes du nombre des vrais membres de Jeſus-Chriſt, parce qu'ils ne ſont plus conduits & animés de ſon eſprit dans ce miniſtere uſurpé; & en ſe privant de cette qualité par leur ambition déréglée, ils ſe privent de l'unique dignité qui ſoit déſirable au monde, & ſe réduiſent à la derniere miſere & au dernier aviliſſement. Tout eſt bas & miſérable hors du corps de Jeſus-Chriſt: car Jeſus-Chriſt ne ſauvera que ſon corps vivant, & n'élevera au ciel que ce corps. Ainſi toute l'ambition des hommes doit ſe réduire à ſe procurer une place dans ce corps. *Ut ſibi locum provideant in corpore ſacerdotis*, dit ſaint Auguſtin. Mais pour y avoir place, il faut être animé par l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & conduit par cet eſprit dans la fonction qu'on y exerce; ainſi il ne faut pas l'avoir uſurpée par ambition.

IX. C'eſt le fondement de cette belle regle de ſaint Auguſtin, » Qu'il ne faut

» rien chercher dans le corps de Jesus-» Christ que la santé « : *Non quæras in corpore Christi nisi sanitatem.* Celui qui l'observe, demeure dans l'état commun des Chrétiens, jusqu'à ce qu'on l'applique à des fonctions particulieres, sans que son ambition y contribue ; & cet état commun devient son talent & son don particulier, tant qu'on ne l'en tire pas. Il peut même avoir certains dons particuliers dans cette condition générale ; mais il ne sauroit se tromper dans ces dons ; parce qu'il n'en use que dans l'exercice des devoirs communs. On est obligé de prier, de travailler, de lire autant qu'on le peut. On est obligé, ou d'exercer la charité envers les autres, ou de souffrir que les autres l'exercent envers nous dans nos besoins. Il y en a qui ont des adresses particulieres dans ces actions, & d'autres qui n'en ont pas : mais ceux qui ne les ont pas, peuvent récompenser par leur humilité ce qui manque à leur industrie. Ainsi le défaut de talent ne leur nuit point, & leur en procure un autre. C'est un grand talent que de souffrir en paix de manquer de talens, & de n'en concevoir, ni dépit, ni jalousie contre les autres. C'est un grand talent que de savoir vivre dans l'humiliation & dans le mépris, & d'être bien-

aise de n'attirer la considération & l'estime des hommes par aucun endroit. C'est une vocation très-heureuse que d'être appellé à celle-là ; & l'on ne laisse pas d'y pouvoir servir à l'édification du prochain : car rien n'est plus édifiant que de ne témoigner aucune impatience dans cet état.

SUR L'ÉVANGILE DU X DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 18, 9.

EN ce temps-là, Jesus dit cette parabole à quelques-uns qui mettoient leur confiance en eux-mêmes, comme étant justes, & qui méprisoient les autres : Deux hommes monterent au temple pour y faire leur priere ; l'un étoit Pharisien, & l'autre Publicain. Le Pharisien se tenant debout, *prioit ainsi en lui-même :* Mon *Dieu, je vous rends graces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes,* qui sont *voleurs, injustes & adulteres, ni même comme ce Publicain ; je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possede. Le Publicain, au contraire, se te-*

nant bien loin, n'osoit pas même lever les yeux au ciel; mais il frappoit sa poitrine, en disant : Mon *Dieu, ayez pitié de moi,* qui suis *un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, & non pas l'autre. Car quiconque s'éleve, sera abaissé, & quiconque s'abaisse, sera élevé.*

EXPLICATION.

I. L'Évangile de ce jour nous présentant deux portraits tracés par la main de Jesus-Christ, l'un d'un faux juste en la personne du Pharisien, & l'autre d'un vrai pénitent en celle du Publicain, mérite une application particuliere; parce que rien ne nous est plus important que de ne pas nous laisser éblouir par une fausse justice, & de bien discerner les caracteres d'une véritable pénitence. Ce faux juste, qui est ce Pharisien, nous est donc représenté comme satisfait de sa justice, & n'étant occupé que de cet objet. Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi l'image de certaines vertus, & de n'y point appercevoir de contrepoids. Le seul défaut de ces vues suffit pour séduire le cœur; parce que l'orgueil qui y réside, occupe bientôt toute l'ame, à moins qu'il ne soit réprimé par ces autres pensées qui en sont le contrepoids. Ainsi pour

concevoir l'orgueil du Pharisien, il ne faut pas tant considérer ce qu'il voyoit en lui-même, que ce qu'il ne voyoit pas. Et premiérement on peut remarquer en lui qu'il n'avoit aucun mouvement de crainte, ni aucune vue qui lui rendît sa vertu suspecte. *Mon Dieu*, disoit-il, *je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes & adulteres.* Mais que savoit-il s'il n'avoit aucun de ces vices? Il pouvoit bien s'assurer qu'il n'avoit pas commis les actions extérieures de ces crimes; mais on ne sauroit répondre avec une entiere assurance des désirs intérieurs. Il ne faut qu'une vue d'esprit, un consentement passager à la cupidité, pour nous rendre criminels devant Dieu; & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'éleve, & qu'il n'entre dans un excès de confiance; & c'est ce contrepoids que ce Pharisien n'avoit point. Il ne s'arrêtoit qu'aux actions extérieures: il y faisoit consister toute la vertu, & ne faisoit point de réflexion sur ce qu'il n'avoit aucune assurance d'être exempt de crimes dans les mouvemens intérieurs.

II. Il ne pensoit point non plus qu'il avoit pu se porter à éviter ces vices, non

par l'amour de la justice & par la vue d'obéir à Dieu, mais par celle d'acquérir de la réputation devant les hommes, ou par le seul motif du plaisir qu'il avoit à se considérer comme juste ; & qu'ainsi le corps de ses actions pouvoit être souillé par cette intention impure. Il manquoit donc encore de l'idée de la vraie vertu. Il ne la faisoit consister que dans l'écorce des actions extérieures, & ne considéroit pas que l'intention intérieure en est l'ame. Or il n'avoit aucune assurance de la pureté de ses secretes intentions ; & c'est le défaut de cette vue qui produisoit sa confiance. Une ame bien persuadée que ce qui paroît au-dehors des actions de vertu, n'en est que le corps, & qu'il n'y a que le motif & l'esprit qui les produit, qui en soit la vie, ne sauroit s'élever des simples actions extérieures de vertu qu'elle apperçoit en soi ; parce qu'elle reconnoît en même-temps devant Dieu qu'elle ignore si elles n'ont point été corrompues par l'impureté des motifs qui les ont produites.

III. Les vertus ne nous rendent estimables que tant qu'elles subsistent, & qu'elles nous rendent agréables à Dieu ; mais une vertu détruite & anéantie, n'est pas un sujet de confiance ; c'en est, au contraire, un de crainte & de confusion,

parce que Dieu nous en fera rendre compte. Cependant personne ne sait si les vertus qu'il a pratiquées, quand même elles auroient été véritables, sont encore subsistantes. Il ne faut qu'un seul péché mortel, ou spirituel, ou corporel, pour ravager dans l'ame toutes les vertus, & pour en détruire tout le mérite. Or qui peut s'assurer qu'il n'en a pas commis? Il y en a même qui sont comme imperceptibles, tels que sont l'abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, le défaut de charité. On peut donc bien rendre graces à Dieu de n'être point tombé dans certains déréglemens: mais on n'a point d'assurance que ces vertus subsistent, & qu'on en possede le mérite; & c'est ce qu'il paroît que ce Pharisien s'attribuoit. Il se regardoit devant Dieu comme un homme juste & chaste: il croyoit avoir le mérite de ces vertus, en supposant qu'il l'avoit eu & qu'il l'avoit conservé. Cependant il n'en avoit point d'assurance légitime. Sa confiance étoit donc fondée sur l'illusion, & étoit excessive; parce qu'elle n'étoit point contrepesée par cette vue qui rabaisse & humilie l'ame, en lui montrant qu'elle ne sauroit faire aucun fond certain sur ce qu'elle a eu de mérites & de vertus.

IV. On voit encore que ce Pharisien manquoit

manquoit d'une autre vue essentielle, qui est que les graces que nous avons reçues de Dieu, ne doivent pas seulement se reconnoître par un aveu stérile, mais par un accroissement d'amour & de bonnes œuvres. Dieu exige l'usure de ses dons; & qui n'est pas assuré de cet accroissement, n'est pas assuré de ne point avoir abusé des graces de Dieu. Ces graces sont des talens que Dieu nous donne : il veut que nous les fassions profiter; & qui ne le fait pas, en use mal, & est puni comme un mauvais serviteur. C'est encore un contrepoids que les justes ont toujours, & qui les tient petits devant Dieu, parce qu'ils n'ont jamais cette assurance, & qu'ils peuvent toujours craindre de n'avoir point fait profiter le talent que Dieu leur avoit donné, & de l'avoir simplement caché, comme le serviteur paresseux marqué dans la parabole de l'Evangile. Or il paroît que ce Pharisien n'avoit point encore ce contrepoids. Il ne croyoit pas que les dons de Dieu fussent des engagemens & des dettes qui nous rendissent redevables envers lui d'un accroissement continuel. Il ne pratiquoit point ce que dit saint Paul : *Qu'il oublioit le passé, & qu'il étendoit ses désirs sur l'avenir.* Il étoit content de ce qu'il avoit fait pour Dieu; ou

Philipp. 3, 13.

plutôt de ce qu'il en avoit reçu, & n'en désiroit pas davantage. On voit en lui une satiété des dons de Dieu : mais on n'y voit point de prieres & de désirs, comme le remarque S. Augustin ; c'est-à-dire, qu'il n'avoit aucun désir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. » Il disoit en quelque ma-
» niere à Dieu : *C'est assez* ; ce qui suffi-
» soit pour le perdre, selon la pensée du
» même Saint : *Si dixeris, Sufficit ; pe-*
» *riisti.* « Il n'étoit point comme celui
Ps. 83, 6. dont parle David, qui *avoit disposé des dégrés dans son cœur pour s'élever plus haut*, & pour s'approcher de Dieu de plus en plus. Enfin il se bornoit volontairement dans le dégré de perfection où il croyoit être ; & cet état est un état criminel ; parce que la vertu ne nous est point commandée dans un certain dégré, mais que nous sommes toujours obligés de tendre, au moins par nos désirs, à un accroissement continuel.

Gregor. Nazian. V. Une autre erreur qui paroît dans ce Pharisien, ou plutôt un autre défaut d'une vue nécessaire & humiliante, est qu'il s'imaginoit qu'il suffisoit d'avoir reçu une fois les graces de Dieu, & qu'il n'avoit point besoin de nouvelles graces pour les conserver ; & c'est pourquoi il avoue bien devant Dieu qu'il les a re-

ques, mais il ne craint point de les perdre, ni que Dieu se retire de lui. Il ne dit point, comme David : *Ne retirez point de moi votre Saint-Esprit.* Il ne dit point, comme le même Prophete : *O Dieu, rendez ferme ce que vous avez fait en nous.* Il ne croyoit point avoir besoin de nouvelles graces pour conserver celles qu'il avoit reçues ; c'est-à-dire, que s'il ne s'attribuoit pas les vertus, il s'attribuoit la force d'y persévérer ; ce qui est une grande erreur. Car à quelque dégré de vertu qu'on soit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On est toujours foible à son égard : on a toujours besoin de son secours pour se soutenir, & on n'a jamais en soi toute la force nécessaire pour résister aux tentations, sans avoir besoin de lui demander de nouvelles graces ; & c'est pourquoi l'état de ce Pharisien, qui ne demandoit à Dieu aucune nouvelle grace, & qui s'attribuoit la force de persévérer dans la justice, étoit un état d'une horrible présomption.

Ps. 50, 13.

Ps. 67, 29.

VI. Enfin le dernier défaut qui privoit ce Pharisien des contrepoids nécessaires pour humilier l'ame & pour la rabaisser à ses yeux ; c'est qu'il paroît qu'il ne pensoit point à ses défauts & à ses péchés. Il semble qu'il eût une vertu pure & sans

mêlange, qu'il n'eût point de plaies qui l'obligeassent de recourir au Médecin céleste, point de fautes dont il fût obligé de demander pardon à Dieu. Ainsi il ne croyoit point avoir besoin de la miséricorde de Dieu. Il n'avoit aucun sentiment de ses miseres : il ne demandoit point à Dieu sa délivrance. La terre n'étoit point pour lui une vallée de larmes & de gémissemens, & il ne se croyoit redevable en rien à la justice de Dieu. Son orgueil agissant donc sans aucun obstacle, le remplissoit d'une confiance présomptueuse en lui-même, qui ne lui fournissoit aucun sujet de s'humilier. Un des plus dangereux états d'une ame, est de ne voir en soi que des vertus. Elle n'est point capable de soutenir cette vue sans se perdre ; & c'est pourquoi c'est une miséricorde de Dieu de nous laisser toujours des défauts & des miseres, & de nous les mettre souvent devant les yeux, afin que cette vue nous tienne dans une humiliation qui réprime notre orgueil. Si nous ne les voyons point, ce n'est pas que nous n'en ayons point, mais c'est que nous sommes aveugles sur nous-mêmes. C'est ce qui fait voir l'importance de cet avertissement de saint Basile, qui marque proprement le défaut de ce Pharisien, & le moyen de l'éviter. » Ne » soyez point, dit-il, un juge corrompu

Basil. tom. 1. de humilit.

» & injuste à l'égard de vous-même, en
» mettant en compte tout ce que vous
» croyez avoir de bon, & oubliant vo-
» lontairement toutes vos fautes & tous
» vos défauts; en vous élevant de vos
» bonnes œuvres d'aujourd'hui, & vous
» pardonnant les mauvaises que vous fi-
» tes hier. Quand donc le présent vous
» éleve, rabaissez-vous par le souvenir
» du passé; & vous éviterez ainsi l'en-
» flure insensée dont vous seriez tenté
» sans cela. «

VII. Il ne faut pas s'étonner qu'une ame, dans cette disposition, regarde les autres avec mépris; comme le Pharisien fit le Publicain. C'est l'effet naturel où elle conduit. Le plaisir de ce Pharisien étoit de voir ce Publicain beaucoup au-dessous de lui; & dans ce dessein il se servit, pour le rabaisser, du même genre d'artifice dont il s'étoit servi pour se relever en lui-même. Il s'étoit relevé en ne considérant que ses prétendues vertus, sans avoir aucune vue de tous les contre-poids qu'il pouvoit trouver en soi-même pour se rabaisser; & il regarde, au contraire, le Publicain par tous les endroits humilians, sans avoir aucune vue de ce qui pouvoit le relever. Le Publicain avoit vécu dans le désordre, & avoit commis beaucoup d'injustices & de péchés. Le

Pharisien le regarde par cet endroit. Mais il étoit touché de Dieu & rempli d'une confusion intérieure : c'est ce que le Pharisien ne voyoit pas, & ne cherchoit point à voir. Quand il auroit été excusable de ne pas voir encore en lui sa pénitence, il ne l'étoit point de ne pas supposer qu'elle pouvoit être, & de ne pas savoir ce que le Prophete Isaïe avoit
Isaïe, 1, 18. enseigné : *Que de quelque sorte teinture de péchés que les ames soient pénétrées*, la véritable pénitence peut les rendre *aussi blanches que la neige.* Il suffit, pour ne pas mépriser les pécheurs, que Dieu leur ait pu faire miséricorde, & leur ait pu pardonner leurs péchés ; & nous n'avons pas droit de leur attribuer leurs défauts comme permanens, puisque Dieu peut avoir dissipé toutes leurs ténebres & guéri toutes leurs plaies, & qu'en cet état ils sont beaucoup préférables à ceux qui n'ayant pas commis les mêmes péchés, n'ont pas reçu de Dieu le même dégré d'amour, de pénitence & d'humilité.

VIII. L'orgueil nous ouvre les yeux pour nous découvrir nos plus petits avantages, & il nous les ferme à tout ce qui pourroit détruire en nous les mauvaises impressions que nous avons conçues du prochain. Ce Publicain, par exemple,

donnoit plusieurs signes d'une véritable conversion, & le Pharisien n'en appercevoit rien, étant aveuglé par son orgueil. Ce sont ces signes que nous devons ramasser ici pour nous édifier par son exemple. L'Evangile remarque qu'il se tenoit *loin ;* & nous devons conclure de cette place qu'il choisissoit extérieurement, celle où il se mettoit au fond de son ame. Un véritable pénitent doit se mettre au-dessous de tous les hommes, & se regarder, par une raison particuliere, comme le dernier de tous. Si l'espérance de la miséricorde de Dieu lui donne encore la hardiesse de venir dans son temple, dont il doit reconnoître qu'il mérite d'être exclus, il doit au moins se contenter d'y être dans la derniere place & dans le dernier ordre, & même regarder ce qu'on lui accorde comme une grace toute singuliere. C'est le sentiment qu'ont eu autrefois tous les vrais pénitens. Il leur suffisoit de se tenir à la porte de l'Eglise ; & ils regardoient comme une grande faveur quand ils étoient admis à écouter la parole de Dieu, ou qu'ils étoient reçus à se prosterner dans l'Eglise, quoiqu'ils fussent encore exclus de la vue même des Mysteres. A plus forte raison ceux à qui l'Eglise permet maintenant d'assister au sacrifice, & de jouir

de la vue de Jesus-Christ présent, doivent se tenir trop honorés de cette grace, & souffrir avec paix qu'elle les sépare pendant quelque temps de la participation des Mysteres, afin de les préparer à en approcher plus dignement. C'étoit là l'état du Publicain, qui jouissant des graces extérieures que Dieu lui accordoit, se réduisoit néanmoins en lui-même au dernier rang, comme convenable à son état.

IX. Il est encore remarqué qu'il n'osoit *lever les yeux au ciel*, pour nous exprimer, par son exemple, un autre sentiment que doivent avoir tous les véritables pénitens. Un pécheur doit se croire indigne de l'usage & de la vue même de toutes les créatures. Dieu les accorde aux innocens : mais les pécheurs méritent d'en être privés, à cause de l'abus qu'ils en ont fait ; & s'ils sont touchés de pénitence, ils doivent reconnoître la justice de cette privation. Un pécheur mérite d'être écrasé par toutes les créatures ; & ce n'est que par une miséricorde singuliere que Dieu suspend encore cet effet. C'est ce qui arrivera à la fin du monde,
Sap. 5, 21. lorsque, comme il est dit, *l'univers combattra contre les insensés ;* & cela devroit arriver à l'égard de chaque pécheur dès le moment qu'il a péché. Ainsi ce Publi-

cain, connoissant ce qu'il avoit mérité, regardoit toutes les créatures comme prêtes à se déclarer contre lui. Il n'en pouvoit même soutenir la vue, parce qu'elles l'avertissoient de la grandeur de ses offenses. Comme elles sont des marques de la puissance de Dieu, elles lui faisoient connoître l'insolence du pécheur, qui ose violer les loix d'un Dieu si puissant. Voilà quels étoient les sentimens de ce Publicain, & quels doivent être ceux de tous les vrais pénitens qui sont touchés de l'énormité de leurs fautes; & en s'humiliant ainsi devant Dieu, ils méritent qu'il porte d'eux ce jugement favorable que Jesus-Christ fait ici de ce Publicain.

X. La pénitence du Publicain ne consistoit pas seulement dans cette confusion intérieure qui l'empêchoit de lever les yeux au ciel : elle auroit été équivoque, si elle étoit demeurée dans cet état. Les pécheurs s'éloigneront de Dieu & de sa lumiere, par la seule honte qu'ils auront de paroître à la vue des créatures dans l'horrible difformité où ils se verront eux-mêmes; mais ils n'auront pour cela aucun regret véritable de leurs péchés. Cette honte, pleine de dépit, est compatible avec l'amour du péché. Ils n'en reconnoîtront point sincérement

l'injuſtice ; ils n'auront aucun deſſein de le punir ; ils ſe déchireront par déſeſpoir, & ils voudront, s'il leur étoit poſſible, détruire leur être : mais ils n'auront point cette douleur tranquille accompagnée d'eſpérance qui paroît dans le Publicain. Dieu veut qu'on ſente de la douleur dans la vue de ſes péchés, & qu'on faſſe deſſein de les punir : mais il veut que ce ſoit ſans déſeſpoir. Rien n'eſt plus injurieux à Dieu que de donner des bornes à ſa miſéricorde, & de ſuppoſer en lui une haine inflexible contre les pécheurs. Il ne hait le péché qu'autant qu'il ſubſiſte, & dès qu'il a ceſſé par une véritable converſion, il ceſſe de haïr le pécheur, parce qu'il le voit dans l'état où il doit être : ſa converſion même ne peut être qu'un effet de ſon amour. Ainſi quiconque eſt ſérieuſement converti, a droit de conclure que Dieu l'aime ; & ce ſeroit un grand déréglement que de croire ne pas pouvoir obtenir la rémiſſion de ſes péchés de celui dont on eſt aſſuré d'être aimé, & dont on a déja obtenu le changement de ſon cœur, c'eſt-à-dire la plus grande de ſes graces. Il eſt donc impoſſible qu'un homme vraiment pénitent ne joigne à ſa douleur l'eſpérance de la miſéricorde de Dieu, puiſque ſa douleur même n'eſt

fondée que sur la bonté de Dieu qu'il a offensé. Il se punit donc ; il frappe sa poitrine comme ce Publicain : mais il se punit par amour, & avec espérance d'obtenir miséricorde. Et c'est pourquoi on voit que le Publicain s'adresse à Dieu par un mouvement d'espérance, en lui disant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.*

XI. Le Publicain n'allegue aucune raison à Dieu pour obtenir le pardon de ses péchés. Il savoit bien que ce pardon devoit être fondé sur sa seule miséricorde : car quoiqu'il fût converti & qu'il sentît sa volonté changée, il savoit bien que cette conversion étoit une grace toute gratuite, à laquelle Dieu n'avoit pu être porté que par une miséricorde qui n'avoit aucune cause dans les hommes même. Dieu ne veut pardonner au pécheur qu'en le convertissant : mais il le convertit sans aucun mérite de sa part, & par un pur effet de sa miséricorde. Ainsi le pardon des péchés, fondé sur la conversion, est un pur effet de la grace, sans aucun mérite de la part de l'homme : & l'homme ne doit rien voir en soi dans tout cet édifice spirituel que Dieu rebâtit en lui, qui ne soit un ouvrage de sa grace.

XII. Ce Publicain se reconnoît pé-

cheur devant Dieu ; & cet aveu, qui paroît commun, marque en lui une disposition bien particuliere. Rien n'est plus commun aux hommes que de se reconnoître pécheurs, de paroles : rien n'est plus rare que de le faire sincérement. Il y a dans la plupart des hommes un désir secret de se justifier ; & si l'on pouvoit cacher ses péchés à Dieu, on les lui cacheroit de même qu'aux hommes. Quiconque ne veut point paroître pécheur devant les hommes, ne voudroit point le paroître devant Dieu, s'il le pouvoit. Et quiconque veut sincérement paroître pécheur devant Dieu, ne compte pour rien de le paroître devant les hommes. L'aveu de son péché, quand il est sincere, est un effet de l'amour de la vérité ; & cet amour de la vérité nous empêche de le déguiser devant les hommes aussi-bien que devant Dieu. Ainsi il n'y a point de plus mauvaises marques pour un pénitent, que de vouloir passer pour innocent devant les hommes ; de ne vouloir souffrir de leur part aucune hu-
1. Reg. 15, 30. miliation, & de dire avec Saül : *Honorez-moi devant le peuple.* Car c'est une marque certaine qu'on n'aime pas la vérité, puisqu'on aspire à une réputation que la vérité ne nous accorde pas.

SUR L'ÉPÎTRE DU XI DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. 1 *Corinth.* 15, 1.

JE crois maintenant, mes Freres, devoir vous faire souvenir de l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, & par lequel vous êtes sauvés, afin que vous voyiez si vous l'avez retenu comme je vous l'ai annoncé; puisqu'autrement ce seroit en vain que vous auriez embrassé la foi. Car premiérement je vous ai enseigné, & comme donné en dépôt, ce que j'avois moi-même reçu; savoir, que Jesus-*Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures; qu'il a été enseveli, & qu'il est ressuscité le troisieme jour, selon les* mêmes *Ecritures; qu'il s'est fait voir à Céphas, puis aux onze* Apôtres; *qu'après il a été vu en une seule fois de plus de cinq cens freres, dont il y en a plusieurs qui vivent encore aujourd'hui, & quelques-uns sont déja morts; qu'ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les Apôtres, & qu'enfin*

après tous les autres, il s'est fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un avorton; car je suis le moindre des Apôtres, & je ne suis pas digne d'être appellé Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu : mais c'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis; & sa grace n'a point été stérile en moi.

EXPLICATION.

I. LE propre de l'Evangile est de nous sauver : c'est l'éloge abrégé que l'Apôtre en fait; & par ce seul éloge, il comprend plus de grandeurs réelles, que les hommes n'en sauroient exprimer par toutes leurs louanges. Car c'est dire en un mot, que l'Evangile nous délivre de tous les maux, & nous procure tous les biens. Or il nous procure cette délivrance & ce bonheur en plusieurs manieres.

Premiérement, c'est par l'Evangile que nous apprenons qu'il y a des biens & des maux éternels, qui est une science propre aux Chrétiens, & qu'ils n'ont que par l'Evangile. Car les pensées que les Païens en ont eues, étoient si incertaines & si flottantes, qu'elles ne sont jamais entrées dans la conduite de leur vie.

Secondement, c'est par l'Evangile que nous apprenons la voie d'éviter ces maux & d'arriver à ces biens.

Troisiémement, c'est l'Evangile qui nous découvre Jesus-Christ, duquel seul nous pouvons obtenir la possession de ces biens & la délivrance de ces maux.

Enfin c'est l'Evangile qui nous apprend à aimer Jesus-Christ, en nous découvrant tout ce qu'il a fait pour nous. Or c'est par cet amour que l'on obtient tout. C'est en cette maniere que l'Evangile nous sauve. Qui n'aime point Jesus-Christ, n'a point reçu l'Evangile. Il peut l'avoir reçu dans sa mémoire ; mais il ne l'a point reçu dans son cœur, qui est le lieu où il opere le salut : car le cœur est le siege des biens & des maux. Tous les remedes qui ne vont pas là, & qui n'y entrent point, sont incapables de nous guérir.

II. *Dans lequel vous demeurez fermes.* ℣. 1.

Mais pour être sauvé par l'Evangile, il faut qu'on puisse dire ce que l'Apôtre dit, que nous y demeurons fermes, non-seulement en nous attachant fortement aux vérités qui nous ont été annoncées, mais en demeurant constamment dans l'amour & dans la pratique de ces vérités. La facilité que bien des gens ont à écouter les discours des hérétiques, est une marque qu'ils ne sont pas affermis dans l'Evangile, & qu'ils ont sujet de

craindre que cet Evangile ne les sauve pas. On ne vit jamais plus de libertinage d'opinions ; & souvent de ce que ce libertinage ne produit pas des sectes qui se séparent de l'Eglise, c'est que bien des gens ne prennent pas la Religion assez à cœur pour s'exposer à toutes les suites d'un schisme. Mais quoiqu'ils demeurent dans la communion de l'Eglise, ils ne demeurent pas néanmoins dans sa foi. Ils sont déracinés intérieurement, & n'y tiennent plus que par l'extérieur. Or n'y tenant qu'en cette maniere, ils ne sont point sauvés, puisque l'Apôtre exige la fermeté dans la foi de l'Evangile pour être sauvé. C'est une tentation à laquelle ceux qui vivent dans le monde sont souvent exposés, & dont ils ne conçoivent point assez le danger. On croit être capable de lire toutes sortes de livres qui attaquent la foi, & d'écouter toutes sortes de discours de libertinage : les femmes même se le permettent, & ont honte d'en faire scrupule. Il n'y eut jamais plus d'ignorance, plus de curiosité, plus de témérité. Cependant ces discours & ces lectures, en ébranlant notre foi, nous attirent le plus grand de tous les maux, qui est que l'Evangile ne nous sauve plus : car il ne sauve, selon l'Apôtre, que ceux qui y sont fortement attachés.

III. L'Apôtre, après avoir attaché le ſalut à la foi de l'Evangile, établit cette foi en confirmant la Réſurrection de Jeſus-Chriſt : car le ſeul article de la Réſurrection contient la preuve de toute la foi. Si Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il n'y a donc pas lieu de douter de tous les miracles qui ſont rapportés de lui dans l'Evangile. On doit toute créance à un homme qui a eu le pouvoir de ſe reſſuſciter lui-même. Si Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, tout ce qu'il a dit doit être cru, & l'on ne ſauroit douter raiſonnablement de la vérité de ſes promeſſes & de ſes menaces. Il faut croire le jugement dernier, les peines éternelles, le bonheur éternel des juſtes, la perpétuité de ſon Egliſe, & enfin tous ſes myſteres : car la raiſon ne ſouffre pas qu'on préfere aucune raiſon au témoignage d'un homme qui a pu ſe reſſuſciter lui-même, qui s'eſt dit Dieu, & qui a fait voir qu'il avoit le pouvoir d'un Dieu ; & c'eſt pourquoi ſaint Paul s'arrête par-tout à la preuve de la Réſurrection. Auſſi jamais miracle ne fut moins ſuſpect ; puiſque Jeſus-Chriſt reſſuſcité ſe fit voir à *plus de cinq cens* témoins ; qu'aucun de ces témoins ne ſe démentit, quoiqu'ils euſſent toutes ſortes de raiſons de déſavouer leur témoignage, s'il eût été faux, &

qu'ils n'aient pu être portés à publier qu'ils avoient vu Jesus-Christ ressuscité, que par la conviction de cette vérité de fait.

IV. Dieu a voulu, dans le commencement de l'établissement de l'Evangile, que les fideles eussent des preuves de la vérité de la Religion, qui ne dépendissent point de raisonnemens dans lesquels l'esprit peut s'éblouir. Nous avons vu de nos yeux Jesus-Christ ressuscité, disoient ces cinq cens Disciples. Cela étoit net & évident, n'y ayant pas la moindre apparence de les soupçonner de collusion. Il falloit de ces sortes de preuves, lorsque l'Eglise n'étant pas encore formée, son autorité n'étoit pas reconnue; quand elle l'a été dans les siecles suivans, la certitude des sens que Dieu a voulu toujours être, en faveur des simples, le fondement de la foi, a consisté à dire : l'Eglise a décidé ceci; donc il faut le croire. La raison ne souffroit pas que les Chrétiens des premiers temps niassent cette conséquence-ci : cinq cens témoins irréprochables ont vu Jesus-Christ ressuscité; donc il faut le croire; & la même raison ne souffre pas aussi que l'on doute de celle-ci : les Evêques de tout le monde ont décidé la divinité de Jesus-Christ dans le Concile de Nicée; donc il faut

la croire. Les ſavans pouvoient ſe fortifier dans la foi de la réſurrection par le témoignage de l'Ecriture. Mais ces preuves n'étoient pas pour les ſimples. Le témoignage des Apôtres & des Diſciples, joint aux miracles qu'ils faiſoient, leur a ſuffi. On peut trouver de même, par divers genres de preuves, les myſteres que l'Egliſe propoſe. Mais il n'en faut qu'une pour le peuple, qui eſt que c'eſt par l'Egliſe qu'ils ſont propoſés.

V. La foi de ces Chrétiens étoit établie ſur l'atteſtation de ces témoins de la réſurrection, qui repréſentoient toute l'Egliſe. Mais pour la croire, il n'étoit pas beſoin de s'adreſſer en particulier à tous ces témoins; & il ſuffiſoit d'être aſſuré d'une maniere évidente, qu'ils avoient rendu ce témoignage. Un ſeul Apôtre confirmant la réſurrection par le témoignage des autres, & prouvant ſa ſainteté particuliere par ſes miracles, méritoit d'en être cru. Les hommes ont des voies & des moyens pour diſtinguer quand ils doivent croire qu'on leur rapporte des faits indubitables & certains : comme quand celui qui les rapporte, ne peut s'être trompé dans le fait que volontairement, quand il ſeroit facile de reconnoître ſa tromperie, au cas qu'il voulût mentir, & quand on ne voit rien en lui

qui donne lieu de le soupçonner d'un mensonge grossier & évident. Saint Paul étoit donc croyable dans le témoignage qu'il rendoit à ceux de Corinthe, que cinq cens personnes avoient vu Jesus-Christ ressuscité. Le fondement de la foi des Corinthiens, & de même de celle des autres Chrétiens, n'étoit donc pas le témoignage de saint Paul considéré séparément, mais c'étoit le témoignage de l'Eglise, attesté par saint Paul. Ainsi l'autorité de l'Eglise a été, dès le commencement, le fondement de la foi des fideles, & ils ont cru, comme l'on croit à présent. On est persuadé de la vérité des articles de la foi, parce qu'ils sont enseignés par l'Eglise. Mais le commun des Chrétiens n'est assuré que l'Eglise les enseigne, que par l'autorité de peu de témoins, qui ne peuvent nous tromper en cela que volontairement, & en qui il ne paroît aucune raison de vouloir nous tromper.

VI. Saint Paul n'a pas tant dessein d'établir dans l'esprit des Corinthiens la foi de la résurrection, que de les faire souvenir de ce qu'il leur avoit prêché, afin, leur dit-il, que vous voyiez *si vous l'avez retenu, puisqu'autrement ce seroit en vain que vous auriez embrassé la foi.* Mais ce souvenir, qu'il veut leur rappeller dans

l'esprit, n'étoit pas un simple souvenir de mémoire; c'étoit le souvenir des sentimens de leur cœur. Car on peut oublier la foi en deux manieres. Premiérement, lorsqu'on cesse de la connoître, parce que l'on cesse d'y penser. Secondément, lorsqu'elle cesse d'être notre lumiere, de nous éclairer & de nous conduire; c'est-à-dire que nous cessons d'y conformer nos actions, & d'agir par ce principe. Ce second oubli est bien plus ordinaire que l'autre; & l'effet de cet oubli est, que la foi est dans notre esprit comme si elle n'y étoit point.

Or c'est en vain, comme dit saint Paul, que ceux qui ne croient qu'en cette maniere, ont embrassé la foi : car elle ne nous est pas donnée pour nous apprendre simplement la vérité des mysteres, mais pour nous conduire selon cette vérité. Elle nous est donnée pour nous découvrir les objets que nous devons aimer, afin que nous les aimions. L'amour est la fin de la connoissance; & sans cet amour, cette connoissance ne sauroit nous être que pernicieuse. Car c'est un bien plus grand mal de ne pas faire ce que l'on connoît, que de ne point le connoître.

VII. Saint Paul, dans la suite de sa narration, ayant confirmé la résurrection par

son propre témoignage, en prend occasion de s'humilier & de reconnoître qu'il est *le moindre des Apôtres, & qu'il ne méritoit pas le nom d'Apôtre*. Quelque grace que Dieu nous fasse, & à quelque dégré de vertu qu'il nous éleve, nous ne devons jamais oublier d'où il nous a tirés. Car quoique la grace ait détruit cet état, il est pourtant vrai que nous y avons été, & il est vrai que nous pouvons y retomber. Ainsi Dieu veut que ce soit le lieu que nous regardions comme nous étant propre, afin d'empêcher l'orgueil qui naît de la vue des graces de Dieu, & des vertus qu'il nous donne. Sans ce contrepoids, cette vue seroit dangereuse; & c'est pourquoi saint Paul ne perd point d'occasion de se rabaisser par ce souvenir. Il considere ce premier état comme celui qui lui convenoit par sa nature, & tous les dons de Dieu comme ne lui appartenant point; parce que, comme il ne nous les accorde que par une miséricorde toute gratuite, il ne nous les conserve aussi que par un effet de la même miséricorde.

VIII. Tout l'orgueil des hommes ne vient que de ce qu'ils n'ont pas soin de se tenir dans cet état; & l'on peut dire que cet oubli est la cause de tous leurs péchés. Ainsi ce que saint Paul dit de lui-

même, est une grande instruction pour nous. Dieu veut que, lorsque nous recevons de lui la guérison de nos plaies, nous n'en perdions pas le souvenir ; & si nous ne les regardons pas comme subsistantes, il faut néanmoins les regarder comme le sujet d'une humiliation continuelle ; parce qu'il est juste que le pécheur porte toute sa vie l'humiliation de son péché. Ainsi c'est une action de justice de se regarder toujours comme le dernier des Chrétiens ; & ce n'est point simplement une œuvre de surérogation ; c'est une action qu'on ne peut omettre que par un aveuglement dont S. Pierre dit, que celui qui n'a pas ces sentimens, ne voit rien, parce qu'il est dans l'oubli des péchés dont il a été purifié. *Cæcus est & manu tentans, oblivionem accipiens purgationis veterum suorum delictorum.* 2. Petr. 1, 9.

IX. Saint Paul avoue qu'il est ce qu'il est *par la grace de Dieu*. Il entend la grace qui le justifie ; & c'est à cette même grace qu'il attribue de ne pas être demeurée stérile. La grace de la justification est une grace féconde ; c'est un feu que Dieu répand dans le cœur pour en embraser plusieurs. Ceux qui contribuent à la conversion des autres, sans être eux-mêmes vivans, ne sont pas proprement des Ministres évangéliques. Ces conversions,

dont ils sont les instrumens, ne sont pas ordinaires. Dieu les fait par lui-même; & s'ils ont droit de dire que la grace n'a pas été stérile dans leur ministere, ils ne peuvent dire, comme saint Paul, que la grace n'a pas été stérile en eux, puisqu'ils n'y ont point eu de part, & qu'elle n'a point été en eux. Ils ne peuvent dire non plus qu'ils sont ce qu'ils sont par la grace, puisque n'ayant point la grace, ils ne sont rien.

SUR L'ÉVANGILE DU XI DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Marc*, 7, 31.

EN ce temps-là, Jesus quitta les confins de Tyr, & vint encore par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de Décapolis; & quelques-uns lui ayant présenté un homme qui étoit sourd & muet, le supplioient de lui imposer les mains. Alors Jesus le tirant de la foule, & le prenant à part, lui mit ses doigts dans les oreilles, & de la salive sur

ſur la langue ; & levant les yeux au ciel, il jetta un ſoupir, & lui dit : Ephphetha, c'eſt-à-dire, ouvrez-vous. Auſſi-tôt ſes oreilles furent ouvertes, & ſa langue fut déliée, & il parloit fort diſtinctemunt. Il leur défendit de le dire à perſonne ; mais plus il le leur défendoit, plus ils le publioient ; & ils diſoient dans l'admiration extraordinaire où ils étoient : Il a bien fait toutes choſes ; il a fait entendre les ſourds & parler les muets.

EXPLICATION.

I. IL ſemble que ce ſoit par haſard que ce ſourd & muet ait été préſenté à Jeſus-Chriſt dans le cours d'un voyage fait pour autre choſe. Mais à l'égard de Jeſus-Chriſt, rien ne pouvoit arriver par haſard. Il avoit prévu qu'on le lui préſenteroit, & il l'avoit même procuré, parce qu'il vouloit en faire une des plus vives images de ce qu'il étoit venu faire dans le monde. Car, comme il le déclare lui-même, il n'eſt venu que pour faire entendre ſa parole aux ſourds & aux morts. *L'heure eſt venue*, dit-il, *que les morts entendront la parole du Fils de Dieu ; & ceux qui l'entendront, vivront.* VENIT *hora quando mortui audient vocem Filii Dei ; & qui audierint, vivent.* Ces morts ſont les ſourds ſpirituels, dont ce

Joan. v. 7. 25.

ſourd de l'Evangile étoit la figure. La ſurdité & la mort de l'ame ſont inſéparables, comme la vie de l'ame eſt inſéparable du don d'entendre la parole de Jeſus-Chriſt. La vie & l'ouie ſont la même choſe à l'égard de l'ame; car elle recouvre la vie par la parole du Fils de Dieu conçue par le cœur. Il n'a trouvé dans le monde que de ces morts & de ces ſourds ſpirituels, & il n'eſt venu que pour guérir cette ſurdité, & pour pratiquer intérieurement à leur égard ce qu'il fit extérieurement à l'égard de ce ſourd & muet de notre Evangile.

II. Quelle étoit la face du monde à l'égard de Jeſus-Chriſt? Il n'y voyoit que des ſourds incapables d'entendre ſes paroles. Il n'y voyoit que des cadavres, c'eſt-à-dire des ames privées de vie; & il les voyoit avec une clarté beaucoup plus vive que n'eſt celle avec laquelle nous appercevons les objets des ſens. Ainſi ce ſpectacle ayant toujours été expoſé aux yeux de Jeſus-Chriſt comme il eſt caché aux nôtres, il n'eſt pas étonnant que ſa vie nous ſoit incompréhenſible, & qu'elle ait été plus différente de la nôtre, que celle d'un homme qui voit clair, ne l'eſt de celle des aveugles qui n'ont jamais rien vu. Un aveugle pourroit ſe promener dans une campagne pleine de corps morts, ſans rien en ap-

percevoir ; & c'est l'image de l'état où nous sommes dans ce monde-ci.

Tous les hommes, justes & injustes, sont sourds d'une maniere ou d'une autre. Quand on entend la voix de Dieu, on ne sauroit entendre celle du monde, ou on ne l'entend que foiblement ; & quand on entend fortement la voix du monde, on n'entend point celle de Dieu. Ainsi l'une & l'autre de ces surdités viennent toujours de la vivacité du sentiment avec lequel nous entendons l'une ou l'autre de ces voix. Mais ces deux sentimens sont incompatibles ensemble. Il est impossible d'entendre vivement Dieu & le monde. Une voix étouffe l'autre, & la plus forte l'emporte. Et comme la mort de l'ame consiste dans cette surdité à l'égard de la parole de Dieu, la résurrection de l'ame consiste à en être guéri.

III. Il faut nécessairement qu'il y ait quelque voix entendue, c'est-à-dire quelque maxime vraie ou fausse dont notre esprit est persuadé, qui soit le principe de notre vie. C'est la nature & l'essence de tous les êtres intelligens, de se conduire par une lumiere qu'ils connoissent ; & c'est ce que j'appelle voix. Leur bonheur est d'être conduit par la voix de la vérité. Leur malheur est de se laisser aller à la voix de la fausseté. Ainsi le de-

voir des hommes eſt d'être continuellement attentifs à la voix de la vérité pour la ſuivre ; & leur déréglement conſiſte à écouter & à ſuivre la voix de la fauſſeté. C'eſt la vérité qui parle au fond de nos cœurs, qui eſt notre regle, & que nous devons conſulter dans toutes nos paroles. Toutes celles qu'on dit ſans entendre cette voix de la vérité, ne peuvent être que téméraires & folles ; car c'eſt le nom que leur donne le Sage, lorſqu'il dit :
Prov. 18, 13. *Que celui qui répond avant que d'avoir entendu, montre qu'il eſt fou & digne de confuſion :* QUI *prius reſpondet quam audiat, ſtultum ſe eſſe demonſtrat, & confuſione dignum.* C'eſt-à-dire, que c'eſt une folie de parler ſans avoir appris de la vérité ce qu'il faut répondre. On peut juger par-là combien il y a de folie dans les diſcours des hommes, puiſqu'il y a ſi peu de gens attentifs à la voix intérieure de la vérité.

IV. Les hommes ne ſont pas obligés de s'aſſujettir à ſuivre les paroles des hommes, en faiſant vœu d'obéiſſance à un ſupérieur. Mais s'ils veulent vivre ſagement, & éviter la folie dont nous venons de parler, ils n'ont guere plus de liberté dans leurs actions & dans leurs paroles : car il leur ſera toujours défendu de ſuivre d'autre regle que celle de la

vérité, & ils seront toujours obligés de la consulter sur toutes choses. Rien ne peut les dispenser de cette obligation ; elle est naturelle, essentielle, indispensable ; & souvent l'assujettissement au commandement d'un autre n'est qu'une facilité pour pratiquer cette loi : car l'engagement d'obéir à un homme, fait que dans toutes les choses bonnes & indifférentes, la voix de cet homme devient la voix de la vérité ; & ainsi en la suivant, on suit la vérité. On n'est plus en peine de la discerner, parce que nous l'entendons d'une maniere claire & sensible ; mais dans les choses où l'on se conduit soi-même, & non par obéissance, il est bien plus difficile d'entendre & de discerner la voix de Dieu, quoiqu'il ne soit jamais permis de suivre une autre regle que sa parole intérieure qui se fait entendre au fond de nos cœurs.

V. Jesus-Christ a trouvé tous les hommes dans cette obligation indispensable d'entendre & de suivre la vérité, qui est une suite de leur nature, & dans cette impuissance générale de l'entendre & de la suivre, qui étoit un effet de leur péché. Il est venu uniquement pour guérir cette impuissance. Comme il est la parole du Pere, il ne s'est revêtu de notre chair que pour faire entendre aux

hommes cette parole. Mais pour nous faire concevoir notre état & les voies de notre guérison, il lui a plu de les représenter dans le miracle qui est rapporté dans l'Evangile. Il fit donc qu'on lui présenta un sourd & muet à guérir. Il pouvoit le faire par sa seule parole, & même par le seul mouvement de sa volonté ; mais il voulut accompagner cette guérison de certaines circonstances mystérieuses, qui nous marquassent ce qui doit se rencontrer dans la guérison de notre surdité spirituelle.

L'Evangile rapporte donc que pour guérir cet homme, Jesus-Christ *le tira de la foule, & le prit à part.* C'est le premier remede de notre surdité. Tant que nous serons dans la foule, nous serons incapables d'entendre la voix de Dieu. Tant que notre esprit sera rempli des objets du monde, & qu'il y consacrera son attention, il n'écoutera pas les paroles de vie. Il faut nécessairement faire taire le tumulte du monde pour entendre cette parole, unique remede de notre surdité & de notre mort spirituelle.

VI. Il est marqué ensuite *qu'il mit ses doigts dans les oreilles de ce sourd*, pour signifier qu'elles étoient fermées par quelqu'empêchement qui avoit besoin d'être ôté. La surdité de l'homme n'est point

naturelle ; c'eſt un défaut & un vice de ſa volonté, & non de ſon être. Dieu l'ayant fait pour connoître la vérité, ne l'a point créé dans l'impuiſſance de la connoître. C'eſt la volonté de l'homme qui ſe la cache à elle-même, qui met obſtacle à la lumiere de Dieu, & qui réduit l'entendement à l'impuiſſance de la connoître, en le tenant lié & collé aux créatures. Cet obſtacle ne peut être ôté que par le doigt de Dieu, c'eſt-à-dire par ſon Eſprit qui change la volonté ; & c'eſt ce que Jeſus-Chriſt a voulu nous faire connoître, en mettant les doigts dans les oreilles de cet homme pour les ouvrir, afin de nous faire entendre que notre eſprit demeurera toujours fermé à la voix de la vérité, ſi l'Eſprit de Dieu n'y fait ouverture, & n'ôte l'obſtacle qui l'empêchoit de recevoir l'impreſſion de la vérité.

VII. On doit conclure de là que, pour rendre les hommes ſuſceptibles de la vérité, il faut avoir recours plus à la priere qui attire l'Eſprit de Dieu, qu'à l'induſtrie humaine, & qu'il faut parler plus à Dieu qu'aux hommes, rien n'étant plus capable de rendre nos paroles inutiles, que d'y mettre notre confiance. On a beau propoſer aux hommes les vérités les plus terribles ; ſi Dieu n'ouvre leurs

cœurs, on frappe en vain les oreilles de leurs corps. Ainsi quand il arrive qu'ils les entendent, il ne faut pas attribuer cet effet à l'efficace des paroles de l'homme, mais à l'opération secrete du Saint-Esprit dans les cœurs. Tout ce que l'on peut dire est que, comme Jesus-Christ guérit cet homme de la surdité extérieure par l'opération de son Esprit, en y joignant cette action corporelle, de même il se sert souvent de la parole des hommes pour convertir les cœurs, en y joignant l'efficace de son Esprit. Mais comme ç'auroit été mal juger de ce miracle que fit Jesus-Christ, de l'attribuer uniquement à cette action sensible; c'est aussi mal juger de tous les bons mouvemens qui sont excités dans les cœurs par la parole des Prédicateurs, que de les attribuer à leurs paroles considérées comme humaines & séparées de l'Esprit de Dieu.

VIII. Jesus-Christ ne se contenta pas de toucher les oreilles de ce sourd avec ses doigts; il mit aussi *de sa salive sur sa langue*, pour rompre le lien qui le rendoit incapable de parler. La salive est la figure de la grace du Saint-Esprit, qui est le principe de ces deux effets. C'est lui qui dissipe la surdité spirituelle, & qui fait ensuite parler ces sourds &

muets ; c'eſt-à-dire, qui les fait confeſſer la miſéricorde de Dieu & publier ſes louanges. On ne peut faire, ni l'un, ni l'autre que par ſon impreſſion. Toutes les louanges qu'on donne à Dieu de bouche, ne ſont comptées pour rien devant Dieu, s'il ne les a lui-même formées dans le cœur. Sans cela on ne laiſſe pas d'être muet au jugement de la vérité. C'eſt de ces paroles de grace dont l'Apôtre dit, que *perſonne ne peut dire, Jeſus eſt le Seigneur que par le Saint-Eſprit :* 1. Cor. 12, 3. NEMO *poteſt dicere, Dominus Jeſus, niſi in Spiritu ſancto.* Cependant qu'y a-t-il de plus aiſé que de prononcer ces paroles, *Jeſus eſt le Seigneur?* Mais ce n'eſt pas les prononcer que d'en former le ſon, ſi l'on n'en forme le ſens dans l'eſprit ; & ce n'eſt pas encore les prononcer que d'en concevoir ſimplement le ſens dans l'eſprit, ſi le cœur n'y a point de part. Elles ne ſont ſinceres que lorſque le cœur veut les prononcer, & qu'il exprime ce qu'il ſent ; & alors ces paroles ſont certainement un effet du Saint-Eſprit.

IX. Jeſus-Chriſt voulut que l'action du Saint-Eſprit fût accompagnée de ces actions corporelles, pour nous faire entendre que la guériſon de nos ames ne s'opere pas par la foi de Dieu conſidéré en lui-même, mais par la foi de Dieu

revêtu de notre chair. On ne va à Dieu que par Jesus-Christ homme. On ne guérit de ses maladies qu'en ayant recours à Jesus-Christ homme. C'est un dégré nécessaire, & sans lequel on ne sauroit passer de la mort à la vie. On n'entend la voix de Dieu que par Jesus-Christ, c'est-à-dire par le Verbe incarné. L'homme devenu charnel & plongé dans la chair par sa chute & par son péché, ne s'en releve que par la chair toute pure de Jesus-Christ, qui le rapproche de Dieu. C'est l'économie de la sagesse de Dieu à laquelle il faut s'assujettir : autrement c'est vouloir arriver à Dieu sans médiateur : c'est renoncer à l'Incarnation de son Fils : c'est se croire plus sage que lui, & prétendre se sauver par une autre voie que par la sienne. Gardons-nous de toutes ces spiritualités déréglées, qui, sous prétexte d'attacher l'ame à Dieu seul, la séparent de Jesus-Christ, & prétendent l'unir à lui par une autre voie que celle de Jesus-Christ homme.

X. L'Evangile remarque que Jesus-Christ, en faisant ces actions extérieures, *gémit ;* & ce gémissement nous fait voir qu'il avoit un autre objet dans l'esprit, que la surdité extérieure dont il vouloit délivrer cet homme. Il voyoit en lui la surdité intérieure de tous les pé-

cheurs. Apprenons donc de Jesus-Christ à gémir de cet état, & regardons-le comme l'unique sujet qui soit digne de nos larmes. Toutes les créatures publient la grandeur & la magnificence de leur auteur. Dieu nous parle en une infinité de manieres au-dehors & au-dedans. Tout retentit de la voix de la Sagesse. Elle nous instruit par-tout : *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam.* Prov. 1, 20.
Elle nous avertit de notre misere, de nos égaremens, du déréglement de nos passions en mille manieres différentes : cependant la surdité de l'homme est telle, qu'il n'entend rien de tous ces avertissemens de la Sagesse. Ses oreilles ne sont ouvertes qu'à la cupidité, qui lui fait entendre que son bien est de contenter ses passions ; & ce son malheureux remplit tellement tout son esprit, qu'il le rend incapable de discerner la voix de la vérité.

XI. Mais ne gémissons pas tellement sur la surdité des autres, que nous ne gémissions aussi sur la nôtre propre. Car quoique Dieu nous ait fait entendre sa voix sur quelques points, & qu'il ait persuadé nos esprits de quelques vérités, combien y en a-t-il encore que nous n'entendons point, ou que nous n'entendons que très-imparfaitement ? Com-

bien y a-t-il d'inſtructions importantes qui demeurent étouffées par le tumulte des créatures ? Et ce qui eſt le plus terrible, c'eſt que nous ſavons bien que nous ſommes ſourds en partie, mais que nous ne ſavons point la qualité de notre ſurdité, & ſi ce n'eſt point une ſurdité mortelle. Car il ne faut pas croire que l'on ſoit délivré de cette ſurdité qui eſt jointe à la mort de l'ame, dès lors que l'on conçoit par l'eſprit quelque vérité du ſalut. Il faut que le cœur en ſoit pénétré ; & il ne ſuffit pas même d'être touché de certaines vérités, ſi l'on n'eſt touché de toutes celles qui ſont néceſſaires à la vie de l'ame, & qui ſont incompatibles avec ſa mort. Nous ne pouvons ignorer qu'il y a quantité de gens qui paroiſſent entendre la parole de Dieu en pluſieurs choſes, & qui ne l'entendent point ſur des devoirs eſſentiels. Qui eſt-ce qui n'a point de ſujet de craindre d'être de ce nombre ? Nous avons donc tous un grand intérêt à demander à Jeſus-Chriſt qu'il prononce ſur nous cette parole efficace qu'il prononça ſur ce ſourd, & qu'il diſe de même à notre cœur, *Ephphetha*, ſois ouvert, afin que nous entendions ſa voix ſur toutes nos obligations, & que nous ne nous en diſſimulions aucune.

XII. Jesus-Christ, établi par le Pere dans la puissance souveraine sur toutes les créatures, ouvre toutes les oreilles qui sont ouvertes, c'est-à-dire, tous les cœurs qui reçoivent les impressions de Dieu : & quand il les ouvre, personne ne les ferme ; puisqu'il est dit de lui dans l'Apocalypse, que c'est lui qui ouvre, & que personne ne sauroit fermer ce qu'il a ouvert : *Qui aperit, & nemo claudit.* *Apocal.* 3, 7.

La différence qu'il y a de ce qu'il fait maintenant à cet égard, d'avec ce qu'il a fait dans sa vie mortelle, c'est qu'il ouvre présentement les cœurs sans gémir, parce que le temps des gémissemens est passé pour lui, & qu'il en est devenu incapable par l'état de sa gloire. On ne peut pas dire néanmoins que les cœurs soient ouverts maintenant sans les gémissemens de Jesus-Christ : mais c'est par les gémissemens de sa vie voyagere, & non par ceux de sa vie glorieuse. Car comme il donne présentement ses graces sans mourir, mais par le mérite & la vertu de sa mort, il commande de même, sans gémir, que les cœurs soient ouverts ; mais c'est en vertu de ses gémissemens passés. Les gémissemens de Jesus-Christ ont un effet éternel comme sa mort. Nous avons donc sujet de croire qu'en ouvrant les

oreilles de ce sourd, & en gémissant sur lui, il a gémi sur nous ; il a ouvert nos oreilles ; il a prononcé sur nous cette parole, *Ephphetha ;* & que c'est par la vertu de cette parole, que nous avons entendu toutes les voix de Dieu dont notre cœur a été touché. Ainsi ce miracle de la guérison de ce sourd n'est point passé. Il s'accomplit encore tous les jours. Nous en sommes le sujet, & nous ne devons nullement le regarder comme une histoire consommée & finie il y a long-temps, mais comme un miracle permanent, dont l'efficace subsistera jusqu'à la fin des siecles, & même dans toute l'éternité ; puisque la félicité des élus ne consistera qu'à être tout remplis & tout pénétrés de la vérité, dont il leur a obtenu la connoissance par les gémissemens de sa vie mortelle.



SUR L'ÉPÎTRE DU XII DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. 2. *Corinth.* 3, 4.

MEs Freres, c'est par Jesus-Christ *que nous avons une si grande confiance en Dieu, non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune* bonne *pensée comme de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui nous en rend capables. Et c'est lui aussi qui nous a rendu capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non pas de la lettre, mais de l'esprit: car la lettre tue, & l'esprit donne la vie. Que si le ministere de la lettre gravée sur des pierres, qui étoit un ministere de mort, a été accompagné d'une telle gloire, que les enfans d'Israël ne pouvoient regarder le visage de Moïse, à cause de la gloire dont il éclatoit, qui devoit néanmoins finir; combien le ministere de l'esprit doit-il être plus glorieux? Car si le ministere de la condamnation a été accompagné de gloire, le ministere de la justice* en *aura incomparablement davantage. Et cette gloire même* de la loi *n'est point une véritable gloire, si on la compare avec la*

sublimité de celle de l'Evangile. *Car si le ministere qui devoit finir a été glorieux, celui qui durera* toujours, *doit l'être beaucoup davantage.*

EXPLICATION.

I. L'Eglise est un corps & un royaume tout divin, qui a J. C. pour Chef & pour Sauveur. Ce corps n'est sauvé que par J. C. & J. C. ne sauve proprement que son corps : *Ipse salvator corporis ejus*, dit l'Apôtre. Mais il le sauve néanmoins en associant à ce ministere les Pasteurs de son Eglise : & quand il le fait dans l'ordre commun & par la voie conforme à son premier dessein, il écrit premiérement sa loi dans le cœur des Pasteurs, & il se sert d'eux ensuite pour l'écrire dans celui des autres fideles. Le plus grand honneur qu'il peut faire aux hommes, est de les établir ainsi coopérateurs de l'unique ouvrage qu'il est venu faire au monde. Ainsi, comme S. Paul savoit bien la grandeur de cet honneur, il s'en glorifie dans cette Epître, en disant que *c'est là le sujet de sa confiance devant Dieu par* J. C. Dieu hait la vaine estime qu'on a de soi-même pour des qualités frivoles. Il hait l'injuste usurpation qu'on fait de ses dons, comme s'ils nous appartenoient, & qu'ils ne nous eussent

Ephes. 5, 23.

pas été donnés. Mais comme il aime la vérité, & qu'il est la vérité même, il ne sauroit haïr que l'on estime ses dons leur prix véritable, & que l'on en juge comme il en juge lui-même. Ainsi, parce que c'est un don excellent que d'avoir été choisi comme instrument de J. C. pour l'établissement du royaume de Dieu dans les ames, il veut bien qu'un Pasteur à qui il a fait cet honneur, s'adresse à lui avec la confiance qu'il a attachée à cette grace. Un Pasteur dont Dieu s'est servi pour convertir un grand nombre d'ames, peut donc avec raison s'approcher de Dieu avec plus de confiance que le commun des Chrétiens, quand son cœur ne lui reproche point de tiédeur & d'infidélité dans son ministere.

II. Mais afin que cette confiance soit juste, il faut qu'elle soit semblable à celle de saint Paul ; qu'elle soit uniquement fondée sur Jesus-Christ : *Fiduciam habemus per Christum ad Deum ;* qu'elle naisse d'une grande idée de la puissance de Jesus-Christ ; que le Pasteur reconnoisse qu'il n'a été que l'instrument pour écrire la loi dans les cœurs ; & qu'il se tienne aussi dépendant de Jesus-Christ, qu'une plume l'est dans la main de l'écrivain. Tous les mouvemens de la plume qui ne viennent pas de l'art de l'écrivain, ne

font que défigurer l'écriture. Tous les mouvemens du Pasteur qui ne procedent pas de l'Esprit de J. C. gâtent son ouvrage. C'est pourquoi S. Paul, afin de marquer plus précisément cette dépendance, que les Pasteurs inférieurs doivent avoir du souverain Pasteur, qui est J. C. & pour ne donner lieu à personne de s'en rien attribuer, ajoute : *Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables.* D'où il s'ensuit que toutes les pensées & les paroles d'unPasteur doivent être formées en lui par le S.Esprit,&qu'autrement elles ne peuvent servir utilement à son ministere.

III. Si les Prédicateurs étoient bien persuadés de cette vérité, ils n'auroient pas tant de confiance dans leur esprit propre, dans leur travail, dans leur industrie. Comme ils mettroient leur unique confiance dans les lumieres que Dieu donne aux Prédicateurs fideles pour les communiquer aux ames, leur principal soin feroit de les attirer par la pureté de leur cœur & la sainteté de leur vie. Car enfin tous les amas qu'ils peuvent faire sont inutiles à eux & à leurs auditeurs, si Dieu n'en est auteur. Il faut que Dieu les éclaire pour éclairer les autres. Il faut que Dieu les enflamme pour en-

flammer ceux qui les écoutent. La recherche de cette lumiere & de cette chaleur divine est donc la véritable rhétorique des Prédicateurs évangéliques. Dieu peut se servir à la vérité de Prédicateurs tout humains pour éclairer certaines ames : mais alors il agit en quelque sorte contre l'ordre commun de la loi nouvelle, qui est de faire passer la lumiere & la grace du Pasteur au peuple. Et quand il le fait, bien loin que ses paroles soient un sujet de confiance aux Prédicateurs, au contraire elles sont pour eux un sujet de confusion & de terreur.

IV. Ces Prédicateurs humains ne peuvent pas dire ce que S. Paul ajoute, que Dieu les a *rendu capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit.* Car la parole de Dieu dans leur bouche n'est qu'une lettre, puisqu'elle n'est point écrite dans leurs cœurs, & qu'elle ne les vivifie point. Elle y est l'arrêt & le sceau de leur condamnation. Et quoique J. C. puisse se servir de leur ministere pour écrire lui-même sa loi dans les cœurs, leur ministere n'est point proprement évangélique. Car afin qu'il le fût véritablement, il faudroit que la parole de Dieu ne fût point une lettre, ni dans le Pasteur, ni dans les auditeurs. Il faudroit que le Pasteur fût animé du

S. Esprit, comme il doit en animer ses auditeurs. Il faudroit qu'il fût un instrument vivant, dont Dieu se servit pour communiquer la vie aux autres. Car la *lettre* seule, soit dans les Pasteurs, soit dans les auditeurs, n'est capable que de donner la mort aux uns & aux autres.

V. La gloire & la prééminence du ministere évangélique consistant donc en ce que Dieu s'en sert pour écrire sa loi dans les cœurs, on pourroit croire qu'il est moins glorieux en ce temps-ci qu'il n'étoit autrefois, parce qu'il produit plus rarement cet effet. On ne voit au contraire presque aucun fruit de tant de prédications qui se font dans tous les lieux du Christianisme. Et comme la lettre tue ceux que le S. Esprit ne vivifie pas, on a droit de conclure qu'y ayant si peu de personnes vivifiées, les Prédicateurs, bien loin de communiquer quelque étincelle de vie à leurs auditeurs, les enfoncent plus profondément dans la mort. Ils s'accoutument à entendre sans sentiment & avec indifférence les vérités les plus terribles, & par-là ils deviennent en quelque sorte incapables d'en être touchés. Ainsi bien loin que les Prédicateurs soient des instrumens des miséricordes de Dieu, ils ne sont presque plus que les exécuteurs de sa justice. Mais quoique cela ar-

rive en effet ; ſi néanmoins ce n'eſt point la faute du Prédicateur, s'il s'eſt acquitté fidélement de ſon miniſtere, s'il a fait ce qu'il a pu pour vaincre la dureté des cœurs, ſon miniſtere ne laiſſe pas d'être glorieux & évangélique. Dieu ne lui imputera point la mort de ce grand nombre d'ames rebelles, & il ne laiſſera pas de le récompenſer pour le petit nombre des ames obéiſſantes qui en auront profité.

VI. Mais ſi c'eſt par la faute du Miniſtre que ſon miniſtere eſt privé d'efficace & de vertu ; s'il en empêche l'effet par le relâchement de ſa vie ; s'il n'accompagne pas ſes paroles de l'onction qui devroit rejaillir de la diſpoſition de ſon cœur ; s'il n'attire pas par ſes prieres la bénédiction de Dieu ſur les vérités qu'il annonce ; s'il y mêle des intérêts humains ; ſi ſes paroles ne ſont pas des effuſions de ſon cœur, mais de ſimples productions de ſon eſprit : on peut dire qu'il ſe rabaiſſe, & s'avilit à proportion que ſon miniſtere eſt grand ; qu'il ſe deshonore à proportion que ſon miniſtere eſt glorieux ; qu'il ſe rend criminel à proportion que ſon miniſtere eſt ſaint & ſanctifiant. Car ſi le miniſtere évangélique eſt ſi efficace, quel crime eſt-ce que d'anéantir cette efficace, & d'éteindre ce feu divin deſtiné à embraſer les cœurs !

Si c'eſt un miniſtere de vie, quel crime eſt-ce que d'en faire un miniſtere de mort ! S'il eſt deſtiné à purifier les ames, quel crime eſt-ce que de s'en ſervir pour les corrompre ! S'il a pour but de porter dans les ames la vérité & la charité, quel crime eſt-ce que de ne l'employer qu'à imprimer l'idée de ſa vanité, de ſes paſſions & ſouvent de ſes erreurs !

VII. Un des grands abus de ceux qui exercent le miniſtere évangélique, eſt d'en borner les fonctions, ou à la prédication de la parole, ou à l'adminiſtration des Sacremens. Un vrai miniſtre de Jeſus-Chriſt a bien d'autres fonctions. Il prie en miniſtre, & ſa priere fait partie de ſon miniſtere. Il converſe avec le monde en miniſtre de Jeſus-Chriſt, & ſes paroles doivent toujours porter la vérité & la charité dans les ames. Il vit en miniſtre ; parce que tout doit prêcher en lui, tout doit y édifier, tout doit y coopérer à l'établiſſement du royaume de Dieu. Malheur à celui qui n'eſt Miniſtre de Jeſus-Chriſt que dans la chaire, à l'autel, ou au tribunal de la pénitence. Le miniſtere de l'Evangile eſt bien plus étendu, & il doit ſe répandre dans toutes les actions de la vie. Il eſt vrai que le commun des Chrétiens peut exercer une partie des fonctions de ce

ministere; car c'est en exercer une partie que d'édifier le prochain par l'exemple de sa vie, ce que tous les Chrétiens doivent faire. Mais quoiqu'ils participent aussi en quelque sorte au sacerdoce, selon saint Pierre, qui appelle le corps des Chrétiens *un Sacerdoce royal*, ils y participent néanmoins en une maniere bien différente de ceux qui sont proprement ministres de la loi nouvelle. Car les actions du commun des Chrétiens, quoiqu'édifiantes & saintes, n'étant pas jointes à la prédication de la parole & à l'administration des Sacremens, ne concourent pas à ces actions sacrées. Mais toutes les actions d'un Pasteur font un tout avec les actions propres de son ministere. Elles les rendent efficaces; elles font impression sur les cœurs; & ainsi elles sont toutes en quelque sorte des actions sacerdotales.

1. Petr. 2, 9.

VIII. La gloire que saint Paul attribue au ministere évangélique, n'est point une gloire de fantaisie ou de simple cérémonie, comme celle que l'on rend aux Grands du monde. C'est une gloire solide, qui subsiste devant Dieu, & qui est fondée sur le jugement de Dieu même. Dieu voit dans un Prêtre de la loi nouvelle qui exerce saintement son ministere, une grandeur réelle qui l'éleve

effectivement au-dessus du commun des Chrétiens; parce que la grace d'un Prêtre doit être par elle-même plus éminente que celle des laïques; & ce jugement que Dieu porte de la grandeur de ce ministere, est le fondement de celui que nous devons en porter. C'est ce qui doit nous faire concevoir une haute estime de l'éminence de l'état des Prêtres, & doit nous donner une grande soumission pour leurs lumieres & pour leurs avis. Il faut, dit saint Paul, *les considérer comme les ministres de* Jesus-Christ, *& comme les dispensateurs des mysteres de Dieu.* C'est-à-dire, que l'ordre de Dieu doit nous faire croire qu'il nous communiquera plutôt ses lumieres & ses graces en suivant leur conduite, qu'en nous arrêtant à nos pensées. Il faut de grandes raisons pour se détacher de cet ordre, & pour trouver plus de sûreté dans ses lumieres que dans celles qu'on reçoit des Prêtres.

1. Cor. 4, 1.

IX. Il est vrai que le principal fondement de cet honneur, c'est qu'en les reconnoissant pour ministres de Jesus-Christ, on ne les juge pas indignes de leur ministere. Mais quand même on reconnoîtroit leur indignité par une connoissance particuliere, il ne seroit pas permis, tant que l'Eglise les souffre dans

le ministere, de leur refuser l'honneur & la déférence qui est due à leur dignité. Ce seroit usurper le jugement de l'Eglise, & donner la liberté à chacun de suivre sa fantaisie dans la révérence qu'il rend aux Prêtres. Ainsi, quoiqu'un méchant Prêtre soit dans l'obligation de se séparer lui-même de son ministere, & de n'en exercer plus les fonctions; néanmoins, tant qu'il les exerce, les fideles sont obligés de l'honorer. Car les fonctions ne laissent pas d'être saintes & dignes d'honneur, quoiqu'exercées par un ministre indigne. Il est vrai qu'en ce cas ce ministre est usurpateur, non-seulement des fonctions de son ministere, mais aussi de l'honneur qu'on lui rend & du bien qu'il en reçoit, parce que cet honneur & ce bien ne sont dûs en effet qu'aux ministres dignes; quoique les fideles, à qui il n'appartient pas de les discerner, les rendent à tous ceux que l'Eglise n'a pas dépouillés de leur ministere. Que si on laisse aux Prêtres pénitens & interdits une petite partie de leurs biens, ces biens changent alors de nature. C'est une pure aumône de l'Eglise, & un pur effet de sa charité. Ce n'est plus un droit légitime que ce ministre interdit ait à ces biens en vertu de son travail; puisqu'il ne travaille point,

& qu'il en est déclaré indigne. C'est une extension de la charité de l'Eglise, qui honore encore en lui le ministere qu'il a exercé, & qui lui facilite par cette charité le moyen de faire pénitence de ses péchés.

SUR L'ÉVANGILE DU XII DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 10, 23.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous déclare que beaucoup de Prophetes & de Rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, & ne l'ont point vu ; & d'entendre ce que vous entendez, & ne l'ont point entendu. Alors un Docteur de la loi se levant, lui dit pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? Jesus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? Il lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes

vos forces & de tout votre esprit ; & votre prochain comme vous-même. Jesus lui dit : Vous avez fort bien répondu ; faites cela, & vous vivrez. Mais cet homme voulant faire paroître qu'il étoit juste, dit à Jesus : Et qui est mon prochain? Et Jesus prenant la parole, lui dit : Un homme qui descendoit de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillerent, le couvrirent de plaies, & s'en allerent, le laissant à demi mort. Il arriva ensuite qu'un Prêtre descendoit par le même chemin, lequel l'ayant apperçu, passa outre. Un Lévite qui vint aussi au même lieu, l'ayant considéré, passa outre encore. *Mais un Samaritain passant son chemin, vint à l'eudroit où étoit cet homme, & l'ayant vu, il en fut touché de compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile & du vin dans ses plaies & les banda, & l'ayant mis sur son cheval, il l'emmena dans l'hôtellerie, & eut soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, & lui dit : Ayez bien soin de cet homme ; & tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le Docteur lui répondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jesus, & faites de même.*

EXPLICATION.

I. Connoître J.C. & écouter sa parole, sont des graces ineffables que l'on ne sauroit assez estimer, ni reconnoître. Qui voit & entend J. C. voit & entend le Docteur de la vérité, & de la vérité toute pure sans mêlange de fausseté. Il voit & entend le vrai Médecin de nos maux, qui nous les fait connoître pour les guérir. Et enfin il voit & entend son Sauveur, par le secours duquel il peut user de ses remedes, & pratiquer tout ce qu'il apprend de lui.

Quelle différence d'un homme obligé de discerner la vérité parmi ces cahos d'opinions humaines, & de résister au torrent de la coutume & à l'impression des sens, avec celui qui ayant eu le bonheur de connoître J. C. apprend de lui tout d'un coup sans peine & sans danger à discerner ce qui est vrai parmi cette diversité d'opinions, & est fortifié par son autorité souveraine contre la tyrannie de l'exemple & l'impression des sens! Combien même y a-t-il de différence entre la condition d'un Chrétien, qui connoissant J. C. connoît entiérement la voie du salut, & celle d'un Juif, qui n'étoit éclairé que des sombres lumieres de la loi, qui prenoit ce qu'il connoissoit des mysteres

de la Religion pour tout ce qu'il falloit croire, & qui ne pouvoit arriver à la vérité qu'en perçant une infinité de nuages & de fausses préventions ? Ces Prophetes & ces Rois mêmes, qui ont été instruits par avance de nos mysteres, n'en ont été instruits que très-obscurément ; & il s'en falloit beaucoup que le degré de connoissance qu'ils en ont eu, n'égalât celui qui a été donné par J. C. aux moindres Chrétiens.

II. Il ne faut pas croire que la condition des Chrétiens qui sont présentement privés de la présence visible de J. C. soit moins avantageuse que celle des personnes qui en ont joui. S'ils sont privés du secours des sens & de la vue des merveilles de J. C. ils sont exempts de l'opposition des sens qui combattoient étrangement la créance, qu'un homme qu'on voyoit semblable aux autres fût en même-temps Fils de Dieu, & Dieu lui-même. Les sens étoient alors un aussi grand empêchement qu'un grand secours à la foi. Pour croire en J. C. il falloit de plus se mettre au-dessus des chefs de la Religion judaïque, & résister à l'exemple de la plupart des peuples. Enfin l'opposition naturelle que la raison de l'homme fait aux vérités qui la surpassent, n'étoit point encore adoucie par la coutume. Mais

maintenant, ni les sens, ni la raison, ne forment presque plus d'opposition à la créance de nos mysteres. L'habitude & l'exemple de tant de peuples nous levent entiérement ces obstacles. Il n'y a plus de peine à croire, & il y en auroit beaucoup plus à ne rien croire, & à se mettre au-dessus de tant de preuves de la Religion qui nous environnent, fortifiées par l'approbation publique. Nos yeux ne sont donc pas moins heureux que ceux des Disciples de J. C. & nos oreilles ne jouissent pas d'un moindre bien, en entendant de la bouche de l'Eglise les vérités que J. C. a annoncées, que si nous les avions entendues de la bouche même de Jesus-Christ.

III. Mais, hélas! qu'il est à craindre que ce bonheur des Chrétiens ne soit pour la plupart d'entre eux le comble de leur malheur! Car si c'est un grand bonheur de connoître & d'entendre Jesus-Christ, c'est un grand malheur que de mépriser ce bonheur, & de n'en faire aucun usage. Or quel usage faisons-nous de la connoissance de Jesus-Christ? Quelle part a-t-elle dans la conduite de notre vie? Qui connoît Jesus-Christ, connoît la voie de la vie. Qui marche donc après cela dans la voie de la coutume & dans la voie des sens, devient

d'autant plus malheureux, qu'il avoit plus de moyens d'être heureux. Car cette connoissance n'est un bonheur qu'en tant qu'elle dispose l'ame à l'amour & à l'obéissance de Jesus-Christ. Qui ne connoît point Jesus-Christ, ne sauroit l'aimer, ni lui obéir : mais qui le connoît & ne lui obéit point en le connoissant, est dans le souverain malheur. Ainsi un Chrétien est très-malheureux, ou très-heureux. Il n'y a point de milieu.

IV. C'est une pensée que nous devrions toujours avoir en assistant à la Messe, en recevant le corps de Jesus-Christ, ou en lisant l'Evangile, que celle que Jesus-Christ nous fournit en disant : *Je vous déclare que beaucoup de Prophetes & de Rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, & ne l'ont point vu; & d'entendre ce que vous entendez, & ne l'ont point entendu.* Nous voyons en effet & nous entendons ce que les Prophetes n'ont point vu, ni entendu ; ce que David & tous les saints Rois auroient regardé comme un souverain bonheur. Dieu nous a infiniment plus favorisés qu'eux. Mais cette pensée, en nous faisant souvenir de notre bonheur, & en nous avertissant de la reconnoissance que nous en devons à Dieu, doit nous porter en même-temps à lui demander la grace d'en user comme

nous devons : car l'une de ces graces ne suffit pas sans l'autre. Toutes les graces de Dieu doivent nous être un avertissement, un motif & une obligation de prier; n'y ayant qu'une nouvelle grace qui puisse nous empêcher d'abuser de celle que nous avons déja reçue: C'est ce qui rendra les Chrétiens réprouvés les plus malheureux de tous les hommes, & beaucoup plus que ces *peuples* dont
Act. 14. 15. saint Paul dit, *que Dieu les a laissé marcher dans leurs voies.* Un bonheur imparfait devient un souverain malheur. Une grace séparée des autres, est l'occasion d'une souveraine disgrace. Il est vrai que cette séparation des graces vient de notre faute : Dieu est par lui-même disposé de les joindre, & il n'en refuse jamais la continuation à ceux qui la demandent comme il faut. Mais les hommes sont si corrompus, qu'ils ne demandent jamais comme il faut, la continuation des graces de Dieu, qui renferme la persévérance, à moins que Dieu ne leur donne la persévérance dans la priere, qui est une grace spéciale comme la persévérance dans les autres vertus.

V. Il est dit dans la suite de cet Evangile, qu'un Docteur de la loi, pour tenter Jesus-Christ, lui dit : *Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éter-*

nelle? Il vouloit plaire à Jesus-Christ par cette question & s'insinuer dans son esprit; & il en avoit trouvé le moyen, si son cœur eût été aussi sincere que ses paroles le paroissoient. Rien ne plaît davantage à Jesus-Christ qu'un desir efficace de son salut, & une recherche sincere des moyens d'y parvenir. Et l'on peut dire que l'un des plus grands défauts des Chrétiens, est de manquer du desir que ce Docteur de la loi exprimoit par ces paroles. Peu de personnes désirent sincérement leur salut, & disent à Dieu avec vérité : *Que ferai-je pour posséder la vie éternelle?* Car ce desir, quand il est véritable, enferme la préférence du salut à toutes les choses du monde. Cet homme n'excepte rien. *Quid faciam?* dit-il : Que ferai-je? Il témoigne par-là qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût résolu de faire ; qu'il considéroit l'acquisition de la vie éternelle comme l'unique nécessaire, & qu'il faisoit céder tout le reste à ce desir. *Quid faciam?* Mais ce desir au contraire est si foible dans la plupart du monde, qu'ils ne veulent pas faire le moindre effort pour se séparer de ce qui peut leur y servir d'obstacle. Ils ne disent pas, comme ce Docteur de la loi, *Que ferai-je pour obtenir la vie éternelle?* Mais ils disent plutôt : Je ne veux rien

faire pour obtenir la vie éternelle. Ils veulent que le salut ne leur coute rien. Et au lieu que Jesus-Christ promet les choses temporelles par surcroît à ceux qui cherchent le royaume de Dieu; ils veulent au contraire qu'en appliquant tout leur soin à acquérir les choses temporelles, Dieu leur donne son royaume éternel comme par surcroît. Ils ne veulent pas prendre seulement la peine de s'informer avec soin des voies pour y arriver sûrement. Et quoiqu'ils sachent qu'on est infiniment partagé sur les moyens du salut, & que les uns condamnent ce qui est approuvé par d'autres, ils ne se mettent point en peine de s'éclaircir qui a tort ou qui a raison. Ils se mettent sous la conduite du premier venu; & il leur plaît de le croire bon, pour ne pas avoir la peine d'en chercher un autre. Leur imprudence est semblable à celle d'un homme qui, pour faire le tour du monde, prendroit le premier vaisseau & le premier marinier qu'il trouveroit au bord de la mer. D'autres composent d'abord avec Dieu, & lui déclarent par le fond de leur cœur qui est exposé à ses yeux, qu'ils veulent bien faire pour leur salut telles & telles choses, mais qu'ils ne veulent pas aller plus avant; qu'ils ne veulent point re-

noncer à la vie molle ; qu'ils ne veulent point de retraite, point de pénitence, point d'humiliation, point de retranchement de luxe ; qu'ils ne veulent hazarder, ni leur repos, ni leur fortune pour les intérêts de Dieu. A cela près, ils sont disposés à accepter le Paradis si l'on veut le leur donner.

VI. Jesus-Christ ne répond pas directement à la question de ce Docteur de la loi ; il le renvoie à l'Ecriture : *Que porte la loi ? Qu'y lisez-vous ?* Dieu ne veut pas qu'on se repose tellement de son salut sur l'instruction des hommes, que l'on n'emploie aussi sa propre application à s'instruire de ce qui est nécessaire pour se sauver ; & c'est souvent ce défaut d'application aux vérités du salut, qui rend susceptibles des erreurs qui sont inspirées par les mauvais Directeurs. Si l'on avoit bien soin de s'instruire du fond de la Religion par les moyens que Dieu met en notre pouvoir, comme sont la lecture & la méditation de l'Evangile, l'attention aux vérités que l'on apprend dans les instructions publiques de l'Eglise, on discerneroit plus facilement les faux Directeurs des véritables. C'est l'ignorance & le peu d'application des Chrétiens aux vérités du salut, qui les rend si faciles à séduire, &

qui les engage en tant de mauvaises voies. Ils ne consultent jamais la loi de Dieu. Ils ne se demandent jamais à eux-mêmes : *Que porte l'Evangile ? Qu'est-ce qu'on y lit ?* Cependant ce sera l'Evangile qui nous jugera : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die.* Chacun est donc obligé de s'en instruire & de se remplir l'esprit & le cœur des vérités de la loi de Dieu. Il est bon d'interroger les Pasteurs & de leur demander : *Que ferai-je pour obtenir la vie éternelle ?* Mais on ne discerne ces Pasteurs à qui l'on doit s'adresser, que par un commencement d'instruction, & par la connoissance des principes du Christianisme, jointe à la droiture du cœur. C'est pourquoi quand on peut les lire dans l'Evangile, on le doit : & quand on ne sauroit les lire, on doit y suppléer en se rendant plus assidu & plus attentif aux instructions communes, par lesquelles on peut juger de la créance qu'on doit avoir pour les avis que l'on peut nous donner en particulier.

Joan. 12, 48.

VII. Ce Docteur de la loi répond fort juste à Jesus-Christ, en réduisant tous les devoirs nécessaires pour être sauvé, au précepte de l'amour de Dieu & du prochain. Les personnes qui ont le cœur corrompu, ne laissent pas souvent d'a-

voir une certaine lumiere assez juste dans les choses qui ne choquent pas directement leurs passions : ce qui fait qu'ils paroissent fort capables de conduire les autres. Mais quand on rencontre leur passion, on ne trouve plus en eux, ni lumiere, ni équité ; & c'est ce qui fait aussi que nous devons faire fort peu d'état de l'équité & de la lumiere que nous avons en certaines choses qui ne sont pas contraires au principal objet de nos passions. Ce n'est pas par-là que nous devons juger de nous-mêmes. Il faut voir si cette lumiere s'étend à tous nos devoirs, & s'il n'y a point de certains endroits où nous fassions de fausses applications des vérités générales.

VIII. Cet homme qui répond si juste en général, que toute la loi se réduisoit à l'amour de Dieu & du prochain, ne savoit pas néanmoins qui étoit son prochain ; & il n'en est que trop souvent de même de nous. En même-temps que nous savons les vérités révélées, nous ignorons souvent celles qui sont d'une pratique très-ordinaire.

Qui ne sait parmi les Chrétiens que toute la loi consiste à aimer Dieu & son prochain ? Et qu'est-ce qu'on ne se permet point avec cette persuasion ? On croit & on dit qu'il faut aimer Dieu de

tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces; & avec cela l'on emploie tout son temps à la recherche des honneurs, des plaisirs & des richesses du monde. Mais, dit-on, on ne les préfere pas à Dieu, & l'on seroit prêt de les quitter, s'il s'agissoit de l'honneur de Dieu. L'ame se tient ce langage pour demeurer avec moins de scrupule attachée à ce qu'elle aime. Mais il y a toute sorte d'apparence qu'elle se trompe. Un amour toujours en action, comme l'est en eux l'amour du monde, qui prend à tout moment de nouvelles forces, ne cede pas aussi facilement qu'on le pense à un amour languissant & oisif, tel qu'est dans la plupart du monde l'amour de Dieu, à qui on donne seulement une préférence pour des occasions rares qui ne se rencontrent presque point, pendant qu'on se livre à l'amour du monde, & qu'on s'y laisse conduire dans la plupart de ses actions.

IX. Ce Docteur de la loi désirant de paroître juste, & supposant qu'il n'avoit point d'autre prochain que ses parens, ses amis, ou tout au plus ceux de sa nation, demanda à Jesus-Christ qui étoit son prochain; afin de lui faire voir qu'il ne manquoit pas à ce qu'il devoit. Bien des gens sont dans la même disposi-

tion : & l'on peut dire avec vérité, que ceux qui sont possédés de l'amour d'eux-mêmes, n'ont point de prochain, ou plutôt qu'ils n'en connoissent point d'autre que ceux qui sont liés à leurs intérêts. Ils n'aiment les gens qu'à proportion qu'ils leur sont utiles & qu'ils entrent dans leurs passions. Hors de-là ils leur sont indifférens. Ils ne prennent part, ni à leurs biens, ni à leurs maux. Ils ne les regardent point par les liens communs de la nature, ni de la grace. Ils ne les servent point pour eux-mêmes, & pour leur faire du bien. Leur charité a toujours quelque vue secrete d'intérêt, qui l'attire & la remue. Ainsi elle ne regarde jamais le prochain comme prochain ; & l'on peut dire que de toutes les qualités des hommes, c'est celle qui fait le moins d'impression sur l'esprit.

X. Jesus-Christ voulant donc apprendre à ce Docteur de la loi combien les Pharisiens avoient une idée trop resserrée de l'amour du prochain, ou plutôt voulant nous apprendre comment nous devons le pratiquer & jusqu'où nous devons l'étendre, propose à ce Docteur la parabole d'un voyageur sorti de Jérusalem pour aller à Jéricho, blessé par des voleurs, négligé par un Prêtre & par un Lévite, & secouru charitablement par

un Samaritain. Car ce Samaritain qui n'avoit aucune liaiſon avec cet homme bleſſé, fait voir que les aſſiſtances qu'on doit au prochain, n'ont point beſoin d'autre raiſon, ſinon que nous ſommes tous d'une même nature, & créatures du même Dieu. Ce Samaritain ne conſidéra que cela dans ce voyageur. Il reconnut ſon prochain dans ce Juif bleſſé, & il ſe crut obligé de l'aſſiſter. Les Phariſiens & les Scribes avoient donc une idée trop étroite de la charité du prochain, en la bornant à ceux de leur nation, & ne conſidérant pas aſſez la liaiſon générale que tous les hommes ont entr'eux ; & c'eſt ce que Jeſus-Chriſt leur prouve par l'exemple du Samaritain.

XI. Il ne le prouve pas ſeulement par l'exemple de cet étranger ; il le prouve par lui-même. Car, ſelon l'explication qu'Origene prétend avoir appriſe d'un vieillard, qui l'avoit lui-même appriſe des Diſciples des Apôtres, cet homme bleſſé par les voleurs étoit la figure d'Adam, banni pour ſon péché du Paradis terreſtre, déchu de l'état de la juſtice, & réduit aux changemens & aux viciſſitudes de la vie du monde figurée par Jéricho. En ce miſérable état il ne trouve aucun ſecours dans ceux de ſa nation. Il n'en trouve que dans la compaſſion

d'un étranger Samaritain ; c'est-à-dire, que les blessures que l'homme a reçues des démons, ne se guérissent point par des hommes semblables à lui. Il ne peut recevoir ce secours dont il a besoin, que de Jesus-Christ, le vrai Samaritain, c'est-à-dire le Sauveur & le conservateur des hommes, qui n'ayant nulle liaison avec le pécheur, ne laisse pas d'en prendre soin & de le guérir. Ainsi l'étendue de la charité de Jesus-Christ doit être le modele de la nôtre. Il n'a rien trouvé en nous qui la méritât. Il y a trouvé au contraire une infinité de raisons qui nous en rendoient indignes. Cependant il n'a pas laissé de nous appliquer des remedes propres à nos plaies, & de nous mettre en dépôt dans son Eglise comme dans une hôtellerie, pour achever notre guérison. Voilà le modele de charité qu'il nous propose par cette parabole.

XII. Apprenons donc de Jesus-Christ les vraies qualités de l'amour du prochain. N'exceptons, comme lui, aucun misérable. Ne faisons point dépendre notre charité d'aucune liaison particuliere. Ne nous rebutons point par aucune indignité. Tâchons de guérir les plaies spirituelles du prochain par le vin & par l'huile, par la force & par la douceur. Attendons l'effet des remedes, & ne pré-

tendons pas que les plaies des ames se guérissent tout d'un coup. Joignons la patience à la charité; & après avoir retiré les ames de la voie de l'enfer, & les avoir mises dans celles du salut, ne cessons point de prendre soin de leur guérison. Car la véritable charité ne doit se terminer qu'à leur guérison parfaite; & elle doit durer tout le temps que le malade est à l'hôtellerie où il se guérit, c'est-à-dire toute sa vie. Il y a des gens dont la charité est passagere, qui se lassent aussitôt, qui ne pensent qu'à s'en retirer. Ce n'est pas là une véritable charité; & il y a bien de l'apparence que ces charités qui se fatiguent si aisément, n'ont point d'autre principe que l'amour-propre. Il a quelquefois honte de ne rien faire pour le prochain; mais quand il l'entreprend, il s'en lasse bientôt, & ne manque jamais de raisons pour s'en décharger. La charité de Jésus-Christ, qui subsiste même en l'autre vie, est bien éloignée de s'éteindre en celle-ci: *Caritas numquam excidit.* 1. Cor. 13, 8.

SUR L'ÉPÎTRE DU XIII DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE. *Galat.* 3, 11.

MEs Freres : [Il est clair que nul par la loi n'est justifié devant Dieu, puisque, selon l'Ecriture, *le juste vit de la foi. Or la loi ne s'appuie point sur la foi ; au contraire* elle dit : *Celui qui observera ces préceptes y trouvera la vie. Mais J. C. nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois; afin que la bénédiction donnée à Abraham fût communiquée aux Gentils en J. C.* & qu'ainsi *nous reçussions par la foi le S. Esprit qui avoit été promis. Mes freres, je me servirai de l'exemple d'une chose humaine & ordinaire. Lorsqu'un homme a fait un contrat en bonne forme, nul ne peut le casser, ni y ajouter.] Or les promesses de Dieu ont été faites à Abraham & à sa race. L'Ecriture ne dit pas à ceux de sa race, comme s'il en eût voulu marquer plusieurs;*

mais à sa race, c'est-à-dire, à l'un de sa race, qui est J. C. Ce que je veux donc dire est, que Dieu ayant fait & autorisé comme un contrat & une alliance, la loi qui n'a été donnée que quatre cens trente ans après, n'a pu la rendre nulle, ni en abroger la promesse. Car si c'est par la loi que l'héritage nous est donné, ce n'est donc plus par la promesse. Or c'est par la promesse que Dieu l'a donnée à Abraham ; pourquoi donc la loi a-t-elle été établie ? Ç'a été pour faire connoître *les crimes* que l'on commettroit en la violant *jusqu'à l'avénement de ce fils que la promesse regardoit. Et cette loi a été donnée par les Anges par l'entremise d'un médiateur. Or un médiateur n'est pas d'un seul, & il n'y a qu'un seul Dieu. La loi donc est-elle contre les promesses de Dieu ? Nullement. Car si la loi qui a été donnée avoit pu donner la vie, on pourroit dire alors avec vérité, que la justice s'obtiendroit par la loi. Mais l'Ecriture a* comme *renfermé tous les hommes sous le péché, afin que ce que Dieu avoit promis fût donné par la foi de J. C. à ceux qui croiroient en lui.*

EXPLICATION.

I. SAint Paul entreprend dans cette Epître de détromper les Galates des deux principales erreurs des Juifs : l'une, que pour être sauvé, il étoit nécef-

ſaire d'obſerver la loi cérémoniale de Moïſe, même au temps de l'Evangile; l'autre, que l'obſervation de la loi morale ne dépendoit point de la foi en J. C. ni du ſecours de ſa grace. Ces deux erreurs ont des fondemens profonds dans la corruption de l'homme, & principalement la derniere. Car l'amour de l'indépendance qui a fait tomber dans le péché le premier homme, a jetté de ſi profondes racines dans le cœur de ſes enfans, que rien ne leur eſt plus inſupportable que de dépendre d'autrui. Ainſi chacun déſire naturellement d'avoir ſon propre ſalut entre ſes mains; & comme il déſire de l'y avoir, il ſe perſuade facilement qu'il l'y a. C'eſt pourquoi l'on voit ſi ſouvent dans les livres de Moïſe, que les Juifs proteſtent avec confiance, qu'ils obéiront à Dieu en toutes choſes. La réſolution d'obéir à Dieu étoit bonne; mais la préſomption en leurs propres forces étoit mauvaiſe: & l'eſſence du Judaïſme conſiſtoit proprement dans cette préſomption. La premiere erreur, qui étoit la néceſſité de l'obſervation de toute la loi, tant cérémoniale que morale, avoit auſſi ſa ſource dans la même corruption du cœur. Si cette obſervation ceſſoit d'être néceſſaire, voilà les prérogatives des Juifs ſur les Gentils anéanties; les voilà

réduits à la condition des autres peuples, & hors d'état de se prévaloir de ce choix particulier que Dieu avoit fait d'eux pour en faire son peuple. Ils n'avoient
Ps. 147, 20. plus lieu de dire : *Il n'a fait cette grace à aucun des autres peuples.* C'est ce qui les portoit à soutenir opiniâtrément, même après avoir reçu l'Evangile, la nécessité de l'observation de la loi ; afin d'obliger par-là toutes les nations à leur rendre hommage en quelque maniere, & de les reconnoître pour la source de leur salut.

II. Saint Paul, pour retirer les Galates de ces deux erreurs que l'on avoit semées parmi eux, emploie des argumens tirés de l'Ecriture, qui sont à la vérité forts & concluans, mais qu'il auroit été impossible d'y découvrir sans le secours de la lumiere de Dieu. Il leur fait voir que ce n'est point par les œuvres de la loi qu'on obtient la justice, mais qu'elle dépendoit absolument de la foi en J. C. non que l'accomplissement de la loi ne rendît justes ceux qui l'eussent parfaitement observée, puisque l'amour de Dieu faisoit partie de cet accomplissement; mais parce que sans la foi il n'étoit pas possible de l'accomplir ; qu'ainsi le principe du salut n'étoit pas dans nous, mais hors de nous; que c'étoit un effet de la bénédiction donnée à Abraham, par laquelle Dieu lui

promit que *toutes les nations seroient bénies en sa race*, c'est-à-dire en J. C. Les Juifs ont toujours été obligés de croire ces vérités. Elles sont capitales & indispensables; puisqu'elles comprennent le moyen unique d'accomplir la loi de Dieu, & de vivre de la vie de la justice. Cependant qui peut soutenir raisonnablement qu'à l'égard de ces vérités, l'Ecriture fût claire? Combien ces deux passages cités par saint Paul: *Le juste vit de la foi;* &, *Toutes les nations de la terre seront bénies en vous*, abandonnés à l'esprit humain, pouvoient-ils recevoir de sens différens? L'autorité de l'Apôtre les a fixés à l'unique sens qu'il leur donne. Mais avant qu'il eût écrit cette lettre, les vérités contenues dans ces passages, n'étoient pas moins nécessaires à croire, & dans l'Eglise on ne pouvoit les croire que par la Tradition. Il est donc clair qu'il peut arriver qu'une vérité capitale soit proposée dans l'Ecriture d'une maniere susceptible de divers sens, & que le vrai ne soit fixé & déterminé que par l'Eglise dépositaire de cette Tradition.

Gen. 22, 18. *Gal.* 3, 16.

Hab. 2, 4. *Gen.* 12, 3.

III. Comme l'esprit judaïque consistoit dans la confiance présomptueuse en ses propres forces, fondée sur le desir de l'indépendance naturel à l'homme corrompu; l'esprit chrétien consiste au

contraire à aimer à dépendre de J. C. & à voir une parfaite confiance en son secours & en sa grace. La résolution d'obéir à Dieu est la même dans le Juif & dans le Chrétien : mais le Juif pour l'accomplir ne croit avoir besoin que de lui-même, & le Chrétien se défie de sa volonté, & pour le présent, & pour l'avenir.

Il s'en défie pour le présent; parce qu'il ne sait si elle est pleine & entiere, & s'il n'y a point en lui quelqu'autre attache plus forte que celle qu'il a pour la loi de Dieu. Car on ne connoît pas la force de ses attaches quand on est éloigné des occasions, & lorsque les objets ne sont pas présens. L'impression en est toute autre, quand on regarde ces objets de près, que quand on les regarde de loin; & l'on ne sauroit s'assurer sans une témérité judaïque, que le degré d'amour que l'on sent pour la loi de Dieu, soit capable de surmonter toutes nos autres passions.

Il s'en défie pour l'avenir; parce qu'il sent en lui mille causes capables de l'affoiblir. Car la distraction qui naît des autres occupations, les attraits du monde, l'état même de cette vie qui nous rend incapables de nous plaire long-temps dans le même objet, anéantiroient bientôt notre amour pour Dieu, si sa grace ne le soutenoit, & ne le renouvelloit continuellement en nous.

IV.

IV. La défiance de soi-même, qui est essentielle au Chrétien, ne doit pas le réduire à la paresse & à la négligence; car s'il se sent poussé à agir, il est clair qu'il doit agir selon l'impression qu'il sent; & quand il ne sentiroit pas cette impression, il devroit pourtant s'efforcer d'agir, sans se mettre en peine de ce qu'il ne sent pas cette impression : car elle n'est pas toujours sensible, & ne se distingue pas toujours par un attrait dont la volonté s'apperçoive. Ainsi cette défiance de soi-même ne doit nous détourner d'aucune action de devoir : & un Chrétien persuadé qu'il ne peut rien par lui-même, & qu'il ne sauroit rien faire de bon que par l'impression de la grace de J. C. doit agir comme si tout étoit en son pouvoir. Mais cette défiance juste ne laisse pas d'avoir d'autres effets essentiels, que la présomption des Juifs ne pouvoit avoir. Car premiérement, au lieu que le Juif, quand on lui proposoit les ordres de Dieu, répondoit avec une confiance présomptueuse qu'il les exécuteroit ponctuellement; la défiance d'un Chrétien le porte au contraire à recourir à Dieu, à lui demander sa grace, & à n'espérer d'accomplir sa loi que par sa miséricorde. Ainsi l'un promet, l'autre prie. L'un fonde son espérance sur lui-même, l'autre la fonde sur la miséri-

corde de Dieu. L'un n'a point de crainte, parce qu'il croit avoir une ressource assurée dans soi-même, l'autre opere son salut avec crainte & tremblement, comme dit l'Apôtre, parce qu'il sait que *c'est* Philip. 2, 13. *Dieu qui opere la volonté & l'accomplissement de la loi de Dieu.*

V. Cette présomption judaïque & cette défiance chrétienne sont encore plus distinguées à l'égard des choses que Dieu ne commande pas expressément. Car le présomptueux croyant avoir la force en soi-même, s'engage sans crainte dans les emplois, & ne croit point avoir besoin de consulter si Dieu l'y appelle: mais le vrai humble sachant que sa force est dans Dieu, & non dans soi-même, craint de s'engager à quoi que ce soit sans l'ordre de Dieu; parce qu'il voit bien qu'il n'aura pas tant de lieu d'espérer le secours de Dieu dans les choses qu'il aura entreprises sans son ordre. Ainsi la confiance judaïque est la source de tous les engagemens téméraires dans les emplois relevés & les ministeres de l'Eglise; & la défiance chrétienne est la source de la retenue dans les desseins & les entreprises, & de l'attente paisible de l'ordre de Dieu & de sa vocation pour s'engager dans les ministeres. Celui qui croit pouvoir tout, entreprend tout; & celui qui

croit ne rien pouvoir, n'entreprend rien de lui-même, & ne s'engage qu'aux choses où il voit que Dieu l'engage par les rencontres & les ordres de sa providence : ce qui fait voir qu'il y a bien des Juifs & peu de Chrétiens.

VI. Si le cœur d'un Chrétien est fort différent de celui d'un Juif dans le commencement des actions, il n'en est pas moins différent dans les suites & dans l'accomplissement. Le Juif ne croit point avoir besoin d'une priere continuelle dans l'exécution de ses bonnes œuvres : & quand elles sont faites, comme il les attribue à ses propres forces, il s'en glorifie en lui-même ; il se persuade être le principal auteur de sa justice, & il en demande à Dieu la récompense par droit de justice, comme un ouvrier demande la récompense de son travail à celui qui l'emploie. Mais le Chrétien continue toujours de vivre dans la même dépendance de Dieu & dans la même connoissance de sa foiblesse, lors même qu'il exécute le plus exactement ce qui lui est commandé. Il se tient toujours devant Dieu dans la même disposition d'humilité. Il ne se préfere à personne, parce qu'il croit que sa force est en Dieu, & non en lui-même. Et quand ses œuvres sont accomplies, il ne perd pas le senti-

ment de sa pauvreté ; il ne s'imagine pas en être plus riche ; il reconnoît humblement que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ses actions ne lui appartient point : & s'il en attend la récompense de Dieu, il l'attend comme un effet de sa bonté qui récompense ses dons, & qui veut bien qu'ils deviennent nos mérites. Ainsi dans sa force & dans son abondance il reconnoît sa foiblesse & sa pauvreté, parce qu'il sait que cette force & cette abondance ne lui appartiennent point, & qu'elles sont toujours dans les mains de Dieu, & non dans les siennes.

VII. Saint Paul nous donne encore lieu de considérer la différence d'un Chrétien & d'un Juif par trois autres vues, selon trois sens qu'on peut donner à cette parole, *Le juste vivra par la foi :* JUSTUS *ex fide vivit.* Le juste, c'est-à-dire le Chrétien, vit par la foi, c'est-à-dire par la foi en J. C. parce qu'il croit en lui, & que c'est ce qui le fait Chrétien. Le Juif qui est destitué de cette foi, ne sauroit donc vivre. Or la foi en J. C. est le principe de la vie en trois manieres.

Premiérement, elle en est la cause méritoire : car c'est par les prieres de la foi qu'on obtient la vie. Quiconque n'a donc pas la foi ne l'obtient point, & ne sauroit l'avoir, ne l'ayant point obtenue ;

car Dieu a résolu de toute éternité de ne rien accorder aux hommes qu'en son Fils, & par la foi & l'amour de son Fils. Les élus sont élus en lui, & non en eux-mêmes. J.C. est cette race d'Abraham dans laquelle toutes les nations seront bénies. Sans la foi en J. C. on ne sauroit avoir de part à cette bénédiction, & par conséquent on ne sauroit obtenir la principale, qui est la vie de la grace.

VIII. Secondement, le juste vit par la foi, parce que cette foi est sa vie même: car par cette foi il ne faut pas entendre une foi sans charité, mais une foi jointe à la charité, & qui opere par la charité. Or la foi jointe à la charité est proprement la vie de l'ame. Son amour est sa vie. Elle ne vit de Dieu qu'en le connoissant & en l'aimant, & elle ne le connoît d'une connoissance jointe à l'amour, que par la foi en Jesus-Christ & par la charité. Les Juifs ont connu Dieu: mais comme ils l'ont connu sans Jesus-Christ, ils ne l'ont point aimé. Leur connoissance étoit une connoissance froide, sans chaleur, sans onction & sans vie. Ils le connoissoient comme leur maître; ils craignoient sa puissance: mais ils ne l'aimoient pas. Jesus-Christ seul est aimé de son Pere, & Jesus-Christ seul aime son Pere. Pour être aimé de Dieu, il faut

donc être en Jesus-Christ. Pour aimer Dieu, il faut être en Jesus-Christ, c'est-à-dire uni à son corps par la participation de son Esprit, qui est l'Esprit de charité.

IX. Enfin le juste ou le Chrétien vit par la foi, parce que la foi est la lumiere qui le conduit dans les œuvres de justice, & qui lui fait connoître cette justice. Les Juifs regardoient ces œuvres d'une autre maniere. Ils ne les aimoient pas pour elles-mêmes, & parce qu'elles étoient justes : ils n'aimoient que la récompense que Dieu y avoit attachée, qui étoit l'exemption des châtimens, & la possession des biens temporels. Or cette connoissance & cet amour des bonnes œuvres ne fait pas vivre l'ame. Elle la laisse dans l'amour des biens temporels, & ne l'attache à aucun objet éternel. Mais la connoissance que donne la foi chrétienne qui nous fait considérer les bonnes œuvres comme conformes à la justice éternelle, & qui nous porte à les pratiquer par l'amour de cette justice, opere dans l'ame la vie véritable; parce que l'amour de la justice est la vraie vie de l'ame, & une source de vie pour le temps & pour l'éternité.

SUR L'EVANGILE DU XIII DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

EVANGILE. *S. Luc*, 17, 13.

EN ce temps-là, comme Jesus alloit à Jérusalem, & passoit par le milieu de la Samarie & de la Galilée; étant prêt d'entrer dans un village, dix lépreux vinrent au-devant de lui, qui se tenant éloignés, éleverent leurs voix, & lui dirent: Jesus, notre *maître, ayez pitié de nous. Lorsqu'il les eut apperçus, il leur dit: Allez vous montrer aux Prêtres. Et comme ils y alloient, ils furent guéris. L'un d'eux voyant qu'il avoit été guéri, retourna* sur ses *pas, glorifiant Dieu à haute voix, & vint se jetter aux pieds de Jesus le visage contre terre, en lui rendant graces; & celui-là étoit Samaritain. Alors Jesus dit: Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu & qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit: Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour en nous représentant dix lépreux unis par la société de leur misere, nous donne lieu de considérer dans leur union celle dont les pécheurs s'unissent ensemble par le rapport & la conformité de leurs mauvaises inclinations. Car quoique les méchans soient souvent divisés d'intérêt, lorsqu'aspirant aux mêmes biens temporels, ils s'incommodent les uns les autres dans leurs prétentions; il y a pourtant diverses raisons qui les unissent & les lient ensemble en d'autres occasions.

Ils s'unissent ensemble pour persécuter les gens de bien, parce qu'ils trouvent dans leur cœur le même éloignement & la même aversion pour eux.

Ils s'unissent par la société des mêmes déréglemens. La vie des gens de bien leur fait honte, & les porte à se séparer d'eux, parce qu'ils ne sauroient souffrir la sainteté de leur vie qui leur reproche leurs désordres. Mais cette même raison les porte à se joindre ensemble, parce qu'étant également déréglés, ils n'ont rien à se reprocher les uns aux autres.

Enfin ils se fortifient, se soutiennent, & s'aident mutuellement dans leurs passions, par l'approbation qu'ils s'entre-

donnent. L'homme est toujours flottant & chancelant dans le mal même, quand il se trouve seul de son parti. Il a besoin du soutien & de l'autorité des autres. Afin de s'affermir dans le vice, il faut qu'il s'y voie approuvé ; & c'est à quoi il aspire : car les gens possédés par les passions, n'ont pas seulement pour but de jouir de leur objet, mais aussi d'en jouir sûrement, d'en jouir sans reproche, sans honte, sans remords : & c'est ce qu'ils trouvent en s'unissant avec des personnes en qui ils voient les mêmes déréglemens. Les personnes relâchées cherchent naturellement des compagnons de leur relâchement, afin d'étouffer les reproches que la conscience leur feroit. Et comme il y a peu de gens de bien qui ne soient relâchés en quelque chose, il y en a peu qui ne soient bien-aises de se couvrir en quelque point du relâchement des autres.

II. La difformité que causoit sur les corps la lepre corporelle, n'étoit qu'une légere image de celle que le péché produit dans l'ame en y défigurant l'image de Dieu. Difformité si terrible, que si les pécheurs pouvoient l'appercevoir, ils ne pourroient se souffrir eux-mêmes. Difformité qui fait d'une créature excellente en beauté, où Dieu s'étoit plu à

imprimer les traits de ses divines perfections, un monstre si horrible, que Dieu ne sauroit le regarder autrement qu'avec une haine démesurée. Il le hait tellement, qu'il faut nécessairement, ou qu'il détruise le péché dans le pécheur en le réformant, ou qu'il abyme le pécheur & le péché au fond des enfers, pour y être l'objet éternel de sa juste sévérité : car le péché renferme un si étrange désordre & déshonore tellement la beauté de l'univers, qu'il est impossible que Dieu le laisse subsister dans la nature, sans réparer la difformité qu'il y cause; & cette réparation se fait par ces deux voies, par la destruction du péché, ou par sa punition. L'un & l'autre rétablit l'ordre & la paix, & par conséquent la beauté du monde que Dieu ne sauroit laisser anéantir. Ainsi nous ne saurions éviter que le désordre du péché ne soit réparé en nous par cette derniere voie, qui est la punition éternelle, qu'en travaillant à le réparer par la seconde qui est sa destruction, qui se fait par le changement de notre cœur qu'il faut obtenir de Dieu.

III. Quelle idée ces vérités ne doivent-elles point nous donner du monde? Et qu'est-ce que nous pouvons y découvrir en la suivant, qu'une assemblée de monstres qui seroit capable de nous faire mou-

tir, si Dieu nous la faisoit voir clairement? Que ces Princes, ces Grands, ces riches du monde aient tant de complaisance qu'ils voudront dans l'éclat & la pompe de leur grandeur; que ces femmes mondaines fassent tout ce qu'elles pourront pour se rendre agréables aux yeux des hommes : tous leurs efforts d'orgueil & de vanité ne se termineront jamais qu'à se rendre de plus en plus horribles aux yeux de Dieu; à défigurer de plus en plus son image dans leur ame; à être de plus en plus un spectacle d'horreur à toutes les ames spirituelles; à devenir de plus en plus la honte & l'opprobre de l'univers, qui demande en quelque sorte vengeance contre eux, pour être délivré de la difformité qu'ils y causent. *Car*, comme dit l'Apôtre, *Rom. 8, 22.* *jusqu'à maintenant toutes les créatures soupirent & sont comme dans le travail de l'enfantement*, dans l'attente de leur délivrance. Tout ce que l'on voit de hideux, d'affreux & de sale dans le monde; ces corps mangés de chancres & de pourriture, ces ulceres & ces lepres universelles qui font tomber le corps par pieces, ces cadavres rongés de vers, ces cloaques puants, ne sont que de foibles images de l'état monstrueux des ames mortes par le péché. Il est vrai qu'elles

ne le voient pas ; mais elles n'en sont que plus misérables : car moins elles l'auront vu & connu en cette vie, plus elles le connoîtront clairement & vivement dans l'autre ; & cette vue d'ailleurs n'est retardée que d'un moment, parce qu'elles ne sont éloignées que d'un moment de la mort qui levera le rideau qui leur cachoit cet effroyable spectacle.

IV. Une ame qui porte le péché renfermé en elle, y porte son enfer. Il ne faut pour la réduire à l'extrêmité de la misere, que la forcer de se voir : & c'est pourquoi Dieu en menace le pécheur
Ps. 49, 21. par ces paroles terribles : *Je te reprendrai, & te remettrai toi-même devant tes yeux :* ARGUAM *te, & statuam contra faciem tuam.* Vue torrible, mais inévitable à tous les pécheurs, qui les portera à se déchirer & à vouloir se fuir eux-mêmes, sans pouvoir jamais s'en séparer ; & c'est ce qui causera l'excès de leur désespoir. Malheureux pouvoir que les pécheurs ont donc en cette vie de se cacher à eux-mêmes, qui a pour fin cette effroyable impuissance ! Illusion funeste, qui ne les empêche de se voir pour un temps, qu'afin de les mettre dans la nécessité de toujours se voir dans cet effroyable état !

O Vérité éternelle, qui percez les ténebres de tous les cœurs, vous serez à

jamais la félicité ou le ſupplice de toutes les ames, leur joie ou leur déſeſpoir, leur paradis ou leur enfer; ſelon qu'elles ſe trouveront conformes ou contraires à vous, qu'elles vous aimeront ou qu'elles vous haïront; parce que devenant immuables par la mort, les ames juſtes vous aimeront immuablement, les injuſtes vous haïront immuablement, & demeureront immuablement convaincues de leur malice, de leur miſere & de leur difformité.

V. Comme la grande miſere des réprouvés en l'autre vie ſera de ſe voir, & que leur plus grand malheur en celle-ci eſt de ne point ſe voir; auſſi la grande colere de Dieu pour l'autre vie & ſa grande miſéricorde pour celle-ci, eſt de mettre le pécheur devant ſes yeux, & de lui faire connoître la miſere de ſon état. C'eſt par cette vue qu'il remplit les ames d'une confuſion ſalutaire, d'une haine ſainte contre elles-mêmes & contre le péché, & d'un dégout du monde qui le rend pour elles un ſpectacle d'horreur, parce que c'eſt le regne du péché. C'eſt par cette vue qu'il détruit leur orgueil & la vaine complaiſance qu'elles avoient en elles-mêmes, & qu'il les convainc de leur miſere, de leur pauvreté & de la profondeur de leurs plaies. La vue du

péché dans l'autre vie eſt la punition du péché ; dans celle-ci elle en eſt le remede & la deſtruction. Mais afin qu'elle produiſe tous ces bons effets, il faut que la miſéricorde de Dieu la tempere, & y joigne des ſentimens de confiance & d'amour. Une vue trop vive du péché changeroit l'état de cette vie en celui de l'autre, & y produiroit l'enfer & le déſeſpoir. L'homme y eſt incapable de ſoutenir la vue du moindre péché connu dans toute la difformité qu'il renferme : & ainſi il eſt néceſſaire que Dieu proportionne à nos forces la connoiſſance du péché, & qu'il ne nous en donne qu'autant que nous pouvons en porter.

VI. C'eſt donc une excellente priere de demander à Dieu avec David, *qu'il éclaire nos yeux, afin que nous ne nous endormions pas du ſommeil de la mort :*
Pſ. 12, 4. ILLUMINA *oculos meos, ne unquam obdormiam in morte;* & avec S. Auguſtin, *que nous nous connoiſſions nous-mêmes* dans notre foibleſſe & notre injuſtice, *& que nous connoiſſions Dieu* dans ſa grandeur & dans ſa juſtice : *Noverim me, noverim te.* Mais il faut lui demander ces graces dans la proportion avec notre foibleſſe. C'eſt un grand orgueil que de croire qu'on n'a pas beſoin de la condeſcendance de Dieu en ce point, & un grand

défaut de certaines ames de vouloir trop pénétrer dans les ténebres de leur propre conscience, pour y voir ce que Dieu leur cache par des raisons de miséricorde. Il faut se contenter ordinairement de la mesure de lumiere que Dieu nous donne, & lui demander seulement qu'il nous délivre de l'aveuglement volontaire par lequel nous nous cacherions & nous nous dissimulerions les plaies mortelles de nos ames, pour ne pas être obligés d'y remédier.

VII. La vraie disposition où doit être une ame à qui Dieu fait connoître la difformité du péché, & qu'il a touché d'une confusion salutaire, est représentée par l'action de ces lépreux, qui n'osoient s'approcher de Jesus-Christ, quelque desir qu'ils eussent d'obtenir leur guérison par sa grace. C'est par cette retenue qu'ils approcherent beaucoup plus du cœur de J. C. que s'ils avoient pris la liberté de s'approcher de son corps en se jettant à ses pieds. Un pécheur vraiment touché & vraiment converti doit reconnoître combien *il est éloigné de Dieu*, & s'écrier par ce sentiment, *Longè à peccatoribus salus*. Il doit reconnoître (Ps. 118; 155.) qu'il y a une distance infinie entre l'impureté de ses péchés, & la souveraine pureté de Dieu. Il doit se regarder com-

me dans un abyme profond, & crier à
Ps. 129, 1. Dieu *du fond de cet abyme*, De *profundis clamavi ad te, Domine*. Je *suis tombé dans le fond de la mer, & la tempête m'a submergé*. Veni *in altitudinem maris, & tem-*
Ps. 68, 3. *pestas demersit me*. Il doit se tenir trop heureux que Dieu, dans cet éloignement où il est de lui, jette sur lui quelque regard de miséricorde & l'éclaire de quelques rayons de sa lumiere, pour reconnoître l'état où il est. C'est donc un sentiment inséparable de la vraie pénitence, de se juger indigne de ce qui est réservé aux justes, de souffrir humblement d'être séparé de la table des enfans, & de s'en séparer soi-même par le jugement que la conscience prononce : ce qui fait dire à saint Augustin, » Que l'homme
Jerem. 351, c. 4, n. 7. » doit monter sur le tribunal de sa conscience pour agir contre lui-même, de » peur que cela ne lui arrive en une » autre maniere ; qu'il faut que l'esprit » prononce lui-même une sentence par » laquelle l'homme se juge lui-même » indigne de participer au corps & au » sang de Jesus-Christ ; & que celui qui » craint d'être séparé du royaume des » cieux par le dernier arrêt du souverain » Juge, soit cependant séparé du Sacrement du pain céleste par la discipline » de l'Eglise. «

VIII. Il y en a qui s'imaginent qu'à la vérité, pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés, il faut paſſer par cette diſpoſition; mais que cela n'a pas beſoin de temps, ou n'en a beſoin que d'un fort court; qu'il ſuffit d'entrer dans les ſentimens de ſon indignité avant la confeſſion; mais que ce ſentiment doit ceſſer auſſi-tôt qu'on a reçu l'abſolution, pour faire place aux ſentimens de confiance qui doivent nous porter à nous approcher auſſi-tôt de la communion. Mais ces perſonnes ſemblent n'avoir pas aſſez conçu comment les diſpoſitions ſe forment dans l'ame, & s'impriment au fond du cœur. Les penſées peuvent bien être ainſi courtes & paſſageres; mais il n'en eſt pas de même des diſpoſitions. Elles ne ſe forment point par des penſées paſſageres : il faut ordinairement que l'eſprit s'y arrête, & s'y confirme par une ſuite & une réitération de penſées & de mou vemens. Les premiers ne font qu'une impreſſion légere & ſuperficielle, & comme un trait délicat très-facile à effacer. Afin donc qu'un homme ſe juge indigne du corps de Jeſus-Chriſt par un jugement fixe & ſolide, & qu'il entre dans la diſpoſition de ces lépreux, qui obtinrent de Jeſus-Chriſt la guériſon de leur maladie par le ſentiment qu'ils en-

rent de l'indignité où ils étoient d'approcher de lui; afin que ce ne soit point dans ce pécheur une pensée superficielle, mais une vraie disposition de l'ame & une humiliation effective: il faut ordinairement qu'il demeure assez long-temps occupé de cet objet, qu'il sente le poids de son péché, & qu'il en porte devant Dieu la confusion. C'est ainsi que se forme dans le cœur la contrition salutaire, & la résolution effective de quitter le péché: car si on ne demeure dans ces sentimens que fort peu de temps, & qu'on ne leur donne pas le loisir de s'enraciner dans le cœur, il ne faut pas s'imaginer qu'ils puissent y être durables, & qu'ils soient capables de résister aux mauvaises inclinations qui auroient jetté de fortes & profondes racines dans l'ame, & auxquelles elle se feroit abandonnée par une longue habitude qu'elle en auroit contractée.

IX. C'est l'avantage dont jouissoient autrefois les pénitens, lorsqu'étant retenus long-temps par la discipline de l'Eglise dans l'exercice des humiliations qu'on leur prescrivoit avant l'absolution, les sentimens qu'ils avoient conçus de la grandeur de leurs péchés, & de la misere horrible où leur ame étoit réduite, avoient le temps de s'enraciner & de for-

mer ainsi une puissante digue contre les rechutes. Le changement arrivé dans la discipline, ne permet pas à la vérité qu'on demeure si long-temps dans cet intervalle entre la confession & l'absolution. L'Eglise pour de bonnes raisons premet d'abréger ce temps. Mais comme il est de nécessité de ne pas retomber, il faut nécessairement que la résolution de ne plus pécher ait déja quelque solidité & quelque force avant l'absolution : autrement elle seroit bientôt suivie de rechute ; & le seul effet qu'elle produiroit dans l'ame, seroit de la rendre plus inconvertible ; parce que les vérités qu'on vient à mépriser, après en avoir été touché passagérement, ont presque perdu leur force. La pointe en est émoussée, parce que l'esprit y est accoutumé. Ainsi la question, S'il est nécessaire de différer l'absolution à tous ceux qui se confessent de péchés mortels, est bien aisée à décider : car il est bien vrai que ce retardement n'est pas essentiel, ni absolument nécessaire. Mais ce qui est essentiel, est que la détestation du péché & la volonté de le quitter soient solides & effectives ; que ce ne soient pas des pensées passageres, qui n'aient fait dans les ames qu'une impression légere & superficielle, ensorte qu'elles ne soient pas en état de

résister aux tentations ordinaires. Si l'on trouve des ames que l'on juge avec prudence être dans ce degré de disposition & dans cette maturité de pénitence, aussi-tôt après la confession des péchés mortels, à la bonne heure, qu'on leur donne l'absolution aussi-tôt. Mais si la volonté de se donner à Dieu & de quitter le péché n'a encore aucune force, ni aucune racine, & que l'on juge avec vraisemblance qu'elle s'évanouira bientôt; leur donner l'absolution en cet état, c'est les mettre en un péril prochain de devenir plus dures & plus inconvertibles qu'elles n'étoient.

X. Jesus-Christ touché de la misere des lépreux, & voulant nous donner un exemple en leur personne des moyens propres pour obtenir la guérison de nos ames, leur ordonna dans le dessein de les guérir, d'aller se présenter aux Prêtres & de satisfaire à l'ordonnance de la loi : & comme ils se mirent en devoir de lui obéir, il les guérit dans le chemin. Dieu touche plusieurs ames sans le ministere des Prêtres : il leur accorde souvent la guérison avant qu'elles aient reçu d'eux l'absolution de leurs péchés : mais il n'en guérit aucune que par la volonté de se soumettre à la conduite & à l'ordre de l'Eglise. Dieu ne veut point qu'on

prétende se dispenser de cette soumission ; & s'il prévient quelquefois l'accomplissement de ce devoir, il ne prévient jamais le desir de l'accomplir. C'est ce que les Théologiens appellent le vœu du Sacrement, qui est toujours nécessaire, lors même que la guérison de l'ame précede l'absolution actuelle, comme le Concile de Trente l'a défini. C'est un grand mal que de s'attacher à l'homme, sans faire remonter notre gratitude jusqu'à Dieu, & sans le reconnoître comme la véritable cause de tous les effets de la grace. Mais c'est un autre mal qui n'est guere moindre, de ne vouloir dépendre que de Dieu, & de ne pas s'assujettir à la subordination des instrumens par lesquels il lui plaît de nous guérir. Dans l'un de ces défauts on oublie que c'est Dieu qui fait tout, & dans l'autre on veut faire agir Dieu à sa fantaisie.

XI. Ces lépreux n'obtinrent pas leur guérison par leurs simples prieres, mais en commençant d'exécuter la volonté de Jesus-Christ, qui leur donna ordre de s'aller présenter aux Prêtres ; & cela nous apprend qu'il ne suffit pas ordinairement de demander à Dieu la guérison de nos maladies spirituelles ; mais que pour l'obtenir, il faut se mettre en devoir d'exécuter ce que Dieu nous commande

dans l'état où nous sommes. Il y a toujours un chemin de nous à Dieu, & ce chemin a ses commencemens & son progrès. Si nous voulons donc engager Dieu à nous exaucer, commençons à faire les premiers pas, & à monter les premiers degrés. Mettons-nous d'abord dans l'état où il nous veut dans le temps présent : & ce commencement d'obéissance nous attirera la grace de l'avancement de notre guérison. Il faut rompre ces liens qui nous engagent à une perte infaillible : mais pour les rompre il faut éviter certaines compagnies, & faire certains changemens dans sa vie. C'est par-là qu'il faut commencer : & ce commencement de l'exécution des volontés de Dieu est ce qui donne la force à nos prieres.

XII. De ces dix lépreux guéris, il n'y en eut qu'un qui revint rendre greces à Jesus-Christ, & encore celui-là étoit Samaritain. Les autres continuerent apparemment leur chemin, & s'allerent présenter aux Prêtres. Ils pouvoient peut-être s'excuser par l'ordre que Jesus-Christ leur en avoit donné. Cependant Jesus-Christ témoigne assez qu'il ne recevoit point leurs excuses, & qu'il les croyoit coupables d'ingratitude. S'ils eussent été bien touchés de l'esprit de

reconnoiſſance, ils auroient aiſément reconnu que leur premier devoir étoit de remercier leur libérateur, & que ce devoir devoit l'emporter ſur l'autre. Ce fut leur froideur & leur inſenſibilité qui les trompa. Et quand cela arrive, les excuſes les plus probables n'excuſent point, parce que nous ne manquons de lumiere que parce que nous manquons d'affection. Que les hommes aient la charité dans le cœur, & ils ne s'amuſeront point à diſputer de la plupart des devoirs de la vie chrétienne. Ils s'y porteront d'eux-mêmes, comme le lépreux Samaritain ſe porta à retourner à Jeſus-Chriſt pour lui rendre graces. Pour nous apprendre combien ce manque d'affection qui rend les hommes ingrats, eſt ordinaire parmi ceux mêmes qui ſont guéris & à qui Dieu accorde la rémiſſion de leurs péchés, Jeſus-Chriſt a remarqué expreſſément, que de ces dix lépreux il n'en revint qu'un, & que les autres oublierent le bienfait qu'ils avoient reçu. Rien n'eſt plus commun, après avoir été délivré de la lepre des péchés groſſiers, que d'oublier cette grace ineſtimable, & de retomber par-là dans la lepre des péchés ſpirituels, beaucoup plus dangereuſe que celle des péchés corporels. On perd l'eſprit de pénitence. On laiſſe

éteindre les sentimens de gratitude. On agit en innocent. On traite les autres avec empire & avec mépris ; & l'on tombe par-là dans un état pire que celui dont on est sorti. C'est ce qui arrive particuliérement à ceux qui, comme ces lépreux Juifs, prétendent en quelque sorte que la grace leur est due, & que Dieu n'a rien fait pour eux d'extraordinaire. Au contraire ceux qui sont bien persuadés de leur indignité, comme l'étoit ce lépreux Samaritain ; qui croient que c'est Dieu uniquement qui les a discernés des pécheurs impénitens en leur accordant ce qu'il n'a pas donné aux autres, conservent d'ordinaire la grace en conservant les sentimens de leur indignité, qui sont le fondement de la véritable gratitude.

Fin du Tome douzieme.

TABLE

TABLE

DES PASSAGES DE L'ÉCRITURE-SAINTE;

Expliqués dans ce Volume.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce douzieme Volume.

A.

B.

C.

E.

G.

H.

J.

L.

M.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.

